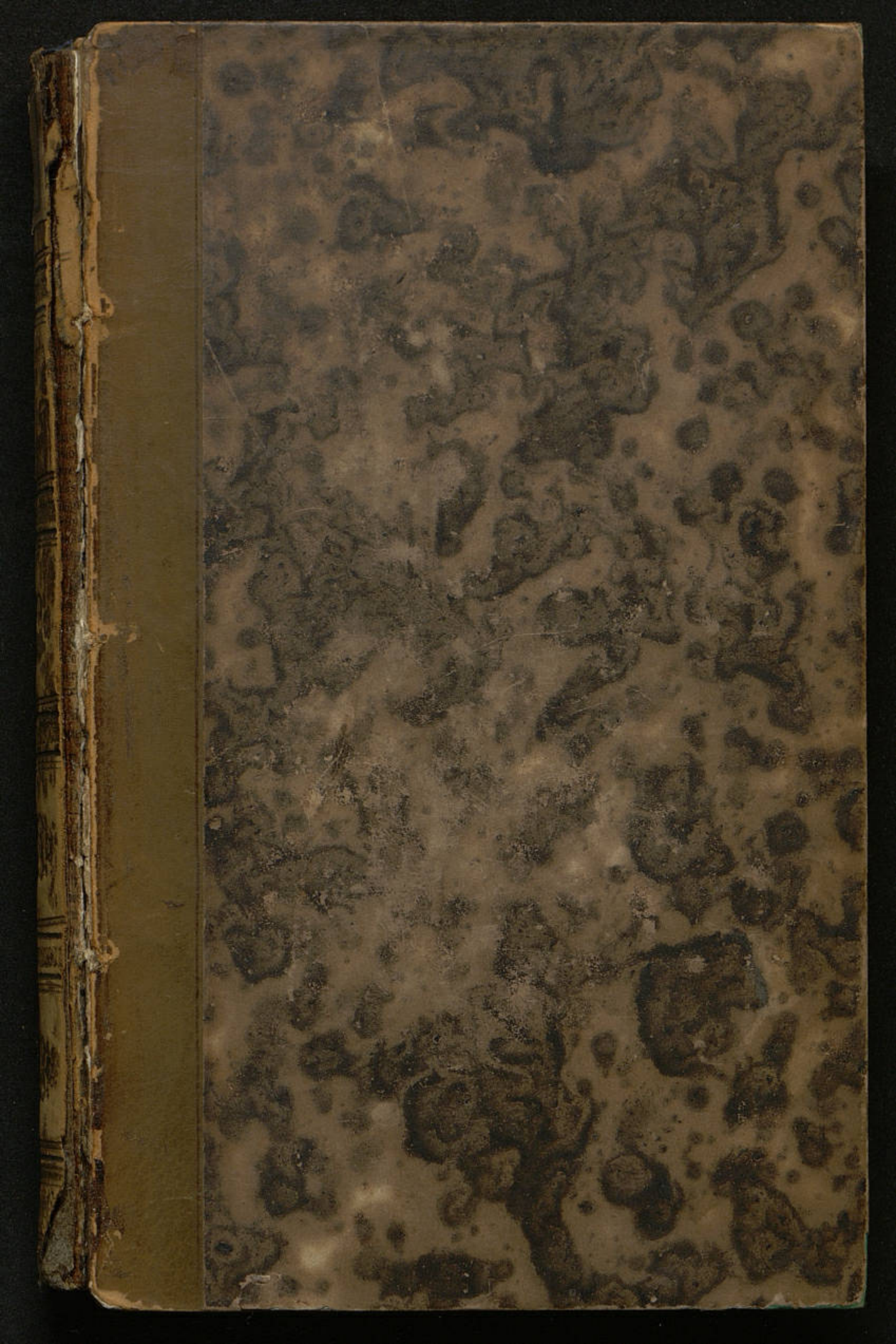
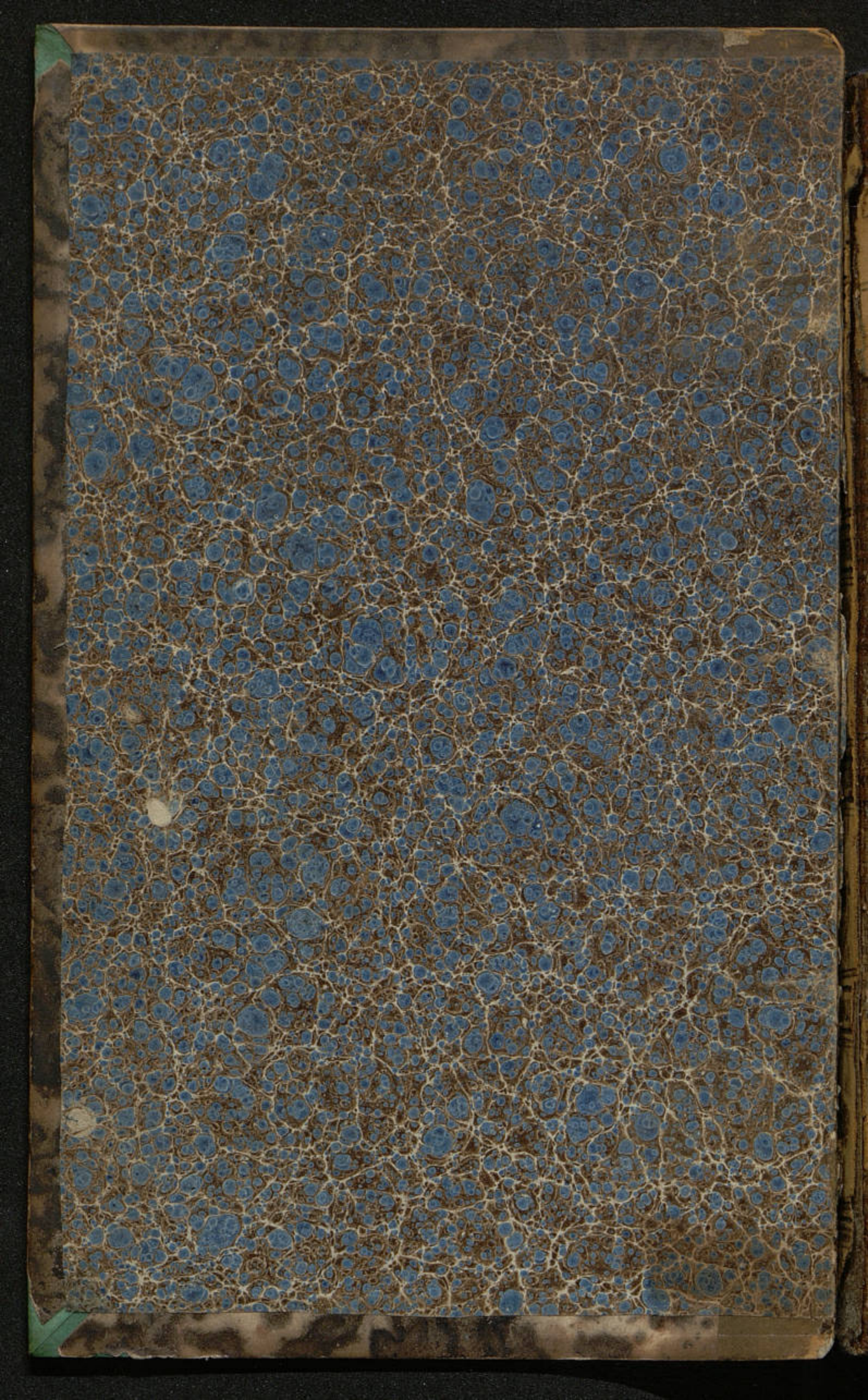
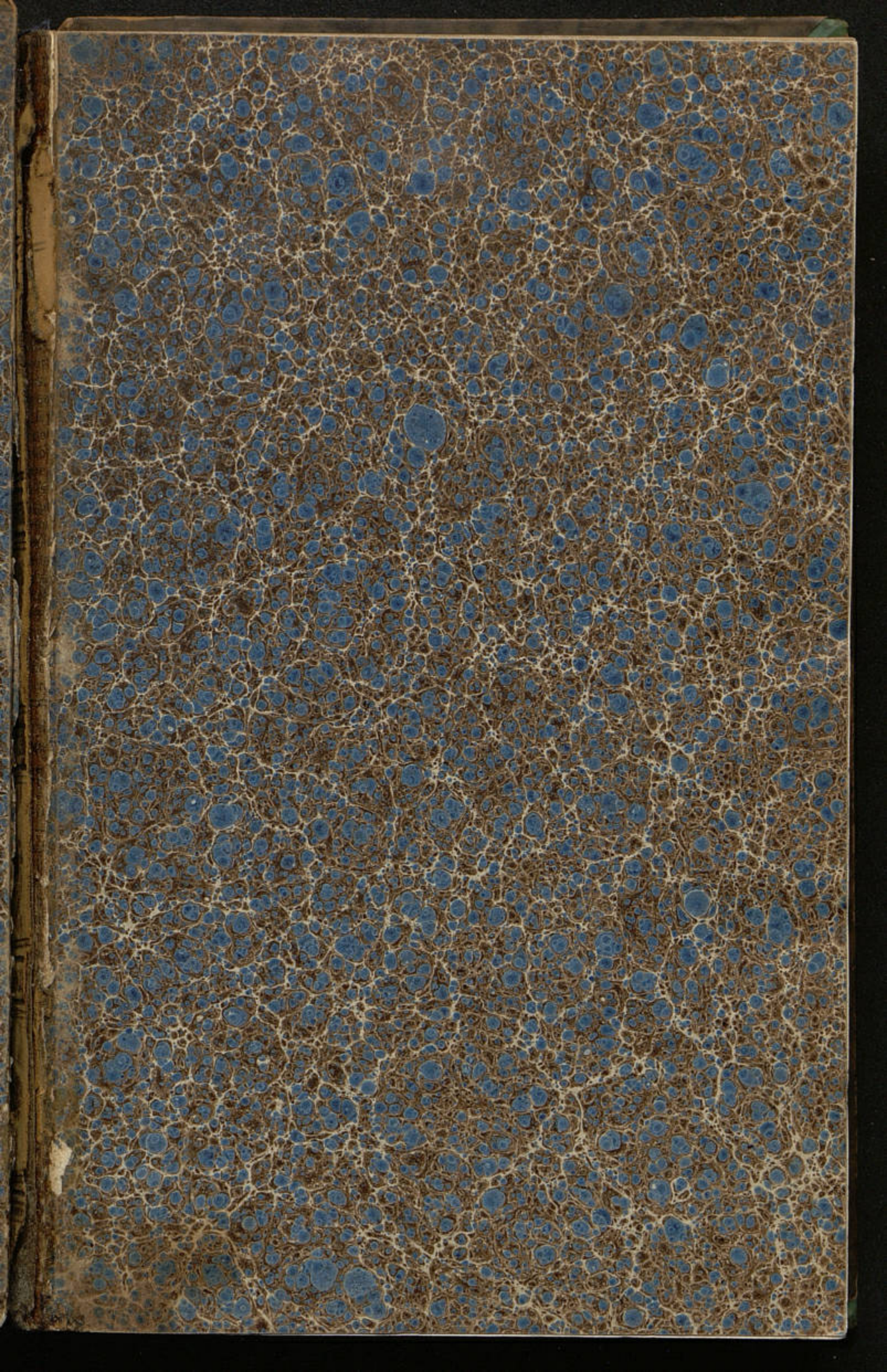


53567
FERDINAND DENIS
LUIZ
DE SOUZA









LUIZ DE SOUZA.

Corbeil, imprimerie de Crété.

LUIZ DE SOUZA,

par

M. FERDINAND DENIS.

I.



PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 9.

M DCCC XXXV.

I.

Ceux qui ont voyagé en Portugal, et qui se sont avancés jusque dans l'Estramadure, savent que le couvent de Batalha est un merveilleux édifice où toutes les pompes de l'architecture orientale s'unissent à cette tristesse majestueuse dans laquelle s'égare la pensée des peuples du Nord. L'architecte de Jean Ier, avec ses élans religieux et dans l'enchantement de ses souvenirs, laissa errer son génie au milieu de magnifiques traditions. Il bâtit, il bâtit long-temps, et

ne se reposa que quand il eut édifié la nef merveilleuse et qu'il l'eut inondée de torrens de lumière. Il eut un successeur qui broda de splendeurs nouvelles cette forêt mystique de pierre, chargée de fleurs et de fruits, comme les rêvaient les vieux maçons, divins artistes! Puis les rois moururent et ils furent ensevelis sous les riches arceaux de marbre que marquaient pour l'avenir leurs glorieux écussons. Ainsi que de laborieux ouvriers qui se reposent des fatigues du jour, ils s'endormirent paisiblement dans cette solitude, après avoir ordonné que de belles lampes dorées éclairassent jour et nuit la demeure qu'ils s'étaient choisie, et que de bons religieux vinssent murmurer saintement les prières qu'ils ne pouvaient plus dire. Les lampes ne cessèrent point de brûler, les moines ne manquèrent pas un seul jour de répéter les pieuses oraisons. Les rois dormirent ainsi près de deux cents ans, et voici comment, par un siècle d'orages, leur saint repos fut enfin troublé.

Le 7 juin 1578, comme la nuit était fort obscure et qu'on venait d'entendre sonner une heure, deux hommes commencèrent à se prome-

ner sous les vastes arceaux de l'église qui recouvre tant de bons rois et tant de saints guerriers. Ces deux hommes étaient si différens de physionomie, de contenance et d'habitudes, qu'un habile observateur qui les eût rencontrés eût été fort embarrassé de deviner le motif de leur réunion dans ce lieu et à cette heure. L'un était d'une taille peu élevée, mais fine et souple, indiquant l'homme que les nuits passées dans le monde ont étiolé et dont la faiblesse apparente n'est qu'un gracieux mensonge qui va au plus brillant courage, comme un fourreau de filigrane doré recouvre une lame de Tolède de la meilleure trempe ou un damas du plus fin acier. Quand, au milieu de l'obscurité douteuse qui régnait dans l'immense édifice, il passait près de quelques unes de ces lampes d'argent qui brûlaient au fond des chapelles, leur lueur fugitive laissait voir sur son visage une expression inquiète qui n'était certainement pas celle de la terreur et qui indiquait bien plutôt le trouble que donne une ardente curiosité. Ses yeux, dont la teinte verdâtre n'éteignait point la vivacité, se promenaient avec une incroyable mobilité sur

tous les objets environnans, et, si par moment il s'arrêtait devant une pierre tumulaire, on eût dit que ce regard perçant cherchait à y pénétrer, comme le rayon pâle de la lune se joue quelquefois entre les fentes des tombeaux. Du reste, tout indiquait en lui l'opulence et il était aisé de voir qu'il appartenait à cette classe des *illustres seigneurs*, comme on disait alors en Portugal, qui réunissaient dans leur magnificence ce que l'Inde offrait de plus riche et la France de plus élégant. Ainsi que cela était d'usage en ce temps, il portait un petit manteau de velours bleu, laissant voir un justaucorps chamois, brodé de larges galons d'or et imitant dans sa forme roide une cuirasse à laquelle s'attachait une espèce de jupe arrondie qui rappelait elle-même cette portion d'une armure complète dont se servaient encore les cavaliers et qu'on nommait la tessète. Ses chausses étaient de buffle, pour rappeler sans doute encore les usages militaires; mais deux larges émeraudes attachaient ses fausses manches de satin, et sa toque de velours noir, d'où s'échappaient deux petites plumes blanches un peu au dessus de l'oreille, était en-

richie d'un saphir d'Orient. Il est presque inutile de dire qu'en ce beau temps des fraises gaufrées, la sienne était garnie d'une dentelle de Flandre élevant autour de son cou un double rang de tuyaux. Du reste, il n'avait point de baudrier; sa longue épée lui battait les jambes, et il avait au côté droit un poignard à garde fort ouvragée.

Celui qui marchait à ses côtés était beaucoup plus âgé que lui et portait le costume infiniment plus grave qui était réservé en ce temps aux médecins et aux gens de loi. Une sorte de repos dans les traits, un embonpoint qui allait assez avec l'élévation d'une taille un peu courbée, une démarche lente, indiquaient un homme qui avait vécu dans la méditation tranquille et que cependant la méditation avait usé. Du reste, l'expression intelligente de sa figure dévoilait un esprit patient plutôt qu'une imagination ardente, un de ces esprits qui se contentent de la science et auxquels la science suffit éternellement.

Ces deux hommes se promenèrent quelque temps en silence, n'apparaissant dans les ténè-

bres que quand ils passaient devant les chapelles qui les illuminaient de leur pâle lumière, créant ainsi pour un instant deux fantômes qui se perdaient dans l'obscurité.

— Savez-vous, Manassé Ben Jahia? dit le plus jeune, je crois que le frère Amaral a fait œuvre téméraire en nous introduisant ici avant que le roi n'y apparaisse pour la grande cérémonie qu'on prépare. Il est prompt au châtiment, ce jeune monarque, et je me rappellerai toujours avec quelle prestesse il fit brûler ce juif qui avait osé communier dans l'église de Saint-Mamède. En achevant ce peu de mots, la physionomie du personnage laissa voir une expression de malignité sinistre qu'augmentait encore la lueur tremblante d'une lampe brûlant sur la tombe du saint infant. La figure de son compagnon prit tout à coup une vive expression d'inquiétude qui s'éteignit dans un regard plein de résignation.

— Seigneur marquis, répondit-il en le regardant assez fixement, on peut bien risquer sa vie pour la science quand il y en a qui risquent leur âme; et il continua à regarder gravement son

compagnon. Je l'avouerai cependant..... pour moi, qui n'ai point abandonné la religion de mes pères, ce temple a quelque chose de formidable... ces demi-ténèbres me remplissent d'une terreur sainte, comme Moïse se sentit troublé quand il commença à entendre la voix du Seigneur... Ces rois chrétiens, couchés dans la tombe et si terribles à ma race, me remplissent d'idées mauvaises : je me sens frémissant.

— Seigneur Manassé Ben Jahia, ne songeriez-vous pas par hasard à vous faire chrétien? Il serait curieux que vous eussiez pris pour convertisseur un guide spirituel tel que moi... moi qui vous connais! ajouta le seigneur en étouffant un ricanement dont le bruit fut répété par l'écho de la sainte solitude.

— Malheur à celui qui peut rire dans un lieu comme celui-ci et en présence de ces rois de pierre qu'une vie terrible aux hommes a jadis animés!

— Et que direz-vous donc demain, Manassé, quand ils apparaîtront dans leur vieux suaire jauni au fond de la tombe?... Mais j'aurais dû me rappeler, ajouta-t-il après quelques minutes

d'un silence religieux, que l'Archétype de l'univers ne répartit pas également ses faveurs ; à vous la science... à d'autres le courage qui sonde les secrets de la tombe et qui ose parler face à face avec le Triarque suprême pour s'égaler jusqu'à lui.

— Que Dieu vous pardonne ce blasphème, Seigneur; vous auriez pu dire aussi bien pour tomber jusqu'à l'ange des ténèbres.

— C'est toujours une puissance, reprit Mathias de Kleist, car c'était le nom de cet étranger. Je souris encore de pitié quand je me rappelle les intentions que vous me prêtiez dans les premiers jours où j'essayais de sonder votre système sur les mystères du Bœresith. N'avez-vous pas cru, avouez-le-moi, mon cher Manassé, que, semblable aux ignobles chercheurs d'or, aux stupides adeptes de la pierre philosophale, moi, disciple d'Apollonius, du divin Paracelse, il n'y a que devant ceux-là que je m'incline! ajouta-t-il en s'arrêtant. N'avez-vous pas cru que je ne voulais lire les livres de la tradition que pour me procurer un peu d'or? N'avez-vous pas refoulé ma pensée jusqu'aux

vulgaires secrets de la magie moderne, me parlant de coscinomancie et de catoptromancie, comme si ces secrets de vieille femme avaient quelque ressemblance avec le désir qui me dévore!... Oh! si je savais lire comme vous le cophte, cette langue sacrée qui dit l'origine des choses et la vision d'Hermès! Mais patience... Demain, n'est-il pas vrai, Manassé, vous me lirez ce qui a rebuté, dit-on, la science des plus renommés de Coïmbre; vous m'aiderez dans la recherche que j'ose faire. Je n'ai vraiment plus d'espoir qu'en vous et dans les leçons sublimes du Sefer Jetzirah. Ah! si ma main était assez forte pour soulever la pierre de cette tombe! ajouta-t-il en s'approchant de cette sépulture sans nom que l'on remarque dans l'église de Batalha et qui renferme, dit-on, les ossemens du vieil architecte auquel on doit les premiers plans de l'église. Le marquis de Kleist, en disant ces mots, tira son poignard et en fit une espèce de levier pour soulever la pierre; mais la lame se brisa et un pétillement métallique, répété par l'écho des cent voûtes, retentit dans la nef solitaire.

— Respectez du moins les morts.

— Les morts! Vous voulez que je respecte les morts quand il n'y a qu'eux qui puissent m'instruire!...Vous avez donc été bien faiblement dévoré du désir de savoir, que vous vénérez encore les hommes jusque dans leurs préjugés?... Pauvre Manassé! si vous connaissiez mon histoire!... Mais ici, comme s'il en eût déjà trop dit, le marquis reprit tout à coup cette attitude gracieuse de grand seigneur, cette contenance diplomatique de haute société, qui cache toute forte passion sous un aspect d'indifférence ou même de frivolité. Manassé, continua-t-il bientôt, vous n'ignorez pas pourquoi nous nous sommes introduits ici, la nuit, comme des voleurs, moi en habit de cour, tout prêt pour une cérémonie dont parlera long-temps le Portugal, vous en robe de docteur... cachant un juif qu'on ferait charitablement brûler si on le rencontrait en ce saint lieu. Certes, ce n'est cependant point pour dérober les vases d'or et les pierreries étincelantes de ces immenses reliquaires d'argent que nous sommes entrés; il nous faut un autre trésor. Demain, après la cérémonie, nous

n'aurons pas un seul instant pour visiter les chapelles ; il faudra partir immédiatement et suivre très-probablement le roi à Lisbonne. La flotte qui doit nous conduire tous en Afrique est, dit-on, prête. Le jeune roi est décidé plus que jamais à entreprendre cette étrange croisade qui doit remettre un musulman sur son trône, et, quant à moi, je suis engagé sur l'honneur à suivre mon cousin, le baron de Thumberg, qui commande le corps des Allemands. Travaillons donc maintenant pour que nous ayons plus tard quelques instans de loisir et que nous puissions visiter les lieux cachés du couvent. Oh ! la pensée qui a présidé à l'érection de cet édifice est immense comme lui, Manassé ! Mais, vous le savez, c'est au pied de la chapelle inachevée d'Emmanuel qu'est déposé le grand mystère ! Comme ce que je cherche, ajouta-t-il avec un soupir étouffé, il est encore sans nom ; malheureusement nous avons fait tout-à-l'heure de vains efforts pour pénétrer jusqu'aux arcades. Nous ne pourrons, je le vois, entrer sous la grande voûte qu'au moment où les grilles seront ouvertes pour le passage du roi, et je sais de bonne

source qu'il n'entrera qu'après le soleil levé. Il est observateur trop stricte de sa rigide étiquette pour ne point laisser aux dames qui l'ont accompagné le temps de se préparer à ce religieux pélerinage. Accomplissons le nôtre, Manassé; essayons de dérober à ces ogives les mystères qu'y ont déposés ces vieux architectes qui créaient comme Dieu, en cachant toujours quelque chose aux hommes. Ah! dans cette secrète harmonie des pierres, leur pensée a dû s'entrelacer comme ces arcades; ce que l'un cache, l'autre peut le révéler. Tenez, voyez, il s'agit maintenant de copier et d'expliquer cette longue inscription en caractères hébraïques qui couvre cette pierre sans ornement, au pied de la tombe du saint infant. Si quelques mots vous arrêtent, nous en chercherons tous deux le sens. Un vieux savant bohême, qui avait beaucoup connu Paracelse, m'en parla autrefois à la cour d'un descendant du roi Corvin, fort curieux lui-même de ces mystères. Cette pierre, disait-il, recouvre le corps d'un de ces vieux maçons d'église, que fit venir du Nord la femme de Jean Ier. Chez ces sortes de gens, la tradition du mystère passait de père

en fils; tout ne s'éteignait point dans le cercueil. Celui-ci est mort sans enfant, et peut-être a-t-il légué son secret au fils que lui enverrait la doctrine. Lisez toujours, car tout se tient dans l'étude souveraine. Elle est bien effacée par les pas des moines, la vieille pierre; si vous êtes assez heureux pour transcrire complètement l'inscription, je ne vous promets pas l'arcane des philosophes, que je vous soupçonne d'avoir cherché quelquefois, bon Manassé, mais vous savez que, en échange de votre patience, l'or ne vous a point encore manqué. Tenez, justement, la lampe jette sa large lumière rougeâtre sur la pierre; on dirait de la lune en son plein quand elle chemine sur un ciel noir. Essayez donc de lire.

— Seigneur, à ne vous rien cacher, le temps me semble bien mal choisi; je ne sais ce qui agite mes idées, mais mon esprit éprouve d'invincibles terreurs. Je suis comme un des enfans des tribus fidèles, quand on les traîna devant l'autel de Bélial.

— Dites plus clairement que vous avez peur, bon Manassé, ou que vous faites en ce moment une oraison au veau d'or. Si ce n'est que cela,

ajouta M. de Kleist en lui présentant une bourse, il ne faut pas tant de métaphores hébraïques : la science vaut l'argent et l'argent vaut la science.

— Le dieu de mes pères est frémissant dans mon cœur, dit Manassé en repoussant la bourse, et ce n'est pas l'or qui saurait l'apaiser.

— Oui, oui, Manassé Ben Jahia, je vois fort bien que vous tremblez. La fièvre de la peur vous tient; c'est ce que vous appelez le souffle du dieu de vos pères frémissant en votre cœur et gelant la moelle de vos os. Cette fois la peur est plus forte que l'avarice; mais rassurez-vous et prenez cet or; je me repens presque de quelques plaisanteries innocentes que j'ai faites sur une vieille coutume de ce pays. Le marquis s'apercevait que ses railleries sur les supplices auxquels on livrait en ce temps les juifs sacriléges avaient singulièrement effrayé son compagnon, et qu'avant tout il avait grand besoin d'être rassuré. Peu à peu donc sa voix moqueuse s'adoucit jusqu'au ton confiant d'un ami qui parle à un ami; il rappela en termes adroits le crédit dont il jouissait auprès de don Sébastien, crédit qui le mettait à même, en cas d'événement, d'étendre sa

protection et même celle de l'empereur d'Allemagne jusque sur un individu suspect, fût-ce aux yeux de l'inquisition. Il vanta en termes pleins d'enthousiasme cette *science de la tradition* qu'il étudiait avec tant d'ardeur et qu'il mettait si bien au dessus de toutes les dignités, qu'il en abandonnait les prérogatives pour se lier, sans distinction de rang et de fortune avec ceux qui frappaient comme lui aux portes du temple. Toutefois, en dépit de quelques questions faites par Manassé, il ne poussa point la confiance jusqu'à lui dire quel était définitivement l'objet de ses études; mais, persuadé que ses discours caressans prendraient une tout autre influence en y joignant ce qu'il regardait comme le raisonnement positif, le *criterium* de toute logique chez un juif, il tira un diamant de son doigt et l'offrit au docteur qui l'accepta en s'inclinant. Il eût été inouï en ce temps qu'un savant, de quelque religion qu'il fût, refusât le cadeau d'un grand seigneur; la science avait bien sa puissance, mais elle n'avait pas encore sa dignité. Aussi le marquis de Kleist, croyant plus vil en son âme celui dont il avait fait mo-

mentanément son compagnon qu'il ne l'était réellement, et le jugeant avec ce froid dédain qu'on avait en ce temps pour sa race, ne tarda-t-il pas à reprendre la conversation avec lui sur un ton qui, aux yeux d'un homme plus clairvoyant que le docteur, eût suffisamment dévoilé les principes larges et commodes qu'il avait pour son siècle, en fait de religion. Je vous le répète, ajouta-t-il en terminant, vous pouvez travailler et méditer à loisir sur les caractères de cette inscription. D'ailleurs, quand nous serions surpris et quand vous seriez reconnu, ce qui n'est guère possible sous ce vêtement, vous en seriez quitte, docteur Jahia, pour vous faire chrétien : c'est ce qu'on voit tous les jours ; et, au lieu d'être rabbin, chose incommode en ce siècle, il ne serait pas impossible que vous devinssiez chanoine.

Manassé Ben Jahia releva alors avec une vraie fierté le regard qu'il avait tenu jusqu'à ce moment baissé en écoutant le marquis ; toute la dignité de l'homme était rentrée en son cœur. Il rejeta avec dédain le présent qu'il venait de lui faire. — Quand vous auriez tout l'or d'Ophir et

toutes les pierreries du temple de Salomon, gardez-les s'il faut entendre de semblables discours. J'ai encore une foi et une espérance; malheur à celui qui n'a qu'un désir et qui ne le tient pas du Ciel! Et, en parlant ainsi, toute sa contenance indiquait un homme profondément blessé dans ce qu'il a de plus vénéré. Il se tenait immobile; il y avait dans son attitude quelque chose du prêtre antique dont on aurait outragé la dignité, et ses yeux tournés vers la porte montraient la volonté formelle qu'il avait de se retirer. M. de Kleist comprit aussitôt ce qui se passait en lui; il sentit qu'il y a au fond de l'âme abaissée, mais que la science laboure de ses profonds sillons, une dignité qui se révèle au moment où l'on voudrait l'oublier; comme l'eau fangeuse se pare des rayons du soleil, comme la vague troublée réfléchit encore la splendeur du ciel.

— Bon Manassé, s'écria-t-il en le forçant à reprendre le précieux bijou qu'il avait ramassé; bon Manassé, si vous compreniez mes croyances, si vous descendiez au fond de mes idées religieuses, vous sauriez qu'elles tiennent si subti-

lement à l'essence incréée, qu'elles planent si haut dans les régions animées, que les détails de la foi terrestre peuvent bien m'échapper..... Ce n'est plus de l'or que je vous donnerai, puisque vous le dédaignez; ce ne sont plus des diamans que je veux vous offrir, ce sont deux joyaux que vous préfèrerez à toutes les richesses terrestres; en un mot, il s'agit des *Commentaires du livre d'Adam* et des *trente-deux sentiers de l'intelligence*, manuscrits précieux que je possède seulement depuis quelques jours et que des hommes comme nous ne sauraient voir sans éprouver quelque chose de l'extase de Jacob, quand il contempla la sainte hiérarchie. M. de Kleist ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait touché cette fois l'endroit sensible, et que cette âme de juif, qui rejetait l'or, bouillonnait au seul titre d'un de ces livres merveilleux que la tradition attribuait avec une imperturbable confiance aux patriarches les plus éloignés des siècles anté-diluviens. Il continua donc sur ce ton, si bien que le digne Manassé, se baissant au pied d'un autel chrétien, oublia tous ses scrupules de religion et n'eut plus d'autre culte, pendant quelques

heures, que celui d'une science vénérée. Penché au dessus de la pierre qu'éclairait la lampe du saint infant, il commença laborieusement à lire les inscriptions chaldéennes qui y avaient été gravées cent cinquante ans auparavant, puis, tirant une écritoire à calem qu'il portait habituellement sur lui, comme le font d'ordinaire les savans orientaux, il commença à copier, s'interrompant toutefois de temps à autre et ne pouvant s'empêcher de contempler avec un saint effroi l'auguste enceinte dans laquelle il était renfermé. Deux heures à peu près se passèrent dans cette sérieuse occupation; lui, incliné au dessus de la tombe, le marquis, immobile devant lui, cherchant à lire dans ses yeux ce qu'il lui voyait lire sur la pierre et dévorant en son âme jusqu'aux doutes de sa méditation. Image de deux doctrines comme ils étaient l'emblème vivant de deux âges, qui les eût contemplés à la lueur vacillante de la lampe eût deviné leur vie et presque leur destinée. Le docteur, au front large, au regard paisible, c'était l'homme du siècle précédent qui vivait en la science immobile et qui se reposait dans l'antiquité; le magnifique

seigneur, au regard inquiet et perçant, c'était bien l'homme de la renaissance, que la science connue ne pouvait déjà plus satisfaire et dont l'audace allait au devant du temps.

Quatre heures venaient de sonner, la lumière de la lampe pâlissait, un rayon de l'aurore couvrait déjà de pourpre et d'or le manteau d'un des vieux rois, lorsque M. de Kleist prit de nouveau la parole : — Il est temps, je crois, de nous retirer; les moines vont entrer dans le chœur. Le rabbin leva la tête et il vit en effet qu'au milieu des demi-ténèbres une lueur incertaine brillait au dessus de la tête du saint infant et lui faisait comme une gloire; c'était un pâle rayon du jour qui se détachait ainsi des vitraux.

— Les rois se réveillent, dit-il à son tour en souriant. Oui, il est temps que je me retire; mais, avec la grâce de Dieu, j'ai accompli le travail que m'a demandé votre seigneurie. Le secret de cette sépulture, comme vous allez le voir vous-même, est lié aux mystères de la tombe inachevée d'Emmanuel, qui a déjà donné tant de travail aux adeptes et aux demi-savans; ce-

pendant, avant de vous rien lire, il faut que je médite à loisir sur deux points diatoniques que je n'ai pu reconnaître qu'imparfaitement à la lueur tremblante de la lampe et qui peuvent changer le sens.

Comprenant parfaitement qu'avec un savant aussi consciencieux que Manassé Ben Jahia, qui certainement eût compromis plus volontiers sa vie que son savoir, il n'en apprendrait point davantage en ce moment, le marquis de Kleist se décida à attendre que le grand jour les éclairât complètement. Passant alors avec le docteur dans une chapelle latérale qu'on avait depuis long-temps abandonnée, et où se trouvaient amoncelés de larges poutres ainsi que d'énormes blocs de marbre qui devaient servir à la construction d'un monument, ils s'étendirent sur un vieux banc, de manière à être cachés complètement aux yeux de ceux qui auraient pénétré dans l'église. Sûrs de n'être point découverts dans cet asile secret, ils parlèrent quelque temps, ils discutèrent quelques points de haute doctrine et même de théurgie; mais peu à peu leurs

paroles se mêlèrent sans suite, leurs voix s'éteignirent et l'on n'entendit dans la vaste église que ce léger pétillement des lampes, voix légères qui vont bien aux tombeaux.

II.

Il y avait trois heures qu'ils étaient ainsi dans un profond repos, oubliant la science, oubliant les mystères, oubliant la vie, lorsque les sons saccadés et rapides d'une trompette retentirent sous les arceaux de la nef qui se renvoyèrent ce cri dans un concert d'échos, comme si mille voix éclatantes s'étaient appelées et répondues, comme si les innombrables têtes d'anges qui couronnaient les colonnes avaient entonné un chant guerrier vers le firmament. A la seconde

fanfare, le marquis et son compagnon se réveillèrent et ils se levèrent en sursaut; on eût dit que la trompette du jugement les rappelait. Un spectacle inouï s'offrait à leurs yeux.

L'église, dont l'obscurité leur avait caché l'art sublime, rayonnait de toute sa splendeur; ses ogives s'enchaînaient, dans leur immensité mystérieuse, comme une grande forêt qui s'épanouit sous la pompe des cieux. Cette voûte si haute, qu'on la peut comparer à celles des plus magnifiques basiliques du Nord et de la Péninsule, cette voûte était étincelante, car ses lampes de vermeil avaient été allumées. Puis, comme c'est l'usage en Portugal, des milliers de festons en satin, des crépines d'or et de soie se déroulaient le long des piliers, suivaient le dessin des arcades et se balançaient aux ogives, comme les lianes fleuries des forêts. Un immense triangle de lumière brûlait à l'extrémité de la nef et montait le long de l'autel tout rayonnant de ses feux. Soleil mystique qu'entourait des nuages d'encens, il mêlait ses rayons d'or aux rayons mystérieux jaillissant des vitraux.

Qu'elle était belle en ce temps, l'église de

Batalha! Comme elle disait les joies guerrières de Jean Ier! Comme elle déroulait fièrement, dans son immense étendue, les richesses merveilleuses de la renaissance, parant de ses ornemens la vieille majesté de l'architecture normande! Ce n'était point la nef grave et sombre de l'Angleterre, ce n'était point non plus l'arceau léger brisé par mille caprices et qu'on trouve dans l'Alhambra; c'était une architecture immense, sublime, légère et qu'embrasait des torrens de feu. Cette fois, comme si le vieux maçon s'était fait soldat, il avait dit : — Une armée entière entrera ici pour remercier Dieu, la prière chrétienne deviendra une prière de guerriers, et ce temple sera plus grand qu'aucun de ceux du Portugal. Alors il avait marché du levant au couchant, et l'église avait déroulé ses arcades si loin, qu'un bon archer eût eu peine à atteindre le dernier pilier; si haut, qu'un bon frondeur n'eût jamais pu frapper la voûte. Trois nefs la divisèrent, riches, magnifiques, variées, supportées par des piliers innombrables et tels qu'il convenait pour y planter une forêt de drapeaux. — Les soldats aiment l'air, les bons rois

dorment sous les cieux, avait dit encore le vieil architecte. Ouvrez les quatorze croisées du chœur, laissez venir la lumière à ceux qui ne l'ont jamais redoutée dans le repos ni dans l'action; et puis il avait prié, et, malgré cette pompe du jour, le mystère était descendu sur l'église; on y sentait l'esprit de Dieu.

Mais, en ce jour, tout était, dans la vieille basilique, lumière, éclat, bruit guerrier. Une voix retentissante d'Alferez faisait tomber les piques; la même voix les faisait relever; au son l'on eût dit d'un vautour qui prend son vol, d'un aigle qui va planer. Puis c'étaient les timbales qui rugissaient sous les voûtes comme pour une bataille; puis les anafiles d'argent qui leur répondaient: c'est que l'on conviait tous ces rois morts à une fête, et que la trompette leur criait: — Levez-vous!

C'était bien la fête des trépassés, fête bizarre, fête terrible et sublime, et qui jamais ne s'est renouvelée.

Quand Sébastien entra dans l'église, les vieux rois étaient conviés; tout rentra dans le silence.

S'étant agenouillé, il commença à prier avec une fervente dévotion.

On voyait autour de lui les seigneurs qui devaient rejoindre la flotte à Cadix; on en voyait d'autres qui étaient accourus des lieux voisins. Les bannières s'élevaient dans la triple nef : le siècle vivant ne craignait point de comparaître devant les deux siècles passés. Ici c'était l'écu des Aguiar au champ d'or, à l'aigle de gueule; ceux de Galice portaient l'aigle dorée. Plus loin venaient les Almadas; leur champ d'or était à bande d'azur avec les deux croix entre les aigles de pourpre; les Almeïdas, qui viennent d'Egaz Moniz; les Alcaçovas, qui portent une forteresse d'argent aux cinq tours; les Campos avec leurs cinq têtes de lions, la cotte-de-maille tachée de sang des Cottas, se montraient près des léopards de la maison des Garcias. Puis venaient encore les Mascarenhas, les Garrivay, les Giraldez, les Marramaque, les Roïz et tant d'autres qui, en ce temps de grands souvenirs, avaient autre chose à montrer que des écussons d'or. Depuis trois cents ans, le sabre avait écrit leur gloire, et c'était le sang des Maures qui les avait baptisés.

Tout à coup, comme si le ciel eût voulu rendre plus imposante la cérémonie qui se préparait, des nuages s'amoncelèrent, le soleil se cacha, il n'envoya plus que des rayons pâles, il sembla s'éteindre un moment dans l'obscurité de l'orage qui se préparait. Il faisait sombre au ciel et sombre dans l'église; le feu des cierges brûlait tristement sous les lueurs mystiques des vitraux.

Après qu'on eut entendu la messe, Sébastien, qui s'était toujours tenu à genoux avec les marques d'une grande ferveur, se releva. Sa figure était pâle habituellement; mais le costume de velours noir qu'il portait en ce moment en accentuait plus profondément la majesté un peu triste. Quand il se fut relevé, il promena un instant ses regards autour de lui, ses yeux semblèrent s'arrêter vaguement sur une tombe; une teinte légère couvrit ses joues comme si un chaud rayon de soleil s'était égaré sur cette blancheur de marbre; mais l'impression fut rapide et il redevint plus pâle encore que quand il s'était agenouillé. L'enthousiasme de son regard laissait deviner en lui le frémissement contenu d'une grande volonté; mais, comme s'il se fût

reproché à lui-même quelque mouvement d'orgueil, il récita encore dévotieusement une oraison qui lui était familière, et, tenant à la main sa toque couronnée, il commença à parler, de ce ton grave et reposé qu'il n'abandonnait même point dans la conversation familière et qui prenait alors dans sa tristesse un accent solennel. — Messeigneurs, dit-il aux jeunes capitaines qui l'entouraient, veuillez prier pour moi; et, après un moment de silence, il continua : Comme des enfans qui viennent voir leurs pères à l'instant suprême et leur demander leur sainte bénédiction avant le jour du péril, honorables fidalgos et nobles dames, nous avons résolu de regarder face à face ces vieilles gloires qui dorment ici. Que le Seigneur nous aide à supporter cette vue de la mort, et soit faite à jamais sa volonté très-sainte!

Un long murmure d'étonnement, de curiosité inquiète, s'éleva dans l'église comme en ces jours où les voix psalmodient si tristement au moment où l'on enlève le suaire qui recouvre Jésus-Christ au tombeau; puis tout retomba dans le silence, et le roi, quittant sa place, se dirigea

lentement vers la chapelle où Jean second dort, entouré de sa famille de héros. C'était pour lui surtout qu'il avait fait cet étrange pélerinage, et l'on eût dit que la parole inflexible de ce grand monarque commandait encore à son dernier descendant.

— Roi très-brave entre tous ces rois, dit Sébastien en s'agenouillant devant la tombe, sortez le premier du cercueil; il y a ici des jeunes soldats qui viennent voir vos glorieuses reliques... C'est une dévotion d'hommes de guerre.

Deux jeunes dominicains s'approchèrent alors et soulevèrent avec un levier la table de marbre qui recouvrait le cercueil; deux autres moines découvrirent le suaire après l'avoir aspergé d'eau bénite. Quatre-vingt-trois ans avaient déjà passé sur la tombe et cependant cette tête de roi, parée de sa couronne, paraissait dans sa pâleur sourire à ses soldats; sa main nerveuse semblait attendre une hache d'arme; on eût dit que ce mort rêvait de ses vieux combats.

La foule s'inclina avec respect, et, après avoir prié, on regarda. C'était bien encore le roi ter-

terrible qu'un moine centenaire avait vu vivant.

Et pendant qu'on le soulevait de son cercueil, des voix d'enfans-de-chœur chantaient : *Exsurgit dominus,* les prêtres répondaient : *Et nunc adest in gloriâ;* puis tout retomba dans un formidable silence, et il y eut comme un saint frémissement dans la foule : le mort était debout, soutenu par deux prêtres.

— Voilà le fort ouvrier aux œuvres de bataille, le voilà, s'écria Sébastien avec enthousiasme. Tiens, roi... sanctifie ce fer.

Et, tirant son épée étincelante de pierreries, il la mit dans la main du mort qui levait sa tête hautaine au dessus de celles des soldats.

— Oh! comme il devait être fier et beau en sa vie! s'écria encore le jeune roi après l'avoir contemplé quelques momens dans l'extase du souvenir ; deux âges d'homme ont-ils pu tellement effacer les rudes travaux qu'il a accomplis, qu'un d'entre nous ne sache plus les dire aux autres. Alors, se tournant vers la foule qui le suivait, il chercha des yeux quelqu'un à qui

il pût remettre un tel soin et faire un tel honneur ; mais, parmi ces hommes de guerre vieillis dans l'Inde, tous savaient combattre et bien peu savaient parler; et quand son familier, le seigneur da Camara, lui eut montré les docteurs et les évêques, disant que c'était l'office de ces vénérables sires, on l'entendit répondre : — Non, ce sont paroles de soldat que je veux entendre; et, regardant encore dans la foule qui s'écartait, il aperçut un jeune cavalier qui se tenait à l'écart et il lui dit alors d'un ton de voix qui tenait presque du respect : Approchez, approchez, seigneur Luiz de Souza; nous savons que vous êtes clerc et hardi aux armes : c'est à vous de parler.

Et, comme si la vue de ce grand spectacle eût tout à coup oté au jeune cavalier cette défiance un peu sauvage qu'on lui connaissait ordinairement, il s'avança d'un pas ferme. Ainsi que cela arrive souvent dans les fortes occasions, l'énergie était venue au timide, un grand enthousiasme paraissait dans ses yeux et son hommage était déjà dans son silence.

En ce moment, une jeune dame agenouillée

près de l'autel se leva. Il y avait d'abord une sorte d'anxiété dans sa beauté recueillie, puis tout à coup elle leva les yeux, attendant l'harmonie des paroles, et son regard parut heureux.

— Ah ! seigneur Roi, dit le jeune cavalier à Sébastien, nos voix ne seront-elles pas bien faibles devant ces faces empreintes de la majesté des siècles et de la mort ? Et cependant, puisque vous les avez fait sortir de la tombe, il y aurait lâcheté de soldat et impiété de vassal à les voir sans leur rendre hommage, car ils étaient vigilans pour leur peuple ; nul jour ne se passait pour eux dans le repos. La nuit de leur sommeil est déjà bien longue ; cependant, les voyez-vous ? ils se lèvent du marbre avant de se rendormir ; ils veulent savoir ce que le siècle pense d'eux.

— Eh bien, Jean II, continua-t-il en se tournant vers la tombe, tu as été bien grand, car tu as été sans second ; tu as vaincu la mort, car ton peuple n'a pas encore pu t'oublier. Porte fièrement ta bonne épée, car tu es vivant dans la gloire. Messeigneurs, Messeigneurs, savez-

vous ce que dit la belle reine Isabelle quand on l'eut couvert du suaire? — L'homme est mort!... L'homme est mort, entendez-vous? et on peut le répéter encore au bout d'un siècle. Eh bien! puisque tu es revenu à la lumière, hardi soldat, il faut que tu saches ce qu'on a fait. Quand on parle de ton royaume, la pensée mesure la mer et les empires d'Orient; les simples hommes d'armes de tes flottes sont devenus des princes et il y en a eu de rois; mais la journée a été longue et terrible pour humilier tant de nations! Ton désir devait être fait, sembles-tu dire, Roi à forte volonté: bénis ton neveu, car c'est lui qui va l'accomplir. Dans peu de jours, l'Afrique sera au Portugal, et quand les autres rois te diront dans le ciel: Votre royaume, noble Sire, était petit et maintenant nous avons peine à en mesurer l'étendue; comment donc avez-vous fait? Répète-leur tes nobles paroles aux rois catholiques: « Messeigneurs, le plus court chemin « pour être un grand roi c'est de rendre son « peuple grand. »

Après ces paroles, et comme Luiz de Souza était retombé dans le recueillement, regardant

toujours cette face de roi que la mort avait respectée, don Sébastien se retourna vers la foule de seigneurs qui l'environnait, tous ayant la grandesse et comptant parmi les meilleurs du royaume. Il dit à celui qui venait le premier :

— Bon duc d'Aveiro, don Jorge, vous à qui il appartient si bien de représenter mes hardis hommes d'armes, ne rendrez-vous pas hommage à ce roi mort?

— Qu'il soit fait ainsi que le veut Votre Altesse, répondit le bon duc, et, plus volontiers encore qu'une blanche main de reine, je baiserai cette main desséchée, si rude à l'Espagne et si courtoise au pays.

Et le brave seigneur, mettant un genou en terre, fit ce qu'il avait dit.

— Toutefois ceci, ajouta-t-il en se relevant, n'est pas un hommage de vassal : c'est bien plutôt un honneur rendu au père ; car, Seigneur, il appelait ainsi ses soldats.

— Je l'entends ainsi, reprit Sébastien... Et il y eut un bruissement d'armures, un murmure étouffé de voix, la foule entière s'inclinait, et,

quand le silence fut rétabli, les anafiles du premier corps des cavaliers sonnèrent une fanfare sous cette voûte de géans. On appelait encore une fois à la lumière tous ces vieux rois endormis.

Puis les moines recommencèrent leur chant; car, en ce temps de foi, c'était la fin de toute pompe triomphale, un chant d'église après un cri de guerre.

Et ce premier hommage ayant été rendu à Jean II, qui toute sa vie avait enclos au fond de son âme l'immense dessein qui agitait en ce moment les esprits, le roi, suivi seulement de quelques seigneurs et des jeunes dames de la feue reine, commença à se diriger, dans un grand recueillement, vers les autres sépultures. Deux moines de l'ordre de saint Dominique le précédaient, et Luiz de Souza marchait à ses côtés, si pâle et si recueilli dans la poésie de ses souvenirs, qu'il semblait oublier toute cette pompe et tout ce bruit pour pénétrer seul dans l'esprit des temps.

Devant quelques tombes, un moine disait le

nom du mort couché en son lit de marbre, et dans cette voix de l'homme du cloître, retentissant comme un cri solennel qui appelait les hommes au jugement du siècle, il y avait quelque chose de si glacé et de si sévère, que la foule passait silencieuse; mais, lorsque la voix enthousiaste et grave de Luiz se faisait entendre, il y avait un long murmure de sympathie et d'admiration. On voyait jusqu'aux jeunes dames, parées de leur long voile blanc, pencher en avant leur cou de cygne, comme si cette voix harmonieuse et triste les attirait par sa grave douceur; puis, quand elles avaient écouté et que ce n'était plus qu'un souvenir de guerre, elles souriaient entre elles et se parlaient du cavalier.

— Ne vous semble-t-il pas, dit l'une dans un moment où l'on cherchait la place ignorée d'une sépulture, ne vous semble-t-il pas que ce jeune seigneur que nous voyons si rarement s'est levé d'une de ces tombes de marbre pour venir nous parler des vieilles gloires qu'on oublie si aisément? Quand il s'appuie sur sa longue épée du temps d'Emmanuel, pour lire commo-

dément les inscriptions, il semble voir l'archange Michel pleurant sur les misères du monde.

— On le dirait, à ses longs cheveux tombans, et par moment aux souvenirs si tristes qu'on devine dans ses yeux.

— Voyez donc, Lianor Tellez, reprenait une autre, comme dona Magdalena de Vilhena, la femme du bon don Joam de Portugal, le contemple. Ne dirait-on pas, malgré ses riches atours, d'une religieuse en extase devant l'image du Christ? Je pense en toute vérité qu'elle croit le jeune cavalier descendu du ciel..... Jésus! comme elle le regarde!

— Hélas! pauvre jeune femme! reprit la rieuse Maria Tellez, si elle rêve le paradis, son mari la ramène bien souvent aux tristes réalités de la terre. Il est honorable et bon pour elle, dit-on, mais hautain et dur comme ces hommes d'autrefois, qui n'ont commandé qu'à des esclaves ou à des rois. Ne savez-vous point ce qu'on dit à la cour?... Ah! ce n'est point le temps de le répéter.

— Violante de Ceo, vous parliez tout-à-l'heure d'archange. Voulez-vous voir Satanas, mais Satanas le jour où il tomba du ciel et où le feu d'enfer n'avait pas terni sa chevelure d'or? Cet homme du pays de Bohême m'attriste malgré moi; il est généreux seigneur, il a contenance de gentilhomme, et cependant, l'idée qu'il vient d'un pays d'hérétiques me glace et m'effraie comme si l'Antechrist m'apparaissait..... L'humilité qu'on doit avoir en l'église n'abat jamais sa gloire mondaine, et il est mal séant de regarder la pauvre Magdalena de Vilhena comme il le fait en ce moment. — Elle est bien assez belle aujourd'hui pour tenter Satanas, reprit en souriant la jeune Portugaise; mais je lui pardonne le scandale, parce qu'il a vraie mine de seigneur... Elle allait peut-être en dire davantage; mais la voix du moine résonna.

— Ceci est la tombe de don Affonso.

— Passons, dit Sébastien, c'est un enfant; il est au ciel avec nos pères, mais il n'a rien fait sur la terre.

La voix reprit : — Ceci est la tombe de don Pedro, duc de Coïmbre et de Monte-Mòr.

Luiz de Souza dit alors : — Il vivait dans le dernier siècle ; il eut grand désir de justice, et cet éternel désir est gravé sur sa tombe.

— Cette tombe renferme le suaire d'un saint cardinal.

— Dieu l'a récompensé, dit le roi ; passons.

Mais, quand on fut devant le marbre où deux ancres brisées avaient été déposées en *ex voto*, le moine s'arrêta avec respect. — Priez, Messeigneurs, ceci est la tombe de l'infant don Henrique, duc de Viseu, seigneur de Covilham, grand-maître de l'ordre du Christ.

— Levez la pierre, dit le roi. Un murmure sortit de la foule; on eût dit un gémissement d'orage qui meurt sur le bord des eaux.

— Honneurs de rois sont dus à de tels hommes, continua Sébastien. Et quand cette figure revêtue du suaire apparut, comme celle de Jean II, sans avoir souffert de l'injure d'un siècle; quand on eut admiré la beauté de ce visage tout empreint d'une sérieuse dignité, il se fit un grand bruit d'acclamations que n'arrêta pas la sainteté du lieu. Les Portugais donnaient en ce moment

une couronne à ce fils de roi qui n'avait point régné.

— Aigle des mers, s'écria Luiz de Souza, tes yeux sont maintenant fermés; mais ils devinaient par delà l'Océan un monde qu'un autre a découvert. Ah! quand tu reposais, les ailes ployées, sur ton rocher désert de Sagres, les vieux matelots racontent que tu semblais leur saint patron imposant le repos aux vagues et disant le chemin des grandes eaux. Ce fut là que, dans ton immense désir de gloire, tu t'écrias : Talent de bien faire vaut plus qu'un trône; et puis tu t'humilias, tu oublias le sceptre, tu courbas ta large encolure de capitaine sous le poids des études, des volontés méconnues, des efforts impuissans; soucis qui, au bout de quelques nuits, pèsent plus que le haume et la cuirasse. Repose maintenant : *talent de bien faire* reste gravé sur ta tombe.

Et cette fois le cortége s'éloigna à regret et plus d'un se retourna pour voir encore une fois le grand homme.

Comme on passait devant une dalle sans



écusson, le roi s'arrêta : — Lisez le nom, Luiz de Souza, dit-il.

— Et l'année?

— Point d'autre date que celle d'une bataille qui a donné son nom à cette église et la couronne à votre maison; et, en regardant plus attentivement, le jeune cavalier lut cette courte inscription en portugais, que le temps a depuis effacée :

« J'ai sauvé un roi et je repose parmi les rois. »

— Et aussi, reprit don Sébastien, devons-nous t'honorer comme ces grands hommes qui portaient un sceptre, tandis que tu portais une épée. Nous te donnons un écusson et ce sera une forte épée de fer enchassée sur ta tombe.

Alors on leva la grande pierre nue et les restes du soldat qui avait sauvé Jean Ier à la bataille d'Aljubarotta parurent tels que les années du cercueil les avaient faits. Pour ce simple vétéran, on n'avait pas empêché la mort d'accomplir son ouvrage; mais le vieux soldat avait demandé à être enterré comme il était sur le champ de bataille, et son suaire était une armure de fer

noircie par la rouille. Quand on souleva ce squelette armé, il y eut dans la multitude une secrète terreur de la mort qu'on n'avait pas encore éprouvée devant la magnificence des rois. Luiz de Souza ne dit qu'un mot : — Repose-toi, vieux soldat, maintenant que le descendant de tes seigneurs est venu t'honorer. Tu n'avais point de nom ; désormais on t'appellera le soldat de Jean Ier et ce titre te vaudra celui de prince : c'est un salaire dignement gagné.

Ils marchèrent ainsi, faisant ouvrir les tombes, plus souvent se contentant de lire l'inscription qui les honorait. Partout quelque vieille gloire apparaissait ; tantôt c'était cette Brites d'Almeyda, la Jeanne d'Arc des Portugais, dont le courage fut si terrible et dont le nom est si peu connu ; tantôt un favori de roi, mais favori par son bon courage, comme don Diogo Gonçalvez, et non par son art de flatterie. Les plus étranges traditions se mêlaient aux plus grands souvenirs, et toujours, quand on passait devant la statue de quelque sainte reine ou de quelque honorable dame, le roi se contentait de s'incliner, disant seulement quelque parole de chaste

sévérité dont il les honorait. Mais quand il fut devant la tombe de ce prince qui est révéré en Portugal sous le nom du saint Infant, il s'agenouilla et le recueillement succéda dans la multitude à l'enthousiasme qu'on venait d'éprouver. Bientôt on n'entendit plus que le bruit des encensoirs que les diacres balançaient devant la tombe. Un parfum de cinnamome et d'encens s'exhalait de toutes parts et montait en blancs tourbillons sous la voûte, et, quand le couvercle de marbre fut soulevé, les moines eux-mêmes s'agenouillèrent, un saint frémissement parcourut les rangs des soldats. Après avoir long-temps prié, le roi s'approcha; mais il n'y avait dans cette tombe qu'un peu de poussière, et l'on put deviner à la vénération triste de son regard ce qui se passait en son esprit. Le saint infant était mort captif en Afrique; ce n'était même qu'au bout de bien des années qu'on avait recueilli ses restes misérables insultés par les mahométans. Il y eut un mouvement de recueillement solennel, comme si une pensée prophétique s'était échappée de cette poussière et planait sur l'assemblée. Ce fut alors que Luiz de

Souza commença à parler; mais cette fois, soit qu'il fût ému par la sainteté des souvenirs, soit qu'il eût rencontré des regards qui l'avaient troublé, sa voix sembla tout à coup s'éteindre dans une harmonieuse douceur : c'était comme un soupir de l'ange qui gardait cette tombe et qui pleurait les misères passées.

— Ah! beau cygne de Portugal! disait-il, tu as abandoné la terre sans laisser de traces et sans souiller tes ailes. Tu étais né sur les marches du trône; mais tu l'as quitté pour le ciel : c'était là ta vraie patrie. — Donnez une forte ville pour l'infant, disaient-ils tous; donnez Ceuta la renommée. — Paix, dit le martyr de sa voix souriante; paix, je suis accoutumé à ces fers. Pleure, mon frère, mais ne donne pas Ceuta. Ah! beau cygne à la voix harmonieuse et triste! quand tu t'échappas de la terre, tes yeux furent éblouis de la douce clarté : depuis six ans pour toi il faisait nuit. L'ange qui t'a vu venir a dit : — Ouvrez vos saintes phalanges, entonnez de nouveaux chants; voici une âme qui a beaucoup souffert : elle a uni toutes les douleurs. C'est un fils hautain de roi qu'ils ont traité en esclave et qui a

tout pardonné; et le hérault qui proclame la gloire des saints allait devant toi, disant : — *Le bien, le bien sans souillure :* ce fut l'éternel désir de cette âme et cependant elle se repent.

Le couvercle de marbre retomba sur la tombe et Sébastien se prosterna, puis il se mit en marche silencieuse.

La voix du moine eut beau répéter : — C'est ici que repose don Joam, maître de l'ordre de Santiago; voilà le tombeau du brave comte de Miranda, il ne s'arrêta plus. On venait d'ouvrir la tombe d'Édouard et Luiz de Souza avait rendu un fervent hommage à ce bon roi qui se donnait à lui-même le titre de loyal chevalier; déjà les cierges commençaient à jeter une lueur plus rougeâtre, les clartés des vitraux devenaient plus mystérieuses et plus sévères, lorsqu'un moine vint parler au roi avec une grande gravité de contenance. Après une courte oraison, Sébastien, se tournant vers ceux qui l'accompagnaient, dit de sa voix lente et mesurée, qui cachait ordinairement toute espèce d'émotion :

— Nous voulions rendre encore hommage à

don Alphonse l'Africain, nous voulions surtout voir face à face le fondateur de la maison d'Avis; mais ce jour a passé et les jours nous sont désormais comptés par celui qui nous a ordonné de le servir. Nous venons d'apprendre qu'un messager de notre oncle, le roi de Castille, nous attend à Lisbonne; nous ne pouvons consacrer la journée de demain aux devoirs qui nous avaient appelé dans ce couvent. Nous prévoyons en même temps que notre expédition sera retardée de deux semaines. L'arrivée de ce second messager m'annonce bien les vieilles bandes castillanes; mais on me fait savoir en même temps qu'elles n'arriveront pas en Portugal si promptement que je l'avais espéré. Ce soir nous retournons à Lisbonne. Quand il eut achevé ce peu de mots, les moines, par son ordre, entonnèrent le *Te Deum*, les seigneurs et les soldats mêlèrent leurs voix à celles des pieux Dominicains, et le roi, accompagné de quelques gentilshommes, rentra avec le prieur dans l'intérieur du couvent. Alors la foule qui l'avait suivi commença à se répandre dans les diverses chapelles qu'on n'avait pas encore eu le temps d'examiner

et l'on ne vit bientôt plus que des groupes dispersés; on n'entendit plus qu'un vague murmure dans cette église où quelques heures auparavant les chants religieux descendaient sur une foule si recueillie. Ce furent alors des conversations à demi voix de dames et de cavaliers, des *a parte* de moines, des discours de soldats. Ce fut ce qui arrive encore tous les jours; car, ainsi qu'ont pu le remarquer ceux qui ont pénétré dans les cathédrales du midi; quand les cérémonies ecclésiastiques sont finies, l'esprit religieux semble abandonner les assistans les plus dévots, et il y a bien moins de silence dans les églises de la grave Espagne que dans celles où nous venons prier.

III.

Pendant qu'on s'en allait ainsi, parlant de la merveilleuse cérémonie, des projets du jeune roi et surtout des fêtes brillantes qui devaient avoir lieu après l'expédition, deux personnages, qui avaient pris fort peu de part à ces conversations, s'avançaient vers cette magnifique chapelle du roi Emmanuel qu'on avait commencée soixante-dix ans auparavant et qui est toujours restée inachevée, comme si quelque chose devait manquer enfin à ce roi toujours heureux et qui

sut édifier les grandeurs du Portugal, hormis celles de sa tombe. En ce temps on ignorait encore si quelque jour elle ne serait pas terminée pour un autre prince de la maison d'Avis. Une lampe d'argent en désignait l'entrée.

— Si j'avais pu prévoir, Manassé Ben Jahia, que le départ du roi serait retardé ainsi, je ne vous aurais pas fait passer une nuit silencieuse et froide sous ces piliers d'église. L'indication du docte Suavius nous a plus mal servis que je ne croyais, ajouta-t-il comme s'il se parlait à lui-même. J'ai vainement regardé dans deux tombes de roi; ce que j'y cherchais n'a point paru. Par malheur, toutes les pierres n'ont pas été soulevées; je sais qu'il nous reste encore une ressource, mais la chose est incertaine, et, malgré votre inscription, les savans commentateurs sont positifs. C'est dans une des tombes qu'on rencontre à l'extrémité de la grande nef, que doit se trouver le livre où le génie d'Ophis a révélé son dernier et son plus puissant mystère.

— Elles ont toutes été ouvertes, Monseigneur, et rien n'a paru. J'ai toujours pensé, ajouta le

juif d'un ton de voix qui trahissait les émotions qu'il avait éprouvées dans une journée où il avait pu craindre à chaque instant d'être découvert, j'ai toujours pensé, et l'inscription copiée cette nuit me confirme dans cette idée, qu'un arcane peu vulgaire était enclos sous la pierre modeste de ce cardinal dont le nom a été effacé à dessein.

En ce moment ils étaient arrivés à l'entrée du mausolée solitaire d'Emmanuel et ils examinaient curieusement les trois arceaux qui s'élèvent parés d'ornemens innombrables dont l'élégance révèle toute la fantaisie orientale mêlée à la grâce de la renaissance. Leurs regards suivaient surtout dans leurs courbes harmonieuses ces trois arcs si unis et qui s'élèvent majestueusement comme pour désigner le sanctuaire.

— Oh ! qu'il a élaboré curieusement son œuvre, le divin architecte ! dit M. de Kleist ; comme sa fantaisie s'est jouée dans ces innombrables anneaux de pierre que surmonte une belle fleur finement ouvragée ! Voyez, que de caprices folâtres pour un tombeau ! et cependant que de majesté dans ces grands arcs à angles

inattendus! O artiste divin! tu n'as pu travailler ainsi la pierre sans quelque merveilleuse tradition! Ce qui me fait croire comme vous à un grand mystère c'est un mot étrange qu'on lit sur la frise et que je n'avais pas encore remarqué, ajouta-t-il après une sérieuse contemplation. Alors il désigna au juif, à peu près vis-à-vis d'une pierre tombale scellée dans le sol, ces mots qu'on peut lire encore dans la chapelle, et qui, dès cette époque, étaient le sujet de mille discussions dans le cloître des dominicains et même chez les illustres professeurs de l'université de Coïmbre qui n'en avaient pas encore osé donner une plausible explication. Voyez-vous? continua-t-il en penchant la lampe d'argent suspendue au seuil, l'architecte a gravé ici le mot de *Teneyserey* et partout il l'a répété dans ce vestibule magnifique..... Croyez-vous aussi que ce soit sans raison qu'il l'ait ainsi placé au dessus de ces globes céleste qui servent d'ornement au portique?.. N'en doutons pas; la pensée mystérieuse qui a présidé à l'élévation de ce monument s'est écrite dans ces caractères et cet emblême. Selon le fondateur, sans doute, c'est l'idée

qui doit dominer la science universelle; mais, je l'avouerai, bien que je sois parvenu à deviner quelques unes des hautes méditations de nos plus mystérieuses intelligences, mon esprit fait des efforts inutiles pour atteindre à la haute doctrine dont le hasard, comme pour se jouer de moi, me présente en ce moment la clé. Si elle pouvait terminer enfin mes perquisitions douloureuses! Si, d'un seul élan, j'atteignais le but si ardemment souhaité! Ah! Manassé Ben Jahia, qui pourra expliquer cette inscription et qui pourra dire le sens occulte représenté peut-être par chaque lettre! Je sais suffisamment l'arabe et le syriaque; j'ai assez long-temps étudié l'hébreu, la langue de nos maîtres en ces sortes d'études, pour être convaincu que ce n'est ni dans la *Massor* ni dans les Commentaires du *Zohar*, qu'il faut chercher sa signification. Oh! que je regrette maintenant les nuits vaines où tant de fois le jour m'a surpris dans les magnificences éteintes d'une fête! Mieux m'eût valu pâlir sur le livre de la science dont il reste toujours à tourner quelque feuillet que l'esprit caché découvre au moment où vous croyez tout fini! Un misérable mot m'arrête en-

fin; et, je le dis avec douleur, mon esprit ne peut y atteindre.

— Dites plutôt, Seigneur, reprit en souriant Manassé, que votre esprit, emporté comme le prophète Élie dans son char de feu, plane trop haut pour deviner ce qui a embarrassé plus d'un docteur, mais qu'un enfant, sortant des écoles, avec sa simplicité et sa bonne foi naïve, lirait peut-être du premier coup. Loin donc de ne pouvoir atteindre le but, le tourbillon de flamme vous a emporté loin de lui. Le mot se coupe en deux. *Teneys*, vous le savez, n'est pas autre chose que le mot grec *Teinei*, il s'étend; *Erey* c'est la voix qui commande, c'est l'impératif du verbe *Ereó* qui dit à l'homme de chercher. Ainsi donc, seigneur Marquis, une voix qui part de ce sanctuaire dit de chercher autre part et de parcourir d'autres régions. Ne vous semble-t-il pas en effet convenable, Monseigneur, de chercher autre part et de parcourir d'autres lieux? Ne ferions-nous pas mieux de nous éloigner?... Voici le jour qui tombe, le sanctuaire est glacé, et je vous avouerai qu'une nuit employée à méditer sous ces voûtes m'a

semblé aussi longue qu'un siècle qui se serait écoulé dans les froides cavernes du *Scheol* où se lamentent les âmes. Éloignons-nous, croyez-moi. Mais l'honnête Israélite ne s'apercevait pas qu'il parlait aux statues de pierre qui étaient gisantes près des arcades et que l'architecte n'avait pas encore placées dans les niches qu'on leur destinait. Dès les premières phrases de son long discours, le marquis de Kleist s'était éloigné de quelques pas, et, se penchant près d'un pilier où se trouvait encore gravée la fameuse inscription, il paraissait examiner avec la sollicitude la plus vive cette tombe du cardinal dont le nom avait été effacé. Manassé devina aussitôt son dessein. Comme les dalles qui recouvraient toutes les sépultures avaient été descellées durant la cérémonie afin que le roi pût achever plus rapidement cette dernière visite aux morts illustres qu'il avait commencée, les crampons de fer qui maintenaient la pierre dont le corps du cardinal était couvert avaient été écartés et elle pouvait être aisément soulevée par deux bras vigoureux.

— Éloignons-nous, seigneur Marquis, éloi-

gnons-nous, dit le juif d'une voix craintive et basse en s'approchant de son compagnon; laissons ces morts à la terre. Ne voyez-vous pas que l'inscription du sanctuaire nous l'ordonne? Ne dit-elle pas de toutes parts : Cherche d'autres contrées ?

— Vous savez lire les inscriptions difficiles, bon Manassé; mais, en revanche, la peur vous les fait expliquer d'une étrange façon. Ne voyez-vous pas vous-même que le mystère trouve certainement sa fin en cette église, et me croyez-vous assez simple pour aller le chercher au bout du monde quand je l'ai devant moi? Vous ne comprenez guère les symboles de la langue divine, si vous vous arrêtez ainsi à la lettre du langage vulgaire. Aidez-moi plutôt que de vous abandonner à vos étranges terreurs; levons la pierre sans inscription; c'est précisément parce que cette tombe est muette pour le vulgaire qu'elle parle clairement pour moi. Levons la pierre en toute hâte, vous dis-je, car la rumeur lointaine semble augmenter, le peuple s'éloigne, on va bientôt fermer l'église. Mais, comme si l'excès de la crainte eût donné à Manassé une hardiesse

dont il n'eût pas été capable en tout autre moment, il fit une résistance absolue, se refusa d'une manière positive à ce que lui demandait le marquis, et le conjura, dans les termes les plus expressifs, de ne point troubler plus long-temps la paix de ce mort qui avait eu probablement pour dernière volonté un désir profond de ne pas être dérangé dans sa solitude, puisqu'on l'avait placé ainsi à l'écart. Laissez en paix cet homme de votre religion, répéta-t-il encore; que le suaire vous soit sacré!

Mais un ricanement dédaigneux répondit à cette dernière prière du juif; et cet homme, d'une apparence si frêle, qu'on l'aurait pu croire incapable de supporter d'autre fardeau que sa brillante épée de Tolède à la fine poignée d'émail azuré, au fourreau de filigrane; cet homme au front pâle, aux bras amaigris par le luxe, empruntant à sa pensée une force toute nerveuse, se baissa, et l'énorme dalle fut écartée à la grande stupeur de Manassé presque aussi émerveillé alors qu'il avait de frayeur.

— Maintenant, brave descendant de Jahia,

fils de Segor, fils de Benjamin, aurez-vous le courage de m'apporter un des cierges qui brûlent inutilement sur ce triangle de lumière. Faites faire, je vous prie, cet effort à vos bras de Samson qui se réservent sans doute pour quelque guerre contre les Philistins ou les Ébionites.

— Votre Seigneurie abuse étrangement des droits que lui donnent d'anciens services rendus en Orient à ma famille, et surtout d'un secret qui me ferait chasser de Lisbonne, dit l'Israélite en parlant toujours à voix si basse, qu'il n'est pas certain que le marquis de Kleist put l'entendre; obéissant néanmoins, comme malgré lui, à cette raillerie impérieuse, il alla chercher un des cierges qui brûlaient près d'une statue solitaire de la Vierge, et il le présenta au marquis qui le saisit avec un tremblement d'impatience et comme si la moindre lenteur qu'on mettait à satisfaire son désir pouvait faire rentrer au fond du cercueil le secret qu'il y venait chercher.

— Puisse-t-il ne pas allumer votre bûcher

ni le mien, dit Manassé d'une voix sourde en lui voyant aviver la lumière du cierge.

Mais le marquis le regarda de cet air hautain dont la fierté avait quelque chose de plus amer que le mépris.

— Juif, tu parles bien haut dans cette église et tu tiens d'étranges discours à un parent de l'empereur. Retire-toi à l'écart si la peur te trouble à ce point que ton cerveau n'enfante plus que folles et ridicules idées. En achevant ces mots, il mit un genou en terre, et, cherchant d'un œil curieux, il aperçut aux pieds du mort, tout enveloppé de son suaire de pourpre, un livre, qu'à ses riches ornemens byzantins et aux pierres précieuses dont il était orné, il reconnut pour avoir appartenu à quelque évêque d'Orient. Il ne put retenir un de ces soupirs étouffés de joie convulsive que vous arrache une découverte. Une forte espérance venait de luire enfin à son âme, un immense désir allait être satisfait; toutes les puissances de sa vie étaient réunies, toutes les facultés de cette volonté insatiable se tendaient par l'inquiétude avant de s'appaiser dans la joie.

— Manassé, dit-il à voix basse, Manassé! et l'on eût pu croire que le mort se réveillait pour appeler le juif. Mais Manassé ne pouvait pas répondre, une crainte salutaire l'avait éloigné et il se promenait à l'écart dans une partie de la chapelle d'où il pouvait facilement s'échapper. Quand le marquis de Kleist impatienté se releva, une personne, qu'il était loin d'attendre dans cet endroit, le contemplait avec surprise; c'était Luiz de Souza.

— Seigneur Mathias de Kleist, lui dit-il d'un ton de voix bref et sévère, nos morts ont mené vie assez puissante et assez agitée pour qu'on respecte leur repos. Quand ils se lèvent au grand jour, c'est pour les rois qui viennent leur parler de faits glorieux et de batailles; mais nul parmi nous n'oserait interroger en secret les mystères du cercueil. Nous présumons qu'en vos terres lointaines du nord cela est permis et nous respectons en vous la qualité d'un étranger qui peut ignorer nos usages; mais permettez-moi de vous dire que plusieurs seigneurs castillans et portugais ont été surpris, pendant la cérémonie, de voir avec quelle âpre curiosité et quels yeux

inquiets vous cherchiez à soulever ces linceuls qu'une dévotion vraiment chrétienne avait découverts et non une curiosité profane.

Pendant ce temps, le marquis de Kleist avait retrouvé toute son assurance et cette merveilleuse facilité à prendre légèrement les choses qu'un homme de cour doit savoir avant tout conserver, comme s'il s'élevait toujours au dessus d'elles. Néanmoins il y avait en lui une pensée bien amère de désappointement et une haine bien prononcée pour celui qui venait de faire évanouir son espoir, et cependant sur sa physionomie on ne lisait que de la hauteur.

—Seigneur Luiz, le reproche est trop vif pour être bien mérité. Il me semble que, dans les cités impériales, on est accoutumé à pardonner quelque chose à la curiosité d'un étranger qui ne doit passer que quelques rapides instans en un lieu; l'on excuse même la fantaisie qu'il peut avoir d'examiner un moment les curiosités d'un monastère. Cette tombe était ouverte et je regardais, avec le respect qu'on doit aux

morts, ce que les siècles ont fait d'une sainte dépouille dont l'âme...

— L'âme!.. dit Luiz de Souza, je surprendrais beaucoup de gens si je leur racontais les discours subtils du marquis de Kleist parlant d'un mort dont la tradition raconte les vertus tout en se taisant sur son nom. Au surplus, ce sont affaires d'inquisition et non de gentilhomme. Permettez-moi, Monsieur, de faire mon office. J'ai été commis par le roi à la fermeture des tombes; j'y dois déposer une monnaie d'or frappée à la date de son règne et attestant sa visite religieuse aussi bien que son souvenir de soldat. Maintenant donc cette dalle doit recouvrir dans la paix des siècles le saint homme qu'elle cache depuis tant d'années. Croyez, marquis de Kleist, qu'il n'y a pas ici faute de courtoisie due toujours à un étranger, mais qu'il y a respect pour les choses saintes. Je vous le répète, comme l'ignorant sans doute, en raison des différences de coutumes : chez nous, quand les vivans viennent contempler les morts, ce ne peut être qu'avec les honneurs infinis dus à ceux qui s'élèvent de toutes les

gloires du ciel au dessus des pompes misérables d'un cercueil; le reste est profanation. Je l'entends ainsi et je vous prie d'excuser ma franchise de soldat, car je parlerais comme je le fais au roi lui-même et à l'empereur d'Allemagne dont vous êtes le parent. Mes frères, ajouta-t-il en appelant les deux frères lais qui, par respect et par discrétion religieuse s'étaient tenus à l'écart, scellez cette pierre, mon office est rempli. La dalle glissa sur le caveau et l'espèce de grincement sonore qui retentit sous la voûte se confondit avec un soupir que ne put étouffer le marquis de Kleist; voix d'angoisse, sombre adieu, qui disait une poignante douleur; et cependant celui qui n'avait pu le retenir regardait avec une froide tranquillité les religieux qui travaillaient; mais, tandis qu'il leur adressait quelques paroles indifférentes, il lança à Luiz de Souza un de ces regards dont la sinistre énergie semblait emprunter au serpent quelque chose de sa haine subtile pour l'imprudent qui ose le troubler; il le salua cependant, et bientôt il se perdit entre les piliers découverts de la chapelle d'Emmanuel. Qui

l'eût suivi l'eût entendu répéter sous la dernière arcade. — Scellez vos tombes, mes bons pères, scellez-les avec chaux et mortier; Philippe d'Espagne saura bien les faire ouvrir. Le nom de Philippe d'Espagne retentit sous une voûte en ruine, comme une lugubre prophétie!

IV.

Celui qui rappelle ici simplement un fait, que la tradition a paré d'un chaste souvenir et dont elle n'a nullement exagéré la vérité, n'a pas eu la prétention de chercher dans le monde idéal deux êtres imaginaires auxquels on pourrait imprimer facilement un caractère de vérité vulgaire. Un rire sardonique prétend avoir fait justice de toutes les exaltations pures du cœur humain; mais, après tout, la vérité est plus puissante que la raillerie, si habile ou si ingénieuse

qu'elle puisse être, et il faut accepter le souvenir quand bien même il dépasserait ce que notre siècle consent à accorder d'abnégation dans le sacrifice.

Ces réflexions, on le pense peut-être déjà, ont été suggérées en partie par un personnage qu'on a vu figurer dans l'imposante cérémonie dont Sébastien offrit le spectacle à son peuple, et qui sans doute ne s'est jamais renouvelée depuis. En désignant Luiz de Souza pour rappeler les grandeurs effacées de ses ancêtres, ce jeune monarque, si austère dans ses résolutions et dans ses habitudes, n'avait point fait un choix sans dessein. Il savait que, pour faire comprendre les âges héroïques qui ont fini, il faut en avoir en son cœur l'intime tradition et le souvenir passionné. Vers la fin du seizième siècle, cette grande exaltation de courage, cette ardeur religieuse de dévouement, qui avaient fait de la nation portugaise le premier peuple, commençaient à s'éteindre. Il semble que la vapeur enivrante des parfums de l'Asie eût endormi ce peuple de soldats. Comme si quelques hommes eussent été honteux de ce sommeil, ils évoquaient sans cesse le

temps passé; leur âme avait recueilli tous les grands souvenirs et tous les enthousiasmes. Types réels du caractère portugais, ils étaient d'autant plus inflexibles qu'ils se sentaient la force d'agir pour ceux qui sommeillaient. Hommes de cloître, hommes de guerre, soldats ou moines, tout ce qu'animait un esprit ardent de religion ou de guerre, tout ce qui dédaignait le luxe et ses mensonges, marchait encore dans une voie hardie; c'étaient de ces hommes dont le vénérable Osorio avait coutume de dire au jeune roi : Voyez, Seigneur, ce sont de grandes âmes et elles ont de grandes espérances. Nommer Camoëns, l'évêque de Sylves, Bernardes, l'ardent et noble Corte-Real, citer les Tavora, les Aveyro, les Mascarenhas et ceux qui les suivirent, les Almeïdas, les Ataïdes, ce serait dire assez pour le siècle si ses derniers efforts d'héroïsme n'étaient pas aussi célèbres que ses infortunes. Luiz de Souza, quoique bien jeune, était un de ces hommes que le vénérable évêque de Sylves entendait désigner quand il parlait des grandes âmes et des fermes espérances; et, tout en vantant aux jeunes seigneurs cette vie un peu sévère qui s'alliait à toutes les habitudes d'une cour

somptueuse, il aimait à dire de lui ce que le noble Sa'e Miranda disait de lui-même : Un homme d'une même semblance, d'un seul langage, d'une seule parole, peut-être tout, mais il n'est pas homme de cour. Et en effet, au milieu du faste chevaleresque de Lisbonne, soumis en apparence à ce luxe oriental qui minait lentement les plus brillans courages, comme le feu ternit le diamant avant de le détruire, Luiz de Souza s'écartait de ces hommes qui n'avaient qu'un nom à dire au lieu d'une forte action à rappeler. Le jeune roi, lui seul, eût trouvé grâce à ses yeux; mais il ne lui pardonnait point d'avoir outragé les cheveux blancs du grand Mascarenhas, et sa parole avait été sévère jusqu'à le lui reprocher. Comme il l'avouait, il semble que le siècle fût trop vieux pour lui de quelques années; il s'était épuré surtout, disait-il, par les grands souvenirs; son génie aimait à descendre vers les impressions du passé, comme on descend au fond de son propre cœur. Alors, ces mots sublimes que la tradition encore toute vivante répétait, ces hautes actions que le langage de Camoëns a presque divinisées, un mot, lui rappelant par hasard qu'il

était le compatriote d'Albuquerque ou de Jean de Castro, tout le grandissait à ses propres yeux, et l'esprit religieux qui animait encore son siècle l'exaltait assez pour lui faire rêver ce dévouement sans bornes que notre âge croit avoir assez deviné, quand il l'a cru possible; mysticisme de la grandeur humaine, feu mourant de la chevalerie qui ne se montra guère qu'en Portugal; les autres peuples commençaient à le dédaigner.

Avec cette manière sérieuse de contempler la vie, Luiz de Souza ne pouvait guère se livrer à cette galanterie froide et maniérée dont quelques poètes du temps nous ont conservé l'harmonie un peu vide et dont on retrouve surtout l'expression languissante dans Bernardes et dans Caminha; mais il semblait fait bien plutôt pour offrir encore une fois le spectacle douloureux de ces ardens sacrifices du cœur qui tenaient autant du culte religieux que de l'amour; sentiment passionné et triste que nous ne comprenons plus guère que par la poésie, et que nous avons dénié parce que nous ne l'avons plus senti.

De bonne heure, Luiz de Souza avait fait partie de cette cour d'élite dont la reine Cathe-

rine entourait son petit-fils. Convié ensuite par Sébastien lui-même à venir aux assemblées du palais, il y avait apporté d'abord une réserve sur laquelle bien des gens s'étaient déjà trompés. Toutes ces jeunes femmes, qui passaient si folâtres dans la vie, étaient à ses yeux comme des ombres riantes auxquelles un sourire suffisait; elles lui semblaient ne plus comprendre ni le pouvoir réel de leur cœur ni le dévouement absolu qu'on pouvait avoir pour elles. Un jour cependant que l'une d'elles lui avait demandé s'il croyait à la passion insensée de Bernardim Ribeiro, le poète du temps d'Emmanuel, qui mourut pour la duchesse Béatrix : — J'aimerais mieux oublier sa poésie, avait-il dit, que de ne pas croire à son amour. La jeune femme, qui lui avait fait cette question, l'avait considéré avec étonnement; mais sans doute que, dans le feu tremblant de ses regards et dans l'expression de sa voix, elle avait trouvé une réponse à la question qu'elle allait lui faire encore... La question s'était éteinte en son cœur : Luiz de Souza la devina. — Dona Magdalena, avait-il ajouté de cet accent ferme et mélancolique qui s'adoucissait

dans sa tristesse, je n'ai qu'un reproche à faire à Bernardim Ribeiro, c'est de n'avoir pas su cacher au monde cette passion dont le monde s'est joué. Pauvre et sainte âme de poète qui, aimant une fille de roi et se sentant aimée, ne sut point se contenter de ses émotions solitaires, et les dit aux hommes qui ne les comprirent pas! Pauvre âme! ne savais-tu pas qu'il y a des choses qu'on ne dit qu'à Dieu et qui sont les joies de la mort, quand une seule ne les ignore pas! Ces mots, prononcés avec une expression que Luiz de Souza mettait rarement dans ses paroles, avaient sans doute une puissance de sincérité qui eut tout son effet; sans doute aussi que Luiz se sentit compris, car Dona Magdalena devint pour lui l'objet d'un culte intime qui s'associait à tous ses grands souvenirs. Alors sa pensée, désabusée prématurément, devint féconde, elle contempla même l'avenir, plus encore que les temps écoulés. Sans espoir pour le présent, car dona Magdalena était la femme d'un autre, elle rêva pour un monde meilleur un bien que sa volonté lui refusait sur la terre. Ame sincèrement chrétienne, l'espoir ne lui manqua

pas; seulement elle le chercha dans le ciel. Et que l'on ne croie pas qu'en ce temps ce fut tiédeur de tendresse, énervement d'une passion mensongère usée par une futile galanterie; qu'on ne rêve pas surtout pour Luiz de Souza les dégoûts solitaires de notre âge : ces vagues tristesses qui s'éteignent et se renouvellent chaque jour; ces fruits amers du doute n'avaient pas encore mûri, ils n'avaient pas encore empoisonné ce qu'ils devaient flétrir. Cela ne veut point dire qu'en ce temps, au fond plus reposé que le nôtre, malgré ses agitations extérieures, les douleurs passionnées manquassent à l'homme; la racine en est vivace et elle croît pour tous les âges. Mais, après les rêves tranquilles des premiers jours, soit que Luiz de Souza eût trop compté sur un repos qui n'est point fait pour le monde réel, soit qu'il commençât à comprendre que ses espérances étaient une illusion trop pure pour un amour qui s'accroissait, une grande tristesse s'empara de lui; et toutefois, étrange merveille de ce temps, le feu intérieur qui le dévorait n'atteignait pas sa volonté puissante.

Si cette histoire, dont la tradition portugaise nous a laissé de vivans souvenirs, ne l'attestait point, il serait difficile de croire même pour le seizième siècle à une de ces nobles affections que notre époque a dédaigneusement reléguées dans le champ si vague de la poésie où il semble qu'on doive chercher désormais tout ce qu'il y a de pur et de grand dans l'intime nature de l'homme; mais elle fut assez réelle et assez sincère, elle subjugua assez complètement pour que celui qui l'éprouvait cherchât à tirer vengeance de lui-même, comme il le dit avec tant d'énergie, *jusque dans les derniers recoins de sa conscience.* Croire donc à des obstacles sans nom maintenant, à des tourmens dont on unissait secrètement et pour toujours le supplice à sa propre destinée, c'est commencer à avoir un sentiment réel de ces temps énergiques. Confiant en son propre cœur, après tout, Luiz de Souza se sentait exalté plutôt qu'il ne se sentait vaincu. Il lui restait la force de marcher dans sa voie solitaire; il avait le courage de ne point révéler une passion dont il se réservait toutes les douleurs; il croyait que

la lutte appartenait de plein droit au plus fort; mais cette confiance dans la sévérité innocente d'une pensée, cette noble affection dans laquelle le jeune Portugais avait puisé, comme il le sentait lui-même, une vie plus haute et plus fière, cet enthousiasme qui ne se révélait pas au monde, tout cela ne fut pas mieux senti, et surtout mieux interprété que l'amour du poète infortuné dont Luiz gardait si naïvement le pur souvenir. Comme cela arrive souvent, son habileté n'égalait pas sa force. Dans ce combat intérieur, le cœur saignait. De quelques côtés, la plaie ne pouvait toujours se cacher: on parla alors d'ambition, de vanité voilée sous une froide modestie, d'orgueil, qui s'adressait à la plus belle, on évoqua tous les mensonges de la calomnie.

Plus d'une fois, Luiz de Souza s'était aperçu de cette disposition à expliquer un trouble intérieur qu'il croyait secret; mais la sévérité hautaine de son langage, qui suffisait bien pour imposer silence aux allusions des hommes, était impuissante pour éteindre ces légers mensonges qui ternissent ce qu'ils ne peuvent souiller, et,

avant que ces deux âmes égarées dans le monde eussent bien démêlé leur propre passion, le monde expliquait leur cœur par sa malignité, il les entourait d'un amour qu'ils se cachaient encore à eux-mêmes. Un an avant l'époque où nous sommes parvenus, Luiz de Souza s'était presque complètement retiré de la cour: il avait vu avec terreur ce que le langage de tous ces rians seigneurs avait fait des plus secrètes émotions de son cœur; il avait frémi d'autant plus des bruits qui s'étaient élevés sur Magdalena de Vilhena et sur lui, que le monde, avec son instinct habile et moqueur, leur associait d'autres intentions. Les choses en étaient à ce point quand l'expédition d'Afrique, méditée depuis long-temps, fut tout à coup résolue. Bien que son intelligence pénétrante eût condamné d'avance l'entreprise du jeune roi, il saisit cette occasion de livrer hardiment sa vie aux chances d'une guerre aventureuse. Presque certain de sa destinée, puisque l'entreprise de Sébastien avait été hautement condamnée par les meilleurs et les plus braves, s'il consentait à l'envisager dans ses résultats les plus terribles, il voyait avec effroi les

efforts que faisait l'Espagne; il sondait avec une douloureuse profondeur d'esprit la plaie qu'on allait faire au Portugal, il acceptait enfin pour lui le sacrifice, mais il haïssait de toutes les forces de son âme ceux qui le hâtaient.

A cette époque, le marquis de Kleist arriva à Lisbonne; il y vint à la suite du baron de Thumberg qui devait commander un corps d'Allemands sur lequel on avait fondé les plus grandes espérances pour la réussite d'une folle entreprise où le plus ardent courage ne pouvait avoir d'autre résultat qu'un dévouement inutile.

Mathias de Kleist, parent de l'empereur d'Allemagne, allié aux plus hautes familles de la Bohême, était arrivé à la cour du roi Sébastien, précédé d'une grande réputation de bravoure, de faste et de science, qualités dont la réunion était assez rare à cette époque chez les grands seigneurs des autres nations, mais qui s'alliaient alors parfaitement chez les Espagnols et chez les Portugais. Après toutes les prétentions d'une grande naissance, ce que le marquis de Kleist livrait au monde de sa pensée et de ses souve-

nirs lui gagnait assez facilement cette portion de sympathie qu'on accorde sans réflexion à celui qui a beaucoup vu et beaucoup observé. L'élégance de ses habitudes, la dignité de son maintien, le charme de ses récits, lui gagnèrent promptement l'estime de Sébastien, malgré les bruits étranges qui couraient vaguement sur ses croyances religieuses. Le jeune roi, qu'on nous représente à la fois comme l'homme le plus réservé et le plus enthousiaste de cette époque, fut si adroitement fasciné, qu'il mit sur le compte des coutumes étrangères ce qui excitait l'inquiétude de quelques esprits dévots; mais ce qui avait mis en faveur M. de Kleist était précisément ce qui devait lui attirer la haine des hommes de cœur et d'intelligence comprenant tout l'avenir du pays.

Sa condescendance adroite approuvait avec une facilité tellement habile ce que souhaitait le jeune monarque, il y avait en lui une aptitude si insinuante à démêler ses pensées et à les faire passer des mobiles rêveries de l'espérance à une sorte de certitude, que, s'il n'était pas devenu le favori du prince, c'est que sa

volonté à la fois déliée et active marchait secrètement vers un autre but. Son ambition n'était pas si vulgaire et l'habileté qu'il conservait déjouait toute pénétration.

Ce fut d'abord cette flatterie insinuante et en apparence désintéressée qui frappa Luiz de Souza. Cette perspicacité, qui devinait si aisément le mal et qui ne cherchait point à s'y opposer, ce dédain poli des hommes et des grandes actions, qu'il avait fini par démêler chez le seigneur bohême, en un mot, tout ce mélange d'adresse et de force que n'animait aucune conviction apparente, tout cela mit entre lui et le marquis une de ces aversions d'autant plus énergiques qu'elles doivent rester cachées. N'ayant pas de raisons apparentes pour se montrer, elles s'accroissent de mille observations secrètes et elles finissent par avoir leurs mystères comme tous les autres sentimens du cœur. Néanmoins, ce qui n'était d'abord qu'une aversion d'instinct, qu'une forte antipathie sans un motif réel, ne tarda pas à avoir une raison plus puissante.

Dès son arrivée en Portugal, le marquis de

Kleist avait adressé ses soins aux femmes les plus remarquables de la cour; puis, comme si sa pensée inconstante se fût lassée dès qu'elle avait deviné l'aveu qui allait naître, son admiration s'éteignait presque aussitôt qu'elle s'était révélée; flamme éphémère, mais sinistre, elle passait rapidement et cependant elle marquait son passage. Tour à tour dona Guiomar de Mello, dona Britez de Sandoval, et jusqu'à la comtesse de Viegas, qu'on citait comme l'ornement de la cour, avaient été l'objet de ses hommages. Il avait même fort peu caché cette admiration active, dont quelques voix indiscrètes avaient révélé le secret, lorsque la réception de l'ambassadeur d'Espagne lui offrit l'occasion de voir dona Magdalena qui revenait d'un assez long voyage. Soit que sa grâce merveilleuse l'eût frappé, soit qu'il eût démêlé dans la chaste beauté de son regard quelque chose d'ardent et cependant de contenu qui devait se plaire comme lui aux mystères et qui promettait de s'unir à tous les enthousiasmes, le marquis de Kleist parut cette fois persévérant dans son admiration et plus discret dans ses espérances.

Cette âme subtile, qui paraissait se plaire surtout à scruter, à analyser froidement ce qu'un cœur de femme pouvait contenir de passion, cet esprit habile, qui n'excitait les plus ardentes émotions que pour les contempler curieusement et les dissiper ensuite du souffle de l'oubli, cet homme du nord enfin, qu'on avait jugé inaccessible à de profondes atteintes, paraissait dévoré cette fois par une inquiétude secrète qu'il déguisait sous une apparence d'oisiveté indolente, d'ennui vague et quelquefois d'esprit blasé. Cette fois, le mensonge était soutenu habilement; mais il fut incomplet, puisqu'il fut deviné. A l'époque où commence ce récit, le marquis de Kleist avait changé tant de fois d'aspect, il y avait dans son esprit, qui paraissait ordinairement fixé vers une active observation, tant de faces différentes, des bruits si étranges se répandaient sur son goût pour les sciences mystérieuses et principalement sur ses longs voyages en Orient, que, si l'on n'était point occupé à la cour par la multitude de ses connaissances, et charmé quelquefois par sa gracieuse condescendance à s'occuper des plus futiles objets, une curiosité réelle

s'emparait du moins de tous ceux auxquels il feignait un moment de se livrer. Esprit caché dans un siècle de mystères il dominait parce qu'il avait à propos l'art de ne rien révéler.

Aussi, et comme à leur insu, les femmes étaient-elles subjuguées par cet esprit qui jetait si subtilement ses réseaux et qui agissait cependant avec une activité si étrange, qu'on sentait sa puissance avant de deviner ses moyens.

Magdalena de Vilhena fut d'abord surprise de se voir l'objet d'un hommage envié et craint tout à la fois. Ame forte et pure, exaltée des grandeurs d'une autre âme, si, dès le premier jour, elle avait deviné Luiz de Souza, si elle avait accueilli sa tristesse, son enthousiasme et toute cette sincérité de nobles espérances qu'elle ne trouvait qu'en lui, elle fut long-temps à démêler ce qu'il y avait de réel dans les sentimens du marquis, et, bien loin d'y croire complètement, elle sembla se jouer de ses soins empressés comme d'un gracieux mensonge, comme d'un souvenir d'admiration fugitive que cet étranger livrait tour à tour à celles qu'il rencontrait. Peu

touchée donc de cette flamme que M. de Kleist semblait éteindre et ranimer à son gré, elle ne lui accorda ni encouragemens ni dédains pour son amour, comme on disait alors; mais, étonnée en présence de cette âme qui ne s'arrêtait jamais et dont l'activité semblait dévorer une vie livrée à toutes les combinaisons mystérieuses, sa curiosité s'éveilla; elle entra comme dans un monde inconnu; et, dès cet instant, il ne lui fut plus possible d'écarter complètement cette volonté persévérante qui prenait sa source dans un mobile ignoré. Malgré elle, M. de Kleist se revêtit à ses yeux d'une mystérieuse puissance, d'une influence secrète sur ce qui l'entourait, et alors seulement peut-être, elle accorda trop de condescendance apparente à celui qui excitait en elle encore plus d'effroi que d'intérêt.

Luiz de Souza avait été d'abord surpris de cette conduite; bientôt il en fut tourmenté. Cet abandon apparent d'une âme pure l'effrayait en même temps qu'il en était blessé; il renferma cependant en lui-même cette poignante inquiétude. Trop fier en son cœur pour exprimer ses tristesses ou ses espérances, il garda le silence et

s'affermit plus que jamais dans le projet qu'il avait médité. Le silence, selon lui, était un dernier asile où Magdalena pouvait encore pénétrer. Il lui avait livré son âme en sacrifice; mais il fallait qu'elle le comprît. Cependant s'il se taisait, s'il renfermait au fond du cœur ses angoisses et sa jalousie, ses autres sentimens s'accroissaient en violence; le sentiment d'éloignement qu'il avait éprouvé d'abord pour M. de Kleist prenait un caractère de haine qu'il ne croyait point toujours devoir dissimuler ou qu'il cachait sous la froideur du dédain. Accoutumé à vivre de cette vie ardente qui allait si bien alors aux Portugais et qui livrait un cœur à toutes les impressions généreuses, il dédaignait de descendre dans les ténèbres pour y chercher le secret de son ennemi et pour le perdre. Si le monde s'était aperçu de l'aversion qui existait entre eux, ce n'était point par leurs discours qu'il l'avait deviné; c'était plutôt par l'inflexible persévérance de Luiz de Souza à se taire sur le compte d'un homme qu'on désignait en secret comme son rival et qui occupait assez vivement les esprits pour que le blâme se répandit sur lui autant

que l'éloge. Peut-être ce sentiment déjà voilé, s'il n'était contenu, eût-il dévoré long-temps en silence un cœur dont toutes les émotions ardentes se cachaient sous une froide gravité; peut-être aussi se fût-il éteint devant les terribles événemens qui se préparaient. L'incident arrivé durant le cérémonie lui donna une énergie implacable. La lutte allait désormais s'établir entre eux deux; ils s'étaient mesurés; le choc avait été prompt, mais il avait été décisif; et quand bien même un étrange hasard n'eût pas donné à Luiz de Souza l'occasion de blesser le marquis de Kleist dans son plus cher désir; plus tard, quand l'autre ne serait pas devenu maître d'un secret qu'il n'avait fait que soupçonner, la destinée de ces deux hommes devait sans doute se lier par leur propre haine, comme celle des autres se lie par l'amitié.

Une rencontre imprévue, une conversation à laquelle il était loin de s'attendre devait, dans cette journée si fertile pour Luiz de Souza en vives émotions, l'initier à d'autres mystères; et, dans les secrets d'un amour ignoré, lui révéler peut-être la destinée de son amour.

V.

Le jeune cavalier s'éloignait lentement de la chapelle d'Emmanuel, et, avant de rentrer dans le chœur, il cherchait à apaiser cette lutte intérieure si âpre et si vive qu'il avait su contenir devant les deux dominicains, mais dont il sentait en ce moment toute l'énergie. La gravité solennelle du lieu où il rentra ramena peu à peu en lui des idées de calme et d'austérité. Tout entier aux grandeurs de cette journée, il aimait a se rappeler ce que les hommes puissans cou-

chés maintenant dans le cercueil avaient eu de grand et d'inattendu aux jours décisifs; et, sans en concevoir une vaine espérance il rêvait du moins la gloire dans la chûte; mais, en passant près du mausolée de don Duarte, il aperçut une femme, inclinée religieusement aux pieds d'une statue, qui se soutenait comme dans l'affaissement des dernières fatigues et dans l'attente du dernier repos. A son attitude recueillie, à l'expression de sa tête penchée au dessus de cette figure du mausolée, qui dormait dans l'éternelle tristesse du marbre, on eût dit d'une sœur écoutant près de sa sœur les derniers mots de l'agonie. Lorsqu'elle entendit marcher près d'elle, elle releva lentement la tête avec cette gravité inquiète qu'ont tous ceux qui veillent près d'un lit de douleur; on eût dit qu'elle voulait arrêter par un geste de silence ceux qui venaient ainsi la troubler. Quand elle eut reconnu celui qui s'avançait, sa figure se colora tout à coup; mais ce fut une émotion bien passagère et elle redevint bientôt plus pâle et plus triste que ces figures de marbre auxquelles la mort avait imprimé du moins son inflexible résignation :

—Vous encore ici, Madame, dit Luiz de Souza, quand le roi vous attend sans doute et quand nos jeunes gentilshommes vous cherchent de la part du saint prieur qui tient à honneur de vous recevoir! Ne craignez-vous pas, ajouta-t-il d'un ton de voix un peu contraint, que le comte don Joam ne soit tourmenté d'une si longue absence et surtout, ajouta-t-il en la considérant avec inquiétude, de cette tristesse qui se montre en vos yeux?

— Elle n'est pas si nouvelle qu'on la doive remarquer, Monsieur. Le roi doit partir et don Joam est occupé d'entreprises trop hautes pour songer aux ennuis d'une femme. Peut-être, ajouta-t-elle d'une voix plus animée, peut-être, s'il savait ce qui m'a amenée ici, sourirait-il de pitié ou tout au plus de dédain.

— De dédain, Madame?

— Oui sans doute, de dédain et pour une folle pensée de femme qui croit encore au pouvoir d'un souvenir. Savez-vous qui elle est la personne que renferme cette tombe?

— Si je ne me trompe, Madame, répondit

Luiz de Souza dont la curiosité venait d'être excitée vivement, c'est celle de dona Britez de Viana, honorable dame ensevelie avant le temps et dans la beauté de ses fraîches années... Quand je l'aurais pu oublier, cette inscription, où sont rappelées ses vertus, me le dirait et mieux encore cette figure touchante qui ne dort pas encore et qui semble parler à Dieu des regrets d'une jeune mère qui s'éteignit en ses meilleurs jours pleine d'amour et d'espérance, comme le dit encore cette tristesse passionnée du marbre.

—Eh bien, seigneur Luiz, si vous l'avez connue en ses derniers jours, vous savez ce qu'il y eut de tendresse entre nous deux; mais vous ne savez pas, continua-t-elle plus lentement et comme si elle hésitait à livrer un secret qui n'était par le sien, oh! non, vous ne pouvez pas savoir ce qu'il y eut de douleur en son âme quand il fallut quitter la vie. Magdalena s'arrêta un moment, hésitant à raconter le passé; puis elle reprit tout à coup avec ce regard pénétrant qui cherche à lire l'impression que va faire une révélation dont on attend pour soi-

même des éclaircissemens à plus d'un doute du cœur : Si je ne vous savais pas, seigneur Luiz, le plus honorable chevalier de Portugal, ce secret mourrait avec moi... Eh bien! cette jeune femme qui sourit si tristement aux dernières espérances du monde, cette âme qui ne se croyait pas encore purifiée par une austère pénitence, est morte dans le doute affreux de son salut!...

— Dona Britez, Madame, qui s'est éteinte comme une sainte et que nous avons vue s'ensevelir vivante dans un cloître! elle qu'on a assez révérée sur la terre pour la prier au ciel!

— Écoutez-moi et ne brisez pas surtout l'espérance que j'ai conçue, quelque fragile qu'elle puisse vous paraître... Les rois nous sont apparus aujourd'hui dans la pompe de leur deuil. Si jamais spectacle imposant a été donné à un pays, c'est celui que vient d'offrir aux Portugais don Sébastien. Vous avez merveilleusement parlé de combats et de victoires, vous avez exalté les monarques; la nation les a reconnus malgré

la poussière des années. Ce peuple si las a frémi un moment d'espérance et il a partagé votre enthousiasme pour ses vieux morts, comme il les appelle. Je sentais en moi-même que jamais œuvres de rois n'avaient été ainsi racontées; que jamais surtout dévouement de prince n'avait été célébré avec un cœur plus digne; mais je me disais : La froide pierre de marbre enclot ici de saintes victoires ignorées, de grandes luttes inconnues aux hommes; ils parlent bien de batailles, ils savent faire aumône aux rois de leur vie et de leur liberté; mais que leur font ces dévouemens cachés du cœur qu'ils doivent ignorer toujours et qu'ils paieraient par la calomnie! Ah! si une de ces pierres venait à être soulevée et que notre jeune roi se trouvât face à face avec cette figure que la mort a flétrie, mais qu'elle n'a pas encore eu le temps de consumer, il lirait dans les dernières étreintes de la douleur un conseil qui changerait peut-être sa destinée et celle de son peuple.

— J'ai peine à vous comprendre, dona Magdalena.

— Oh! c'est que, comme tous les hommes,

répondit-elle en jetant un regard de compassion sur la tombe de dona Britez, c'est que, comme tous les hommes, vous croyez avoir compris le bonheur ou le malheur d'une femme par ces mots : Joie du monde, richesse ou vanité; c'est que vous ne comprenez d'autres victoires que celles des armes et d'autre gloire que celle de l'épée. Combien de fois ne m'a-t-elle pas dit : Ils sauraient pourquoi je meurs s'ils savaient quelle espérance s'est éteinte pour moi.

Mais, voyez-vous, il y a des tristesses cachées dans un sourire, qui, si elles étaient devinées, feraient pâlir toutes ces figures menteuses qui osent parler d'amour et de dévouement. Oh! je me tais; car tout ceci est pour vous une énigme. Vous savez que notre jeune roi a déjà fait une expédition en Afrique, il en revint cependant. Sa sévérité hautaine parut avoir encore augmenté; c'était à peine s'il consentait à voir les femmes de nos plus honorables capitaines, et, quand il le faisait, il semblait que ce fût une grâce et non une simple démarche de courtoisie. Moi-même, dont la mère l'a nourri, qu'il a toujours vue depuis l'enfance et qu'il aime

comme une sœur, Dieu, dit-il, lui ayant dénié ce bien, je n'étais pas toujours exceptée de cette étrange exclusion dont on parlait jusque dans les cours étrangères. Tout à coup je remarquai que son humeur n'était pas moins sévère, mais qu'elle était devenue moins sauvage, qu'il avait repris sa courtoisie de gentilhomme, que les assemblées du palais devenaient plus magnifiques et moins graves, et que cependant il n'y avait rien de changé en ses ardeurs de religion tenant plus d'un martyr que d'un roi. A cette époque, dona Britez tomba dans une mélancolie qui me frappa; car, sans avoir montré jusqu'alors ni gaieté vive ni folâtre enjouement, elle avait une de ces sérénités franches qui sont l'expression toute recueillie d'une bonté profonde. Dona Britez, lui dis-je un jour, les mois se passent et tes ennuis ne passent point; ce n'était pas ainsi dans ce beau couvent de la Soledad où nos belles années d'enfance se sont écoulées. Tout à coup ses grands yeux noirs m'interrogèrent à leur tour, et, comme si elle m'eût déjà dit : Ne m'as-tu point devinée, je me sentis saisie par sa profonde tristesse. Hélas ! en ce

moment, sans savoir son malheur, je devinai tout ce qu'il avait d'irrémédiable... Plus tard, ajouta Magdalena avec un accent qui fit tressaillir Luiz, j'aurais compris toutes ses angoisses; je ne m'expliquai que le moins terrible de ses maux. Mais à quoi bon vous dire d'une passion ce que les hommes ne comprennent jamais.

— De grâce, Madame, continuez. Ne savez-vous donc pas que, si un cœur a senti cette lutte qui achève sa destinée dans le silence, c'est le mien ? Eh! pourquoi donc aurais-je changé ? Oh! je plains sa vie, mais non pas sa mort.

— Oui, mais l'agonie, seigneur de Souza ? Sentir que rien dans nos espérances ne sera; se voir mourir de cette dévorante tristesse qui vous montre toujours un froid soupir de la mort comme l'unique remède à votre mal; essayer de faire vivre un autre de cette ardeur fatale, puis s'arrêter, honteuse de ses souffrances, et vouloir les lui épargner; se cacher à lui et n'oser même se montrer au Christ. Ame chrétienne, prier sans

espérer, parce que l'on sent bien que la prière sort d'un cœur sans innocence et qu'elle ne sera point accomplie. Fervente pour tout autre que pour Dieu, faire sa religion de ses souffrances, et sentir que, quand viendra la mort, vous serez payée selon votre culte; voilà cependant quel fut le sort de dona Britez; car elle aima le jeune roi.

— Le jeune roi, Madame! dit en l'interrompant Luiz de Souza à qui cette révélation causait la plus vive surprise... Don Sébastien, qui ne s'exalte qu'à l'idée d'une nouvelle croisade, lui, être aimé ainsi et par une telle femme!

— Mais aussi la paya-t-il de cette tendresse qui consumait jusqu'à sa vie à venir, par un froid amour qu'un souvenir de bataille suffisait pour éteindre. Dona Britez, dont le mari est aux Indes, craignit de se trahir elle-même; elle fit par honneur pour sa mémoire ce qu'elle ne pouvait plus faire par tendresse pour lui. Elle se retira dans un monastère des bords du Tage. Là elle espéra du moins ramener la résignation religeuse si elle ne pouvait trouver la tranquillité. Vêtue de l'habit du couvent, livrée à de saintes

austérités, elle espérait atténuer la faute en purifiant le souvenir; le calme revint et ce calme ne dura pas. Le roi sut où elle s'était retirée, il voulut la voir, elle ne sut pas résister, et plus d'une fois il vint la visiter en secret. Ce fut alors que le bruit se répandit dans Lisbonne qu'une religieuse de Sainte-Claire le recevait mystérieusement et que ces entrevues avaient lieu dans un bois reculé qui descend jusqu'au bord du fleuve. Mais, mon Dieu, si l'on eût su ce qui se passait dans ce cœur de roi, et les choses qu'il révélait dans ces longs entretiens, on y eût vu bien plus de lassitude du métier de monarque que de tendresse. Il n'avait point tardé à démêler dans la marquise de Viana un esprit élevé, un cœur rempli de haute compassion et de sincérité inaltérable. C'était dans ce cœur qu'il aimait à s'épancher, mais, de l'amour, il n'en avait point; toute sa passion était pour une longue journée de bataille. Il lui disait quelquefois : Si vous pouviez être reine, je vous ferais reine; mais il adressait ces paroles à sa raison qu'il admirait; elle, elle les adressait à son cœur. Près de ce froid jeune homme qui rêvait sur le trône les vertus d'un ange, elle était tour

à tour élevée vers un monde céleste ou brisée dans ce qu'elle avait de plus cher. Comme ses espérances n'étaient pas de la terre il n'avait aucune des compassions du cœur, il lui parlait sans cesse d'une mort glorieuse dans les champs d'Afrique. Coupable par sa chûte, sainte et résignée par la pénitence, son amour devint d'autant plus funeste qu'il trouvait son aliment dans tout ce qui augmentait son désespoir. Bientôt le roi rêva les austérités du cloître; il se revêtit du cilice, il emprunta à la vie des martyrs les règles de sa conduite et ses résolutions. Alors, créature infortunée, seigneur Luiz, elle en vint à faire tout son bonheur de l'idée qu'en réprimant les élans de son cœur devant le roi elle augmenterait cette froide affection dont il l'entourait au défaut d'un autre sentiment que sans doute il n'éprouvait plus.

En achevant ces derniers mots, la voix de Magdelena était devenue tremblante d'émotion. Depuis long-temps les mouvemens de son cœur avaient suivi tous ses souvenirs; l'étrange ressemblance qui existait entre ce qu'elle éprouvait et ce qu'avait ressenti son amie n'était pas échappé

sans doute à sa pensée, même au moment où elle avait commencé à parler de la marquise; mais elle n'avait point songé peut-être à tout ce qu'allait révéler son récit. Quant à Luiz de Souza, la dignité passionnée qu'elle avait mise dans ses dernières paroles l'avait surtout frappé; il s'empressa d'interrompre le silence qu'elle gardait depuis quelques instans.

— La marquise de Viana fut bien malheureuse, Madame; mais elle fut ardemment aimée, n'en doutez pas.

— Ferez-vous revenir une morte pour l'entendre et pour le croire? continua la jeune femme d'une voix un peu sévère et comme si l'allusion se brisait dans son esprit. Luiz de Souza continua.

— Mais qui sait si le projet de notre jeune roi n'est pas le résultat de cette passion funeste et s'il n'a pas pris la résolution qui l'anime maintenant pour échapper à un trouble plus grand? car en effet, madame, croire qu'il est possible de voir naître une affection profonde comme celle dont vous parlez sans en être touché jusqu'à don-

ner en échange sa propre existence; avoir reçu cette seconde vie qui vous révèle deux espérances en une seule âme et la dédaigner, ce n'est pas d'un jeune roi qui montre de nobles inclinations ni d'un homme auquel ses plus grands ennemis ne refusent pas la générosité du dévouement. J'aime mieux croire, continua-t-il d'une voix tremblante et à laquelle le silence qui régnait alors dans l'église donnait quelque chose d'austère et d'imposant comme une condamnation venue de Dieu lui-même, j'aime mieux croire à l'inflexible religion du serment qui lie irrévocablement tout chrétien et tout chevalier. Il est impossible que don Sébastien!...

Ici Magdalena l'interrompit avec vivacité. — Oh! dites cela, dites-le pour l'honneur du roi et je vous comprendrai; mais la passion d'un cœur est aussi une religion. Il y a des jours dans la vie où l'on se sent le droit de demander un sacrifice, parce qu'on ferait tous ceux qui seraient exigés de vous. Don Sébastien ne sentit pas cela et sa froide pitié ne céda rien. Mais cette femme, si forte contre ses propres souffrances, devint faible contre l'abandon. Pour un regard,

elle commença à exalter ce qu'elle avait condamné autrefois; elle vanta toute cette témérité de courage qui accomplissait ce qu'avait voulu le roi d'un autre siècle; comme elle me le dit un jour enfin, elle livra le royaume pour son amour... Oh! elle lui avait donné ce qui lui était plus cher que la vie.

— Que Dieu la sauve, Madame! car bien des voix monteront pour l'accuser.

— Ce n'est pas tout. Vous savez sans doute que la marquise de Viana était alliée aux plus grandes familles d'Allemagne..... Il y a un an environ, M. de Kleist arriva en Portugal. Vous le connaissez. Il s'introduisit auprès d'elle; j'ignore ce qu'il lui révéla; mais de grands troubles religieux commencèrent à l'assaillir. Elle perdit l'espérance des âmes simples, elle se fit un monde à part dans ce monde, sans que son amour fût diminué. Un sombre intérêt s'attachait chez elle à cet étranger. Autant que des demi-révélations peuvent me le faire croire, il se serait servi de son ascendant sur l'esprit du roi pour le confirmer dans ses pro-

jets et pour lui en inspirer de plus immenses encore... Savez-vous, seigneur Luiz de Souza, que rien n'est assez vaste pour l'imagination de cet homme?

— Dites plutôt rien d'assez sacré, Madame. Mais, sans nous occuper davantage de lui, car il ternirait ce noble souvenir, qu'arriva-t-il de cette femme qui pouvait changer la destinée du royaume et qui ne l'a point fait?

— Voyez, seigneur Luiz, elle prie sur sa tombe; Dieu lui a pardonné, sans doute. Que votre souvenir ne l'outrage pas; elle fut punie assez cruellement; elle avait demandé quelques jours d'épanchemens, elle eut un siècle de souffrances. Une lente maladie dévora ses forces et son cœur; chaque journée qui s'écoulait lui apportait la certitude que la volonté du roi allait s'exécuter, que nulle volonté humaine ne pouvait s'y opposer. Chaque moment qui approchait l'époque du départ dévorait un jour de sa vie; elle sentit elle-même que le terme de ses jours arriverait avant l'instant qu'elle ne pouvait reculer. Alors, comme toutes les âmes souffrantes

de maux que le monde ne peut guérir, elle se réfugia sincèrement en Dieu ; elle ne craignait plus d'évoquer la vérité, elle l'appela à son aide, disant qu'il fallait l'écouter, que la tombe allait se refermer sur elle. Ses dernières paroles furent à la fois resignées et terribles ; mais don Sébastien ne les a point entendues ; c'est moi qui les ai recueillies et j'en suis seule dépositaire. Eh bien, aujourd'hui, quand ces sépulcres se sont ouverts, quand les vieux rois en sont sortis, quand votre voix les a appelés, il m'a semblé que don Sébastien regardait un moment cette pâle figure et qu'une larme coulait de ses yeux, et moi je suis venue prier comme on prie un ange, comme on prie un martyr qui à souffert et qui n'a point tout oublié; je lui ai demandé pardon de n'avoir point encore exécuté sa volonté dernière, de n'avoir point fait ensevelir son cœur sur ce rivage où elle a si souvent attendu celui que bien souvent elle n'y devait point voir et qu'elle y espérait toujours. L'orgueil de sa famille veut que sa tombe soit ici, mais son dernier désir m'a demandé un autre asile. Je vous le répète, ce vœu de tendresse est pour moi comme un vœu de

religion. Ici Magdalena s'arrêta, et, comme si ce qu'elle venait de révéler des souffrances de son amie était une confession qu'elle eût faite elle-même, une expiation suffisante pour fléchir la volonté divine, on eût dit qu'elle se sentait animée de cette puissance invisible qui, au lit de la mort, défait les volontés humaines. Elle a saintement prié, continua-t-elle, elle a offert ses larmes et son repentir. Dieu se contente d'une larme quand elle est sincère, et, s'il a pardonné dans le ciel, il ne saurait punir sur la terre. J'irai, Monsieur, j'irai près du jeune roi; il y aura trop de femmes en deuil si cette guerre s'accomplit, il accordera peut-être au souvenir ce qu'il refuse aux remontrances. Elle implorera Marie, la sainte mère de Jésus, pendant que je supplierai ici..... Ame repentie, n'est-il pas vrai que les souffrances cachées sont aussi une puissante oraison? N'est-il pas vrai que ceux dont on ignore les douleurs sur la terre doivent être devinés dans le ciel? Elle s'arrêta tout à coup comme si elle en eût déjà trop dit, puis, se remettant peu à peu et reprenant ce ton de grave tristesse sous lequel elle

déguisait les vives émotions qui l'agitaient depuis le commencement de cette conversation, elle contint l'exaltation qu'elle venait de mettre dans ses dernières paroles pour s'instruire d'une manière assurée de ce qu'elle ignorait encore en grande partie, et de quelques détails sur le départ que les officiers du conseil avaient eu l'ordre de cacher. Mais, continua-t-elle, est-il bien vrai que l'imprudence de notre jeune roi soit aussi grande que le dit Mascarenhas? Cette guerre, qui effraie les plus hardis soldats et nos plus vieux capitaines, ne laisse-t-elle aucune chance favorable? Et nous, qui sommes habituées à n'entendre parler que de victoires où se battent les Portugais, devons-nous craindre la honteuse défaite dont on nous menace? C'est à vous, dont l'honorable sincérité m'est connue, que je le demande. Le péril est-il si certain qu'il faille tout craindre?

— Si certain, Madame, reprit Luiz de Souza d'une voix ferme et avec ce lent sourire qui indique une résignation inaltérable, que, quand le grand Albuquerque lui-même viendrait nous commander, sa vieille épée faucherait inutile-

ment des milliers d'Arabes. Il faudrait qu'elle se hâtât bien de frapper pour que Dieu lui donnât quelque gloire avant qu'elle ne se brisât; mais, voyez-vous, il y a des jours envoyés ainsi, qui sont le deuil d'un royaume; ils effacent ce qu'ils doivent effacer, et, après tout, une grande nation ne saurait périr.

— Et c'est là votre pensée? dit Magdalena avec un accent où l'on pouvait démêler tout le trouble que lui venait de causer cette réponse. Ah! je le disais bien, les hommes savent faire aux rois aumône de leur vie. Il leur importe bien peu de mourir, mais aussi que leur importent les destinées qu'ils changent!

— Heureux sont ceux qui ont une destinée à conduire, Madame, reprit tristement Luiz de Souza; ceux-là peuvent demander des forces à Dieu; les autres ne sauraient lui demander qu'une fin honorable, et c'en est une sans doute que de faire respecter le nom chrétien en Afrique, fût-ce même en mourant.

— En mourant! et c'est là votre espérance! Ah! je vois bien que j'ai été trompée, et le roi

lui-même l'a peut-être été. Don Joam de Portugal, bien qu'il consente rarement à honorer sa femme de ses courtes confidences, croit au contraire que les prodiges de nos guerres de l'Inde vont se renouveler encore, que l'armée de Muley-Moluch doit être détruite; sans cesse il le répète à don Sébastien. Le marquis de Kleist, cet homme habile dont on craint le courage comme la science, le marquis de Kleist va jusqu'à vanter cette témérité de jeunesse et il dit hautement que c'est un fait de chevalerie honorable, et dont le siècle parlera. Sachant même vaguement, je crois, votre opinion à ce sujet et connaissant votre courage, il vantait l'un et blâmait l'autre en des termes dignes de vous cependant.

— Le marquis de Kleist a ses raisons pour parler ainsi, Madame, et elles sont assez cachées pour que je ne puisse pas aisément les démêler. Cet homme, qui pousse l'audace jusqu'à vouloir scruter le fond de votre cœur et qui se vante d'y lire aisément, cet homme impie par ses espérances, ne doit pas être nommé ici. Dieu l'appellerait à lui sous ces voûtes qu'il détournerait

dédaigneusement la tête et qu'il n'en poursuivrait pas moins son sinistre voyage... Mais qu'il garde discrètement son blâme et surtout ses éloges; il n'y a rien de commun entre lui et moi, nous ne suivons pas le même culte! Christ sanglant, Christ couronné d'épines est mon dieu à moi; il a souffert et je souffre, il s'est résigné et je veux me résigner...

En ce moment la congrégation des religieux d'Obidos pénétra dans l'église en habit de pénitens et se dirigea vers la chapelle du saint infant pour y faire les prières que le patriarche de Lisbonne avait ordonnées dans toute l'étendue du royaume. Magdalena et Luiz se prosternèrent et les religieux commencèrent à psalmodier les litanies. Après une courte oraison, ils se retirèrent et Magdalena se disposait à rentrer dans le couvent par la porte de Saint-Braz, lorsque Luiz la retint pour un moment.

—Vous le verrez, lui dit-il, Madame, le monde rit maintenant de ce qu'il honorait; c'est un songe, une folie digne de toute pitié pour ce siècle qu'un amour qu'on ne veut pas avouer et

qui vous tue. Le marquis de Kleist parle sans doute du sien, Madame. Sa parole est à la fois plus douce et plus hardie que la mienne, et, si son regard est un mensonge, il demande avec ardeur ce qu'il a résolu froidement... Mais de quoi me plaindrais-je? J'ai fait un rêve qui n'était pas de la terre. Ah! si j'avais été deviné, si j'avais été jugé autrement que les autres hommes! Mais le rêve s'est dissipé et mon amour s'est flétri au fond de mon cœur, quand j'ai vu que jamais il ne serait compris. Ah! voyez-vous, dona Magdalena, c'est qu'il y avait dans ce songe un souvenir de l'éternelle jeunesse de ces amours qui ont enchanté un moment le monde et que Dieu a retirés à la terre; c'est que le mystère de mes espérances venait du ciel et qu'il y est remonté. Je me disais: Elle passe ici bas avec un autre: mais ce voyage est d'un jour. Plus tard, et si elle lit en mon cœur ce que je ne lui peux cacher et ce que je ne veux lui dire, elle me reconnaîtra dans l'éternelle journée. Là ce ne seront plus les paroles de la terre qui diront les joies ou les souffrances; on devinera bien l'ancienne histoire des douleurs dans une larme;

mais un ange l'effacera. Les joies sans fin de l'amour seront dans un regard. O Madame, que ce mensonge de mon cœur a été prompt! L'homme du monde a ri de son faux sourire, sa pensée astucieuse s'est déguisée, on l'a cru et je n'ai plus été compris.

— Luiz, dit Magdalena, Christ sanglant et résigné est aussi mon dieu.

Comme elle achevait ces paroles, les pénitens, qui venaient de chanter le dernier office du soir, s'avancèrent vers eux; ils portaient la bannière de saint Dominique et un évêque qui les précédait allait bénissant sur son passage les sépulture qui avaient été ouvertes. C'était le vénérable Osorio que quelques uns nommaient le saint évêque de Sylves. Quand il fut arrivé près d'eux, comme s'il eût compris que ces deux âmes souffrantes avaient besoin d'être fortifiées, il les bénit, puis, après avoir contemplé en silence la statue de dona Britez, il fit une courte prière et passa.

— Ne vous semble-t-il pas que ce saint vieillard devine ce que cache la mort?

— Parce qu'il a deviné toutes les faiblesses de la vie, Madame. On dit de lui que sa personne sanctifie ou qu'elle condamne, et le vieux prêtre nous a bénis.

— Il a uni pour une autre vie ce qui n'a pu s'unir que près d'une tombe; mais Dieu l'a entendu et il me donne la force de vous demander une grâce.

— Oh! parlez, parlez, dona Magdalena!

— Vous saurez bientôt ce que je désire obtenir de vous; mais vous le saurez seulement à Lisbonne. En achevant ces derniers mots, elle abaissa son voile et se perdit sous les arcades obscures qui conduisaient dans l'intérieur du couvent. Luiz de Souza acheva de remplir l'office dont il avait été chargé, et, après avoir visité la chapelle du maître d'Avis et celle d'Antonio de Sà, il sortit aussi de l'église.

VI.

Vers la fin du seizième siècle, le Portugal, si riche par ses conquêtes, était devenu comme l'hôtellerie du monde entier. Rien de si étrange et de si mêlé que sa population. Juifs déguisés, Maures convertis, Indiens captifs, nègres géans de la Cafrerie et de la Guinée, Américains du Brésil, Malais de Java, tous ces hommes si différens, se mêlaient, s'agitaient dans un concert de plaintes dont les chroniqueurs ne nous ont pas toujours déguisé l'énergie. Subjugués par la main de fer

qui avait changé le monde, esclaves de guerre ou de rapine, ils venaient pour un jour assister au triomphe de leurs maîtres, puis ils mouraient et d'autres les remplaçaient: population passagère d'une ville de soldats, c'était le luxe des grandes familles, l'effigie vivante des conquêtes, la voix du siècle qui s'était éteint. Or, le jour de la cérémonie qui avait rassemblé tout ce que le Portugal présentait de grands souvenirs ou de grands noms, le cloître du couvent de Batalha, si solitaire ordinairement, offrait dans ses vastes cours un spectacle qu'aucun lieu de la terre ne pouvait présenter. Cette foule de dames et de seigneurs qui avaient suivi le roi, l'innombrable quantité d'officiers qui se préparaient au grand pélerinage de l'Afrique, tout le monde s'était fait suivre de ces nombreux esclaves qu'on traînait alors à sa suite et qui, le plus ordinairement, ne servaient qu'à étaler un luxe inoui. Huit heures sonnaient lorsque le bruit se répandit qu'on allait bientôt quitter le monastère et que l'intention des dames qui avaient assisté à la cérémonie était de voyager durant la nuit. Alors la plupart de ces grandes torches résineuses qu'on emploie encore en

Portugal et qui donnent un aspect si fantastique aux objets qu'elles colorent de leurs lueurs rougeâtres et enfumées, s'allumèrent presque spontanément et montrèrent dans leur magnificence bizarre cette foule d'écuyers, de pages et de porteurs qui se hâtaient de faire leurs préparatifs. A voir ces hommes de physionomies si différentes qui cherchaient silencieusement toutes les choses nécessaires pour le départ, on eût dit que la fête des morts n'était pas encore finie et que ces étrangers, qui représentaient les peuples abattus, passaient gravement devant l'église comme s'ils entendaient le souffle menaçant du destin leur promettant la liberté.

Du reste, le luxe ne s'était pas encore soumis en ce temps aux caprices légers d'une trompeuse industrie; rien n'était offert aux regards qui n'attestât une solide richesse ou un art merveilleux; et qui eût contemplé un moment les brillantes montures que tenaient la plupart des esclaves eût deviné la richesse du maître à la magnificence de l'équipement. C'étaient des Andaloux aux mors dorés, aux brides enrichies de pierres étincelantes, c'étaient des chevaux

arabes aux lourds étriers de vermeil, tels qu'on en voit encore dans les provinces reculées où un reste d'esprit chevaleresque ne les a pas encore remplacés. Puis venaient ces belles mules de l'Alem-tejo, toutes caparaçonnées de velours, toutes garnies de clochettes d'argent; les unes piaffaient gravement, les autres se tenaient immobiles sous leurs grands palanquins de l'Inde ou sur leur riche litière dorée. Ici un Javanais, au regard fauve et rusé, maintenait une haquenée blanche destinée à quelque dame de la vieille cour; plus loin un Canarin du Malabar, aux traits doux, aux cheveux longs et tressés, était armé d'un flambeau tout prêt à la précéder; puis c'étaient des noirs du Natal bizarrement accoutrés des plus riches ornemens et qui remplissaient l'office d'une bête de somme en soulevant un palanquin léger; des Indiens de l'Amazone avec leurs beaux manteaux de plume, des Morisques portant encore le gracieux costume de la Sierra-Nevada, des Célèbes que leur esclavage n'avait point dépouillés des splendides vêtemens malais; tout cela un moment s'était réveillé et l'on eût dit d'une merveilleuse

évocation du siècle à laquelle tout les peuples auraient répondu. Comme plusieurs de ces groupes s'ébranlaient et qu'on paraissait faire sur plusieurs points des dispositions sérieuses de départ, le marquis de Kleist, qui cette fois semblait avoir laissé son compagnon se livrer à ses réflexions inquiétantes, le marquis de Kleist, dis-je, marchait d'un pas rapide au milieu de cette foule qui commençait à se réunir sous le grand porche du couvent. Il cherchait du regard l'esclave malais auquel il avait confié son cheval, et il faisait des efforts inutiles pour le distinguer dans cette multitude par laquelle l'entrée des portes était obstruée. Découragé de ses vaines recherches, il quitta bientôt les groupes les plus empressés et se dirigea vers une partie du cloître beaucoup moins éclairée où quelques domestiques, étendus à terre et à moitié endormis, attendaient près d'une riche litière que leur maîtresse se décidât à partir. Plusieurs autre équipages du même genre, appartenant évidemment à de grandes dames de la cour, étaient dispersés de loin en loin, sous les cloîtres, et l'on voyait, attachés aux piliers, de puissans

chevaux de guerre destinés à les accompagner. Il avait déjà passé près du premier équipage de ce genre qu'il eût d'abord remarqué, et une forte préoccupation avait succédé, comme cela arrivait souvent chez lui, à une vive impatience, lorsqu'une voix légère et doucement accentuée répéta plusieurs fois et presque à son oreille : Cid Aral, Cid Aral. Puis, comme il se retournait avec surprise à ce nom, une jeune fille, qui avait écarté tout à coup les rideaux de la litière et qui portait un gracieux vêtement à la morisque, lui dit d'un ton de voix où une crainte respectueuse se mêlait à la satisfaction qu'on éprouve toutes les fois qu'on revoit en pays étrangers un hôte de son pays. — Eh quoi, Cid Aral el Hakim ne reconnaît-il plus ses amis du désert? Le soleil de la Vandalousie lui a-t-il fait oublier les sables dorés du Zeglib et la tente du scheik Omar Kaswini? Et, en achevant, son accent plus triste mourut sur ses lèvres, comme le chant léger d'un oiseau qui se plaint.

Le marquis tressaillit en entendant rappeler ainsi des circonstances qui en ce moment étaient bien loin de sa pensée; puis, considérant un

instant la jeune fille qui s'adressait à lui et qu'il avait peine à reconnaître, il parvint enfin à rassembler ses souvenirs et il lui sourit de ce demi-sourire qui, vis-à-vis des inférieurs, s'alliait souvent chez lui à la tristesse impérieuse du regard. — Cid Aral n'a oublié ni les palmiers du Zeglib, ni la tente du scheik Omar, ni les jeunes filles qui lui on présenté le lait des chameaux et qui ont chanté devant lui leurs chants les plus doux, parce qu'il avait sauvé leur père. Que le prophète, qui les a rendues si belles, les conserve; mais qu'Aïscha leur donne la discrétion! Fille de scheik, comment se fait-il que vous soyez ici?

—Dieu l'a voulu, repondit la jeune fille en baissant ses grands yeux noirs; la tribu de Zeglib a été vaincue, je suis devenue esclave et les chrétiens m'ont envoyée ici. Mais, voyez-vous, Cid Aral, quand votre science, qui est la science des génies, ainsi que le disait mon père, et quand votre volonté, qui est la volonté d'un roi, pourrait me faire retourner en mon pays, je ne le voudrais pas, moi... J'ai ici, ajouta-t-elle avec un sourire plein d'une tendresse

inexprimable, j'ai à la fois une mère et une sœur... ma mère et ma sœur sont mortes au désert.

— Et quelle est la mère que le prophète vous a ainsi envoyée, Leïla?

— Je l'appelle Alsit al-kermè, la noble dame; mais, voyez, n'est-ce pas une puissante dame? continua-t-elle en montrant l'écusson de Magdalena de Vilhena qui était richement sculpté au dessus des rideaux de soie de la litière. Sa beauté est comme celle d'Aïscha et sa bonté est merveilleuse comme celle de la mère du prophète.

— Vous avez conservé la religion de vos pères, Leïla, reprit de Kleist avec une gravité austère qui allait en ce moment d'une manière bien étrange avec le costume qu'il portait.

— J'honore Mohammed, reprit Leïla sans hésiter; mais j'aime aussi Jésus le Nazaréen et sa mère qui le prie dans le ciel pour les jeunes filles. Siti Magdalena dit qu'il faut l'aimer et je fais tout ce que dit la Siti. Le marquis, en entendant cette réponse, ne put s'empêcher de sourire de l'étrange naïveté qui faisait confondre à

la jeune fille les deux religions et qui lui faisait honorer l'une par souvenir, tandis que sans doute elle avait adopté l'autre par reconnaissance. Mais comme il était pour lui de la plus haute importance de ne point laisser soupçonner en ce moment quel était le genre de vie qu'il avait mené en Orient et qu'une indiscrétion de la jeune esclave pouvait le compromettre, il reprit tout à coup un air sérieux qui allait même jusqu'à la sévérité. — Il est bon de faire ce que veut l'Alsit al-kermè et d'honorer les saints habitans des cieux : c'est ainsi que j'agis moi-même; mais, par la vertu d'Abou-Beckr et par le respect que vous devez avoir conservé pour votre père, ne laissez pas voir que vous me connaissez et ne dites jamais que j'ai visité les tentes du désert. Rappelez-vous, Leïla, si j'ai conservé les jours de scheik Omar, Dieu l'ait en sa miséricorde! c'est la seule marque de souvenir que je vous demande. Vous avez entendu le désir de votre hôte, Leïla?..... ni de près ni de loin vous n'aurez l'air de me connaître. Que je m'éloigne ou que je reste en ce pays, vous ne parlerez jamais de moi à Siti Mag-

dalena; jamais vous ne prononcerez mon nom.

— Il suffit que la volonté de Cid Aral soit de n'être pas connu, pour que Leïla Mariam se taise; et l'accent de la jeune fille était devenu presque solennel. La volonté d'un hôte est sacrée, la parole qu'on lui donne vaut un serment. Cependant, ajouta-t-elle avec une expression de physionomie où on lisait presque autant de crainte que de respect, quand je vous ai vu, j'ai d'abord été troublée par la terreur que cause votre science à tous ceux qui vous connaissent, puis j'ai conçu une espérance égale à votre pouvoir. Que Mariam guide mes paroles; mais sous la tente de mon père on disait que les Dews vous obéissaient dans le désert, et qu'à vos ordres les génies de l'abîme montaient sur la terre. Le vieux scheik Ali Khosrou avouait que son pouvoir n'était rien auprès du vôtre, et il ajoutait tout bas que vous deviez avoir trouvé l'anneau du grand Soleyman... Ah! si je n'étais point toujours parmi les femmes de siti Magdalena et si j'avais su que vous aviez quitté le beau royaume de Fez pour venir en ce pays, je n'aurais pas eu une inquiétude si longue, si pleine d'angoisse pour

celle dont la tendresse est la vie de mon âme. Cid Aral, continua-t-elle avec une expression qui marquait bien tout le prix qu'elle mettait à son savoir et à la grâce qu'elle implorait de lui, Cid Aral, je ne suis qu'une esclave et vous ne me refuserez pas cependant. Oh! non, vous ne pourrez point me refuser; car on avait coutume de dire que, si vous étiez savant comme Aben-roiz, vous étiez généreux comme Fâtick; quand vous le voulez, tout vous devient possible. Eh bien! continua-t-elle à voix basse, les Dews de ce pays sont cruels, ils sont descendus de leur noirs tourbillons et ils ont répandu sur la Kaden le venin de la tristesse qui fait lentement mourir, et elle, qui était autrefois si riante pour l'enfant de Marie, comme elle m'appelle quelquefois encore, elle est devenue sombre comme un nuage de l'Iran, rien ne la peut distraire, pas même les plus joyeuses chansons du désert. Quand vous le souhaitez, Cid Aral, le miracle est dans votre pensée, comme on disait sous la tente; appelez le terrible Simorg pour qu'il chase les Dews; qu'ils prennent mon sang s'ils le veulent, mais que siti Magdalena

retrouve sa tranquillité! oh! si par votre volonté Mergian Banou venait encore la caresser de son sourire!

— Rien n'est sans doute impossible à celui que Soleyman favorise, reprit gravement M. de Kleist auquel la demande de la jeune Arabe venait de suggérer une pensée à laquelle il n'avait point songé jusqu'alors; tout est possible aux Dews de l'air, mais aussi leur pouvoir peut être combattu. Venez me voir dans trois jours, Leïla, et soyez assurée de la volonté de votre hôte. A quelque heure que vous vous présentiez, je me rappellerai ma parole comme vous ne devez jamais oublier ce que vous m'avez promis. Adieu. Ces dernières paroles avaient été dites rapidement en arabe par le marquis; il fit encore tout à la fois un signe de bienveillance et de discrétion à la jeune fille, puis il se dirigea vers les groupes nombreux qui se formaient à l'entrée du monastère et bientôt il disparut à ses yeux.

VII.

Dix heures venaient de sonner, la nuit était sombre et cependant les campagnes qui entourent le couvent de Batalha n'avaient jamais été si animées depuis la journée terrible où Jean Ier avait conquis un royaume dans cette étroite vallée. Les maisons isolées, bâties de loin en loin dans ce bas fond où le monastère s'était élevé, servaient plutôt à faire remarquer la grandeur solitaire de l'édifice qu'à interrompre la monotonie de la campagne. Ces champs arides, sil-

lonnés en sens divers pas des routes qui conduisaient aux aldées du voisinage, présentait un spectacle encore plus imposant qu'il n'était triste. L'immense basilique, éclairée quelquefois par les feux qu'on avait allumés dans les cours du couvent, brillait dans cette vallée sombre comme si un météore l'avait mystérieusement éclairée pour la recouvrir tout à coup d'un voile de deuil. Les chétives collines qui bornent ce bas-fond, les arbres rabougris qui s'élèvent sur la route, tout contribuait à donner un grand caractère d'austérité à ce vieux champ de bataille dont on a fait un lieu de religion. De loin en loin, la lueur incertaine des torches découvrait bien quelques campagnes fertiles et soigneusement cultivées; mais le regard, qui s'était reposé avec complaisance sur le pampre verdoyant, retombait bientôt sur des bruyères incultes et sur ces roches dépouillées que l'on rencontre dans l'Estramadure portugaise bien plus que dans les Algarves ou dans le pays d'Entre Duero e Minho, pays si riches et si abondans.

A peu de distance du couvent, une litière, dont on avait dénoué les rideaux de soie et qui

contenait deux femmes, s'avançait vers la route qui conduit à Lisbonne. Plusieurs serviteurs portant des fanaux la précédaient, et un homme, plus remarquable par sa taille que par sa tournure, la suivait au pas d'un vigoureux cheval; l'animal semblait aussi impatient que son maître de prendre une autre allure et c'était évidemment par contrainte qu'il suivait le pas des mules, en hennissant par intervalles près des paisibles animaux.

Après un moment de silence, et comme s'il eût cherché à sortir d'un état qui avait pour lui quelque chose de pénible, le gentilhomme laissa échapper enfin quelques mots.

— Ah! mon bon cheval! et il caressait du dos de la main la crinière du vigoureux animal; tu aspires l'air joyeusement, tu sens qu'on s'est battu dans ces longues plaines. Oh! c'était un temps fait pour les nobles bêtes comme toi et pour les gentilshommes, que ces jours de longues batailles où l'on n'allait remercier Dieu qu'après avoir vaincu. Par saint Georges, le digne patron de ma famille! ces temps-là ne sont plus; on va

maintenant remercier Dieu en pompe merveilleuse de ce que nos pères se sont dignement battus et l'on se laisse insulter en Afrique, en Asie, dans le nouveau monde, partout où l'on commandait par le fer et où le fer devait conserver le pouvoir. Dona Magdalena, continua le seigneur en se penchant avec une sorte de condescendance gourmée vers la jeune dame qui se retirait au fond de la litière comme si le son de cette voix si rude eût refoulé toutes ses pensées et lui eût même empêché de respirer librement l'air frais des champs; Dona Magdalena, répéta-t-il en accentuant davantage les mots, comment trouvez-vous ces campagnes?

— Fort tristes, Monseigneur, dit la jeune dame d'un air distrait.

— En me rendant au couvent de Batalha, l'idée m'est cependant venue plus d'une fois en tête d'y faire bâtir une habitation loin de Lisbonne et loin des fats musqués qui l'encombrent.

— Le lieu serait agréablement choisi. Dona Magdalena semblait en ce moment faire un effort pour chasser une idée importune et surtout

pour répondre à celui qui lui parlait. On y serait régulièrement visité par les vautours qui n'ont pas oublié le chemin de ce champ de carnage, et l'on aurait la joie d'entendre tout le long du jour les modinhas traînantes des bergers. Mais, après tout, peut-être n'avez-vous pas tort; et elle soupira. Peut-être vaut-il mieux habiter ces tristes campagnes que nos belles vallées toutes verdoyantes; celles-ci ont l'air d'être tranquilles, si elles sont stériles et abandonnées.

— On y aurait d'honorables souvenirs, du moins, on y serait à l'abri de ces hommes beaux parleurs et grands clercs qui remplissent maintenant les avenues du palais. De mon temps, Dona, on apprenait à briser une armure et l'on savait encore se servir de l'épée à deux mains; on en fauchait les Morisques de l'Inde comme la faucille abat les épis. Maintenant on sait se servir de la langue et les dames vous admirent.

— Bien parler, seigneur Comte, n'empêche point de se bien battre : Diniz-le-Valeureux était un noble poète.

— Dites, Madame, qu'il avait le malheur de

se plaire à ces jeux futiles que dédaigne tout homme de cœur. Plus d'un en son temps ne savait point lire les saints évangiles qui savait les faire respecter aux Maures. Prêtre ou soldat; homme de conseil ou bien homme d'armes, tous, au besoin, savaient jouer de la lance. Pour moi, je ne comprends pas autre chose et c'est pitié que de voir les jeunes femmes de ce temps demander avec instance des sonnets ou quelque modinha d'amour avec autant d'instance qu'autrefois les autres demandaient un récit de tournois. N'était-ce pas, ce matin, misérable chose que d'entendre les murmures d'approbation qui s'élevaient dans cette église et qui couvraient de leur bourdonnement inconvenant la sainte psalmodie des honorables religieux? Vous-même, Madame, d'ordinaire assez raisonnable, vous sembliez toute ravie d'entendre ces vaines paroles débitées à des morts qu'on devrait chrétiennement laisser reposer dans leur suaire. Je n'ai fait qu'une harangue en ma vie, moi, et je vous jure qu'elle fut courte; c'était au siége de Chaul où je dis à mes soldats, avant de commencer l'affaire: Feu et sang, et, le soir même

il paraissait que j'avais été compris, je vous le jure, foi de gentilhomme et de soldat.

— Je connais fort bien votre harangue, seigneur Comte; mais je connais aussi vos paroles du lendemain, et ce sont elles qui m'ont décidé à vous donner la main. Quelquefois vos paroles sont plus dures que votre cœur, mon Seigneur.

— Ma parole est sèche et brève comme celle de Jean de Castro, et mon cœur n'en dit pas davantage que ma parole. Je hais de toutes les forces de mon âme cette pompe futile, cette mollesse, ces poètes de cour.

— Les poètes de ce temps, Monsieur, sont quelquefois de hardis capitaines.

— C'est ce que nous saurons bientôt, Madame et le jour est bien près où l'on verra ce qu'ils savent faire, vos beaux infans. Oh! ce sera un rude jeu que celui où une lance aura peut-être à briser dix lances.

— Ces derniers mots firent tressaillir Magdalena; mais, après un moment de réflexion, elle ne voulut pas laisser échapper l'occasion de sonder dans sa douloureuse profondeur, la plaie qui

allait ensanglanter le Portugal, et elle reprit : — Votre indifférence de soldat se joue de nos terreurs de femme, don Joam. Cette guerre est périlleuse, m'a-t-on dit; mais, à vous entendre, elle serait insensée.

— Au siége d'Onor, Madame, ils étaient six mille et nous cinq cents. Je ne vois pas pourquoi cette fois-ci le patron de la noble ville de Lisbonne ne nous favoriserait pas comme il nous servit dans l'Inde. Mais il y aura bien des cris, bien des pamoisons, bien des angoisses de femmes éplorées, bien des sermens d'amour éperdu, et aussi, bien des dévots pélerinages; c'est la règle en ce pays. Qu'en dites-vous, Madame? n'est-ce pas excellente consolation de savoir qu'au jour de bataille il y aura ferventes prières pour nous, beau renfort de neuvaines, belles oraisons, grandes tendresses de cœur enfin, ajouta-t-il; mais ces derniers mots furent dits d'un ton dur et amer : un morne silence leur succéda.

Et le cavalier, comme s'il eût été honteux de s'être livré à quelque émotion inaccoutumée,

se redressa sur ses arçons, jetta un coup d'œil sur la disposition de ses étriers, et prit en une seconde l'attitude ferme et raide d'un officier qui marche devant un escadron d'hommes d'armes.

Quant à ce qui se passait dans cette tête de fer abritée d'un casque et dans ce cœur recouvert d'une solide armure, je ne saurais trop le dire sans faire éprouver quelques mouvemens de surprise ou de contrariété à ceux qui cherchent au fond des âmes le spectacle toujours actif des émotions, le reflet toujours vivant des passions ou de l'enthousiasme. Don Joam de Portugal aurait peut-être, comme tous les autres hommes, éprouvé quelques unes des sensations actives qui donnent la même physionomie aux individus d'une même époque; comme les autres, il aurait peut-être suivi l'impulsion entraînante du siècle et sa vie intérieure s'en fût sentie, si la guerre, comme il avait coutume de le dire, lui avait laissé quelques momens pour penser. Il avait coutume d'ajouter qu'une fois sa bonne armure lacée et son haubergeon fixé à son cou, il sentait son âme si bien emprisonnée

dans l'acier, que nulle idée ne venait le distraire de sa volonté vigoureuse; il n'avait plus alors de facultés que pour combiner froidement l'attaque la plus courte et exécuter le mouvement le plus sûr. C'était, en un mot, un de ces hommes de fer, comme le temps des trois Philippe en a tant produits en Espagne et qui traversèrent le siècle le plus ardent et le plus tumultueux sans perdre de leur sublime indifférence. On aurait pu le comparer à une de ces statues cuirassées dont on voit encore le modèle sur plusieurs vieilles cathédrales. Que le temps soit serein ou qu'il soit orageux, ils frappent l'airain, mais ils ne savent point l'heure, et la tempête qui gronde ne les détourne jamais du cercle de fer qu'ils doivent parcourir. En ce siècle cependant, les Portugais de cette race étaient déjà rares; il y avait d'autres hommes braves aussi, mais ils étaient pleins de pensée; peut-être étaient-ils trop flottans entre mille sympathies de poésie et de religion; peut-être avaient-ils perdu en force guerrière ce qu'ils avaient gagné en activité d'âme. Quels qu'ils fussent, don Joam de Portugal avait pour eux

un instinct d'effroi ou de haine qu'il ne cherchait jamais à cacher, et à vrai dire, c'était la seule émotion intime qu'il ressentît un peu vivement. Esprit immobile des âges éteints, il ne se laissait pas même éblouir par l'avenir qu'il ne comprenait point; sa capricieuse mobilité l'effrayait, bien qu'elle fût brûlante, et guerrière. Il s'était fait une loi, et une loi impérieuse, de ne se laisser aller à aucune des innovations que méditaient quelques esprits. La hiérarchie militaire lui était chose sacrée, et c'était pour lui comme une seconde religion aussi vénérable, aussi digne d'être obéie que celle dont il respectait sur parole les dogmes et les principes. On peut donc aisément supposer que, quand les vieux capitaines cherchaient à opposer leurs sages conseils aux ardentes volontés du roi, ils se gardaient bien d'émettre un seul avis qui le contrariât. Sans amour exalté de gloire, sans dévouement religieux, il eût combattu avec quelques hardis cavaliers l'armée entière du schérif, quand il eût dû y succomber. Cette passive obéissance plaisait au jeune monarque et elle lui plaisait surtout dans

un soldat éprouvé. Bien qu'il ne fût qu'à demi compris, c'était donc à lui que Sébastien aimait à raconter ses projets, à dire ses espérances futures de croisades, son désir insatiable de dominer l'Afrique et d'éteindre enfin par la guerre la religion de Mahomet. Le digne seigneur, on le lui entendait quelquefois répéter en ses jours de joyeuse humeur, se fût battu au besoin contre les milices de l'enfer; aussi avait-il été toujours bien éloigné de s'opposer à ces fantaisies de jeune homme, ainsi qu'il les appelait. C'était donc lui qui avait accru cette ardeur belliqueuse en ne la combattant jamais, et, après tout, si les grands faits qu'il racontait si froidement, palpitent encore sous la triple enveloppe des siècles, il ne faut pas être étonné que Sébastien en fût ému. D'ailleurs, les âges précédens avaient marqué sa destinée.

Un jour il avait pris fantaisie à don Sébastien que Don Joam de Portugal, revenant des milices de l'Inde, fût marié, et Don Joam s'était marié; mais l'obéissance lui avait été plus facile qu'à sa femme, et comme on l'a déjà pu deviner c'était près d'elle qu'il était en ce moment, che-

vauchant avec tant de gravité, rachetant par un digne silence les paroles qui lui étaient échappées. Il pensait cependant, ce qui lui était peu ordinaire, il songeait avec humeur à la journée qui venait de s'écouler. Bien qu'une seule idée se dessinât confusément à son esprit, elle l'occupait. Il faisait d'inutiles efforts pour l'éloigner; toujours la pointe acérée creusait à la même place, toujours le même aiguillon venait le blesser. Il entrevoyait pour la première fois la mélancolie pensive de sa femme, et, s'il ne savait comment l'expliquer, le sentiment bien vague de ce qu'il était au fond pour elle le lui faisait vivement redouter.

Dire ce qui occupait en cet instant la jeune dame de la litière n'est pas chose aussi aisée. On peut deviner un moment l'idée fixe d'un soldat; mais essayer de réunir les mobiles rayons d'une rêverie de femme, c'est le songe de la poésie. Ah! si, à travers cette nuit, la lumière tremblante d'une étoile fût venue montrer toute la tristesse inquiète de sa physionomie, si un reflet égaré des flambeaux eût éclairé ce pâle nuage et que vous eussiez vu ces

grands yeux noirs s'attachant avec une muette anxiété sur les yeux immobiles du comte, quelque chose vous eût été révélé et vous eussiez deviné que dona Magdalena cherchait à lire un secret dans le néant de cette âme qu'elle était toute surprise de voir un moment inquiétée.

Elle se livrait à toutes ces réflexions, quand le comte, qui s'était éloigné un moment de la litière, reparut bientôt avec un cavalier qu'il présenta à sa femme. — Voici, dit-il, le marquis de Kleist, que tout le monde en Espagne avait surnommé le brave don Mathias; il retourne comme nous à Lisbonne et il m'a offert avec courtoisie de nous accompagner.

— Je regrette, répondit l'étranger après avoir salué la comtesse, qu'il ne me reste pas un plus long trajet à faire avec vos seigneuries; mais, je l'avouerai, bien que j'eusse grand'hâte d'arriver à Lisbonne, il m'a été impossible de quitter plus tôt un pays si riche en puissans souvenirs. J'ai laissé mes équipages à Olivença, et j'erre depuis plusieurs heures entre les ravins de ces collines que des cavaliers portugais ont pu seuls

gravir le jour de la grande bataille; mais, comme le disait votre Barros, trouvez-leur un autre monde et ils l'auront bientôt peuplé de victoires ou de souvenirs.

La comtesse le salua avec grâce et lui dit qu'elle s'estimait heureuse que la lenteur de leur marche lui eût permis de les joindre; mais il était évident que cette rencontre lui faisait éprouver une vive contrainte et qu'elle eût préféré être seule. Elle ne prit donc d'abord aucune part à la conversation; cependant, comme le marquis de Kleist, tout en causant avec don Joam, faisait tous ses efforts pour attirer son attention et que plusieurs fois déjà il avait trouvé moyen de lui rendre de ces soins empressés qui méritent au moins quelques paroles de courtoisie, il y eût eu de l'impolitesse à rester plus long-temps sans lui adresser la parole. Elle rompit enfin le silence :

— Seigneur don Mathias, malgré votre longue habitude des contrées lointaines, le Portugal doit vous sembler un pays bien étrange? Ces morts qu'on évoque après tant d'années de sommeil,

ces rois qu'on harangue dans la tombe, ces princes d'Afrique qui comptent assez sur notre générosité chevaleresque pour nous demander un trône, et jusqu'à ces bruits sinistres qu'on répand dans la ville sur de terribles apparitions, tout, doit surprendre un étranger.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sais, Madame. Ce pays est un vrai pays de merveilles; à chaque pas c'est une surprise ou un nouvel enchantement. Certes, Madame, ni la cour de l'empereur avec ses beautés splendides, ni celle du roi de France si renommée par ses grâces, ni les belles donas de Castille, ni les riantes Vénitiennes, ne m'ont fait éprouver ce que j'ai ressenti aujourd'hui mieux qu'un autre jour, à Batalha mieux qu'en un autre lieu. Oh! que ces anges qui semblaient soupirer près des tombes étaient radieuses et belles dans leur pensive gravité. Comme un regard de celles qui savent ainsi prier rendrait fervent! Comme un sourire ferait oublier les autres sourires; car, Madame, à Rome et à Madrid on sait charmer; mais en Portugal on fait regretter le temps que l'on a pu donner aux songes du monde. L'ac-

cent plein d'exaltation du marquis acheva de donner à ce peu de mots le sens qu'il y attachait. Magdalena rougit, le comte don Joam, pour qui de semblables paroles n'étaient qu'un vain bruit, continua à chevaucher en flattant du revers de la main le cou de son cheval. Charmé de voir quelqu'un qui pût entretenir une conversation pour laquelle il ne se sentait nullement fait, il se mit bientôt à songer aux projets du roi, alla à l'écart et n'écouta plus ce qui se disait près de lui.

— Seigneur Marquis, nous savons ce que valent les galanteries des étrangers qui ont visité comme vous la cour de France; c'est un son harmonieux, mais bien léger, dont on cherche à bercer le cœur des femmes, sans avoir la pensée, j'imagine, qu'elles y voyent autre chose qu'un souvenir de voyageurs: mais lorsque je vous ai demandé quelle était l'impression que vous causait ce qui se passe maintenant en Portugal, c'était dans un but plus sérieux que celui d'attirer des complimens à nos dames de la cour. Les bruits de miracles qui courent en ce moment, les apparitions qui ont été vues dans les apparte-

mens du cardinal infant, et jusqu'aux météores qui ont sillonné le ciel, tout cela n'est-il point le présage de quelque grande catastrophe? Une réputation merveilleuse vous a suivi ici, on va même presqu'à vous accorder le pouvoir de lire dans le ciel quelques uns des mystères les plus cachés de la terre. Puisque le hasard me fait vous rencontrer par cette belle nuit étoilée, permettez-moi de vous demander une réponse à la question que je viens de vous faire.

Ici la jeune Arabe, qui s'était tenue jusqu'alors dans une immobilité discrète, parut se réveiller de cette espèce de sommeil; elle secoua ses longs cheveux à la rosée du soir, comme un jeune palmier que la brise agite un moment, puis ses grands yeux noirs se fixèrent avec inquiétude sur ceux du marquis errant déjà dans le ciel.

— Madame, dit celui-ci avec un sourire qu'il rendait gracieux comme celui d'un homme du monde, tandis qu'au fond de son regard il y avait quelque chose de mystérieux et même de sinistre, si c'était un grave docteur de la très-sainte Inquisition qui me fît une demande pareille, j'avoue que je garderais le silence, et cependant la science

de Simon de Pharès n'a rien de répréhensible, même aux yeux des plus vénérés personnages; il n'y a pas bien long-temps qu'un saint cardinal n'a pas dédaigné de s'en servir pour sonder les mystères de la Passion en dressant l'horoscope de Jésus-Christ. Le grand Mathias Corvin, mon illustre aïeul, employait les loisirs que lui laissait le soin de son royaume, à lire dans les cieux la destinée de ses sujets; la Hongrie entière retentit de ses belles prédictions. On a vu des papes même s'occuper d'astrologie, et cela suffirait pour rassurer sur son emploi les plus faibles esprits, ou, pour tout dire, Madame, cette science a l'inconvénient d'être trop connue de tous; c'est un vrai jeu d'enfant auquel nous n'attachons plus aucune importance depuis surtout que les dames du pays de France s'en remettent à ces vulgaires astrologues qu'elles surnomment discrètement *leurs barons*. C'est, je vous le répète, une science perdue par sa mondanité, et toutefois, s'il faut avoir égard à l'opinion des plus renommés docteurs, quelqu'un qui parcourrait, même sans astrolabes, les douze maisons du soleil, verrait que, si l'aspect du ciel est favo-

rable à l'expédition, l'expédition elle-même doit être fatale à quelques uns!... Mais, ajouta-t-il d'un air d'indifférence, comment compter sur des calculs dont la main céleste peut changer quand il lui plaît les brillans caractères? Sans doute que, pour un homme dont l'esprit s'est laborieusement appliqué à ces mystères, tout n'est point obscur dans les demi-ténèbres où les anges gardent notre destinée. Si le linceul est diaphane, hélas! nul n'a encore pu le déchirer! Aussi voilà seulement ce qu'on peut dire, et, quoique les modernes aient laissé bien loin d'eux la science de l'antiquité, puisque le Ciel fait venir jusqu'à nous les rayons prophétiques de quarante-huit constellations, tandis que les Chaldéens n'en distinguaient que trente-cinq; rien d'assuré cependant, rien de positif ne peut être encore dit. La seule chose qu'on puisse affirmer, continua-t-il, car il s'apercevait de tout l'intérêt que Magdalena prenait à ce qu'il disait, c'est que l'état du ciel n'a jamais été le même pour deux nativités. Ainsi vous êtes née, dit-on, Madame, à la même heure et le même jour que le jeune roi, et cependant vos deux étoiles laissent lire dans leurs rayons

scintillans deux destinées bien différentes. A lui tous les rêves de l'ambition, à vous, Madame... Ici le marquis eut un moment d'hésitation comme s'il eût craint de dire toute sa pensée; mais Magdalena l'interrompit tout à coup.

— Voyez-vous donc mon étoile, don Mathias? s'écria-t-elle avec effroi.

— Je la vois comme le feu de vos regards. Oh! je l'ai devinée aisément à ses purs rayons dans les douze maisons étincelantes; sa lumière éclaire l'Empirée et descend doucement vers la terre, elle sourit en même temps aux fleurs de la nuit et aux étoiles du ciel. Ah! c'est bien maintenant qu'il faut reconnaître la vérité de cette mystérieuse opinion de Paracelse qui veut que le génie de chaque habitant de ce monde plane ainsi comme une divine lumière dans les régions célestes.

— Et que dit ce génie lumineux qui a le bonheur d'habiter où peut-être nous n'irons jamais? reprit Magdalena d'un air moitié souriant moitié inquiet.

— Je vous le répète encore, Madame, ce

sont peu-être jeux d'enfant sans valeur et sans importance, puisque Dieu en un rapide instant peut mêler toutes ces destinées de son souffle puissant; puisqu'il peut cacher dans l'immense splendeur les rayons fugitifs des astres qui rouleraient sans harmonie; cependant, en ce moment, Madame, votre radieuse étoile n'est point muette pour moi; elle annonce, continua le marquis en se rapprochant de la litière et en parlant assez bas pour que la jeune Arabe ne pût entendre que bien vaguement les paroles qu'il prononçait, elle annonce que vous ne vous sentirez pas toujours le courage de dédaigner celui qui met à toutes les heures du jour sa vie, son cœur à vos pieds, et qui voudrait qu'un temps arrivât où sa destinée pût être dominée par la vôtre. Oh! c'est un mystère du Ciel qu'il est facile de lire ici.

— Vous aviez raison, seigneur Marquis, c'est une science d'illusions, sans doute vous lisez mal dans ces lumières confuses. D'ailleurs, si vous voyez mon étoile, vous pouvez voir celle du comte don Joam.

En ce moment, la physionomie de M. de

Kleist prit un caractère que Magdalena ne lui avait pas encore vu, car elle ne l'avait rencontré qu'à la cour. Ses yeux verdâtres parcoururent d'un air préoccupé la voûte immense qui étincelait au dessus d'eux; on eût dit un de ces feux du crépuscule qui s'éteignent aux premiers rayons. Tout à coup ses traits se contractèrent visiblement; il feignait sans doute de découvrir un secret qu'il ne voulait pas dire et sa figure prit sous le silence une si terrible expression, que la jeune Arabe qui avait suivi ses moindres mouvemens fit un geste de terreur comme si elle était frappée elle-même de quelque sinistre vision. Un geste impérieux la rendit muette.

—Que voyez-vous, Monsieur? dit Magdalena au bout de quelques instans, d'un air dont elle n'essayait pas de dissimuler le trouble.

—Mais, Madame, rien en vérité que le premier aspect du ciel ne m'ait complètement dévoilé lorsque je vous ai parlé d'abord. Cette fois seulement une doctrine plus haute me fait lire aussi plus clairement.

— Parlez, Monsieur, parlez, je vous en supplie. L'inquiétude et la curiosité de la jeune femme étaient arrivées au plus haut degré.

—L'opposition et l'antisce, murmura de Kleist, sont toujours de fatals aspects. Cet honorable chevalier chevauche bien paisiblement !... et il tournait ses regards vers le comte don Joam; cependant les quatre triplicités se réunissent pour annoncer un grand et terrible événement.

— Vous m'effrayez, Monsieur !

— Je vous le répète, dona Magdalena, le mystère céleste peut se confondre en descendant du ciel vers notre atmosphère; j'ai peut-être été troublé par une illusion mensongère des esprits de la terre opposés aux génies du ciel... C'est ce qui fait que la science astrologique, d'ailleurs estimable en quelques mains, m'a toujours paru trop pleine de variations pour m'y arrêter. D'ailleurs, les livres saints parlent eux-mêmes de son incertitude. Isaïe le prophète a dit : Toutes les étoiles du ciel seront comme languissantes, les cieux se plieront et se rouleront comme un livre. Oh ! je me suis arrêté à une doctrine moins fragile que

celle qui repose sur des combinaisons si fugitives. Ici il s'arrêta comme s'il avait craint, en en disant davantage, de profaner le sanctuaire qu'il avait élevé à son culte, et cet homme adroit et exalté à la fois, qu'on venait de voir employer les termes d'une science qu'il regardait comme secondaire et dont il ne se servait que pour arriver à un but secret, ce diplomate rusé rentra en frémissant dans l'abîme de sa pensée au moment où il jugea que ses paroles dévoilaient un repli de son cœur. Toutefois cette impression fut passagère; mais s'il retrouva bientôt son calme apparent, ce fut en vain qu'il essaya de détourner la conversation; le mobile véritable de Magdalena était même échappé à sa curieuse observation.

— Nous savons, don Mathias, dit-elle, tout ce que l'on raconte de vos mystérieuses études, et plus on est convaincu de votre science, plus vous devez trouver naturel l'effroi qu'inspirent certaines paroles quand il s'agit de ceux qu'on honore.

M. de Kleist s'était attendu à peu près à cette remarque, et il avait compté davantage sur la pénétration de son regard que sur elle pour lire,

comme il disait quelquefois, une des pages de ce cœur. Il résolut de mettre à profit son indiscrétion et il reprit avec son dédain apparent pour toutes les sciences cachées, une conversation qu'il fallait renouer adroitement.

— Je serais réellement fâché, Madame, que quelques paroles dites à peu près au hasard et après un bien rapide examen du ciel, eussent porté quelque trouble en votre âme. Quand j'aurais eu le temps de la dresser, une table généthliaque n'aurait toute sa valeur que si on trouvait le loisir d'y apporter toutes les forces de la méditation et tous les moyens de la science. J'ai cru lire dans l'assemblage des astres; en ce moment sa physionomie cachait la passion sous le mystère; j'ai cru lire, dis-je, parmi plusieurs événemens prochains une grande catastrophe qui changerait peut-être ma destinée, et je n'ai pu contenir l'ardente pensée qui bouillonne toujours en moi. Oh! si le ciel, qui m'a donné la volonté des choses difficiles, donnait à un autre cœur le désir de contempler cette âme sans repos, qui a dévoré toute sa part de la vie terrestre et qui en veut conquérir une autre; une telle, ajouta-

t-il à voix basse, que le ciel l'envierait à notre monde de poussière, à ce monde dont les misérables passions et les pitoyables plaisirs nous font honte dès que nous y songeons sérieusement! Je ferais vivre une telle âme d'une vie qu'elle ne peut pas soupçonner; elle saurait ce que Dieu pouvait et ce qu'il n'a pas donné. Une femme comme je la rêve, continua-t-il en jetant sur Magdalena un de ses regards prompts et sûrs, une femme qui aurait goûté cette vie nouvelle ne voudrait plus d'autre espérance que de la continuer. C'est une vie audacieuse et qui ne se repose jamais; Dieu l'accorde à celui qui la devine, et l'éternel mystère rayonne dans son sein... Mais pardonnez, Dona, pardonnez-moi de vous dire un tel songe, car c'en est un sans doute, comme les rêveries que vous m'avez contraint à vous débiter et qui n'ont peut-être pas d'autre valeur que celle qui attache une âme gênée sur la terre et peut-être encore à l'étroit en cherchant dans les cieux.

— Vous avez raison, M. de Kleist; c'est un songe, reprit Magdalena avec un sourire qui cachait mal les divers sentimens dont elle était bouleversée en ce moment. Son esprit était tel-

lement préoccupé par le discours de cet étrange personnage, qu'elle ne savait ce qu'elle devait croire, de son exaltation sincère ou de son dédain affecté pour les recherches occultes. Elle reprit avec un nouveau sourire. Mais votre langage est bien ancien; c'est presque celui qui fut tenu par le serpent au père des hommes quand il goûta le fruit du mal et du bien. Pour nous, à qui Dieu a fait un univers que nous ne pouvons pas franchir, si cela avait quelque vérité, nous verrions avec douleur de tels orages, et nous ferions des vœux pour que les âmes qui s'y abandonnent trouvent le repos ou cherchent ailleurs un port.

Le marquis, dont la figure avait repris toute sa froide tristesse, allait répliquer quand le comte Joam s'avança vers la litière et lui désigna une croix de pierre qui s'élevait dans la campagne.

— Tenez, Madame, voici un signe qui doit dissiper vos inquiétudes pour l'avenir du Portugal. C'est ici où, du temps d'Henriquez, deux cents chevaliers portugais taillèrent en pièces

trois mille Maures qui retournaient chargés de nos honteux tributs.

Pendant qu'il parlait ainsi et que Magdalena, penchée en dehors de la litière, regardait à la lueur des flambeaux ce lieu célèbre par la tradition, les yeux de M. de Kleist, qui affectait de parcourir encore toute la voûte du ciel, s'abaissèrent de nouveau sur le comte don Joam et se reportèrent avec une froide tranquillité sur sa femme. La comtesse fit d'inutiles efforts pour se débarrasser de ce regard continuellement tourné vers elle; elle le retrouvait toujours dirigé de son côté, et bientôt il lui sembla que, pareil à ces étoiles dont la lumière descendait si tristement, il contenait tous les secrets de sa destinée. En vain essayait-elle de prendre part à ces souvenirs héroïques que les lieux rappelaient au comte, en vain changeait-elle de position pour se livrer à un moment de repos, comme la lumière errante du ciel, le feu sinistre de cette âme planait toujours sur elle. Il lui sembla bientôt qu'il pénétrait les moindres mouvemens de sa pensée, qu'il en devinait les détours, qu'il en paralysait la volonté. Quant à la jeune

Arabe, M. de Kleist n'avait pas besoin d'exercer ainsi sa mystérieuse influence pour conserver sur elle un pouvoir qui devenait nécessaire à ses projets. Pleine d'admiration et de respect pour cet homme qu'elle avait vu autrefois si vénéré dans sa tribu, on eût dit qu'elle contemplait en lui un de ces êtres auxquels les mobiles imaginations de l'Orient donnent des formes si diverses et une si capricieuse destination. A voir ses grands yeux noirs se baisser tout à coup avec respect quand le marquis s'approchait d'elle, puis se relever avec la plus vive expression de curiosité, pendant qu'il parlait et qu'elle cherchait à démêler ce que signifiaient ses paroles, on eût pu imaginer qu'elle se croyait en présence d'un de ces hôtes du Badiattal Ginn, le lieu si redouté que les Arabes appellent le Désert des Génies, et où ils disent qu'on se sert encore du langage que les Bialbans, ces peuples antérieurs au premier homme, parlaient entre eux et répétaient à Dieu.

Tel était cependant le dévouement absolu qu'elle avait pour Magdalena, et en même temps son ardent désir de voir se dissiper un profond chagrin

qui lui semblait devoir miner sourdement la vie de sa maîtresse, qu'elle se sentait prête à obéir aux moindres ordres de cet homme dont le genre de pouvoir ne s'expliquait pas complètement pour elle. Bien donc qu'elle ne sût pas à quoi s'en tenir sur son compte, elle s'était accoutumée dès l'enfance à le regarder comme un être privilégié dont il était difficile de deviner les attributions, mais qui participait à tous les mystères que les habitans du désert racontent souvent entre eux. Dans l'Orient comme en Europe, mille bruits étranges avaient couru sur M. de Kleist; on en avait fait tour à tour un alchimiste heureux, un savant parcourant le monde pour trouver de nouveaux secrets; mais, bien loin de diminuer son pouvoir en en faisant seulement un médecin habile ou un voyageur curieux, l'imagination naïve de la jeune Arabe allait jusqu'à le revêtir du pouvoir qu'on accorde à quelques disciples de la doctrine cachée du grand Soleyman. Si l'on ajoute à cela les nombreux souvenirs de l'enfance, si l'on y joint le sentiment de la reconnaissance, on devinera mieux dans quelle disposition d'esprit elle se trouvait. A cette époque,

les relations de la Péninsule avec l'Afrique étaient nombreuses et l'Espagne y cherchait même un reste éteint de science, un souvenir presque effacé. Quelques années auparavant, grâce à la variété de ses études, le marquis de Kleist, qui voyageait sous le nom de Cid Aral, avait sauvé le père de Leïla d'une maladie que tous les médecins juifs de Fez regardaient comme mortelle. Cette cure, unie au goût ardent que l'étranger montrait pour de secrètes investigations, l'avait mis en tel renom dans la tribu de Zeglib, qu'on oubliait sa qualité douteuse de renégat; car il avait jugé à propos de changer de religion, pour ne s'occuper que de sa science et de sa fastueuse générosité. En ce temps, les tribus errantes qui parcouraient le pays de Fez, surnommé le dernier Occident, étaient bien différentes de ce qu'elles sont devenues: fréquentées par les plus habiles rabbins des pays orientaux, servant fréquemment de refuge aux restes exilés des Maures, qui avaient illustré l'Andalousie, elles offraient le spectacle étrange de l'amour pour la vie nomade uni à tous les mystères d'une haute contemplation. Les sciences hermétiques

y étaient cultivées, et, si l'on en croit quelques auteurs, c'était là seulement qu'on pouvait encore trouver quelques uns de ces traités inappréciables que les savans de Grenade avaient emportés en fuyant. Au lieu donc de la sauvage ignorance qui caractérise maintenant ces tribus, le désert se peuplait pour elles de mille splendeurs inconnues : les fugitifs y avaient apporté leurs souvenirs, les vieillards y conservaient leur poésie; la langue arabe s'y était maintenue dans toute sa brillante pureté et elle y interprétait les mystères d'une science maintenant oubliée. Il n'est donc pas étonnant que chez ces tribus, où l'on possédait encore *l'Assoul al tabir* et le *Cash afrar*, on eût quelque vénération pour un homme qui s'enquérait surtout de leurs secrets et qui ne craignait pas de supporter les privations qu'on endure sous la tente pour dérober à la tradition mourante quelques uns de ceux qu'on n'avait point écrits. Élevée par un scheik dépositaire de ces grands souvenirs à demi éteints, bercée dans son enfance par mille récits merveilleux, la jeune Leïla passait sa vie à en exalter sa pensée; son imagination créait

vaguement des êtres intermédiaires entre les hommes et les génies. Combien de fois, en effet, ne l'avait-on pas vue, quand elle était encore enfant, rester de longues heures à la citerne du désert jusqu'à ce que le soleil, jetant à l'horizon ses derniers rayons l'environnât de reflets enflammés qu'elle appelait le jour du Ginnistan. Si quelque vautour fuyait, en étalant ses grandes ailes noires, sur un nuage de feu, il lui semblait que les Gefr allaient commencer leur hideux sabbat; et, quoiqu'elle aimât sa terreur, elle se voilait de ses longs cheveux; ou bien, si la lueur moins vive colorait doucement le désert, elle se prenait à danser devant les palmiers pour honorer les doux génies qui font des noces aux fleurs avant de regagner leur patrie. Alors, si l'étranger qu'on avait nommé Cid Aral venait à passer devant elle, accourant de quelque horizon lointain, si le beau cheval qu'il montait écumait de sueur et que sa crinière flottante fût blanchie de poussière, elle présentait au coursier sa belle cruche de terre toute remplie d'une eau limpide, et elle ne manquait pas de demander à Cid Aral ce qu'on voyait derrière cette barre

lumineuse où le soleil dorait le monde des Bialbans; et puis, lorsque l'étranger se prenait à sourire, qu'il se tournait à son tour vers le soleil couchant et que sa pâle figure se colorait des feux mourans, elle n'osait plus attendre sa réponse : enfant qu'elle était, il la voyait se cacher le visage dans ses mains. Ces souvenirs étaient déjà bien loin du marquis de Kleist, mais, à mesure qu'il considérait Leïla Mariam, ils revenaient à sa pensée. Plus d'une fois déjà, durant la route, son regard s'était adressé à elle et il avait pu s'apercevoir de toute l'influence qu'il pourrait exercer sur la jeune fille. Dès lors il l'avait réservée à l'accomplissement d'un projet difficile, au dénouement d'une résolution dont lui seul tenait le fil et dont nulle âme vivante n'aurait pu être instruit.

Quelle que fût la préoccupation active des divers personnages dont nous venons de parler, un grand silence ne tarda pas à succéder parmi eux à la conversation qui venait d'avoir lieu. A la grande satisfaction de Magdalena, don Joam rapprocha son cheval de celui du marquis, et, obéissant comme à leur insu au calme de

ces campagnes, ils commencèrent à chevaucher l'un à côté de l'autre sans s'adresser d'autres paroles que ces mots de simple courtoisie dont l'échange est assez insignifiant pour ne troubler aucune sérieuse réflexion. Du reste, hormis les souvenirs guerriers qui l'animaient, la route, mieux éclairée en ce moment par la lune, n'offrait guère de distractions à leurs idées. C'était un de ces âpres paysages comme on en rencontre souvent dans les plus belles contrées du midi; une longue suite de collines arides bornait l'horizon, et l'œil cherchait au-delà les riantes vallées que promettaient le ciel et quelquefois le bruit lointain d'un torrent. En un mot, c'était une de ces tristes Oasis qu'entoure la terre fleurie des orangers et qu'elle réserve aux vieux souvenirs. Quelquefois un gracieux palmier élevait sa tête riante au dessus de la verdure douteuse de quelques rares oliviers, puis bientôt un petit chêne vert, au tronc noueux et rabougri, lui succédait dans quelque anfractuosité de rocher tandis que le tamarys, qui l'inondait de son feuillage, se penchait tristement vers le sable sillonné par un faible

cours d'eau. La nature fait croître partout quelques uns de ces arbres qui vont aux tristesses de la terre, le bouleau dans les forêts du Nord, le saule au bord de tous les ruisseaux, et celui qui servait au deuil des Hébreux dans les terres arides que la chaleur dessèche ou que la mer a inondées. Du reste, comme dans tous les pays qu'un ardent soleil échauffe, une foule de plantes aromatiques, froissées par les pieds des chevaux, exhalaient ces parfums inconnus au nord, pur encens que la brise ravit à la terre. Mais pendant que Leïla Mariam pouvait un moment se croire dans le pays qu'elle avait quitté et qu'elle se laissait aller vaguement aux rêves que la présence de son hôte avait de nouveau ranimés, tandis peut-être qu'oubliant ses soucis d'esclave elle se jouait dans les splendides souvenirs dont on avait bercé son enfance, une pensée terrible s'emparait de Magdalena et la contraignait malgré elle à porter ses amères prévisions sur l'avenir. Attachée à elle incessamment, brisant ses résolutions les plus saintes, elle empoisonnait jusqu'à ses généreuses espérances. Cette vague prophétie, qui était tombée

sur elle, ces mots, qui n'avaient point été achevés et qui voulaient cependant annoncer un triste événement, toutes ces fausses réticences d'un homme qui passait pour ne jamais regarder vainement dans l'avenir, la jetaient dans un trouble mortel, en ranimant ses craintes religieuses. Elle n'osait plus envisager de sang-froid cette passion cachée qui s'était contentée jusqu'alors dans son muet recueillement d'un avenir étranger aux espoirs du monde. Ramenée invinciblement à faire un sérieux examen de ses plus secrets sentimens, elle frémissait de toutes les émotions que les vagues paroles de cet étranger avaient soulevées dans son cœur. Le reste du voyage s'en ressentit, et, comme si M. de Kleist lui-même eût voulu laisser à ses sinistres explications le loisir d'exercer toute leur puissance, il se contenta d'adresser de temps à autre la parole au comte don Joam et feignit de respecter le repos auquel il supposait, disait-il, que Magdalena avait besoin de se livrer; mais ce silence que d'abord en effet elle avait souhaité, allait si mal à ce qui se passait chez elle intérieurement; il donnait une activité si pénétrante à ses ré-

flexions, qu'elle fut la première à désirer de le voir cesser; ce fut dans cette disposition d'esprit qu'elle adressa d'abord la parole à Leïla Mariam et qu'elle lui fit même sur les croyances de son pays plusieurs questions qui auraient pu exciter la curiosité du marquis. Celui-ci, plus habile que le mauvais ange auquel on l'avait comparé, dédaigna toutefois les ressources que lui offrait le subtil langage dont il s'était d'abord servi; le trait une fois lancé, il se reposa; et, s'il reprit bientôt la parole, il évita de revenir sur le sujet qui avait excité si activement les émotions qu'on n'essayait plus de cacher. Cette fois donc, ses paroles furent assez adroitement ménagées pour ne point diminuer ce qu'il avait fait. Avec toute la politesse de son langage, il varia si habilement les sujets de conversation et, quand il en fut sur le compte de la cour de don Sébastien, il mit un accent si passionné à peindre la beauté des dames portugaises, il exalta si bien aux dépens de l'Espagne les hautes qualités qu'il admirait chez elles; en un mot, il vanta dans des termes si expressifs l'accueil qu'il avait reçu à Lisbonne, qu'on ne retrouva bientôt plus chez

lui que l'homme de cour avec ses mots insinuans, quand on aurait voulu écouter l'ardent disciple d'une science redoutée. Cette lutte active de l'esprit qui succédait à un silence de plusieurs heures fut d'abord favorable à M. de Kleist; mais elle le trompa; le calme momentané que la conversation fit renaître peu à peu dans l'esprit de Magdalena donnait à ses paroles une sorte de bienveillance affectueuse que son orgueil lui fit interpréter aussi favorablement qu'il le pouvait; certains mots qu'il avait entendus dans l'église de Batalha pendant la cérémonie, disparaissaient de sa pensée, et son imagination lui faisait déjà entrevoir l'issue possible d'un projet assez étrange pour qu'il n'eût pu entrer que dans un esprit audacieux et persévérant comme le sien, lorsqu'un simple regard le rejeta bientôt dans une situation d'âme qui allait aussi mal à sa passion qu'à son orgueil.

Il était environ deux heures du matin, et il leur restait encore plusieurs lieues à faire avant de rencontrer l'aldée où devaient se reposer leurs montures, lorsqu'ils entrèrent dans une gorge assez étroite, formée par une suite de

collines arides et entrecoupées de ravins comme on en rencontre si fréquemment dans l'Estramadure portugaise. Un grand bois de mélèzes se prolongeait sur leur droite et ajoutait, par la teinte austère de son feuillage, à l'âpreté du paysage que la lune éclairait tristement, quand ils aperçurent, sortant du bois et encore à quelque distance, deux cavaliers se dirigeant lentement vers la petite ville d'Obidos qui s'écartait de leur route et qu'on distinguait dans l'éloignement à ses murailles blanches et à ses tourelles élevées. Magdalena n'eut point de peine à reconnaître celui qui marchait en avant, soit qu'elle fût peu maîtresse de son trouble, soit que la conversation qu'elle venait d'avoir avec le marquis renouvelât en ce moment mille impressions mal effacées. Son visage pâlit encore et toute sa figure prit une expression qu'elle ne put cacher à M. de Kleist. Plus habile que dona Magdalena à voiler ses émotions intérieures, il ne perdit rien de sa sérénité gracieuse, et si cette subite révélation le blessait dans ce qu'il avait de plus intime, plus il était ulcéré, plus il mit d'habileté à utiliser la nouvelle circon-

stance que le hasard lui présentait pour se rendre complètement le maître d'un secret que Magdalena semblait se cacher à elle-même et qui pouvait arrêter ses plus hardis projets. Le ciel, qui brillait en ce moment de toute sa splendeur, servait merveilleusement l'idée qui s'offrait en ce moment à lui.

— Si je ne me trompe, dit-il, ce jeune cavalier qui marche paisiblement vers la ville voisine est Luiz de Souza.

— C'est lui-même, reprit le comte don Joam. S'il se bat aussi bien qu'il est grand discoureur, il fera merveille en Afrique; mais une langue dorée est de peu de ressource au jour de bataille; c'est une forte épée qu'il faut aux rois vivans et non de belles paroles comme on en a dites à ces rois qui n'ont plus besoin que d'un suaire.

— Et qui peut donner lieu à ce qu'on élève un doute si injurieux sur la bravoure de ce gentilhomme? reprit avec vivacité Magdalena qui, se sentant intérieurement exempte de tout reproche, ne pouvait souffrir qu'on mît en

doute la valeur d'ailleurs bien reconnue d'un homme qu'elle plaçait tellement au dessus des autres. N'a-t-il pas fait déjà ses preuves et n'ont-elles pas été éclatantes? Sa captivité à Tanger est connue de tous, et surtout il me semble que son brillant courage à bord des flottes du roi... Mais elle s'arrêta comme si elle venait d'en trop dire, et le rouge lui monta au front.

— Vous êtes mieux instruite que moi de ces hauts faits, Madame, reprit assez brusquement don Joam, tandis que M. de Kleist, feignant de chercher dans le ciel de nouveaux indices, paraissait inattentif aux dernières phrases de la conversation. Luiz de Souza, continua le comte, ferait bien selon moi d'aller apprendre dans l'Inde ce métier de soldat qu'on sait si mal quand on reste à la cour.

— Il serait sage à lui de ne point aller en Afrique, cependant; et s'il n'y était engagé d'honneur, comme tous les autres gentilshommes, reprit M. de Kleist d'un air tellement indifférent qu'on eût dit qu'il s'agissait d'un homme dont le sort ne lui importait nullement, il ferait bien surtout d'éviter la première affaire... Quel étrange

concours de circonstances! Il dit ces derniers mots presqu'à demi-voix et comme s'il se parlait à lui-même.

— Rêvez-vous par hasard 'astrologie ? dit le comte.

—Je ne puis rien dire de certain; mais, à bien considérer tous les points dans lesquels la lune coupe son écliptique, ce jeune cavalier est voué à une destinée bien étrange; il est de ceux dont le monde aime à raconter la vie comme un funeste exemple des jeux de la fortune. Oh! oui, bien plutôt encore, il est de ceux dont on ne saurait rien dire, parce que leur vie a été trop courte. Voyez-vous cette étoile qui a brillé au dessus de nous dans la moyenne région et qui file maintenant; la voilà éteinte dans les ténèbres, c'est un signe bien funeste si l'on s'en rapporte à la doctrine du bon Trevisan... En ce moment, il tourna les yeux vers Magdalena avec l'intention de lire sur sa physionomie l'impression que venaient de produire ses dernières paroles; mais un nuage intercepta tout à coup les rayons de la lune, tout rentra pour un instant dans l'obscurité, et

si la prédiction de M. de Kleist ne resta pas sans effet sur cette âme déjà troublée, que tout disposait aux sinistres pressentimens, le hasard se joua cette fois de l'habileté du marquis. Il avait enfoncé le trait, mais il ne vit pas la blessure, et le comte Joam, l'ayant raillé sur l'emploi qu'il faisait d'une science, disait-on, peu commune, il fut contraint de continuer avec lui une conversation des plus insignifiantes, qui, à son mortel ennui, continua jusqu'à l'aldée de Cartaxos, où ils devaient s'arrêter. Quant à Luiz de Souza, quelques ordres particuliers du roi l'avaient sans doute contraint à prendre une route différente de celle que suivaient les voyageurs; car, après avoir disparu avec son compagnon derrière une colline, il se dirigea vers l'Océan et ne se montra plus sur la grande route d'Estramadura. Pour eux, après avoir traversé Santarem et Alcoentre, ils s'arrêtèrent à Villa-Nova, qui n'était alors qu'une faible aldée et, après y avoir passé le reste de la nuit, ils se remirent en marche pour Lisbonne où tout retentissait, quand ils arrivèrent du pélerinage de Batalha.

VII.

Notre siècle a la prétention de juger les autres siècles, d'expliquer leurs passions, de sonder leur volonté et de deviner jusqu'à ces mobiles impressions, voix secrètes des âges qui s'éteignent avec eux; mais ne sommes-nous pas souvent comme ces vieillards que la science a fatigués, qui contemplent froidement l'ardente jeunesse, qui la jugent sans pénétrer sa foi, ses croyances; souriant aux fragiles espérances, s'arrêtant dédaigneusement devant les belles illusions,

regardant l'enthousiasme comme l'éternel mensonge de Dieu aux hommes dont il se joue? Et cependant, pour bien comprendre les âges qui ont fini, pour deviner les âges qui viendront, il faut évoquer les croyances dans leur intimité passionnée, il faut s'éclairer à cette haute et invisible intelligence qui vivifia certains esprits. A la fin de ce grand siècle, posé entre le moyen âge et les futures destinées du monde, les hommes, déjà riches du temps écoulé, enthousiastes de l'avenir, eurent quelques années d'une vie ardente, merveilleuse, pleine de sève et de force, qui ne s'est renouvelée dans aucun âge. De quelque côté qu'on portât ses regards, le spectacle était sublime; Dieu parlait dans le passé, Dieu parlait dans l'avenir, il donnait des mondes nouveaux, il découvrait la source des sciences, et les esprits impétueux, novateurs, s'abreuvaient à ces sources cachées; l'infini se mêlait à la vérité, et, si ravis de ce qu'ils voyaient chaque jour, emportés par les désirs d'une pensée qui ne pouvait se rassasier, ils expliquaient trop souvent les merveilles de la terre en planant trop haut dans les cieux, vous les voyiez tout à

coup descendre de ces hauteurs; aigles sans repos, ils roulaient jusque dans l'abîme, ils allaient chercher le mystère dans les ténèbres où il reste voilé. Du reste l'ignoble sorcellerie commençait à être abandonnée au peuple, l'alchimie sincère n'occupait plus que quelques esprits laborieux, et cependant une immense illusion apparaît au fond de ce siècle sans que nul ait osé l'expliquer.

Quelles que soient donc les idées qu'on s'est formées jusqu'à présent sur un personnage mystérieux de cette histoire, quelle que puisse être l'impression qu'elle a causée, il fallait, pour le faire comprendre, esquisser plus largement peut-être l'esprit qui anima son temps. Une lettre intime, une confidence demi-sincère faite à un ami, quelques jours après sa visite au monastère, parurent plus tard pouvoir le faire juger.

« Ludovic Sforce, qu'avez-vous pensé de moi, si vous avez pensé à moi, et si vous avez réfléchi que j'avais eu le temps de répondre à vos deux lettres datées de Pise? Ah! mon très-digne seigneur et ami, que n'êtes-vous ici pour me tenir quelque sage discours! Cette tristesse furieuse,

comme vous appeliez les noires hypocondres qui minent mon âme, cette tristesse furieuse, qui m'entraîne d'un pays à un autre pays, sans me laisser non plus de repos qu'au juif cherchant son trésor, va me conduire au pays des Maures. Mon honneur de gentilhomme y est engagé, et l'honneur est la seule croyance qui me reste. Vous avez dû souvent vous en apercevoir; je suis homme de peu de foi, de peu d'espérance et aussi de bien peu de crainte. Si je craignais quelque chose, peut-être n'irais-je pas me perdant comme je le fais en un abîme d'études sans origine et sans fin. Vous, l'ami du docte Goclenius, que tout le monde compare à Mirandole, vous serez peut-être surpris de mon audace; mais ma pensée hautaine s'est logée encore plus haut que la leur et je viens aujourd'hui vous demander un grand service qui dépend à peu près de vous. Écoutez-moi: pour la discrétion, vous êtes gentilhomme de Florence, ennemi du vulgaire, homme de la science, sachant qu'il faut taire certains secrets trop forts pour les hommes d'école; de ce côté, je ne crains rien.

« Du reste, ce que je vais vous dire, Ludovic

Sforce, contient en partie ce que vous m'avez demandé si souvent, le secret de mon âpre tristesse et peut-être vous consolera de ne pas avoir encore deviné ce qu'on peut savoir de certaines doctrines. Allez, il y a un plus grand malheur que cela.

« Vous savez que je suis descendant du roi Mathias Corvin et que mon lignage est de haute renommée. Je vous dis ceci, non par sot orgueil, mais pour mieux vous expliquer de quelle façon je m'inclinai au mystère. Vous savez encore comment nous avons étudié ensemble les hautes sciences et belles-lettres à l'Université de Pise; il y a de cela vingt ans. Vous vous êtes contenté, homme de raison et de cœur, de défricher laborieusement le champ des sciences terrestres. Ce que Dieu dit chaque jour à chaque homme vous a suffi; moi, vous le savez encore, j'ai élevé plus haut ma fantaisie, j'ai voulu savoir les choses d'autre lieu. Vous rappelez-vous que, lorsque le grand Suavius, le commentateur de Paracelse, passa par notre Université, son œil farouche, c'était presque un œil d'enfer, vous effraya, et que moi, tout jeune écolier, il m'attira au grand

chagrin de nos doctes professeurs! J'allai voir le docteur, je causai long-temps avec lui, croyant, enfant que j'étais, qu'il allait me révéler quelque grand secret de magie. Il était fort soucieux et peu communicatif, vous ne l'ignorez pas. Quand je lui eus parlé des belles sciences occultes qui lui ont donné si haute renommée et que je m'enquis surtout des astrologues de son pays, il se prit à rire et me dit : Mon enfant, possible, ne savez-vous pas qu'il y a toujours quelque chose à dire aux pronostics de ces espions du ciel? J'en sais d'autres; mais dire tels secrets à qui n'a point étudié, ce serait vrai blasphême, et dommage du génie qui les trouve en se consumant. Travaillez, et, dans quelque demi-siècle, vous saurez peut-être ce qui m'a fait blémir avant l'âge comme un fils du temps, et ce qui m'a enlevé par labeur tout le plus beau des songes d'une vie d'homme. Travaillez, mon fils, la matière est haute et profonde et vous pourrez blanchir comme nous avant de l'avoir épuisée.

« Toute la faveur qu'il me fit ce fut de me donner les livres de Roger Bacon, du grand Raymond Lulle, du fougueux Cardan et ceux

aussi de l'immortel docteur qu'il avait commenté, réchauffant cette âme morte, ainsi qu'il le disait lui-même, de sa vie et de son sang, comme une mère s'épuise pour son enfant ou mieux comme un enfant meurt pour son père ; et, après m'avoir regardé attentivement en la physionomie, il sourit de l'œil et joignit aux œuvres du divin Paracelse un billet écrit en lettres arabiques qu'il scella de son scel constellé, disant que le seing ne devait être regardé qu'au bout de douze ans accomplis, et ajoutant de sa meilleure voix. — « Possible, trouverez-vous ce que tant d'autres ont cherché.

« Vous vous rappelez, Ludovic, mon seigneur et ami, qu'en l'Université de Pise, j'avais quelque renom de savoir et que, quand il y avait en mon cœur fantaisie soutenue de travail, j'étonnais les bons maîtres eux-mêmes qui croyaient que le maudit se mêlait toujours un peu de moi à cause, me disait-on quelquefois, des prédictions qui avaient été faites au roi Corvin par ses astrologues. Au vrai, je ne sais si l'ennemi du genre humain daigna se mêler de mes affaires, lui qui en a tant et de pressées, mais les livres

de Suavius et ceux de bien d'autres, je les lus, je les dévorai, je m'en incorporai la substance, j'en devinai les plus secrètes divisions, je dégageai le sens prétendu de l'énigme, et, au bout de cinq années de travaux amaigrissans, je pus dire absurde, absurde et faux; et malgré cela ma pensée était tout éclairée d'un autre savoir que celui qu'ils m'avaient offert à deviner. J'en trouvai l'origine par de-là les siècles chrétiens; c'était un rayon de soleil qui ranimait pour moi les temps.

« A vous, qui aimez les belles divisions méthodiques, les fines élucubrations de la digne Université, je vous dirai volontiers comment je procédai pour étudier tout ce fatras de vieille science cachée dont ils font tant de bruit et qui m'a assez coûté de labeur pour que j'aie le droit d'en parler; mais, fors le dédain, que vous en dire? Il y a bien plus haut que tout cela.

« Je lus d'abord les livres de l'antiquité, je pâlis à loisir sur les merveilleuses histoires de la sybile Cumane, de la forêt retentissante de Dodone

je m'ébahis aux oracles du divin Apollon, ne négligeant pour cela ni les poulets des auspices, ni le bâton des augures. Je ne riais pas alors comme le vieux Cicéron; mais ces gens toutefois ne me semblèrent jamais forts; il fallait qu'ils fussent bien petits en leur science; ils tombaient devant un seul regard de Jésus et délaissaient les royaumes de l'avenir pour n'avoir rien su deviner. Cependant, au milieu de ces ténèbres, l'auréole de Pythagore brillait comme un soleil, et ce n'était toutefois qu'un faible reflet d'Orient; la science divine des nombres m'enchanta de son harmonie; je roulai magnifiquement dans les sphères! Hélas! je ne pénétrais rien, un rayon de la *Karrer kalf* [1] suffisait pour m'éblouir. Alors je redescendis sagement vers la terre, procédant droitement par analyse et conduit par de beaux traités... Mais, dès ce temps, j'avais vu loin, j'avais gravi trop haut. La chiromancie du docte Aristote me faisait déjà sourire, et je trouvais blafard le regard du divin Platon. Cependant la nécromancie des Hébreux m'arrêta

[1] La magie islandaise.

et me semble encore aujourd'hui chose bien moins pitoyable que les rêveries de la Grèce, quoiqu'un pauvre lunettier de nos jours puisse évoquer Samuel avec ses verres ardens. Mais, au milieu de cette antiquité poudreuse, sans doute que j'étais encore trop faible de savoir, car ma pensée se brisait toujours devant les portes hermétiques des philosophes égyptiens. J'y gagnai du moins ce bénéfice, que mon désir frémit de l'obstacle et qu'il résolut de le sonder.

« Mais je n'en étais point là, l'arbre des sciences occultes a tant de branches qui verdoient! Que vous dirai-je de mes autres études? Quand j'arrivai, j'abordai tout; je dédaignai cependant de m'embourber dans l'ignoble cloaque de la sorcellerie; et, tout au contraire, mon âme fut bientôt emportée dans ces hautes régions de feu où fleurissent les belles espérances. Je souriais déjà aux anges que j'entendais et ils me montrèrent la vallée des Songes. C'est là que je me reposai et que je trouvai une origine au voyage que j'avais entrepris.

« Je l'avouerai donc en réelle humilité, mon

esprit, qui cherchait toujours quelque correspondance entre le ciel et la terre, crut avoir trouvé une route en s'égarant comme les premiers hommes dans les demi-ténèbres de l'onéïromancie; mais je me fatiguai promptement de cette divination de la nuit, aussi vaine que ses ténèbres. Évoquer de l'éternel sommeil les générations pour leur faire dire l'avenir à celui qui ne savait pas même alors le passé me parut un songe plus vain encore. Je cessai d'écouter ce soupir de l'antiquité et je me mis à étudier pendant quelque temps l'art positif qui dit les vrais mystères de la mort.

« Malgré ce que m'avait dit Suavius, de trop grands maîtres, de trop hautes renommées avaient essayé de lire les secrets de Dieu dans le ciel, pour que mon regard ne se laissât pas éblouir par ces caractères de diamans attachés à l'impérissable voûte, comme une brillante épitaphe tracée d'avance à l'entrée de la voie douloureuse que parcoure le genre humain. Pourquoi ne l'avouerais-je point maintenant? Je m'égarai pendant trois longues années dans les douze maisons du Soleil. Cette route était belle et tout

me semblait de fange après avoir quitté les portiques lumineux. A la fin je répétai ce que m'avait dit le vieux maître : c'est encore un frêle savoir que celui des espions du ciel; et je m'irritai de ce que mes soupirs allaient se briser ainsi aux pieds de Dieu. Cependant cette science divine m'initia à des secrets divins, je compris mieux l'Orient, j'entendis plus clairement les paroles qui avaient fait jaillir la création; je fus surtout moins étonné de toutes ces choses de notre monde qui font crier miracle et qu'on admire stupidement. Qu'est-ce, pour une âme qui a lutté dans le ciel, que les vapeurs fantastiques de l'aéromancie? Toutefois j'y donnai un jour. Que pouvaient dire à mes yeux éblouis les longs sillons de fumée dont parle le divin Homère, et ces jets errans de feu qui instruisaient l'antiquité? La lékanomancie, que j'essayai par souvenir, ne m'en apprit pas plus que ces deux sciences qui sont sœurs. Quelques livres parlent aussi des secrets cachés dans les eaux; mais, quand toutes les vagues de l'Océan ne suffisaient pas à ma curiosité, quand je passais des mois entiers à sillonner le monde, qu'aurais-je

fait de cette coupe fragile où l'anneau d'une femme ne se balançait pas encore pour moi?

J'avais étudié tous les élémens, j'avais vraiment contemplé la terre et les cieux, j'étais en veille le jour et en veille durant la nuit, je m'étais abaissé quelquefois; mon regard avait bien voulu pénétrer jusqu'aux vulgaires secrets des trois magies. Je me pris à étudier l'homme, l'homme microcosme, l'homme petit monde, comme disent ces blêmes philosophes qui se sentent tout joyeux de la définition; mais les rides du front me firent détourner la tête et je fus honteux de ces basses intelligences. Vous sentez bien que si la métoposcopie ne m'avait présenté qu'un secret vulgaire, je dus être sur le point de dédaigner cette doctrine de Bohémiens que l'on abandonne aux femmes et qui sera bientôt délaissée; toutefois Cardan s'en était occupé, et je suivis encore avec admiration le vieux maître. Un an me suffit pour devenir disciple de la chiromancie, un an encore pour joindre cette science à celle des astrologues.

« Je vous fais grâce de toutes les misères qui

m'occupèrent le temps d'un sourire, et de ces bluettes de bonnes femmes, que nos épais savans n'osent pas toujours condamner, tant ils savent le merveilleux de toutes choses et le fin de tous les secrets. Autant vaut le fruit d'une feuille de figuier et celui d'une feuille de rose, qui servent encore à deviner; autant vaut la coque fragile d'un œuf, l'albumine qui les fait rêver. Vous m'avez vu à Florence pendant que je sondais Trevisan; vous m'avez demandé en souriant ce que je faisais de *la tourbe des philosophes* et du *traité d'Artephius;* vous avez poussé avec dédain le *Pymandre* et la *table d'émeraude*. Soyez tranquille, mon Seigneur et ami, je ne désespère point de voir les hommes faire de l'or, je les crois assez fous pour prolonger leur vie; mais ce n'est point le mystère que je cherche, non, ce n'est point là mon secret.

« Si j'ai dédaigné le grand-œuvre et si je ne comprends plus maintenant comment le meilleur de mon temps s'est passé en choses d'astrologie, tous ces rêves m'ont conduit à la porte du temple, et mes yeux en sont tout éblouis!... Vous saurez, Ludovic..... Mais maintenant il me

faut servir. Ce sont des livres que je vous demande aujourd'hui, ce sont des livres que Florence possède et que l'Italie entière doit admirer. Vous êtes lié avec les héritiers des princes de Mirandole; ne vous embarrassez pas de ce que diront les cardinaux qui ont condamné leur père, et tâchez de me faire tirer copie de leurs manuscrits précieux. Je vois le seuil, vous dis-je! L'insaisissable peut être saisi; il faut qu'on dise : Celui-là est un homme puissant et non pas un misérable songeur.

« Adieu, croyez en moi. »

Ici cette longue lettre finissait et elle avait été scellée avec soin aussitôt qu'elle avait été écrite; mais, le lendemain, le marquis de Kleist l'ouvrit et il y ajouta ce qu'on va lire :

« Aujourd'hui je veux vous parler d'une autre initiation, de celle que vous jugiez si difficile, de celle de mon cœur. Vous rappelez-vous, mon Seigneur et ami, qu'à Venise, à Venise, cette terre d'ardentes voluptés, où toutes les têtes

bouillonnaient de folies amoureuses, où vous ne viviez, vous, grave censeur, que de duels et de chants passionnés, vous rappelez-vous que ma fierté, assez froide et presque toujours dédaigneuse de plaisirs, était passée en proverbe. Les honnêtes pères me citaient comme un modèle de retenue auprès des dames du Rialto, le seigneur de Villamont, ce Français aventureux devenu célèbre, ne cessait de s'ébahir comment je pouvais ainsi résister à ces beaux cheveux blonds qui s'élevaient au devant du front en cornes gentiment tressées et longues de près d'un demi pied; et lui qui revenait d'Orient, disait : Ce sont divines antilopes et gazelles de ce pays. Puis il faisait deux lieues pour apercevoir ces blanches épaules qu'un voile de crêpe enveloppe et qu'il ne cache jamais, ces beaux seins toujours découverts au blâme du reste de l'Italie!... On le voyait, tout en adoration, suivre ces hauts patins, couverts de cuir doré, qui contraignent vos belles *donne*, toutes dolentes, à s'appuyer sur un page. Moi je n'avais d'autre plaisir que de vous donner de splendides festins, puis d'étaler le luxe de ma gondole et le faste de mon palais;

car, à cette époque, Ludovic, j'aimais mieux être envié qu'aimé, et plus me plaisait le tourbillon qui venait me prendre, que celui qu'il fallait chercher. Vous rappelez-vous, mon Seigneur, que vous disiez en ce temps : Laissez, laissez, ce n'est point un volcan de notre chaude Italie, couvert de pampres joyeux et qui jette son feu au milieu des fleurs. Les froides montagnes du nord sont couvertes de neige souvent pendant deux saisons ; malgré la glace, leur tête fume et leurs torrens de lave sont bientôt plus terribles que ceux de Naples ou de l'Etna. Puis vous chantiez gaîment une villanella aux beaux yeux qui devaient allumer le volcan du nord.

Eh bien! mon ami, ce que n'ont pu faire les femmes de Venise, de Milan et de Rome, une Portugaise a su le faire. Je ne sais comment vous dire cette autre passion qui va peut-être vous faire sourire, vous, dit-on, qui commencez à vous calmer. Cet amour ne fait que de naître, et il le dispute déjà à la soif dévorante de la science ou plutôt il s'y unit. Mon âme en a gagné tout à coup double puissance. Le volcan déborde, mais c'est toujours sur des

flancs de neige, dans la nuit, durant les demi-ténèbres... Il manquait quelque chose à mon énergie de volonté; je la sens ardente maintenant. Cependant, voyez-vous, Ludovic Sforce, elle est à un autre, et, comme je me suis donné tout entier, il faut que je l'aie tout entière aussi. De la patience, j'en aurai pour l'amour comme j'en ai eu pour sonder la triple enveloppe d'Hermès, pour ouvrir un à un les fruits trompeurs de la science qui ne laissaient bien souvent que cendres où je cherchais l'espoir. Hommes de joie et de plaisirs, vous qui vous regardez comme bien amoureux parce que vous avez rallumé votre ardeur mobile à mille regards qui s'éteindront, vous ne vous doutez pas de ce que c'est qu'un amour qui a mis quinze ans à venir; car ici j'ai réputation d'admirations flottantes et de galanteries; mais si je n'ai pas voulu qu'on parlât de mon humeur indifférente, nul ne saurait prouver que j'aie encore aimé; et puis, voyez-vous, cet amour est salutaire; il me manquait, il me complète, il me donnera la force d'accomplir.

« Oh! vous ne savez pas aussi ce que sont

les femmes Portugaises! Vous, folâtre, qui ne comptez les plaisirs que par le nombre, et qui ne sentez près de vos enjouées Florentines que les désirs sans les tourmens! Oh! les belles *done* de Lisbonne sont riantes et orgueilleuses à la fois, comme des filles de doge; elles promettent avec un sourire et vous laissent gémir sans qu'on puisse espérer. J'en ai vu de jeunes, de belles, de dédaigneuses, qui faisaient honte ainsi d'un amour qu'elles ne partageaient point, quoique l'ayant allumé. Mais patience, pour cueillir une de ces belles fleurs, nées entre l'Europe et l'Afrique et qui portent les parfums de ces deux pays, qu'importe le temps! Je l'ai remarqué aussi, c'est que l'amour des Portugaises a quelque chose d'héroïque, comme chez les hommes l'amour des combats; il leur faut de hautes pensées et de grandes actions, et l'on est sûr alors de trouver en elles ce dévouement d'ardeur qui va à des conquérans de royaume et à des destructeurs de nations. J'irai donc me battre au royaume de Fez, quand même je n'y serais pas engagé. Je suivrai le digne baron de Thumberg qui commande la division allemande

et qui ne s'attend pas peut-être à toute ma fougue de soldat. Ah! noble Seigneur, si vous aviez vu ce que j'ai vu il y a trois jours! Ni les magnificences de la seigneurie suivant le doge, quand il va épouser la mer, ni la pompe pontificale quand on exhume un corps de saint, ni ce que nous vîmes en la chapelle du Presepio, lorsque le pape fit un cardinal, rien ne peut vous donner une idée de ce qui s'est passé au grand couvent de Batalha. Des corps de roi dépouillés du suaire, et un jeune roi, paré de sa jeunesse, qui venait s'humilier devant cette poussière! Ce n'est que chez les Portugais qu'il se passe de semblables choses : il n'y a que chez cette nation de géans, mal à l'aise dans son bois d'orangers; mais vous ne me comprenez point. Eh bien! je vais vous dire en deux mots ce qu'on ne croira ni en France ni en Italie. Don Sébastien a fait tirer ses ancêtres de la tombe, il leur a parlé en présence de la cour, et tout cela pour sanctifier son épée. J'ai assisté à cette imposante cérémonie, et, pour dire la vérité, j'y étais venu avec le sourire sur les lèvres et la moquerie dans l'âme; et, malgré moi, l'enthousiasme m'a

gagné, tant c'était un spectacle digne de gens de cœur. Ah! si vous aviez vu la belle dona parée à l'Andalouse et reflétant dans sa beauté sérieuse ce qu'elle était si avide d'entendre! Je l'ai bien senti, si elle était muette en son silence religieux, c'est que l'amour du magnanime creusait son âme et qu'il se passait en elle quelque chose de sur-humain. Deux fois mes yeux se sont détournés d'elle et j'ai compris ce qui avait toujours été caché pour moi ; la révérence aux choses saintes, le respect aux lieux sacrés. Je ne sais si ce que je cherchais en d'autres momens dans ses regards était indigne d'elle, mais quand par hasard elle me regardait, j'éprouvais quelque chose de semblable à ce que je n'ai senti qu'une fois près de cette improvisatrice de Florence qui parla du mauvais ange comme si elle était ivre de génie! Baissez les yeux, me dites-vous en souriant... Mais il faut qu'il y ait en cette femme quelque chose de plus beau encore que la poésie... Eh bien! je l'ai brisée, je lui ai jeté silencieusement un trait d'angoisse qui doit changer tout son être, comme un de ces mauvais songes faits dans une nuit labo-

rieuse et qu'on n'ose jamais raconter, bien qu'ils troublent désormais votre vie.

« Là, messer Mathias, allez-vous me dire, il ne manque plus que la jalousie; vous êtes pris sérieusement. Vous vous trompez, je crois, car mon amour n'est pas comme celui des autres hommes; seulement, et je veux bien l'avouer à vous tout seul, l'envie m'a pris pour la première fois, moi qui ai toujours été envié. Je vous dirai comment.

« Il y a en cette cour un jeune chevalier de faible apparence, parlant peu aux dames, encore moins aux seigneurs, estimé de tous cependant quoique son sourire triste s'adresse rarement à un ami. Ce jeune homme, on le nomme Luiz de Souza, et j'ai cru long-temps que c'était un de ces hommes pâles de cœur, pâles de courage, pâles d'esprit, qu'on tolère toujours et qu'on aime quelquefois, parce qu'ils ne font pas ombrage et que leurs bonnes manières d'hommes de cour leur font trouver entrée partout. Eh bien, ce qui arrive si rarement, mon premier coup d'œil m'a trompé; celui-là a, je crois, un démon

caché dans son cœur et qui parle pour lui, car c'est lui qui avait été chargé de faire le panégyrique des rois, et, je le sentais bien, sa voix charma tout d'abord, comme une voix égarée de Virgile, comme un chant inattendu de gloire et de combats. Ce jeune homme, moi je le déteste bien plus encore que les autres ne peuvent l'admirer. Je vous raconterai un jour cela bien plus longuement, mais j'ai été forcé de me le dire, la merveilleuse et divine poésie, qui se sert quelquefois de ces pauvres et débiles instrumens, est réellement une enchanteresse plus puissante encore que toutes nos sciences de hauts mystères, puisque ce cavalier d'apparence si simple, au milieu d'une cour luisante de toutes magnificences, attirait plus à lui seul les regards des dames que les splendides seigneurs dont le roi était entouré. Oui, j'ai envié ce don fragile de poésie! ce langage pur et harmonieux! j'aurais voulu être écouté, comme je sentais qu'on l'écoutait... Mais l'envier! cela veut dire que je le hais... Qu'il y prenne donc garde, le jeune seigneur! si ses paroles sont puissantes, j'ai une volonté encore plus dure que de vains mots. Je l'ai déjà

rencontré plus d'une fois sur ma voie; il a barré ma route et cependant il semble se douter de ce qui fait agir maintenant mon inflexible volonté... Oh! oui, qu'il y prenne garde : je le répète à vous, comme s'il pouvait l'entendre. Le temps est venu, Ludovic Sforce, où il me faudra employer peut-être en vaines futilités d'amour cette énergie qui fait ployer tout ce qu'elle ne brise pas. Alors, comme vous le disiez à Venise, tout ce que j'aurai commencé sera achevé, dût-il m'en coûter mon âme.

« Adieu donc, mon Seigneur et ami, je ne vous écrirai plus que du camp de Fez; que les dames de Florence vous favorisent et pensez quelquefois à moi ! »

Maintenant, ce que n'a point dit le marquis Mathias de Kleist dans ces deux lettres, il faut qu'on le sache, pour comprendre le reste de cette histoire ; car, au meilleur ami qu'il eût en ce monde, une lettre du marquis ne pouvait jamais tout dire. Il était du petit nombre de ces hommes qui, vers la fin du seizième siècle, avaient brisé tous les biens qui attachaient en-

core au catholicisme ou à la réforme; mais l'indifférence religieuse n'était pas née d'une science incomplète. Aussi, quand le peuple les appelait athéistes, huguenots, relaps ou bogomiles, était-il bien éloigné de ne leur supposer aucune croyance. On n'en était point venu encore à cet excès de misère. Dédaigneux en général des cérémonies du culte, l'inquisition, quand ils étaient pauvres, les brûlait; mais d'ordinaire un habit de satin, une fraise de dentelle, une garde d'épée en or, suffisaient pour garantir des sévérités du Saint-Office, surtout si ces joyeux seigneurs, comme on les appelait quelquefois, ne heurtaient point trop visiblement les commandemens de l'Église. En son pays, le marquis passait assez vaguement pour être infesté de ces hérésies de l'Église primitive qui avaient allumé un foyer si ardent dans toute la Bohême; mais en Portugal les dévots les plus intolérans se contentaient de l'appeler huguenot, tandis qu'à la cour de France il devait passer pour un *mondain*, épithète dont la valeur a bien changé depuis et qui était admise volontiers pour désigner un de ces hommes

peu soucieux de leur salut et qui croyaient à l'absolution tardive du prêtre, bien plus encore qu'à la miséricorde de Dieu. Du reste, la vie errante de don Mathias, comme l'appelaient les Portugais, avait été jusqu'alors une vie de trouble plutôt qu'une vie de volupté. Esprit actif, mais inquiet, comme il l'avait quelquefois avoué à ses amis en de rares momens d'abandon, il avait écouté les mystères de plusieurs religions, il avait frappé à la porte de tous les temples, et l'écho qui lui avait répondu lui avait semblé plutôt un gémissement de détresse qu'un appel d'espérance. D'après son propre aveu, l'étude des sciences cachées était venue chez lui après l'étude des religions; c'était le port où cette âme naufragée avait cru trouver le repos, mais elle s'était étrangement méprise, car jamais elle n'avait été livrée à de plus terribles orages. Sans rappeler ici comment, des croyances mystiques des Priscillanistes, des disciples de Manès, des Basilidiens et même de la secte des Caïnites, il en était venu insensiblement à aborder les mystérieuses recherches du subtil Geber et du puissant Paracelse; sans dévoiler d'un seul coup la suite

d'étranges conceptions derrière lesquelles se cachait l'intime conviction du marquis, nous essaierons de montrer ce qu'il livrait au monde ou plutôt ce qu'il dédaignait de cacher. Esprit audacieux et doué d'une énergie vacillante, il devait autant à la force subtile de son caractère l'indépendance dont il jouissait, qu'au rang qu'il occupait dans la société. Il brisait en son cœur la religion, mais il ne la heurtait point. Le bruit s'était bien répandu vaguement qu'il avait essayé des cultes comme des pays; on répétait bien derrière lui qu'il était comme ces mauvais anges qui, se voyant dépouillés de toute sainte espérance, passaient à regretter dans les ténèbres ce que ne pouvait leur rendre le repentir. Il rentrait haut et fier au milieu de ces propos de la ville, et sa parole dominait encore ceux qu'il voulait bien aborder. Trop habile pour ne point caresser les hommes d'église, sa familiarité hautaine ne devenait aimable qu'avec eux. Aussi ne redoutait-il nullement ceux que tout le monde craignait pour lui. Ame sans tendresse, il semblait que son enthousiasme l'eût isolé à jamais des autres hommes. Depuis son arrivée, on ne

lui connaissait pas d'amis, encore moins de ces intimités passagères qui les remplacent en pays étrangers. Aussi sa magnificence était-elle solitaire, il ne l'employait plus ni à des fêtes ni à de somptueux festins ; la richesse était toujours pour lui un lévier puissant; mais il ne s'en servait que pour briser les portes du temple édifié, dans sa pensée, à de nouveaux mystères. Les gonds renversés, les splendeurs une fois connues, il eût abandonné volontiers l'instrument pour s'avancer plus librement dans le dédale, pour monter plus rapidement les degrés du sanctuaire. Aussi rien n'était-il plus étrange que la vie qu'il menait à Lisbonne. D'une simplicité rigide avec les savans, s'agissait-il de voir les seigneurs, il était souvent le plus magnifique de la cour. Habituellement retiré dans le vaste palais qu'il avait loué sur une hauteur de la ville, il y vivait, surtout depuis six mois, dans une complète solitude, dans un grand repos extérieur qui n'allait pas moins à ses habitudes sérieuses qu'à ses goûts de somptueuse grandeur. Comme lui, être caché, être complexe, son palais présentait deux faces; ici, des salles splendides,

des valets et du bruit ; c'était pour le monde. A deux pas, la grande solitude, le pêle-mêle des livres et des instrumens, des salles nues et retirées où les valets du palais extérieur ne devaient jamais pénétrer et où les domestiques affidés n'entraient guère qu'en tremblant. Là, pendant des jours entiers, on voyait cette pâle figure se reposer dans l'immobilité que donnent les grandes fatigues, et, si l'un des deux valets qu'il avait amenés du pays de Bohême passait silencieusement dans l'appartement qu'il avait choisi, il apercevait d'ordinaire son maître dans la position où il l'avait laissé bien souvent plusieurs heures auparavant. Malheur alors au maladroit qui interrompait ce sombre repos! Nulle parole de colère ne troublait le morne silence dans lequel tout vivait autour du marquis; mais un regard, un regard, comme celui qui l'avait observé une fois ne pouvait jamais l'oublier, jaillissait dans les demi-ténèbres et chassait bien loin de la grande salle solitaire l'imprudent qui la traversait, comme l'œil du serpent devin, flamboyant à travers un sombre feuillage, fait fuir le voyageur qui passe dans une forêt.

Maintenant que tout s'est aplani, que toutes les croyances ardentes ont été nivelées, il sera peut-être bien difficile de faire comprendre ce qu'il y avait au fond de ce regard de flamme, quel était le volcan souterrain où bouillonnait cette lave. Les gens familiers avec les anciens écrivains sacrés le comprendront bien mieux que d'autres, et nous allons essayer dès ce moment d'en donner une faible idée. Quand il s'était livré à l'étude des sciences occultes, cet homme extraordinaire avait dévoré tous les livres de l'antiquité. Les pères de l'Église surtout lui avaient dévoilé leur enthousiasme, et il s'était aperçu que les orthodoxes, que les fervens, luttaient sans cesse contre quelque hérésie dont l'audace égalait l'impétuosité et qu'ils allaient chercher dans l'obscurité des siècles pour la combattre, comme le saint archange descendit jusque dans les ténèbres afin de fouler aux pieds le malin esprit. Du reste, rien de positif, rien d'arrêté, rien même de purement dogmatique, ne pouvait le guider dans ce dédale de croyances exaltées. C'était la foi sincère et fougueuse se débattant au milieu d'une magni-

fique poésie et reflétant sa splendeur éternelle. Les symboles se mêlaient aux vérités, et, dans la lutte orageuse qu'il contemplait d'un œil ardent, le marquis de Kleist n'avait pas tardé à voir qu'il y avait là plus d'une vie d'homme à consumer, plus d'une philosophie à éteindre. C'était une mer immense dans laquelle son âme se baignait avec une joie mêlée de terreur; et, quand il plongeait, quelque secret magnifique, quelque lambeau sublime de poésie sortait toujours de dessous les vagues et suffisait pour redoubler son ardeur, comme il arrive au pêcheur du vieil Océan, qui plonge sans trouver l'abîme, mais qui revient au soleil, chargé de sa moisson de perles et tout ravi des splendeurs que les rayons du jour savent créer. Alors tout lui sembla s'expliquer : au milieu du bruit de ces flots éternels, il prit le mensonge pour la vérité : bien d'autres que lui avaient été la dupe du terrible concert. Rien toutefois ne lui parut effrayant dans les mystères de l'antiquité, pas même le supplice du vieux Prométhée. Les mots furent étudiés, il analysa tous le secrets. Ce fut alors qu'il conclut par la Kabba

ce que les autres avaient commencé par l'immuable religion des deux principes, par la lutte orageuse des anges combattant l'immense puissance qui les a créés. De quelque côté qu'il se tournât, il eut une magnifique idée de l'homme; il le vit, échappé de la divine lumière, nageant librement dans les splendeurs de la création et pouvant lutter contre le dieu secondaire né lui-même d'une parole et ne faisant jamais son destin. Ce fut alors surtout qu'il rassembla dans sa muette admiration toutes les paroles incomplètes que combattaient les pères et qui, en ce temps, ne s'étaient pas encore évanouies comme ces mondes créés pour un jour et qui passent avec le couchant. Tantôt c'était la doctrine de Basilide qu'il examinait et son analyse audacieuse osait juger l'*Archon* ou le chef des intelligences auquel on attribuait la création du monde : il y avait reconnu le dieu jaloux des juifs. Tantôt il sondait les mystères du logos de Tatien, et il y voyait seulement l'ange premier-né de la création visible. Puis, comme un serpent sans repos, il se roulait dans les mystères de l'ophitisme, qui a pris le reptile lui-même

pour symbole ; et les Caïnites, qui regardent comme les véritables amis de la sagesse éternelle ceux que le dieu apparent a persécutés, lui paraissaient d'admirables sectaires dont l'audace valait toutes les conceptions de l'antiquité. Ce qu'il croyait encore, le reste de l'histoire le dévoilera bientôt.

VIII.

Le lendemain du jour où le marquis de Kleist avait écrit à Ludovic Sforce, le noble descendant des ducs de Milan, et où il avait eu un moment inouï de confiance, comme si sa pensée une fois épanchée, elle avait dû avoir quelque chose de plus décisif et de plus énergique, la force secrète peut-être d'un orgueil compromis, le *camereiro mor* du palais introduisait dans le vaste salon qui précédait le cabinet du roi, une jeune dame parée de toute cette gracieuse magnificence

que les femmes étalaient alors à la cour de Portugal.

— A peine le roi sort-il du conseil, dit le vieux seigneur en présentant une main dont un gant parfumé de Séville cachait mal les anciennes blessures; mais son altesse serait courroucée qu'on fît attendre un seul moment dona Magdalena de Vilhena; elle sait qu'elle est ici comme l'aurore des beaux jours; le soleil est radieux dès qu'elle s'est montrée.

— Trève de complimens, de grâce, don Marcos de Noronha, dit en souriant la jeune dame qui essayait de cacher sous une apparente sérénité la préoccupation sérieuse et triste que tout observateur né moins inhabile que le vieux camereiro eût démêlée aisément. Croyez-vous vraiment que le roi soit seul et qu'il puisse me recevoir maintenant ?

— Oui, Madame, il est seul, si l'on peut dire jamais seul un prince qui vit de loin comme de près au milieu de ses armées. Et qui écouterait-il donc, ajouta le vieux seigneur tout épanoui du sourire de Magdalena, s'il ne vous re-

cevait point, Madame? Je sais que, pour moi, dans mon gouvernement de l'Inde, je me fusse trouvé honoré de votre visite et eusse tout quitté pour vous recevoir, m'eût-on dit que l'armée d'Hidalcan était aux portes de la citadelle. Vos regards, dona Magdalena, suffisent pour bannir tout ennui, et leurs clairs rayons de printemps... Ici le vieux soldat des Indes hésita quelques momens et demeura sur son sourire; car il cherchait dans Diogo Bernardes ou dans Andrade Caminha la fin poétique de sa phrase. Mais dona Magdalena le tira d'embarras en l'interrompant avec vivacité. Cette fois une sorte d'impatience douloureuse avait éteint son sourire et il y avait dans ses paroles une vivacité inquiète, expression encore bien contenue du trouble qui l'agitait.

— Oui, don Marcos, je sais tout ce qu'il y a de gracieux en vos intentions pour nous autres faibles femmes. Les vieux capitaines comme vous ont cette sorte de bienveillance, et il y en a plus au fond de leurs cœurs qu'en toutes ces phrases menteuses de poètes de cour qui convenaient aux fêtes et qui ne vont plus au deuil.

Don Marcos, continua-t-elle en quittant la main gantée du vieux camereiro qui semblait toujours chercher sa phrase, et en saisissant avec respect l'autre main mutilée qu'il cachait sous son manteau de satin; don Marcos de Noronha, vous auriez tout quitté pour recevoir une femme qui serait venue vous demander une grâce, ceci allait bien au cœur loyal des vieux Portugais; mais après, les Maures, fussent-ils sans nombre, vous les eussiez vaincus comme vous l'avez fait... Ah! de telles mains devraient être baisées avec respect, comme celles des princes, aujourd'hui que nos jeunes seigneurs ne s'arrêtent plus dans un compliment et qu'ils parlent de batailles téméraires, sans avoir fait un seul jour le dur apprentissage de soldat.

— Ils n'en feront pas moins leur devoir, Madame, dit le vieillard en rougissant malgré ses rides, comme si une idée de honte pour la nation eût soulevé tout son vieux sang.

— La mort, don Marcos, fera le sien aussi, et ces hommes enivrés de parfums, encore émus de chants d'amours, descendront dans le cercueil tout couronnés de fleurs.

— Mais, Madame, dit le vieillard d'un ton plus grave, quelles idées sinistres sortent de vos lèvres! Quoi! quand tout le monde songe aux fêtes qui doivent suivre l'expédition, vous n'avez que des paroles de découragement et d'effroi. Songez donc que tout le monde ici est, comme notre gracieux souverain, heureux de voir la valeur portugaise se montrer comme au temps d'Emmanuel.

— Il n'y en a pas qui soient plus braves que vous, don Marcos de Noronha; mais il y en a qui sont plus francs. Mascarenhas, don Braz Enriquez, Ruy Gil Magro, Heitor de Moura, l'évêque de Sylves ont déjà fait entendre une voix respectueuse, mais sévère.

— Ils n'ont pas été écoutés, Madame, et ils sont tombés en disgrâce, vous le savez, ajouta avec un trouble visible le vieux camerier, comme s'il eût craint d'être entendu.

— Le plus brave et le plus sage a été même flétri du nom de fou! mais il y a maintenant dans son histoire deux pages, et celle où est inscrite l'outrage on la déchirera. Eh bien, don

Marcos, vous, l'ami de mon digne père, faites taire un moment le courtisan, comme vous m'avez fait oublier les jeunes seigneurs; que pensez-vous, après tous ces grands hommes ?

— Si vous me pressez ainsi, Madame, dit le vieillard dont la figure était tout à coup devenue aussi austère qu'elle était riante un moment auparavant, et comme si le nom de son vieux compagnon qu'on invoquait devant lui l'eût fait rougir de ne pas être sincère; je pense que les braves comme votre père ont tous bien fait de mourir!

— Faites-moi donc annoncer, don Marcos. Quand des hommes tels que vous parlent de la sorte, il y a tel péril pour une nation, que ce serait lâcheté même à une femme de ne point trouver quelque fermeté de langage.

Il resta une telle puissance dans le regard de Magdalena après qu'elle eut achevé ces paroles, il y avait en elle en même temps quelque chose de si animé et de si contenu, que le vieux seigneur, après l'avoir sérieusement regardée avec toutes les marques d'un profond intérêt, alla

soulever la riche portière en écarlate, brodée d'or, qui fermait une première galerie, et qu'il fit retentir lui-même le nom de dona Magdalena dans la salle où se tenait le roi.

—Simple office de camérier, dit-il quand elle passa en s'inclinant devant lui, n'a jamais été rempli par un gouverneur des Indes; mais aujourd'hui je m'en suis honoré, Madame.

Le jeune monarque, avec toute sa bonne façon guerrière, vint au devant de Magdalena; il lui prit gracieusement la main et il l'emmena dans le fond de la salle où une grande fenêtre laissait découvrir le port et d'innombrables navires pavoisés de tous leurs pavillons.

— Le temps nous est bien précieux en ce moment, ma gracieuse sœur, dit Sébastien qui aimait à lui donner ce nom en souvenir des soins qu'il devait à sa mère; mais votre présence le rend plus précieux encore. Dites-nous ce qui nous procure le bonheur de vous voir. Venez-vous nous parler de quelque merveilleux projet pour les fêtes du retour? Vous savez, ma belle compagne d'enfance, que nulle n'a

plus le droit que vous d'être écoutée. Après la conquête du royaume de Fez nous n'aurons certainement pas de plus grand désir que de prouver aux Italiens, et surtout aux fiers Castillans qui nous sont venus aider en cette promenade guerrière, qu'il y a autant de beauté en notre cour qu'il y a de valeur en notre armée. Ce sera votre tour alors d'inspirer les poètes, et vous aurez, je crois, bien des sonnets à oublier. Que diront Madrid et Florence? Je veux que ces fêtes effacent toutes celles de don Manuel; je veux que l'Orient s'éteigne et que Venise pâlisse d'envie!

— Vous êtes bon, Sire, de vous rappeler qu'autrefois j'aimais les fêtes, dit Magdalena d'un ton de voix ému où la tristesse se confondait avec l'affection. Dans ma rieuse enfance, je poursuivais de mes folies la majesté un peu sauvage de celui qui devait être mon roi et que je traitais comme mon frère; les rôles ont bien changé; c'est vous maintenant qui parlez de joie et de plaisirs... Ah! si les soins de ce royaume n'occupaient pas tout entier votre cœur, Sire, vous sauriez que je n'aime plus les fêtes!

— Oh! j'entends, dit Sébastien, ce mariage.... Si vous aviez dit un mot, Magdalena... et il prit sa main avec respect, puis il la baisa ensuite affectueusement.

— Ce n'est pas cela, Sire, reprit la jeune dame en rougissant; ces choses-là, on ne vient pas s'en plaindre aux rois tels que vous; puis elle ajouta : D'ailleurs, quand j'ai obéi à ma mère, je savais que j'avais un frère comme nulle n'en a en ce royaume!

— Que me voulez-vous donc, Magdalena? dit le roi plus affectueusement encore. Voyez ces banderoles flottantes; il faut que je visite tous ces vaisseaux aujourd'hui.

— Eh bien, une seule parole, Sire. Savez-vous ce qu'on ne craint point de dire dans la ville? c'est que ce n'est pas à Lisbonne que se célébreront les fêtes, mais à Madrid et à Venise, les deux endroits où l'on vous porte envie.

Le roi fit un mouvement de subite impatience et il quitta même la main qu'il tenait dans la sienne; mais ce mouvement d'humeur ne fut que de courte durée, et, comme s'il se fût reproché intérieurement de s'y être aban-

donné, le sourire reparut sur son visage et il sembla avoir pris le parti de ne répondre que par des raisons fort vagues ou même par des plaisanteries amicales aux remontrances que sa belle conseillère venait lui donner si inopinément et qu'il était si las d'entendre répéter. Il reprit la main qu'il avait abandonnée et il dit d'un air enjoué :

— Ceux qui parlent ainsi sont bien vieux, ma gracieuse sœur, pour s'entretenir de fêtes et de plaisirs. Eh bien, pour les punir de leurs fâcheux propos, nous ne les inviterons pas et ils seront punis, car ils ne jouiront pas de votre présence, le jour où vous serez la plus belle de cette cour. En revanche aussi, je vous promets le jeune duc de Bragance, le noble prieur du Crato, Antonio de Moreira Telles, Ruy Dias da Camara, que sais-je? tous les brillans gentilshommes et surtout les beaux danseurs. Puis les poètes s'en mêleront, nous aurons vingt sonnets de Bernardes qui nous accompagne pour, dit-il, mettre en poésie la bataille et immortaliser nos seigneurs. Je vous promets aussi douze *redondilhas*, en l'honneur des douze plus belles! Vous en êtes, ma gra-

cieuse sœur; Andrade Caminha les compose et je vous les ferai réciter.

— Oh! commandez plutôt, Sire, qu'on ne chante pas dans les cours de votre palais cette vieille romance d'Espagne que je viens d'entendre en venant :

Ayer ereis senhor d'Espana,
Oy no teneis un castillo [1].

Le roi devint pâle, et le sourire qui errait encore sur ses lèvres ne se montrait plus dans ses yeux; il y eut tout à coup en lui quelque chose de hautain et de sévère que Magdalena ne lui avait jamais vu.

— Vous me traitez bien durement, Madame, dit-il d'une voix brève, en me comparant au roi des Goths.

—Oh! Sire, en effet, cette vieille romance qu'on n'a jamais pu oublier en Espagne fut faite en souvenir d'un roi qui n'eut jamais vos vertus; mais, pendant plus d'un siècle, on la chantait

[1] Hier vous étiez seigneur d'Espagne, aujourd'hui vous n'avez pas même un château. — Voyez le *Romancero general*.

en pleurant. Le roi Rodrigue avait aussi des armées d'hommes forts et braves, des navires dans ses ports et des trésors dans ses villes, et il ne lui resta pas une chaumière pour y mourir paisiblement. On dit plus, c'est que celui qui avait de splendides palais sur les rives de l'Èbre et du Guadalquivir n'eut pas même un tombeau !

— Pas même une tombe, en effet, dit Sébastien avec un sourire triste, mais sans amertume pour celle qui venait de parler; sa jeune destinée venant peut-être de se dérouler à sa pensée... Il garda quelques momens le silence... Mais don Rodrigue ne voulut pas... car un roi trouve toujours une tombe de terre sur un champ de bataille, et la croix d'une épée est sainte aux yeux de Dieu... Et puis, Madame, le roi des Goths avait lâchement failli, puisqu'un de ses sujets pouvait lui demander l'honneur de sa fille. Ici Sébastien rougit... D'ailleurs, ne le comprenez-vous pas, Magdalena? et il s'animait d'un enthousiasme croissant, c'est Dieu qui m'appelle, c'est lui qui me commande comme un chef suprême parle à un soldat.

Puis, comme si cette conversation avait quel-

que chose d'inopportun avec une femme, il se calma. Tout à coup même il reprit ce froid sourire qu'il avait toujours dans ses propos de galanterie. Ne soyez pas trop irritée cependant contre moi, ma gracieuse sœur : déjà de bien graves conseillers ont fait efforts de courage pour effacer cette empreinte que votre belle bouche voulait faire disparaître d'un souffle. Vous pouvez abandonner sans rougir, comme vous le faites maintenant, un projet auquel ont renoncé Mascarenhas et l'évêque de Sylves.

— Oh! je vous répéterai, Sire, des choses que n'ont pas osé vous dire peut-être une seconde fois ces loyaux conseillers, je vous expliquerai ce qu'on a vu au ciel et ce qui annonçait les désastres du royaume. Ils vous ont dit, vos bons généraux et vos sages évêques : Sire, n'allez pas en Afrique, car le basilic d'Espagne vous suit de son regard menteur; en encourageant votre soif de gloire, il guette traîtreusement votre couronne; il n'a pas oublié, Sire, que l'Espagne est la tête de l'Europe, mais que le Portugal en est le diadême. Ils vous ont dit encore et je le sais, car les moindres d'entre le peuple le ré-

pètent : Les désastres récens de l'Inde vous ferment les portes de l'Afrique. Il vous faudrait encore une armée de cent mille hommes; vous n'avez plus que dix mille Portugais!

—Assez, assez, dona Magdalena, les capitaines de ma flotte m'attendent et deux vaisseaux d'observation vont partir.

—Un ordre sorti de ce palais peut les retenir, Sire, et vous verrez si les acclamations que le peuple fera entendre ne seront pas plus vives et plus joyeuses cent fois que celles de quelques aventuriers, quand vous paraissez devant eux, entouré de votre fier cortège, revêtu de votre cuirasse d'azur où vous avez fait graver la devise qui promet de nouveau ce que Dieu n'avait pas encore refusé aux rois de Portugal, la victoire!

— Et qu'il leur tiendra encore, Magdalena. Le roi, en l'interrompant, avait pris une expression de physionomie un peu moins sévère.

—Sire, Dieu ne fait pas toujours des miracles, mais il laisse toujours à un roi le loisir d'écouter son peuple, ce haut et puissant conseiller... Rap-

pelez-vous ce que vous dit un noble poète qu'on ne voit plus maintenant à votre cour et qui n'y paraissait que pour y apporter la vérité sainte. Il est plus franc que vos conseillers, lui, il vous a dit, dans ses vers sublimes, de vous accoutumer à recevoir les vœux de votre peuple. Eh bien! écoutez la voix de Luiz de Camoens, vous entendrez d'ici des acclamations de mères et d'épouses qui valent bien les cris de soldats, et si vous examiniez attentivement, Sire, vous verriez de vieux capitaines qui vont pleurer au tombeau de Jean III. Je le vois, ces plaintes vous fatiguent, vous tournez toujours les regards vers vos brillans pavillons, ce sont des couronnes de fleurs qui parent pour vous tout l'avenir; mais si vous regardiez, Sire, vers les murs du vieux palais, vos favoris ne l'ont pas fait abattre, ils n'ont pu effacer les sinistres souvenirs!... Là, le passé raconte aussi ses mystères.

— Magdalena, on m'a déjà parlé de bien des pronostics, le vôtre est-il bien long? La curiosité du jeune prince s'était tout à coup éveillée; il était combattu par le désir de voir cesser une conversation qui le contrariait et il ne pouvait

résister à l'espoir d'apprendre quelque chose sur les temps qui avaient précédé sa naissance.

— Non, Sire, la prédiction n'est ni bien longue ni bien ancienne; elle date des deux jours qui précédèrent notre naissance; et c'est ma mère, votre Ama, qui me l'a répétée.

— Dites, ma gracieuse sœur, j'aime tout ce qui vient de votre mère et de la mienne!

— Ceci venait du ciel, Sire, et peut-être n'a-t-on pas voulu le rapporter à Votre Altesse avec toutes les circonstances qui en font un avertissement de Dieu. Alors elle lui raconta ce qu'on répétait encore secrètement à la cour et ce que nul en effet n'avait osé redire au roi sans en rien déguiser. Une nuit que sa mère, la belle infante d'Espagne, était couchée près du prince don Joam, comme elle contemplait la beauté souffrante de son jeune époux et qu'elle songeait à la destinée de l'enfant qu'elle portait dans son sein, une femme en deuil, dit-elle, avait tout à coup paru au fond de l'appartement, sans qu'elle sût comment cette inconnue avait pu s'introduire dans la chambre nuptiale où les camériers

d'office devaient seuls pénétrer. Son premier mouvement avait été de réveiller le jeune prince; mais un invincible effroi l'avait retenue, et en même temps une résignation religieuse, comme si elle devait garder pour elle seule les secrets de cette nuit. La femme en deuil restait toujours immobile au pied du grand crucifix, et ce qu'on pouvait distinguer à la faible lueur de la lampe, c'est qu'elle portait le costume austère des matrones du temps de Jean II. Tout à coup elle s'était avancée et les grandes torches de cire qu'on avait laissées au pied de l'estrade s'étaient allumées dans leurs flambeaux. Après le jet sinistre de cet éclair, une lueur terrible avait paru, grandissant comme un incendie et jetant des flots de lumière sur les vastes murs de la salle dorée. Cependant la femme aux vêtemens noirs avait commencé à regarder autour d'elle, contemplant haut et bas toute cette magnificence mondaine dont elle semblait comme offusquée; elle avait fait encore deux pas... Alors, penchée au-dessus du lit, ses doigts pâles s'étaient rapprochés, et, comme elle soufflait en faisant un geste douloureux, toute lumière s'était éteinte. En

achevant ce récit, il était aisé de voir combien Magdalena était émue de la muette prophétie. Pour le roi, il garda le silence; car il était brave, sans être plus fort que son siècle; mais il se remit bientôt de ce trouble passager, et il reprit, avec une indifférence apparente :

— On en a parlé jusque dans le conseil; mais, comme l'a fait observer don Francisco de Aldana, ce geste muet peut être tout autrement expliqué, et il prédisait sans doute l'anéantissement de cette troupe de Maures qu'on vit le lendemain danser au milieu des flammes au fond des cours du vieux château. Au surplus, ajouta-t-il en souriant et en portant ses regards vers une grande horloge de Nuremberg qui décorait la façade intérieure du palais, puisque vous êtes entrée au conseil, belle Dona, vous n'en sortirez plus. J'entends des pas et voici l'heure à laquelle le marquis de Kleist m'a promis de se rendre ici : c'est à mon tour de vous rassurer, si vous avez voulu m'effrayer un moment, Magdalena.

— Le marquis de Kleist! un étranger! quand

j'aurais tant de choses à vous dire ! Oh ! je ne puis rester, Sire, permettez-moi de me retirer.

— Ne le connaissez-vous pas déjà ? Ne vous a-t-il pas rendu mille fois hommage comme à la reine de nos beautés ? Qu'a-t-il donc de si redoutable ? Je sais les bruits que l'on fait courir sur lui ; mais c'est un loyal gentilhomme, fort curieux de choses secrètes et que sa haute naissance met en tout cas au dessus de ces pratiques vulgaires dont quelques imposteurs essaient pour nous tromper. Le savant Nunez lui-même m'a rassuré à ce sujet, et le patriarche de Lisbonne n'y voit rien de bien condamnable. Peut-être l'orgueil a-t-il entraîné un peu loin le marquis, peut-être aime-t-il trop à vivre caché ; mais son courage est à découvert ; je l'ai remarqué vingt fois, il est le seul qui ne se soit jamais effrayé des nouvelles qu'on m'apporte souvent de Larache, et, mieux que mes capitaines, il sait ce que peuvent faire les Portugais. Tenez, dona Magdalena, et il avait alors ce ton de confiance bienveillante qui lui était habituel avec la compagne de son enfance, j'ai eu une faiblesse et je vous le veux avouer ; je sais que

l'autorité du premier père de l'Église m'est contraire; mais l'exemple du roi Mathias Corvin m'a tenté et j'ai voulu avoir mon horoscope!... Pour tout vous dire enfin, Magdalena, quand on me parle sans cesse de l'avis de mon royaume, je n'étais point fâché d'avoir celui du Ciel. Oh! voyez-vous, c'est qu'on va même jusqu'à chercher les plus sinistres prédictions, pour les appliquer à mon règne, et tout le monde n'y met pas votre affection de cœur. Demandez au vieil Ataïde que j'ai chassé du conseil. Tenez, ma sœur, voilà qui répond à tout; et il lui montrait un grand rouleau de parchemin vierge garni de deux petites bulles d'or gravées comme deux sceaux constellés : c'est le thême de la bataille, tel qu'il est écrit aux cieux d'une encre que le péché efface, mais que Dieu fera briller pour cette sainte et dernière croisade; car, où trouver un roi qui continue ce que j'aurai commencé? Mais le marquis doit être arrivé depuis long-temps, et je veux que lui-même vous explique son horoscope. Je le vois à vos yeux, vous avez grand besoin d'être rassurée.

Le roi agita une petite sonnette comme on en faisait de si merveilleusement travaillées à Goa. Un huissier se présenta, et bientôt M. de Kleist fut introduit, avec les cérémonies d'usage, par un page qui se retira. Les deux portières brodées s'abaissèrent et don Sébastien ordonna que nul n'approchât même de la grande salle d'introduction.

— Seigneur Marquis, dit le roi en faisant quelques pas au devant de M. Kleist, ne soyez pas surpris de me voir donnant audience à la plus gracieuse dame de mon royaume au moment où je vous attendais ; c'est, vous le savez, ma sœur d'adoption, et, si nous n'avons pas eu la même mère, mon cœur l'a toujours oublié ; c'est la même voix qui nous a bercés. Je veux qu'elle entende avec moi l'avenir ; elle a aussi de graves intérêts dans l'expédition, et son mari, à elle, c'est son royaume. N'est-il pas vrai, dona Magdalena ?

— La jeune dame rougit sans répondre et elle salua silencieusement le marquis. La résolution subite du roi, l'ordre qui avait introduit don

Mathias, tout s'était passé si rapidement, qu'elle avait encore peine à se remettre des vives émotions dont elle se sentait agitée.

— Sire, dit le marquis en s'inclinant devant elle, l'étranger qui en votre cour ne connaîtrait pas dona Magdalena et ne lui aurait pas surtout offert l'hommage de sa vive admiration, ne mériterait pas qu'un seul regard tombât désormais sur lui. Nous savons, continua-t-il avec un sourire dont la présence du roi adoucit l'étrange expression, combien l'expédition l'intéresse, et je suis assez heureux pour pouvoir la rassurer. Les calculs que j'ai pu renouveler cette nuit ont été si favorables et si précis que, malgré toute l'incertitude de la science astrologique elle-même, on ne saurait cette fois les révoquer; ils ont dépassé mon espoir. Voyez, Sire, vous-même... En disant cela, il alla vers un grand bureau d'ébène qui se trouvait au fond de la salle, et il déroula le parchemin qui contenait le thème astrologique. On y voyait assez grossièrement dessinées plusieurs figures bizarres, espèces d'hiéroglyphes qu'on retrouve dans toutes les tables généthliaques. Don Sébastien présenta la main à Magda-

lena et l'amena près du marquis; une pâleur mortelle voilait ses traits et attestait la lutte d'angoisse qui se passait en elle, et cependant, comme si une puissance cachée la poussait, malgré elle, ses yeux cherchaient à deviner les lignes que suivaient dans leurs courbes sans fin les figures de l'horoscope. Et pendant qu'elle était ainsi dans le silence, le doigt du marquis passait avec une telle rapidité sur ces traits de pourpre et d'or, il semblait connaître si merveilleusement leurs enlacemens brisés et leurs triangles mystérieux, qu'on eût dit que ce doigt, blanc comme un doigt de mort, commandait à la destinée.

— Voyez, Sire, j'ai mieux dessiné la figure du Zodiaque en toutes ses quadratures et à présent vous vous trouvez complètement dans l'ascension orientale dont vous étiez déjà si rapproché. Ma première prédiction se confirme et la bataille est assurée. Cependant, le corps des lansquenets sera certainement rompu, et mon cousin, le baron de Thumberg, court grand risque d'être blessé. Dieu veuille consoler sa digne épouse en son château de Westphalie! Vous le voyez, Sire, les hommes d'ar-

mes commandés par le comte don Joam se trouvent maintenant hors du signe ascendant; Madame peut donc être rassurée. Mais toute la vérité doit être dite à Votre Altesse, et malgré mon vif désir de ne voir qu'une fortune favorable, en cet endroit, la destinée change tout à coup, le soleil, qui a pour exaltation le bélier et pour descendance le verseau, jette ici ses rayons de deuil. Le corps des Italiens, commandé par le marquis de Sternile, sera complètement battu, et don Alonzo de Aguilar, le général des Castillans, risquera sa vie s'il marche dans cette direction!

— Seigneur don Mathias, pourquoi avez-vous marqué ainsi d'une ligne sanglante le corps de mes ginètes de la Beira?

— Sire, répondit le marquis sans regarder Magdalena qui se penchait avec effroi au dessus de ces longues figures fantastiques dont les bizarres caractères se confondaient à ses yeux... Sire, vos ginètes sont de brillans cavaliers... Pendant l'affaire, ils auront leur part de gloire; mais, quand vous les demanderez, bien peu d'entre eux répondront.

— Et leur chef, reprit le roi d'une voix émue, il s'est toujours opposé au départ de l'expédition, aurait-il eu quelque raison pour agir ainsi qu'il l'a fait?

— Sire, reprit le marquis dont la figure reflétait en ce moment toute la pensée du roi, ses blessures l'enverront à Larache et peut-être le conserverez-vous. Magdalena, qui était restée assise, se leva alors, son regard était fixe et l'ensemble si pur de ses traits avait pris quelque chose d'égaré, comme si ces signes muets avaient arrêté leur prophétie à la page qu'elle voulait lire et qu'elle n'osait pas regarder.

— Et le jeune capitaine qui vient après lui? La parole resta quelque temps sans venir, quoique ce fût le roi qui eût parlé.

— Je crois l'avoir dit à Madame sur le chemin d'Aljubarotta; le seigneur Luiz de Souza, celui que nous avons entendu au monastère de Batalha et qui a parlé des vieux rois avec si merveilleuse éloquence, celui-là n'aura fait pour la gloire qu'un songe d'une nuit. Je pourrais assigner l'heure précise de sa mort. Trois signes

terribles le condamnent, et c'est assurément un des premiers que les bombardiers du faux schérif frapperont. Magdalena fut contrainte de s'appuyer, elle posa sa main tremblante sur le bureau d'ébène, et son angoisse n'échappa plus au roi: il devint lui-même pensif. Ce qui avait été dit autrefois à la cour revenait à son esprit; mais c'était un vague souvenir, trop faible peut-être pour qu'il s'y arrêtât. Une pensée de pitié pour cette destinée, interrompue si jeune, lui fit ajouter quelques mots:

— Heureusement, et que de votre aveu, ces signes ne sont pas toujours infaillibles; c'est un trop digne officier pour qu'on ne l'espère pas!

— Sire, répliqua le marquis, et alors son regard était devenu impitoyable, la science peut être incertaine, confuse; mais de tels signes ne trompent pas, et toutefois le mieux serait de ne pas les connaître. Qui de nous sourierait un seul jour, s'il entrevoyait sa destinée? Les plus vivement regrettés au départ ne deviennent pas pour cela immortels!

Magdalena retomba alors dans le fauteuil, elle

passa rapidement sa main sur son front pâle, comme si elle eût essayé de rappeler son âme qui l'abandonnait; mais ce fut vainement qu'elle lutta ainsi. Ses yeux se fermèrent et elle resta évanouie.

— Vos prédictions ont effrayé la comtesse, Monsieur, dit le roi avec une sorte de hauteur qui commandait le silence. Elle a des parens dans l'armée, et c'est une imprudence que je me reproche maintenant que de l'avoir retenue pour vous entendre. N'appelez pas, je vous prie, nous trouverons ici tout ce qui est nécessaire pour la faire revenir à elle; et, tandis que le marquis s'empressait d'aller chercher dans le cabinet voisin une de ces grandes aiguières d'or comme on en trouvait alors dans toutes les maisons royales, le roi, penché vers Magdalena, lui faisait respirer des parfums. C'est pitié, dit-il à voix basse, et voilà bien les femmes; elles voudraient faire croire à leur saint dévouement pour le pays, quand elles n'ont qu'une pensée d'amour qui les perd et qui les tue.

Au bout de quelques minutes, Magdalena

revenait à elle, ses grands yeux noirs s'attachaient vaguement à ceux du roi, et elle semblait chercher à entrevoir si la douleur de son rêve avait été devinée. Mais il y avait plus de compassion que de sévérité dans les regards de son juge, et elle se remit assez promptement pour implorer cette chaleureuse affection que les soucis du trône n'avaient jamais pu éteindre.

— Sire, dit-elle quand elle fut complètement revenue à elle, il faut que je vous parle en secret, il le faut, si vous ne voulez me voir mourir devant vous. Éloignez, je vous en conjure, le marquis, sa science fatale lui a peut-être révélé ce que j'ai maintenant à vous dire; mais ce que j'avouerai, sans rougir, à mon roi, m'anéantirait devant cet étranger.

— Rassurez-vous, Magdalena, rassurez-vous, enfant que vous êtes, ne sais-je point que rien au monde ne peut être plus pur que votre cœur? et quand je reçois vos aveux, qui se croirait le droit de les noircir, alors même que sa science lui viendrait d'en haut? Il y a encore, grâce à Dieu, dans ce royaume, ajouta le fier jeune

homme avec un sentiment austère, un juge qui peut faire respecter ce qu'il examine. Comme il achevait ces derniers mots, le marquis revint, apportant tout ce qu'il jugeait nécessaire pour dissiper l'évanouissement de Magdalena. Son empressement était marqué; mais il y avait visiblement dans son expression un mélange de dépit et d'orgueil. La pâleur de Magdalena aviva dans ses yeux cette rage contenue, et cependant il la voilait encore habilement sous des dehors de politesse.

— M. de Kleist, lui dit le roi au bout d'un moment avec cette courtoisie qui ne laissait cependant point de doutes sur ses secrètes intentions, je vous remercie pour aujourd'hui de vos obligeantes explications. Demain j'entendrai le reste avec le plus vif intérêt. Il ajouta ensuite, d'un ton confiant et digne à la fois : Vous et moi nous venons d'être témoins d'un accident qui pourrait inquiéter la cour, tant dona Magdalena de Vilhena y jouit de haute estime, et, ce qui est plus rare encore, de sincère affection; don Joam de Portugal lui-même en pourrait être troublé. Le mieux, M. le Marquis, c'est que nul au

monde n'en soit instruit. Vous pouvez être sûr de notre discrétion et vous êtes trop honorable gentilhomme pour que je doute un moment de la vôtre. Il faudrait qu'un de nous deux oubliât sa promesse, et la pensée n'en peut venir. Adieu, marquis de Kleist, le camereiro va reconduire la comtesse et demain je vous attendrai.

Après ces paroles, qui ne demandaient point de réponse, le marquis s'inclina devant le roi et sortit en saluant Magdalena avec des marques d'intérêt et de respect.

— Il a été malheureux de vous déplaire en cette occasion, ma gracieuse sœur, dit le roi affectueusement. Après tout, il est courtois gentilhomme, et, bien que le péché d'orgueil perce souvent dans ses yeux, ce qui tient à ses spéculations de science, on ne peut le ranger parmi les méchans; nul ne l'entend jamais médire; il est hautain, mais il ne calomnie pas : c'est presque une vertu à la cour.

— Oui, Sire, oh! oui, sans doute, il laisse cette méchanceté vulgaire aux esprits sans valeur; mais la sienne est plus secrète et plus redoutable, et,

comme je le pense, s'il m'a su deviner, oh! mieux vaudrait me cacher au monde que de devenir le jouet de cette âme sans foi et sans pitié!

— Eh bien! dit le roi à qui l'agitation de Magdalena donnait des soupçons qu'il avait repoussés d'abord, qu'aurait-il donc découvert de si terrible au fond de votre âme? Vous sentez-vous si coupable, ajouta-t-il d'un ton de voix devenu tout à coup plus sévère, que vous ne puissiez plus vous épancher dans un cœur qui voudrait vous excuser? Alors je me retire, dona Magdalena, c'est à votre confesseur, mais non à votre roi, qu'il faut vous adresser!

— Oh! Sire, dit-elle en se jetant à ses pieds, le Ciel m'avait privée d'un frère et votre bonté me l'avait rendu. Vous me jugez bien mal.. grâce pour moi et pour vous!..

— Eh bien, enfant, et le roi la relevait avec bonté, parle donc. Ne suis-je pas en effet ton frère, et quand tout le monde m'aura oublié, peut-être, quand il ne restera de moi qu'une mémoire calomniée et qu'un trône avili, n'est-ce pas sur toi seule que j'ai compté pour que tout en mon souvenir ne soit pas méconnu?

— Hélas ! mon roi et mon frère, au lieu de ce cœur qui vous est tout dévoué, mais qui a déjà reçu de si cruelles blessures qu'il n'aura peut-être plus la force de battre quand vous n'y serez plus, il ne tiendrait qu'à vous d'avoir le cœur de tout un peuple, un cœur qui ne meurt jamais et dont la tendresse se conserve des pères aux enfans ; celles qui ne sont point coupables ne deviendraient pas suppliantes par terreur, vous ne les forceriez pas à un aveu qu'elles se cachent encore à elles-mêmes.

Le roi mit un doigt sur ses lèvres comme si un tel sujet ne devait plus être agité entre eux.

— Je vous entends, continua Magdalena avec angoisse ; et l'on eût dit à sa pâleur que ce geste muet avait effacé son dernier espoir. Oh ! ce fut ainsi, reprit-elle avec une sorte d'égarement, que votre volonté se raidit devant elle... ce fut bien ainsi qu'elle brisa un cœur qu'elle pouvait faire vivre... Je la reconnais telle que me l'a dépeinte la marquise de Viana, lorsqu'elle se soulevait de son lit de mort !

— La marquise de Viana, Madame ? savez-vous

quel nom vous venez de prononcer? avez-vous bien vos souvenirs? Ces derniers mots, Sébastien les dit d'une voix sourde et tous ses traits exprimaient la plus terrible agitation... O mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-il en se frappant le front, moi qui croyais cette seule pensée coupable ignorée de la terre et pardonnée au ciel!.. Moi qui prie chaque jour sur cette mort d'angoisse, me l'entendre ainsi reprocher!... O Magdalena, jamais je ne l'aurais cru de vous. Vous avez donc voulu vous venger? Puis, tout à coup, comme si le sentiment de sa dignité blessée devenait le seul qui le dominât, il se releva avec fierté, et, regardant d'un œil pénétrant Magdalena : Personne au moins, je l'espère, ne le sait, Madame. C'est un secret qu'on tient de la mort et qu'on lui rend. Mais la muette douleur de la comtesse lui fut une réponse suffisante. Il alla tomber dans un fauteuil, en cachant son pâle visage dans ses mains, et des larmes silencieuses coulèrent entre ses doigts. Magdalena se rapprocha de lui, effrayée de cette douleur d'homme qu'étouffait la dignité de roi. Ces pleurs cachés lui faisaient oublier sa propre douleur; elle osa

prendre alors sa main et elle se pencha vers son visage comme une sœur qui console un frère. Sa voix, en ce moment, avait une si pénétrante douceur, qu'elle eût ému celui qui en sa vie n'aurait été jamais brisé par les passions.

— Pardonnez-moi, Sire, les femmes qui souffrent beaucoup sont injustes et j'ai mis en oubli votre cœur et vos bontés... Pourquoi le roi pleure-t-il ainsi? ne sait-il pas que les femmes qui aiment oublient la plainte en entrant au tombeau, et que leur mort est un pardon? Ainsi me l'a dit dona Britez, et c'est sa dernière parole qu'il fallait rappeler. Oh! Sire, Sire, ce cœur était un saint trésor d'inaltérable bonté; mais il n'a pas été déchiré par une angoisse plus poignante que la mienne, et, si je l'ai uni à mes souvenirs, c'est que maintenant je me sens si malheureuse, que je puis envier son repos.

Le jeune roi souleva la tête et la regarda silencieusement... Toute sévérité était éteinte dans ses yeux et il y restait seulement un grand accablement. C'était la première fois que, devant quelqu'un, il s'était abandonné à une émotion de

douleur. — Oui, dit-il, de pauvres femmes ne peuvent pas souffrir ainsi. Nous ne savons pas ce qui les tue, quand nous les voyons si tristement sourire et toujours parler de repos... Ce sont de frêles enfans que l'étreinte d'un rêve fait réellement mourir : et jamais encore elles ne disent tout. Vous êtes bien maigrie... Magdalena, et votre voix est bien tremblante... Qui nous eût dit, il y a dix ans, qu'il y aurait une telle fin à nos riantes confidences d'enfans, que moi... Oh! il ne faut jamais parler des cœurs de rois, leur tendresse est un don trop sévère, et malheur à qui se fie au bien qu'ils ne peuvent donner. Mais vous, Magdalena... Tout à l'heure vous avez parlé comme elle... Il faut en effet que vous ayez bien souffert pour avoir cette voix! Eh bien! continua-t-il en se levant, je ne quitterai pas Lisbonne vous sachant si malheureuse, il faut que la puissance serve à l'un de nous deux. Ah! voyez-vous, c'est que dona Britez ne fût pas morte si Dieu m'eût permis de faire pour elle ce que je puis faire aujourd'hui pour vous. Cependant, Magdalena, ajouta-t-il avec cette attitude sérieuse qui succédait si promptement chez

lui à un moment d'abandon, Dieu nous regarde tous deux; moi sur mon trône et vous au fond de votre cœur. Si Luiz de Souza reste en Portugal, si j'affranchis cette jeune destinée d'une fin qui paraît prochaine, quelle garantie pour vous-même m'offrez-vous aux yeux de Dieu et même aux yeux des hommes? Depuis ce que vous m'avez confié, je deviens comptable envers don Joam de son honneur!

— Sire, dit Magdalena, à force de souffrir on finit par se croire coupable, et, le mieux encore, est de chercher dans la religion l'espérance qui vous manque ici. Lisez, je vous prie, ce que m'a écrit hier le prieur des Bénédictins d'Évora: c'est à lui que j'ai remis ma volonté. Elle tira de son sein une lettre qu'elle présenta au roi.

« Le silence, ma fille, est quelquefois le seul remède au mal d'âme que vous souffrez; c'est comme l'eau d'un ruisseau béni qui coule sans murmure, mais qui lave à la longue les souillures de son sable sans qu'on sache jamais où il les a déposées. Mieux vous eût valu peut-être une muette résignation que mon conseil, et il eût

été bon de ne point sonder cette plaie saignante, puisque la guérison, dites-vous, ne dépend plus de moi. Bien d'autres avant vous sont venus, comme vous le faites, s'accuser au tribunal de la pénitence, et toujours, je le comprenais bien, le mal s'attachait d'autant à leur aveu passionné, comme un feu que le souffle du vent avive, et qui s'éteindrait si cet orage d'un jour venait à cesser. Que demandez-vous maintenant à mes cheveux blanchis? La pénitence a bien creusé mes yeux pour que je puisse voir clairement ce qui vous reste à faire. Vous ne vous sentez plus la force de vivre, dites-vous, et vous rattachez votre vie à une existence que la mort peut dès demain faucher : ceci, venant d'une âme chrétienne, serait déjà trop, s'agissant de votre mari. Jugez de l'énormité du crime, bien qu'il ne s'attache qu'à la pensée! Comme tant d'autres qui sont pourvues de ce qui devrait donner le bonheur, selon l'entente du monde, vous vous creusez un enfer et il touche presque à celui au dessus duquel l'aile blanche des anges eux-mêmes se déploie par crainte de faillir. Vous me dites que vous vous êtes prémunie contre votre pro-

pre douleur et que vous vous êtes fortifiée en vous-même pour pouvoir regarder avec innocence toutes les chances de la guerre. Si je le juge salutaire, un vœu vous liera à la face du ciel; celui que vous aimez mieux que vos meilleures espérances ne sera jamais pour vous qu'un frère, vous aidant à franchir le mauvais passage : c'est un souvenir que vous voulez enfermer en votre cœur, comme un parfum intérieur, et qui ne doit pas s'épancher. Il vous suffit dans les ténèbres du monde d'entendre près de vous sa voix. Hélas! j'ai été jeune avant d'être prêtre, et j'ai été homme de ce monde avant d'essayer la mort dans le cloître; je sais ce qu'il y a d'injustice et d'inutile cruauté à demander à de frêles créatures un entier sacrifice qu'elles promettraient pour l'oublier demain. J'accepte votre vœu, dona Magdalena de Vilhena, et je le transmets dans mes prières au Ciel, en lui demandant pour vous la paix. Mais, croyez-moi, répétez sans cesse ces paroles de saint Augustin : O mon Dieu, qui êtes ma seule véritable joie, il vous a plu de m'assujettir tout ce que vous avez créé en moi de moins noble que moi. »

— Ne soyons pas plus sévères que ce vieillard, Magdalena ; et il lui remit la lettre du prieur avant d'écrire à la hâte quelques mots qu'il lui présenta. Vous trouverez ici une promesse qu'on peut invoquer jusqu'au dernier jour ; et toutefois, ajouta-t-il en reprenant cet air solennel qu'il avait en toute grande résolution et qu'imprimait à sa physionomie l'exaltation de ses idées religieuses, je ne prétends pas aller contre la volonté de Dieu, je ne puis retirer d'une mort sainte, et qui donne presque la gloire de martyre, celui qui l'a choisie intérieurement peut-être ; il faut qu'il consente de sa pleine volonté à ne point faire partie de l'expédition. La proposition venant de moi serait presqu'un ordre et je ne puis disposer d'une âme qui veut peut-être se donner à Dieu par le baptême de sang. Faites-lui connaître secrètement mes dispositions. S'il accepte, Magdalena, son honneur sera sauf ; je l'estime trop pour croire qu'il veuille de la vie autrement. Comme l'heure était déjà avancée, un page de la chambre vint annoncer que les capitaines de la flottille d'observation, partant pour Cadix, attendaient de-

puis long-temps et que le vent qui commençait à souffler leur donnait de sérieuses inquiétudes sur ce retard. Magdalena allait peut-être ajouter quelques mots sur la mission délicate dont le roi venait de la charger; mais don Sébastien, impatient de s'entendre avec les deux chefs sur lesquels il comptait pour la réussite de l'expédition, ordonna de les introduire. Magdalena comprit que le roi venait tout à coup de succéder à l'ami bienveillant. Aussi prit-elle congé de lui sans se donner le temps de le remercier; il lui prit la main qu'il baisa avec affection, et il la reconduisit lui-même jusqu'à l'entrée de la salle d'audience où le caméreiro mor l'attendait. Le vieux seigneur avait retrouvé toute sa bonne grâce de courtisan et aussi sa légèreté apparente; mais il y joignait un tel sentiment de respect pour la fille du comte de Vilhena, qu'il n'osa pas même l'interroger. Seulement, quand il l'eut reconduite à travers une haie de domestiques et de pages jusqu'à la première cour d'honneur, il la regarda avec attention et il fut frappé de son air d'anxiété profonde. Sans oser lui en faire l'observation, il interpréta aux dé-

pens de la réalité ce deuil d'une âme à laquelle il ne croyait qu'une sollicitude, et il s'inclina devant elle avec une expression de résignation profonde. Magdalena remonta dans sa litière, et, quelques momens après elle était dans son palais du quartier do Restello. C'est là que nous la laisserons livrée à des idées assez sérieuses pour que, pendant plusieurs jours, il lui fût impossible de prendre un parti.

IX.

Si, vers ce temps d'entreprises aventureuses, Lisbonne offrait dans son centre d'activité un mélange de population auquel venaient contribuer les peuples les plus reculés du monde, il n'en faut pas conclure qu'une tolérance inconnue au reste de l'Europe formât encore une seule famille de ces hommes si différens par leurs mœurs et surtout par leurs origines. Ne pouvant changer les inclinations et ne prétendant pas même changer le fond des cœurs, le plus souvent l'inquisition

se contentait d'imposer les mêmes habitudes religieuses. Juifs ou Maures, on était chrétien d'apparence dès qu'on entrait dans la capitale de don Sébastien, qui venait d'obtenir de Rome le titre de Très-Fidèle et qui avait même réclamé celui de Très-Obéissant. Mais si un voile mystérieux d'hypocrisie couvrait la ville et s'il était assez épais pour tromper le roi, nous le soulèverons un moment pour voir ce que l'inquisition elle-même ne pouvait pas toujours pénétrer, tant mille précautions restaient secrètes, tant la terreur donnait de prudence aux esprits les plus exaltés.

Quelques jours après les événemens qui ont été racontés, un personnage d'assez haute stature, enveloppé dans un de ces larges manteaux bleus aux manches pendantes, tels qu'on les portait alors, se présenta devant la porte d'une maison d'assez chétive apparence, située à fort peu de distance du palais de don Joam de Portugal et touchant même aux jardins. Au premier abord, on aurait pu la prendre pour une de ces maisons religieuses comme on en rencontrait tant à cette époque à Lisbonne. Une

petite porte surmontée d'une croix donnait entrée dans une cour plantée d'arbres, et, vers l'angle que formait la muraille, on voyait dans sa niche une statue de la Vierge qu'une inscription latine recommandait à la piété des passans. Le personnage dont nous avons parlé s'approcha de la Madone avec toutes les marques d'une profonde dévotion, et il parut même durant quelques minutes lui adresser de ferventes prières; puis, lorsqu'il eut achevé, il alla tirer lentement la cloche qui devait annoncer son arrivée. On le fit long-temps attendre; mais enfin, après quelques sages précautions dont il parut lui-même apprécier toute l'utilité il fut introduit dans une salle basse dont le fond était décoré d'un grand crucifix d'ébène qui se détachait avec ses ornemens d'ivoire au milieu de tableaux représentant des sujets religieux. Il était seul depuis quelques instans, évitant de porter ses regards sur ces images pour lesquelles on aurait pu d'abord lui supposer un empressement plus dévot, quand une faible voix de vieillard, qui semblait partir de la voûte, s'adressa tout à coup à lui.

— Manassé Ben Jahia, vous pouvez sortir de

cette gehenne et monter tout droit vers moi. L'esprit d'Adonaï soit sur vous! Il n'y a ici que des fidèles et il est inutile de vous contraindre. Depuis deux heures je vous attendais.

— Votre voix m'est douce comme l'eût été aux enfans de Lévi la voix du prophète Élie s'il avait pu descendre du char qui l'enleva vers Dieu, vénérable rabi Éléazar; mais je ne sais comment vous obéir, répondit l'hôte qui venait d'entrer; et il regardait encore vers la voûte sans pouvoir rien distinguer au milieu des peintures et des ornemens qui donnaient à cette salle l'apparence d'une ancienne chapelle abandonnée.

— Soulevez le roi de Nazareth, dit la voix d'un ton railleur. Comme vous le verrez tout à l'heure, Manassé, je vis plein de securité à l'abri de leur Messie et je me suis retiré dans ce donjon comme en une arche où je ne crains ni les envieux ni les familiers.

Manassé Ben Jahia souleva le crucifix, et, comme cela lui fut indiqué, il poussa un large bouton de fer qui fit tourner sur ses gonds une porte habilement ménagée dans le fond de

cette espèce de sanctuaire, et, après avoir monté quelques marches, il se trouva au milieu d'une petite salle voûtée qui recevait d'en haut un jour trop faible pour que la lumière d'une lampe ne fût pas nécessaire. Un divan oriental, fait d'étoffe assez grossière, régnait autour de la chambre et deux personnages, dont un seul lui était connu, se trouvaient assis vis-à-vis l'un de l'autre et paraissaient singulièrement animés. De nombreux parchemins étaient accumulés devant eux, et le calem qu'ils tenaient chacun à la main parcourait si soigneusement les différentes listes qu'ils avaient sous les yeux, ils mettaient un tel scrupule dans leurs calculs, qu'on eût dit d'honorables négocians épurant les comptes embrouillés de quelque maison de commerce.

—Asseyez-vous, Manassé Ben Jahia, et méditez sur les livres de Jochaï que voilà, tandis que nous continuerons à nous occuper de nos petites conventions, l'honnête Siméon et moi. Il est pressé de retourner à Larache et je lui dois en vérité une trop merveilleuse idée, pour ne pas l'expédier promptement. Je sais malheureusement que ces sortes d'affaires ne vous attachent

nullement et je ne vous presse pas d'y prendre part; mais peut-être feriez-vous bien de ne pas tant négliger les affaires du monde: la science n'en irait pas moins bien, Manassé. Pour moi je m'en suis bien trouvé.

Le petit vieillard qui parlait ainsi ôta alors un moment ses lunettes, comme un homme qui vient de donner un avis et qui attend qu'on lui fasse une réponse selon son désir; mais le digne savant qui venait d'entrer sembla ne faire aucune attention à ce refrain d'un discours souvent entendu. Il alla prendre machinalement le livre qu'on lui avait désigné, et la quiétude extatique de ses yeux continua à contraster de la manière la plus étrange avec la physionomie rusée de ses deux compagnons.

— Si, comme je l'espère, vous n'avez omis aucune des précautions que je recommande à nos frères, quand ils veulent bien me venir visiter dans ma paisible retraite, nous pouvons continuer. Dieu non seulement excuse ces marques apparentes d'idolâtrie, mais, comme nous le disions tout-à-l'heure, il encourage même son

peuple à ces feintes. Le lion de Juda doit faire croire qu'il sommeille, quand il est assuré de ne pas manquer sa proie. Celui qui parlait ainsi avait dans l'expression de sa physionomie un tel mélange d'énergie et de ruse, une mobilité si rapidement contenue, que tout homme, habitué à lire dans les traits du visage les actives émotions de l'âme, eût été embarrassé de décider d'un premier coup d'œil ce qui avait le plus agité cette vie déjà à son déclin. Était-ce la haine qui se cache sous la dissimulation, ou l'avarice qui se déguise pour arriver au but? Était-ce encore ardeur de religion, soif de vengeance, et simple besoin de spéculation. Tout dénotait en lui malignité et force, intelligence et résolution; rien n'indiquait surtout que la vieille sève fût épuisée. Son hôte consentit à s'asseoir devant lui.

Avant de reprendre son travail, rabi Éléazar, car, ainsi qu'on l'a pu remarquer, c'est le nom de ce nouveau personnage, Éléazar interrogea donc soigneusement son hôte dont il paraissait craindre les nombreuses distractions et ce ne fut qu'après s'être assuré qu'on s'était con-

formé à ses recommandations, que la discussion continua, après toutefois que le vieux juif eut préalablement affirmé à son compagnon que, quand bien même Manassé ne se serait pas immédiatement perdu dans les rêveries du Zohar, il était incapable de trahison.

— Vous disiez donc, digne Éléazar, reprit son compagnon, que, selon vos dernières conventions avec Hamet Taba, le renégat génois, la marchandise cessant d'être rare, vous ne pouviez m'accorder pour celui-là, s'il tombe entre mes mains, que trois cents sultanins d'or; c'est bien peu pour un seigneur de cette condition...

— Vous oubliez, Siméon, que ces gentilshommes de cour, vêtus de moire et de satin, parfumés d'ambre comme les cassolettes d'un sérail, perdront beaucoup sur le marché de Fez. Par la table des commandemens! vous avez tout avantage à me les céder d'avance et en bloc. Il y a tel pauvre gentilhomme de Galice, voyez-vous, qui ne se vendra pas plus de dix ducats si le schérif vit encore. Rabattez seulement une douzaine de peças; n'écorchez pas un frère de la tribu.

— Allons, soit, et passons à un autre. — Le temps nous presse; j'ai quelques mots à dire au rêveur que vous voyez là; et le petit vieillard, remettant ses lunettes, commença à supputer fort attentivement, accompagnant chaque valeur totale de quelque nouvelle observation : Hem, hem, pourvu qu'après la bataille les femmes rachètent leurs maris! Je risque bien des ducats sur une tête... Ah! frère Bernardo de Fontevros!.. celui-là est à part... Les directeurs seront rachetés, les moines vaudront des évêques!

— Et le seigneur Pedro d'Almenar, qu'en donnez-vous?

— Il a mangé son héritage, et son père dit d'avance qu'il n'y a que le schérif de Fez qui puisse arranger ses affaires; c'est un homme honnête et prudent.

— Et ce Gil Peres, que je vois sur la liste, tout marqué de votre encre bleue?

— Comme je vous le disais tout-à-l'heure, rabi Siméon, vous n'avez nulle pitié des pauvres gens. Me demander cinquante moïdors

pour le seigneur Perez, c'est m'écorcher sans nulle pitié!

— Là, là, ne vous fâchez pas; nous y joindrons un gentilhomme de Galice et même deux lansquenets allemands.

— C'est bien peu, c'est bien peu, digne Siméon, dit le personnage dont les yeux, éteints par la vieillesse, se ranimaient d'un feu actif toutes les fois qu'il se croyait lésé dans ce marché étrange où toutes les têtes s'escomptaient... Mais vous m'assurez qu'Ahmet Taba, le favori du schérif, tiendra les conventions que nous avons faites d'avance et qu'ils seront dûment livrés à la fin de l'affaire sans courir le risque de se faire écharper.

— J'en répondrais, si vous le vouliez, par les noms les plus vénérés. Trois cent mille hommes, songez-y bien, accourront des plaines, et des Alarves, rapides comme des vautours, fondront du désert. Ce sera une grande nuée d'orage balayant ce qu'elle rencontrera.

— Le dieu des armées vous entende!... C'est

l'affaire de mon commettant. Que croyez-vous qu'on nous demande pour ces deux derniers gentilshommes ?

— Ah! ah! pour ceux-ci, seigneur Éléazar, reprit l'interlocuteur du ton d'un homme qui s'y connaissait, ce sont gens de défaite réelle; mais je suppose qu'ils se feront tuer.

— Ceci me regarde, ceci me regarde. Je les marque de mon crayon rouge; ils m'ont été recommandés et nous en parlerons à loisir.

— Comme vous l'entendrez, seigneur Éléazar; mais, si j'avais un conseil d'ami à vous donner, ce serait de ne point trop compter sur ces vieux soldats de l'Inde ou sur ces têtes exaltées : c'est marchandise chanceuse, nous comptons avant la bataille. Mais le temps presse et j'achève ma liste, car le navire qui doit me conduire à Larache lèvera l'ancre après-demain. Il continua donc à lire à haute voix, tandis que le vieil Israélite faisait ses observations :

— Un seigneur florentin avec sa cuirasse ?

— Cent lisbonnines, rendues à Tanger.

— L'aide-de-camp du baron de Thumberg?

— Le crû de Figueiras lui a donné la goutte, et ses biens sont en Westphalie.

— Un fidalgo du pays d'Algarve, qu'on nomme Pedro Peixoto?

— Depuis deux ans ses colombiers sont vides, ses revenus courent les champs.

— Don Jorge, le bon duc d'Aveyro?

— De tels seigneurs, quand on les prend vivans, ne s'achètent point et je vois d'ici à votre sourire tout l'or que vous en voudriez.

Pendant quelque temps encore, les noms les plus illustres et ceux des moins renommés résonnèrent aux oreilles du vieux juif; mais il ne se soucia plus de conclure ce qu'il appelait un mauvais marché. Il en revenait toujours à deux gentilshommes sur lesquels il avait ses vues. Il rappela adroitement la peine qu'il avait prise d'aller à Fez pour offrir ses services au schérif; il fit valoir son amitié avec Ahmet Taba, les renseignemens qu'il lui avait offerts, le parti qu'il avait pris, si bien qu'il obtint à sa grande joie intérieure ce qu'il avait si vivement demandé. La suite pourra nous faire voir quels

étaient les personnages dont il s'occupait avec tant de sollicitude. Nous dirons, en attendant, que le marché une fois arrêté, la physionomie du digne Éléazar prit tout à coup une telle expression de contentement recueilli, qu'on eût pu croire qu'il venait enfin d'accomplir quelque vœu de religion où sa conscience était intéressée. Après être convenu de se revoir pour conclure ce trafic bizarre, les deux juifs songèrent à se quitter : Rabi Siméon, qui avait, disait-il, plus d'une affaire de ce genre à traiter, s'enveloppa dans son manteau, caressa sa barbe de manière à lui donner la forme de celles que portaient les chrétiens, et descendit rapidement dans la cour où le serviteur qui avait introduit Manassé reçut ordre de lui ouvrir. Aussitôt qu'il fut parti et qu'Éléazar, qui l'avait suivi des yeux, eut acquis la certitude qu'il avait franchi la première enceinte extérieure, il revint près de Manassé que le mouvement qui venait de se faire avait réveillé de sa profonde méditation.

— Pourvu, dit le vieux juif, qu'il n'oublie pas la prière au pied de la Madone : c'est ce qui recommande le plus ma maison. Dieu merci,

la sainte mère de leur Christ me met à l'abri du soupçon.

— J'ai feint moi-même d'honorer la mère du Nazaréen et j'ai déguisé autant que j'ai pu mon mépris pour ces images; mais c'est une honte toutefois, vénérable Éléazar, que les premiers d'entre les tribus soient contraints de se cacher comme vous le faites sous la basse apparence d'un serviteur des chrétiens. Je vois que l'esprit de vengeance vous prête sa force; mais ce que vous faisiez là avec cet enfant des tribus d'Orient me paraît bien prématuré. Vous parliez du lion de Juda qui sommeille; l'inquisition ne cesse de rugir, elle, et, quoique deux cent mille écus abandonnés au jeune roi apaisent sa rage pour un jour, son réveil est plus certain que celui des douze tribus. Pour moi, je suis décidé à retourner au pays de Fez; là, du moins, la persécution est visible, le serpent déchire, mais il n'est pas muet.

— Attendez, attendez encore Manassé Ben Jahia, dit le vieillard avec un sourire singulier; je retournerai comme vous aux pays d'Orient,

mais c'est quand on entendra gémir les chrétiens dans cette ville, comme les juifs y ont gémi il y a soixante ans. Vous n'étiez pas né, vous n'avez pu être témoin d'une semblable persécution, ajouta-t-il en s'animant d'une incroyable expression de haine. Oh! ce serait presque un rêve pour moi, si un souvenir affreux ne s'élevait pas de ma jeunesse, si je n'entendais pas encore tous ces cris d'agonie; et sa vieille tête grise se levait comme celle d'un vautour qui devine au loin un champ de mort. Non, non, ajouta-t-il, tout cela n'a pu être encore oublié et les âmes qui se lamentent dans la nuit de Scheol viennent chaque nuit m'en faire souvenir. Savez-vous bien, Manassé, qu'au temps de ce roi Emmanuel, que vantent si souvent les chrétiens, il y eut plus de douleurs et de lamentations dans cette ville qu'au temps de la captivité? Savez-vous qu'il nous fallut partir sans emporter aucun des biens que nous avaient acquis notre sueur et notre sang, qu'il ne nous fut pas permis de convertir en or le champ cultivé de nos mains ou les richesses de notre industrie. Mais c'est l'ignominie des derniers mois qu'il faut toujours se rappeler pour

toujours accroître sa haine. Le port de Lisbonne nous fut d'abord assigné comme le seul lieu où nous pouvions nous embarquer; puis vint le jour où nous fûmes traqués dans la ville comme des bêtes fauves; un autre jour vint encore où il fut dit qu'on séparerait de leurs mères les enfans qui n'avaient pas atteint leur quatorzième année pour en faire d'ignobles chrétiens. Alors, Manassé!... et le vieillard se levait comme si la douleur des souvenirs lui avait rendu toute la vigueur de la jeunesse, alors on vit sur la plage ce que mille années de vengeance ne sauraient encore effacer; ceux qu'on redoutait parmi les hommes furent battus de verges pour noyer dans la honte ce qui leur restait d'énergie, les mères pressèrent vainement leurs enfans sur leur sein : on les leur arracha. Il y en avait qui rugissaient comme les hyènes du Jephtael; on leur brisait les dents avec les membres de leurs fils. Les jeunes filles étaient livrées aux paroles des prêtres, et de toutes parts les couvens s'ouvraient. On n'échappait à la honte que pour entrer dans la désolation. Alors, mon fils, une chose arriva, que les siècles ne voudront pas

croire; dans cette lutte effroyable, tout le sang ne coula pas de la main des chrétiens; il y en eut, Manassé, qui se crurent un droit terrible, celui que Dieu, en un jour d'épreuve avait donné à Abraham.... Oh! quels sacrifices et aussi quels souvenirs! Un père qui tue sa fille et son enfant qui lui sourit! Mais le champ du sang a porté des fruits de vengeance, la récolte est mûre, les épis ont jauni, les moissonneurs n'ont plus qu'à prendre leur faucille. Encore quelques jours, la moisson est finie; et, en achevant ces derniers mots, le regard du vieillard était devenu effrayant.

— Modérez votre indignation, sage Éléazar; nul d'entre nous n'a pu oublier ce que vous avez eu la douleur de voir. Le sang doit laver le sang; mais ne craignez-vous pas le vieux courage de ce peuple? Ne peut-il être encore une fois vainqueur, quand tant de fois il a vaincu?

— Que vous êtes simple en votre cœur, Manassé! Les livres, on le voit bien, occupent toutes vos réflexions, et pour vous être ébloui sans cesse aux mystères du Talmud, vous n'avez plus le pouvoir de voir clairement dans les affaires de ce

monde. Ce peuple a été regardé avec colère par Dieu et il succombera, vous dis-je. Ne voyez-vous pas que c'est affaire de chrétiens à chrétiens, et que, quand le jeune fou serait vainqueur en Afrique, il n'en serait pas moins vaincu par la ruse du basilic espagnol. Oh ! il verra au jour de bataille ce que signifie un embrassement du fils de Charles-Quint, et ce que vaut le casque de son père dont il désire que sa tête soit parée. Mieux lui vaudrait la cervelle!... Philippe ne la lui enverrait pas. La journée sera courte, mais elle sera chaude, continua le rusé vieillard en se frottant les mains, comme s'il se fût agi d'une entreprise commerciale; les habiles y feront de bonnes affaires. Vous l'avez vu, pour ma part j'ai escompté d'avance la plupart des têtes nobles du royaume. Tenez, Manassé, la liste n'est-elle pas belle et longue?... Après la journée elle sera bien diminuée, sans doute; mais à vous, qui devez être mon gendre et qui détestez les chrétiens comme moi, je ne crains pas de l'avouer, je ne donnerais pas mes espérances pour le tiers comptant de la somme que j'attends. Voyez vous-même; ces noms ne sont-ils pas tentans. Voici les

Alméïda, les Bragance et les Correa, cottés comme on mettrait le prix à une tête de bétail. N'y a-t-il pas une pensée toute réjouissante à voir ces hautains seigneurs si fiers de leur épée, jetés à la merci de la plume d'un *judeo*, comme ils aiment tant à nous appeler. Dieu soit béni! le sourire dédaigneux disparaîtra au moins un jour de leurs lèvres, et plus d'un parmi eux sera bien surpris de retrouver fervent israélite celui qu'il croyait plus qu'à demi-chrétien. Oh! l'orage qui gronde au dessus de leur tête est plus noir qu'ils n'osent le supposer. Manassé, après cette grande journée, celui que j'ai choisi en mon cœur pour perpétuer ma race sera riche et puissant. Voyez mon compte.

— Je partage toute votre haine pour nos persécuteurs, sage rabi Éléazar, et celui que vous honorez d'avance du titre de votre gendre se glorifie déjà en son cœur de regagner avec vous la ville sainte de Jérusalem pour y célébrer une union que bénira le Seigneur; mais vous vous hâtez beaucoup trop, selon moi, de fonder de riantes espérances sur des hommes qu'on massacrera plutôt qu'on ne les fera prisonniers.

— Je suis en ce moment comme Néskir, cet ange si révéré des Maures, qui fait le compte des hommes souvent avant leur trépas ; mais, au jour de la bataille, je serai comme le messager du prophète, qui sauve les combattans. J'ai des intelligences que vous ne pouvez encore me supposer, digne fils de Jahia, et d'ailleurs, un homme puissant que vous connaissez bien m'a promis sa haute protection.

— Mais, rabi Éléazar, je ne vois en cette circonstance que Muley Moluch, l'empereur de Fez, qui puisse vous servir, et vous vous rappelez sa haine pour toute notre race. Quoiqu'il s'agisse pour lui d'un trône et qu'il ait à lutter contre les chrétiens, il les préfère encore à nous. Il a généreusement fait offrir au jeune roi, m'a-t-on dit aujourd'hui, de cesser les hostilités et qu'il agrandirait ses possessions en Afrique : ce n'est cependant point la valeur qui lui manque; mais ce jeune courage lui fait pitié.

— Aussi est-ce un homme sans pitié qui m'a promis son assistance; il n'a pas voulu s'ouvrir complètement à moi, mais au fond je puis

compter sur lui comme s'il m'avait clairement parlé. Ah! celui-là, Manassé, est plus puissant que Muley Moluch et son favori Hamet Taba: ils n'ont que des hommes et de l'argent, lui, il a le respect des tribus, il a la puissance que donne le haut savoir.

— Voudriez-vous parler par hasard du seigneur de Bohême, du marquis de Kleist, de cet homme qui est en relation avec tous nos savans rabins et même avec les scheiks les plus vénérés du pays de Fez? Mais comment pourrait-il vous servir, puisqu'il part avec l'armée des chrétiens?

— Vous êtes tous les jours en rapport avec cet homme, il fait même grand cas de votre science, mais vous ne le connaissez pas encore et ce n'est pas à vous qu'il se confiera. Il part avec les chrétiens; mais il méprise chrétiens et maures, et il n'estime pas davantage le reste de l'humanité... S'il avait, voyez-vous, quelques idées religieuses, ce serait encore celles de nos vieilles traditions: c'est la passion terrible du savoir qui mène ses destinées. Je vous le répète, Ma-

nassé, au jour de la bataille je dois compter sur lui, car il compte sur moi. Oh! c'est un lien bien sûr qui nous lie, c'est celui de notre intérêt. Au surplus, ajouta le vieux juif, malgré son adresse j'ai deviné ce qu'il a cru ne m'avoir révélé qu'à demi..... Cette âme si hautaine et si ambitieuse, qu'elle n'a pas su poser encore de bornes à ses désirs, est subjuguée par un amour plus terrible que celui de la science. Oui, le marquis de Kleist, cet homme que vous avez cru comme les autres entièrement livré à d'arides étude, il est violemment épris d'une jeune dame du voisinage, et j'avouerai en toute humilité qu'il faut avoir ma haine pour comprendre sa passion. Ah! Manassé, il y a plaisir à voir dans une tête d'homme de semblables combinaisons; il taille en grand, je vous assure, et, s'il mettait à être roi la moitié de la volonté qu'il lui faut en ce moment pour diriger la destinée d'un homme, à coup sûr il le deviendrait.

— Ah! malheur à celle qui lui laisserait lire dans son cœur! Malheur à celle qui consentirait à recevoir ses damnables confidences et à partager le trouble qui le dévore!... Chrétienne ou juive,

je la plaindrais. Non, vous vous trompez, cet homme ne peut être amoureux, ses pareils ne le sont jamais; ils doivent vivre seuls dans l'abîme que leur creuse leur pensée. Je me les représente quelquefois comme cet oiseau aux ailes gigantesques dont il est parlé dans le Thalmud; ils peuvent écouter à l'orient et à l'occident, sans entendre le cri de leur semblable; Dieu les a faits pour vivre dans une éternelle solitude... Le marquis de Kleist amoureux ! y pensez-vous, rabi Éléazar. Si je puis en juger par ce qu'il m'a permis d'entrevoir, il aspire au contraire à quelque chose de si vaste, que toutes les forces de son âme ne sont pas de trop pour y atteindre. Je conviendrai que sa pensée m'inspire assez d'effroi pour n'avoir pas encore osé la sonder tout entière, mais qu'en même temps, elle m'attache assez pour que je ne puisse plus me détacher de lui... Il me traite quelquefois comme Habou Hanifatz, le célèbre docteur, traitait ses disciples, et, toujours malgré moi, je reviens près de cet être étrange... Ah! je n'aurais jamais supposé qu'il pût se laisser prendre aux paroles d'une femme! Et il faut toute la certitude que je lis

dans vos yeux pour ajouter quelque foi à de semblables assertions. Mais que savez-vous de certain sur les amours de cet homme et qui jamais en saura quelque chose? Autant que j'ai pu saisir le fond de ses idées, à travers les courtes questions qu'il m'adresse, elles sont d'une telle nature, que Salomon lui-même, qui avait tout contemplé sous le ciel, depuis l'hysope jusqu'au cèdre, en serait effrayé!.... Oh! croyez-moi bien, rabi Éléazar, un tel homme ne peut sentir une passion vulgaire. Non, jamais je ne voudrai croire qu'il puisse être amoureux.

— Amoureux comme Medjnoun l'insensé, Ben Jahia, et croyez une fois pour toutes que j'en ai la certitude. Mais que le Seigneur soit à jamais glorifié! c'est cet amour qui me donne espoir de vengeance et certitude de fortune... Et toutefois, puisque nous en sommes sur ce sujet, je vous l'avouerai; avant de servir votre seigneur du pays de Bohême, j'aurais souhaité ardemment de le connaître davantage. Ce qu'on dit dans la ville est tellement contradictoire, les avis sont si étrangement partagés sur son compte,

qu'il m'est impossible d'asseoir sur lui un jugement qui puisse satisfaire un esprit raisonnable ou simplement un homme de bon sens. La seule chose sur laquelle on semble être d'accord, c'est sur l'emploi qu'il fait de ses richesses et de son temps... Le Dieu d'Abraham me soit en aide ! on prétend qu'il a poussé la recherche de l'œuvre plus avant qu'aucun philosophe... Valentin et Raymond Lulle sont loin de lui, Paracelse lui-même ne saurait l'égaler. J'en conviendrai; j'ai d'abord eu cette idée, puis elle m'a semblé vaine et elle s'est éteinte en moi quand l'homme m'a été mieux connu. Qu'en pensez-vous, Manassé?

— J'ai cru comme vous d'abord que son esprit s'était porté vers les régions les plus élevées de la science hermétique, mais, sans m'instruire complètement à ce sujet, il a pris la peine de me dissuader lui-même des idées que je m'étais faites. Le ton de voix de Manassé s'était légèrement altéré et il n'abordait évidemment ce sujet qu'avec une certaine crainte. L'esprit subtil de M. de Kleist planait au dessus de lui. Il prit un peu de courage dans le regard pénétrant du

vieux juif qui semblait lui faire honte de sa terreur... Eh bien! sage Rabi, j'ai cru ensuite que les diverses Kabbales l'occupaient uniquement, qu'il avait sondé l'Iyyoumith et la Maasith : il n'en est rien. Il ne croit pas que ce soit ainsi que Moïse a pu s'élever au dessus des magiciens du pharaon d'Égypte; il va jusqu'à sourire de dédain quand on lui parle des miracles opérés au moyen des trois versets du quatorzième chapitre de l'Exode.

— Ce que vous me dites m'étonne de plus en plus. A quoi prétend donc cet homme, s'il dédaigne l'or et l'éternelle jeunesse que lui procurerait l'esprit de vie? à quoi donc peut-il s'arrêter, s'il rejette la science de l'avenir que lui procurerait l'intelligence de la tradition.

— J'ai pensé un moment en effet que cette âme altérée voulait s'abreuver comme nos vieux prophètes aux sources de l'avenir; que la *fille de la voix* lui était révélée, que le Bereschith et surtout la Marcava, ces deux divisions éternelles de la Kabbale, étaient les objets de ses études les plus ardentes et les plus suivies; mais,

par l'ange de Tobi! j'ai été moi-même, et cela bientôt, obligé d'abandonner cette opinion. Je l'ai trouvé aussi instruit que nos premiers rabins sur cette partie de la philosophie secrète expliquée si poétiquement par Ézéchiel à l'endroit où il parle du charriot miraculeux qui l'emporta dans les cieux. Il y a mieux; c'est qu'il semble faire peu de cas de ces dernières révélations du prophète qui forment la partie la plus importante d'une science difficile que le maître ne peut jamais dévoiler tout entière au disciple.

— Comme vous, Manassé, je me suis avisé un jour de le sonder sur les mystères du grand Ézéchiel; mais il a souri de l'air froid et dédaigneux que vous lui connaissez, quand je lui ai dit que bien des gens renonçaient à cette étude depuis qu'un feu terrible, sorti du Chasmal, avait de nos jours dévoré le disciple qui cherchait à expliquer cette vision. Les paroles du prophète, lui répétais-je, avaient tourné contre l'imprudent, comme l'épée flamboyante d'un ange vengeur.

— Je le dirai avec vous, rabi Éléazar, que

veut cet homme et que prétend-il trouver ? Il a étudié, comme Jochanan, fils de Sakaï, les surnoms de la divinité sortant tous de celui qui apparut à Moïse, il sait que ce terrible nom lui-même sert de lien à toutes les splendeurs; il n'ignore pas que chacune des lettres qui le composent est une source de mystères inneffables, il a combiné les nombres et expliqué l'action mystique de tous les caractères. Il sait, continua Manassé avec une sorte de frémissement religieux, comme s'il se trouvait en ce moment dans quelque sanctuaire, il sait même que le nom caché d'Elohim, prononcé selon la tradition primitive, fait mouvoir la terre et les cieux, que les anges interrompent alors leurs célestes concerts et qu'ils se demandent avec un saint respect ce qui peut ébranler ainsi l'univers. Eh bien! tous ces trésors de la science, il les éparpille en souriant, il brise chaque vase dont il a respiré le parfum, il détache chaque anneau qui composait la chaîne; la pensée ne peut plus monter jusqu'à lui. Je le répéterai encore : que veut cet homme sur la terre et que prétend-il, s'il croit aux cieux ?...

Les deux juifs dissertèrent quelque temps ainsi sur ce qui faisait l'objet des recherches si ardentes du marquis de Kleist; ils scrutèrent même toutes les opinions mystiques en faveur. Mais, sans s'arrêter aux secrets de la magie vulgaire, si répandus alors dans toute la Péninsule, ils eurent beau passer en revue les divers degrés de la Kabale *contemplative*, *littérale* et *artificielle*, ce fut en vain qu'ils essayèrent de soulever un pan du voile; ils ne purent s'arrêter à un motif qui leur parût assez magnifique ou assez imposant pour l'attribuer aux recherches du marquis. Ce qui resta établi comme bien positif après leur conversation, ce qui les confirma en même temps dans leur première résolution, de servir en toute chose les moindres désirs de celui qui éveillait ainsi leur curiosité, c'est que, s'il possédait d'immenses revenus, sa libéralité égalait sa richesse, et qu'une science peu commune des traditions hébraïques lui donnait des droits à la vénération des savans. Le caractère fort douteux de ses opinions religieuses, le mépris visible qu'il professait pour l'humanité, n'étaient point des motifs, comme on le pense bien, pour

séparer leur cause de la sienne. Les juifs, qui ont fourni tant d'hommes extraordinaires au Portugal, étaient devenus à cette époque un tel objet de dédain et de misérables vexations, ils avaient de si justes raisons de rendre par la haine les maux sans nombre dont les accablait le mépris général, qu'il y avait en eux tous une impulsion naturelle vers de sanglantes représailles et que la guerre qui se préparait leur semblait un temps de promission qui devait servir à la fois leur affranchissement et leurs haines particulières. La répugnance secrète du marquis pour les mystères chrétiens pouvait les servir et ils y comptaient. De son côté, non seulement M. de Kleist était assuré de la discrétion et de la fidélité de ces deux hommes, mais il avait la certitude que rabi Éléazar surtout irait, s'il le fallait, encore au delà de ses desseins, toutes les fois qu'il s'agirait de hâter quelques intrigues ou de faire tomber dans un piége ceux qu'il détestait comme chrétiens. Rabi Éléazar était un juif comme il y en avait tant en Portugal; sous ses dehors de dévotion il tâchait de faire oublier l'incertitude de son origine et

il y avait en partie réussi. Dans le quartier qu'il habitait, on le nommait Jacintho Gomes, et l'on savait généralement qu'il était des nouveaux chrétiens, c'est-à-dire qu'il avait appartenu à une de ces nombreuses familles israélites qui, sous le règne précédent, s'étaient subitement converties pour conserver en toute sûreté le droit de demeurer à Lisbonne. Grâce donc à une habileté peu commune, il était parvenu à donner si complètement le change sur ses opinions, il avait dérouté si habilement les recherches du Saint-Office, que l'on n'élevait pas le moindre doute sur la bonne foi de sa conversion, pas plus qu'on ne s'avisait d'en élever sur sa probité, en apparence fort rigoureuse. Ses excursions fréquentes dans l'Orient passaient même dans les derniers temps pour avoir un motif des plus honorables, et deux ou trois pélerinages qu'il avait faits à Jérusalem avaient affermi sur ce point-là sa haute et bonne renommée. Nul pélerin n'excellait comme lui à rapporter des chapelets bénits ; nul encore ne pouvait se vanter d'avoir fait si ample provision du saint bois; nul enfin n'avait vendu tant de momies, la panacée uni-

verselle d'alors, comme on le voit dans Ambroise Paré. Considéré par les dévots, presque vénéré par les savans, il aurait pu renouveler au besoin le miracle d'un juif comme lui, qui, loin de redouter l'inquisition, pouvait se vanter de l'avoir établie. On a vu déjà qu'en fait de commerce, rien au monde ne l'étonnait; du reste, peu d'hommes avaient voyagé avec le motif qui l'animait. Non seulement il avait parcouru les contrées orientales qui servaient d'asile aux tribus, mais il avait vu ces régions lointaines que les Portugais seuls visitaient. Malaca, Ceylan, Macao, l'avaient reçu sous son nom chrétien. A la côte de Malabar, on l'avait pris presque pour un saint, et partout cependant il secourait les juifs, partout il voyait avec joie que le pouvoir des chrétiens s'éteignait... Il contribuait sourdement à l'abattre, comme un ver qui ronge une poutre et qui prépare l'éboulement d'un palais. Sa mission était périlleuse, c'était la seule qui lui plaisait. Actif, patient, rusé, habile, tout son pouvoir était caché; c'était celui du reptile qui rampe et que nul ne songe à écraser; mais si son influence était dans le mys-

tère, rien encore ne l'avait altérée. Le souvenir, selon lui, devait le grandir plus que le temps présent ne l'avait abaissé. Comme tant d'Israélites de cette époque, Éléazar n'avait point d'état avoué; cependantbien peu d'hommes exerçaient des fonctions si variées. Médecin à la côte de Malabar, commerçant à Fez, planteur aux Canaries, à Lisbonne il dirigeait les affaires de plusieurs grands seigneurs dont les immenses propriétés étaient situées dans les pays conquis. Infatigable en l'art de se créer des relations, merveilleusement habile à se ménager des intelligences dans les maisons opulentes, il était au fait des secrets de famille, comme il connaissait les ressources précaires qui alimentaient le luxe dont Lisbonne présentait l'aspect; et si, à l'exemple de Philippe II, Sébastien avait eu besoin pour régner d'un de ces hommes qui livraient à la discrétion du pouvoir ce qu'épargnait l'inquisition, c'était à Éléazar qu'il eût dû certainement s'adresser. Nul ne l'eût soupçonné d'un tel souci terrestre et encore moins d'une telle activité. Maintenant venons à la circonstance qui a pu amener sur notre horizon un tel

personnage et qui doit un moment l'y faire figurer.

Parmi les grands seigneurs de Lisbonne, le comte don Joam de Portugal passait pour un des plus riches et un des plus puissans; Éléazar, sous le nom de Jacintho Gomes, s'était attaché de préférence à sa fortune; c'était lui non seulement qui surveillait ses vastes possessions dans les pays d'outre-mer, mais il s'était peu à peu arrogé une haute inspection sur cette innombrable clientelle de valets qui occupaient la maison du comte, et qui, selon l'usage conservé jusqu'à nos jours, était l'apanage réservé aux grands seigneurs, réduits toujours à le regarder comme un indispensable fléau. Si, dans ses relations continuelles avec les Israélites de Lisbonne, le marquis de Kleist n'avait pas tardé à reconnaître ce qu'il y avait de solide et de consciencieux dans le savoir de l'honnête et simple Manassé, s'il avait dû mettre à profit ses vastes études sur le Talmud et sur les langues de l'Orient, il avait aussi compris du premier coup d'œil ce qu'il pouvait attendre de l'habile Éléazar, et ce genre de service, pour être d'une

autre nature, n'en était pas moins important à ses yeux. Non seulement l'activité de cet homme lui était connue, mais sa ruse pénétrante et sa haine pour les Portugais le rendaient essentiellement propre, dans sa manière de voir, à l'étrange projet qu'il méditait depuis quelques jours et qui devait changer la destinée de la plupart des personnages qui ont figuré jusqu'à présent dans le récit de cette tradition. Sans doute il eût préféré de beaucoup mettre sa confiance en Manassé; mais la droiture un peu craintive de celui-ci, son exaltation exclusive pour les sciences qu'il cultivait, le rendaient si peu propre aux spéculations de la vie d'intrigue, qu'il n'avait pas songé un moment à l'initier aux projets qu'il roulait dans sa tête et dont mille circonstances d'ailleurs pouvaient retarder l'exécution. De son côté peut-être Éléazar se serait-il abstenu de rien dévoiler à celui qu'il regardait déjà comme son gendre et dont il estimait au fond du cœur l'inaltérable probité, s'il n'eût désiré vivement obtenir de lui des renseignemens positifs sur les travaux mystérieux du marquis, fort diversement jugés, même parmi les juifs et sur lesquels

il n'avait pu recueillir que des bruits dont il sentait l'insuffisance et la fausseté. On a vu comment, parcourant ensemble les divers degrés d'initiations kabalistiques, familières à cette époque à tous les Israélites d'une certaine classe, ils n'avaient pu trouver rien encore qui dut les satisfaire, rien qui les éclairât sur la question agitée. Le but au contraire avait reculé devant leurs investigations et l'on pouvait dire qu'en discutant, les ténébres avaient complètement effacé ce que laissait d'abord vaguement entrevoir un rayon furtif de lumière. La conversation roula encore quelque temps sur cette important sujet; mais, voyant enfin que rien de positif ne viendrait pour cette fois le tirer de l'état d'incertitude que chaque observation scientifique augmentait, Éléazar écrivit une assez longue lettre au marquis de Kleist, qu'il pria Manassé de lui remettre dans la journée même, ne pouvant quitter le logis dans l'intention, disait-il, de ne pas manquer plusieurs affaires inportantes, mais en réalité par la crainte toujours assez vive que lui inspiraient les questions du marquis. De tels hommes aimaient mieux se servir réciproque-

ment que de se laisser pénétrer leurs véritables sentimens. Après lui avoir donc recommandé sa commission en l'engageant vivement à y mettre une exactitude qu'on ne pouvait trop rappeler à un esprit aussi enfoncé dans les sublimes rêveries du Thalmud, Éléazar reconduisit Manassé jusqu'à la porte et ils se séparèrent en se promettant de se revoir dès le lendemain.

X.

Au temps du roi don Sébastien, Lisbonne était couverte de vieux palais qui luttaient de magnificence avec ceux de Gênes et de Venise; c'étaient les habitations presque royales des Menezes, des Mendoça et des Rolim, des Aguiar, des Ataïdes et des Correa; c'étaient les palais moins vastes, mais plus splendides peut-être, de ces marchands des Indes qui entassaient comme à plaisir toutes les richesses de l'Orient. L'ancien

quartier du Restello, qu'on nomme maintenant Belem, cette belle rue de Alecrim qui déploie noblement sa double arcade, la place du Rocio et la riante colline de Buenos-Ayres, étalaient toutes les merveilles de la renaissance avec je ne sais quel luxe étrange qui disait un peuple voyageur; et cependant un ondoiement de la terre a suffi pour tout renverser, la tempête cachée a détruit ce que le ciel eût conservé des siècles. Le vieux Lisbonne n'est plus qu'un souvenir et un tressaillement du volcan invisible suffirait pour l'effacer. A en juger par quelques livres jaunis qui avaient peut-être alors tout juste la valeur d'un almanach de cour, il y avait là cependant plus de riches tapissiers, plus de joailliers et d'orfèvres que dans le reste de la Péninsule et peut-être dans le reste de l'Europe; tous les arts se réunissaient pour embellir à loisir tant de riches habitations. C'étaient de vastes salles toutes tendues en damas rouge où brillaient dans des cadres d'ébène les Velasques et les Herrera; c'étaient de longues fenêtres sans vitrage, où flottaient des réseaux de Chine dont l'air se jouait comme d'une voile gonflée; c'étaient d'immenses

vases de porcelaine, que les grands seigneurs pouvaient seuls se procurer. Puis de beaux fauteuils de velours et de beaux coffres de la renaissance, sculptés dans le Jacaranda. Quelquefois, une longue *porteira* de drap rouge, aux armoiries ouvragées, achevait de parer la salle où l'on recevait les étrangers.

Or, quelques heures après l'entretien de Manassé avec rabi Éléazar, un domestique introduisait dans un salon ainsi orné le prétendu docteur Gervas; et celui dont il avait été si longuement question dans la conversation des deux juifs, recevait l'honnête savant avec cette merveilleuse indolence de grand seigneur qui, si elle n'est tout à fait ni une politesse ni une impertinence, tient probablement de toutes les deux. Après lui avoir fait une légère inclination de tête, du fond de ce grand fauteuil où il restait enfoncé, il lui indiqua d'un geste la porte secrète d'un cabinet, perdue dans la boiserie, et, se levant alors seulement, il prit une petite clé damasquinée en or, calcula durant quelques secondes les chiffres d'une serrure à secret, et fit entrer son hôte dans un petit cabinet boisé,

assez nu et assez en désordre, dont les fenêtres laissaient voir le Tage et la plus grande portion de la ville. Une table chargée de papiers, quelques chaises de bambou, composaient l'ameublement fort simple de cette pièce qui semblait servir de vestibule à d'autres appartemens, car on voyait au fond une porte en bronze, dont les deux battans étaient entr'ouverts; un grand bocal, renfermant une liqueur limpide, recevait les rayons du soleil et les renvoyait avec une teinte d'azur jusqu'au fond du cabinet.

Le marquis de Kleist alla soigneusement s'assurer que la porte d'entrée était fermée, puis il jeta un coup d'œil sur le vase aux reflets bleuâtres et il revint près de Manassé à qui il n'avait point encore adressé la parole.

— Vous n'êtes jamais entré ici, Docteur; c'est que, voyez-vous, j'ai à vous faire deux ou trois questions auxquelles je désire que vous puissiez répondre. Ah! sans cet homme à cervelle étroite, assez fou pour s'exalter devant quelques misérables squelettes de rois, nous aurions peut-être le livre dont entendait parler le commentateur.

Oh! damnation sur lui! damnation sur ceux qui empêchent l'œuvre de s'accomplir!

En parlant ainsi, les yeux du marquis de Kleist s'étaient animés tout à coup; il y avait dans leur expression un bizarre enthousiasme qui contrastait avec la contenance grave et reposée du docteur juif dont la physionomie exprimait seulement assez de curiosité pour faire supposer qu'il avait oublié déjà le principal objet de sa visite.

Après un moment de rêverie soucieuse, le marquis de Kleist reprit: — Cette inscription chaldéenne que vous m'avez lue, Manassé Ben Jahia, ne contenait rien au premier abord sur ce que je cherchais, puis qu'elle roule surtout sur les idées mystiques de la maçonnerie primitive; mais, en y réfléchissant mieux, j'ai vu qu'il y était question des sanctuaires élevés aux divines puissances, et des autels consacrés aux Téraphims: j'ai ma doctrine sur ces êtres mystérieux. Quelle est la vôtre? quelle est celle de vos anciens?... A ce mot de Téraphim, le docteur pâlit sous le regard perçant de M. de Kleist.....

les reflets bleuâtres, qui se jouaient sur la figure du marquis, donnaient à ses yeux une teinte vraiment infernale dont le pauvre docteur se sentit pénétré jusqu'au fond de l'âme.

— Que l'esprit des prophètes vous éloigne de semblables recherches ! Votre âme est en péril, Seigneur, si vous espérez trouver l'avenir ainsi... Puisez plutôt au système de Roger Bacon et à celui d'Albertus Magnus !

— Vieux contes insignifians, Manassé, et propres tout au plus à amuser l'esprit oisif de quelque hermétique crédule. La statue de Roger Bacon était un misérable automate auquel un mécanisme, ingénieux pour ce temps, faisait prononcer quelques mots combinés sans doute pour effrayer de pauvres moines. Son patient constructeur eut raison de la briser, puisque sa méditation n'avait point été assez puissante pour faire descendre sur cette bizarre mécanique la divine rosée de vie, cette fille de la voix que nous font entendre les prophètes et qui est elle-même l'avenir. L'Androïde du grand Albert n'était pas une folie moins grande, et le saint timoré qui la

brisa fit sans le savoir une œuvre de raison. C'était une insulte au Triarque suprême d'opposer ainsi à ses créatures un airain sans âme et dont la voix, résonnant au hasard, n'était qu'un vain écho privé de la divine harmonie! Tout par lui... rien sans lui; et d'ailleurs, il faut son œuvre pour mon œuvre..... L'esprit est dans le sang. M'entendez-vous? continua avec un vrai regard d'hyène cet homme qui, le moment d'auparavant, était dans une indolence si reposée. Oh! je le sens, pour dérober son mystère au glorificateur, il faut deviner les paroles incomplètes qu'il prononça à l'origine du monde et celles que répéta le chœur divin de tous les esprits; et l'œuvre, l'œuvre, il n'est pas uniquement dans le sang des créatures, car s'il fallait seulement une vie d'homme... Mais, voyez-vous, Manassé, il est dans la volonté qui grandit tout ce qu'elle demande; il est dans la passion qui brûle tout ce qu'elle a touché; il est dans la rosée qui inonde les fleurs et dans l'amour qui arrache des larmes; l'espoir et le désespoir lui donnent un nom, quelquefois le bruit du tonnerre le dit au monde et aussi le chant des petits oiseaux; et quand tout

sanglotte, quand tout crie, quand tout bruït sur la terre et sur l'Océan, les esprits essaient de répéter le mystère, mais on dit qu'ils n'y parviennent jamais. Ils devinent seulement l'alliance et voient que l'homme est plus grand qu'eux, et, plus que l'homme, l'amour, plus que l'amour, l'abîme où la fournaise des âmes toujours mugit.. et toujours s'épanche... Cependant les âmes fortes peuvent se régénérer elles-mêmes; elles peuvent tout entendre et tout écouter, tout expliquer et tout comprendre. L'*Ensoph* y peut consentir. Arrière donc, arrière ces misérables billevesées qui doivent donner un peu d'or et aussi prolonger la vie d'un jour ! Science des Flamel et des Gustenhover, je vous connais et je vous méprise... Science des Simon et des Appollonius, je vous dépasserai malgré votre hauteur; demain, dans quelques heures peut-être, je me serai élancé par delà vos mystères. Mon âme est toute palpitante et j'y veux verser le feu... Oui, si je vous ai fait venir c'est pour avoir votre opinion sur une des branches du rit. Tenez, regardez attentivement : dans quelques minutes, vous verrez poindre au fond de ce vase la lueur naissante de *l'archée* élémen-

taire; mais il faut qu'à l'instant même, vous me fassiez connaître complètement votre opinion sur les Teraphims de l'antiquité. Songez-y bien, nous n'avons plus même une semaine à rester ensemble; je pars avec le roi décidément... Oh! la moisson des angoisses sera terrible et belle. L'homme qui meurt dit la vie en caractères sanglans... Toutefois, répondez maintenant à ma question... Qu'entendaient les prophètes quand ils parlaient des Teraphims? Que disent à ce sujet les hommes qui ont commenté le Thalmud?

— Monseigneur, dit d'une voix mal assurée le savant Israélite, j'aime mieux vous tracer en quelques lignes les différentes opinions professées par nos docteurs à ce sujet. Oui, je préfère encore les écrire à l'horreur de vous les répéter.

— Eh bien! soyez prompt, Manassé, et vous ne sauriez vous en repentir. Aujourd'hui même, vous aurez en votre possession les précieux commentaires d'Avenar. Le marquis savait, en parlant ainsi, qu'il touchait le côté faible du doc teur; aussi n'attendit-il pas long-temps ce qu'il

souhaitait si ardemment. Après quelques instans de réflexion, durant lesquels il parut appeler à son aide tout le secours de sa mémoire, Manassé couvrit à la hâte d'écriture un papier qu'il présenta au marquis ; celui-ci l'arracha presque de sa main tremblante et le lut avec précipitation.

— N'est-ce que cela ? dit-il avec un grand sang-froid... J'imagine cependant une chose, ajouta-t-il en se frappant le front après quelques minutes de réflexions sérieuses ; s'il parle, c'est dans le vieux langage de la tradition ; le talisman d'Or est en caractères hébraïques sans voyelles..... Une seule interprétation peut ne point suffire ; et, en parlant ainsi, il se promenait à pas précipités dans le cabinet, regardant tour à tour le juif et la porte qu'on voyait dans l'enfoncement... D'ailleurs, si elle vient, trois forment le nombre consacré... Il prit tout à coup une forte résolution : — Seigneur Manassé, j'ai votre secret et vous n'avez pas encore le mien. Aux yeux du saint tribunal de cette ville, vous êtes le seigneur Gervas, docteur, je crois, en droit canon, fréquentant les universités ; mais, pour moi, qui

sais mille choses, vous êtes Manassé Ben Jahia, fils de Segor, fils de Benjamin; vous vous occupez d'hermétique plus qu'il ne faut pour un nouveau chrétien. Un mot de moi et le Saint-Office rirait bien de vous voir chez lui; depuis un mois, ses griffes s'aiguisent et peut-être que la statue d'airain vous étreindrait comme le dieu Moloch dévorant un premier-né. En un mot, vous le savez comme moi, vous restez paisible à Lisbonne; mais pour la science vous risquez votre vie... Moi, pour la science j'en risque peut-être davantage; mais ce n'est point ce dont il s'agit... Écoutez : Mon secret, vous allez l'avoir... oui, vous l'aurez ou il s'en faudra peu. Si vous le trahissez, Docteur, et le marquis avait fait passer tout-à-coup son regard de l'insouciance railleuse à l'expression du tigre qui se jouerait de sa proie, ce ne serait pas cette noble lame de Tolède qui terminerait une vie de juif infidèle à la science, ce serait le feu des chrétiens. Le moins qu'il vous pût arriver, c'est que la sanglante ironie des prêtres vous fît pourrir dans un cachot; j'échapperais toujours, moi; on ne brûle pas un parent de l'empereur d'Allemagne. Vingt d'entre vous pé-

riraient avant que je reçusse un seul mot de l'inquisiteur. Si vous m'êtes fidèle, au contraire, ces livres précieux que ma fortune me permet d'acheter et que la vôtre vous refuse, vous les aurez avec bien d'autres trésors. Vous le savez, Manassé, en me servant, vous ne sauriez douter de ma générosité... Le docteur avait pâli dès le commencement de ce discours; à ces derniers mots, il sembla se ranimer. On eût dit d'un amant auquel une querelle imprévue aurait enlevé tout espoir, et qui, dans un mot inattendu, viendrait de retrouver la vie..... Oh! c'est que c'est aussi une passion ardente que celle de la science, c'est que c'est une passion bien impérieuse quand on lui a livré ses années et ses nuits.

— Que faut-il donc faire, seigneur Marquis?

— Venir interroger vous-même le Teraphim.

— Dieu d'Abraham! avez-vous donc accompli cet abominable sortilège?

— Juif, plus de réflexions, répondit le marquis d'un air calme et froid; à cette heure je jouerais ma vie et la tienne... Maintenant tu m'as

entendu. En finissant ces mots, il ouvrit la porte qui était au fond du cabinet et il le poussa plus mort que vif à l'entrée d'une longue galerie dont une portière de velours voilait l'entrée. Il l'engagea avec beaucoup de tranquillité à se familiariser avec les divers objets qu'il allait voir, et il le prévint, en fermant la porte, qu'il irait le joindre avant qu'une demi-heure se fût écoulée.

XI.

La galerie dans laquelle le marquis de Kleist avait fait entrer Manassé Ben Jahia offrait un aspect si étrange, qu'on l'eût plutôt prise pour le sanctuaire de quelque divinité orientale que pour un lieu de retraite et de méditation. La lumière ne venait point du jour; mais deux flambeaux à sept branches, voilés en ce moment par deux larges rideaux de damas cramoisi, répandaient sur tous les objets une lueur rougeâtre,

pareille à ces rayons enflammés du soleil couchant qui semblent exprimer un reste de colère céleste dans la tranquillité du paysage. Vis-à-vis, au-dessus de la porte d'entrée, un éphod était suspendu comme une dépouille consacrée; un magnifique pectoral, fait à l'image de celui des prêtres de la Judée, réflétait les rayons mystérieux dans la richesse de ses pierreries : tandis que l'Urim et le Thumin, emblêmes muets d'un oracle perdu, attendaient que quelque pontife des vieux mystères osât les interroger; une vaste peinture, entourée des replis d'un serpent lumineux, représentait Ormuzd, le *premier-né du temps sans bornes*, reposant au milieu des six génies Amsharpand, qui commandent chez les Persans aux Esprits inférieurs. Symbole primitif du culte des Génies, les disciples de Phylon et de Basilide, les Valentiniens et les purs gnostiques, les sectateurs de l'hérésiarque Manès, et enfin les kabbalistes de la grande tradition, n'ont fait que changer le nom de ce type grandiose dont la lumière va se perdre dans les premiers orages de la création. Unis dans un même mystère, joignant leurs ailes frémissantes

entre la terre et les cieux, les mille génies de ces sectes ou de ces religions étaient confondus dans un chœur. Les Ferouers des Persans, les Ized, les dix Sephiroths des gnostiques, les Eons des Manichéens, se trouvaient représentés au premier rang; puis venaient les Séraphins et les Mélachins des Hébreux, les bons Anges, les trônes et les dominations des chrétiens, et enfin les Esprits élémentaires. Une autre peinture disait la naissance d'Adam Cadmon, l'homme type, et l'éternelle rebellion du mauvais principe qui le perdit; et, comme si le maître de ce lieu bizarre eût adopté l'antique doctrine de celui que le moyen âge a surnommé Simon le Magicien, c'était le mal qui triomphait du bien, les ténèbres qui envahissaient la lumière; mais, ce qui frappait surtout dans cette étrange réunion de symboles appartenant à tant de peuples c'était cette multitude de pierres gravées, connues sous le nom d'*Abraxas*, et qui étaient rangées symétriquement au dessous des peintures décorant les murailles. Talismans consacrés à certaines puissances ou à certains génies; les uns ne contenaient que quelques paroles efficientes,

les autres offraient en relief des figures fantastiques rappelant les forces de la nature et ses puissantes émanations. Ici, c'était le Léviathan qui doit dévorer la terre et qui enveloppait de son orbe le monde qu'il s'apprête à détruire; là, c'était l'éternelle Sagesse qui consolait l'Univers; puis, au milieu de ces emblèmes empruntés à tant de sectes et à tant de pays, l'Omophore, le soutien de la terre, était représenté courbé sous le poids de cet éternel fardeau qui tremble sous les efforts de sa fatigue et qu'un mot de l'Ensoph pourrait jeter dans le néant. En embrassant d'un premier coup d'œil le curieux mobilier de cette galerie, si différente de ce qu'on remarquait alors chez la plupart des hermétiques, Manassé vit que c'était là surtout que la pensée du maître s'était livrée à tous ses caprices. Près des vastes symboles qu'une main habile avait tracés sur la muraille, on apercevait divers objets qui avaient dû servir à de bizarres évocations. Ici c'était un globe d'argent sur lequel un docteur arabe avait savamment déterminé les lieux d'un monde inconnu à la terre. Bad, le génie des vents, conduisait un navire vers le pays des Préadamites

et l'on y voyait clairement indiqué le Ginnistan, situé près du Badiah Goldan ou le désert des Monstres. Là des têtes brisées de chérubins laissaient voir encore les constellations argentées qui devaient leur donner le don de la parole et qu'un retard dans le calcul des triplicités avait fait évanouir pour jamais. Puis c'étaient des astrolabes dorés, parsemés de caractères arabes, de merveilleux phylactères, des talismans de toutes les formes et qu'on rechercherait encore pour leur travail exquis. Mais ce qu'il y avait de plus intéressant peut-être et ce qui aurait rendu cette galerie aussi curieuse pour un de nos savans modernes que pour Manassé, c'était une multitude de livres dont on ne trouve plus guère maintenant de vestiges que dans de courtes analyses et qui étalaient alors sur de larges pupitres leurs feuillets poudreux que nul encore n'avait osé altérer. A voir ces livres vénérables, sillonnés des grandes majuscules usitées dans le moyen-âge et dans l'Orient, à en examiner l'apparence et surtout les titres, on eût pu croire que c'était une bibliothèque anté diluvienne transmise aux hommes par les descendans de

Noé. En tête de tous, on voyait le *Sefer Adam* ou le livre qu'écrivit le père du genre humain, quand il fut sorti du paradis terrestre; une secte, qui avait pris pour patron Jean-Baptiste, le regardait comme la plus sainte tradition qui eût jamais guidé le monde. Puis venait la chronique du vieux patriarche, le livre où Abraham raconte la création. Le *Sefer nouh* était là comme un terrible emblème des crimes du genre humain, tandis que le livre de Seth racontait les désespoirs qui suivirent la dispersion. Mais, au milieu de ces vénérables manuscrits, il y en avait un que son éclatante reliure faisait remarquer entre tous; la richesse de sa couverture disait encore bien faiblement ce qu'il avait coûté à M. de Kleist: c'était l'histoire des quarante souverains universels de la terre [1] qui ont régné tant de siècles avant la création d'Adam et dont la mystérieuse domination s'étendait sur des êtres si différens de l'homme, qu'ils n'avaient guère de semblable à lui que le don divin de la raison. Simourganka, le dew à la figure d'oiseau, y récitait

[1] Le Themurath Nameh.

dans un sublime langage les merveilles du monde préadamite et les grandeurs qui devaient lui succéder. On distinguait encore les livres si communs à cette époque, les commentateurs des pères de l'Église où les hommes voulaient expliquer leurs missions par les enseignemens directs du ciel; les hérésiarques supposés, ces grands rêveurs antiques, poètes sublimes trop long-temps méconnus. C'était un Simon, qui n'avait pas craint de s'appeler du saint nom de Paraclet; un Marcion, un Basilide, luttant sans cesse avec Dieu; un Appollonius de Thyanes, déplorant orgueilleusement la naissance du fils de Marie qu'il eût, disait-il, bien surpassé; c'était un Plotin, dépositaire des plus magnifiques croyances, un Valentin, dont l'imagination capricieuse semble les avoir épuisées. Mais tous ces livres ont disparu devant la stérile réalité qui ne remplace point toujours ce qu'elle tue. Quant aux Albert-le-Grand, aux Cardan, aux Raymond Lulle et même aux livres supposés d'Hermès, ils étaient négligemment dispersés; l'hôte de ce lieu les avait dédaigneusement abandonnés après s'être convaincu que sa science les dépassait, et qu'ils ne

pouvaient plus jeter sur le monde que les rayons pâlis d'une lumière effacée.

Les inscriptions emblématiques que l'on rencontre si souvent dans les palais orientaux, ces courtes sentences destinées à ranimer les forces défaillantes d'une âme par des vérités mystérieuses répétées à toute heure, comme un muet langage des siècles ou de Dieu; toutes les formules d'une philosophie mystique, enfin, avaient été épuisées dans ce lieu. Il y en avait en syriaque, en hébreu, en copte, et tandis qu'elles couraient sur la muraille en longs sillons dorés, la magie du Nord, à la fois si simple et si terrible, en avait fourni plusieurs qu'un voile léger recouvrait même dans la demi-obscurité : selon une opinion admise, leur lecture accidentelle eût amené d'effroyables évocations. Toutes celles qu'on pouvait lire se sentaient de l'orgueil infini du maître ou de ses croyances désespérées. Ici on voyait en caractères grecs :

Je crois à Bythos et à Sigé, la profondeur et le silence, je suis un enfant de la rebellion.

Plus loin, une courte inscription gnostique

renfermait cette bizarre et terrible maxime de la croyance :

Les larmes, les regards, les soupirs, les désirs produisent des êtres.

On avait écrit au-dessus d'une urne de jaspe noir, d'où s'échappaient des parfums, cette étrange parole du Thalmud :

L'Ange qui veille sur la marche du soleil a deux cent quatre-vingt-seize armées sous ses ordres. Ne saurait-on les vaincre ?

Et plus loin :

Schébael est l'ange qui tient le livre où sont inscrites nos bonnes et nos mauvaises actions ; mais une forte volonté peut y effacer sa destinée.

Près d'un de ces crânes en ivoire, comme on en voyait tant au seizième siècle, et qui représentaient dans leur triste emblème la mort et la vie réunies, on avait tracé ces deux vers persans :

L'oiseau Aboulomri vit mille ans ; pourquoi l'homme ne vit-il qu'un jour ?

Enfin, comme si celui qui avait choisi ces inscriptions, eût encore plutôt voulu exalter la puissance de l'homme que diminuer la grandeur infinie de celui qui l'a créé, comme si, héritier de toutes les doctrines impies, mais majestueuses de la Kabbale, il eût plutôt essayé de s'assimiler à l'éternelle puissance que de l'éteindre dans sa pensée, plusieurs légendes racontaient la lutte victorieuse de l'homme avec les puissances élémentaires, et une inscription placée au-dessus du sanctuaire voilé, d'où s'échappaient les rayons colorés des flambeaux, proclamait le repos infini du dieu qui a laissé à un dieu secondaire les soucis de la création.

Avant toutes choses existait l'Être primitif, le vieux des jours, l'ancien roi de la lumière.

Puis l'esprit de lutte recommençait :

Le Jehovah des juifs n'est qu'un dieu secondaire, de même que le dieu Sabaoth et le dieu Ialdabaoth des Gnostiques ; l'Ensoph de la Kabbale est plus puissant qu'eux : les Sylphes, les Salamandres, les Gnomes et les Ondins viennent vers moi dans un pur rayon du matin.

Manassé parcourait, avec des regards surpris, cette réunion confuse de symboles bizarres et d'inscriptions singulières; ses yeux se portaient surtout avec vénération sur ces volumes poudreux, dépositaires vénérables d'une doctrine qu'il était accoutumé à respecter; il se disposait même à soulever le rideau qui l'empêchait de mettre fin à son anxiété et à ses doutes sur la doctrine du maître : une crainte indéfinissable le retenait, car, de quelque côté qu'il tournât ses regards, le Teraphim ne paraissait point, et il savait qu'il existait. La curiosité allait lui faire vaincre la terreur qu'il éprouvait, quand il entendit au dehors M. de Kleist qui s'adressait à quelqu'un dont la voix lui était inconnue. Il prêta attentivement l'oreille et il comprit qu'il ne serait pas long-temps seul dans ce lieu mystérieux où on l'avait fait entrer d'une si brusque manière. La personne qui répondait au marquis paraissait être une jeune femme; il y avait une grande douceur dans cet accent étranger; cependant on sentait par intervalle, au frémissement contenu de la voix, qu'une grande exaltation agitait celle qui parlait ainsi, et qu'elle

avait été amenée en ce lieu probablement par un motif que les objets dont il était environné pouvaient au moins faire soupçonner. Il ne resta pas long-temps da s l'incertitude; les voix se rapprochèrent.

— Ainsi Leïla Mariam est prête à tenir la promesse qu'elle vient de me faire. Ni Baal-Zebud, qui combattit les anges de lumière, ni le Sarfar, ce vent glacé de la mort qui peut sortir des ténèbres où il était renfermé, rien n'ébranlera son courage; elle veut un talisman comme ceux dont les sages ont le secret et dont le pouvoir est certain quand on l'invoque avec un cœur pur; et pour rendre à sa maîtresse le repos de l'âme, comme on le goûte dans le Jetzirah, près des êtres qui entourent le trône céleste, elle ne craindrait pas de donner son sang. Il suffit maintenant de sa volonté; mais il faut qu'elle soit inébranlable.

— Cid Aral, reprenait la voix de la jeune fille, Leïla Mariam ne redoute rien, vous dis-je: elle est prête à tout voir et à tout entendre, elle sait ce qu'elle est venue chercher. Avant de

passer sous le seuil, elle s'est tournée à l'Orient et à l'Occident; elle a prié pour avoir la force.

— Qu'elle entre donc; peut-être le mystère va-t-il enfin s'accomplir..... dit la voix du marquis. En achevant ces mots, la porte s'ouvrit tout à coup, et M. de Kleist, suivi de Leïla Mariam, pénétra dans la galerie. Après avoir tout fermé avec exactitude et s'être assuré que nul ne pouvait les interrompre dans le rit qui allait commencer, il revint près de ses deux hôtes qui attendaient avec une réelle anxiété la fin d'une entrevue dont ils ne pouvaient pas même soupçonner le dénouement. Enfin, le marquis rompit le silence :

— Manassé Ben Jahia, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, peut-être que, si cet arrogant personnage qui nous a arrêtés dans nos recherches, il y a trois jours, n'était pas venu les troubler au moment où j'atteignais le but, peut-être, dis-je, saurais-je maintenant ce qui a été l'éternel objet de mes travaux et de mes veilles, peut-être tiendrais-je le secret des

Simon et des Valentin; j'aurais pu pénétrer le triple chœur des intelligences; pour moi enfin, le mystère serait accompli. Tout m'a manqué... je n'ai pu atteindre la tradition; la tombe s'est refermée pour jamais sur les livres du cardinal... l'or a échoué quand j'espérais séduire : près des moines de Batalha, il ne faut plus rien espérer, et cela du moins pour un temps. Cependant, je le sens, j'ai fait faire à ma pensée un nouvel effort. Les anciens peuvent aider, mais ils ne peuvent pas tout découvrir; ils ont été éblouis par la lumière, mais ils n'ont pas su la ravir. Une voix secrète me le répète, on peut d'un seul élan monter bien plus haut qu'eux... La foudre divine a renversé Paracelse lui-même dans les ténèbres; mon audace effacera la sienne, j'oserai ce qu'on doit oser... Et après tout, ajouta-t-il d'une voix pleine d'orgueil, je demande ce qui m'appartient, je réclame l'héritage du ciel. Sorti de l'essence divine, pourquoi, enfant deshérité, ne m'abreuverais-je point aux sources de la lumière?..... L'œuvre donc s'accomplira.

— Et en quoi cette jeune fille et moi pou-

vons-nous vous servir dans ce fatal mystère? dit Manassé d'une voix émue.

— La chose est simple, reprit le marquis, et s'il vous était donné de lire là... il portait la main à son front... mais peut-être n'oseriez-vous pas chercher même à me comprendre... Votre âme est naïve et simple, Manassé, elle reculerait sans doute devant quelques essais. Je vais vous expliquer ce qu'il vous est nécessaire de comprendre; d'ailleurs vous appellerez la doctrine d'Ophis à votre aide... Je vous l'ai déjà dit tout-à-l'heure, je crois : l'œuvre que je cherche est dans tout ce qui atteste la vie des créatures et aussi dans les transformations incessantes de leur mort. L'abîme des âmes et l'abîme du néant en contiennent une partie. Mille fois, assis sur le bord des grandes eaux, le souffle de la mer est venu me le murmurer aux oreilles; mais le secret m'échappait aussitôt, parce que je m'étais plongé avec trop de délices dans l'infini que je voulais comprendre. D'autres fois, au milieu des ténèbres, j'ai cru l'entendre, répété par la voix du vent; mais le froid de la terreur m'a fait dresser les cheveux

comme aux prophètes et je n'ai pu tout saisir. Le feu et la terre m'ont crié, par leurs forêts et par leurs volcans, qu'ils avaient le secret que je cherchais... mais toujours l'œuvre se montrait rebelle, et les génies moqueurs, qui sont les maîtres des élémens, me disaient en passant un mot que jamais ils n'achevaient. Je possédais bien quelques révélations, mais c'était avec toutes les angoisses de l'incertitude. Alors je méditai de nouveau, j'abandonnai les vieux maîtres, je quittai les *secrets naturiens*, comme disent les philosophes vulgaires : j'allai aux sources. L'homme, abrégé de l'univers, me parut plus facile à consulter que la vaste image qu'il me représentait; je contemplai les passions, je m'abreuvai de leur puissance, je sondai tous les mystères de l'intelligence humaine, comme j'avais écouté tous les bruits du monde.

— Les vieillards disaient ainsi de vous dans le désert, reprit avec respect la jeune fille.

— Eh bien! continua M. de Kleist qui faisait bondir en un moment sa pensée du repos à l'enthousiasme, comme ces vautours paresseux

qui étendent languissamment leurs ailes et qui fondent tout à coup sur leur proie, eh bien ! il faut agir maintenant et vous allez me comprendre. L'homme seul ne peut rien ; la volonté solitaire, quelque ardente qu'elle soit, est une flamme errante qui fait dédaigneusement sourire Ialdabaoth ; mais trois âmes passionnées peuvent devenir un moment puissantes comme le Triarque ; trois âmes peuvent forcer les êtres secondaires à répondre, et le Teraphim peut tout à coup cesser d'être muet. L'*archée* peut se montrer ; l'âme universelle du monde peut envoyer un de ses rayons. Écoutez-moi bien maintenant, Manassé.

— Je vous écoute de toutes les forces de mes facultés, noble Seigneur, répondit le juif; car sa timidité naturelle l'abandonnait en ce moment.

— M'entendez-vous, Leïla Mariam?

— Je vous écoute comme Abou-Zébir. Les Dews vont-ils descendre? Comment nous apparaîtront-ils ?

— Ah ! sans doute, poursuivit le marquis, les

hommes qui étudient le secret de l'univers seraient trop heureux si, comme dans la riante enfance du monde, les esprits élémentaires et toute l'armée des anges et toute l'armée des génies descendaient à leurs simples ordres vers la terre, ainsi que des étoiles qui glissent majestueusement des cieux. Alors on les voyait continuellement apparaître dans leurs tourbillons de lumière et ils ne refusaient jamais leurs merveilleuses révélations à ceux qui les interrogeaient; mais, êtres périssables, ils sont devenus jaloux de notre immortelle origine, ils se sont voilés de leurs ailes, ils ne se révèlent plus que dans les ténèbres; on se sent près d'eux, mais on ne les voit pas; on entend intérieurement leurs paroles, mais leur voix glisse dans l'espace. Un petit souffle qui fait dresser les cheveux, un frémissement intérieur, quelquefois un gémissement dans les ténèbres, voilà ce qui avertit de leur présence. N'oubliez rien de ce que je vous dis.

Ses deux compagnons l'écoutaient dans un grand recueillement; croyaient-ils que cette voix tremblante d'enthousiasme avait déjà com-

mencé une réelle évocation? Ils frémissaient et ils se sentaient subjugués.

—Je vous le répète donc encore, notre triple volonté va réduire les Intelligences; Ialdabaoth lui-même brisera son silence obstiné. L'exaltation rendait cette voix effrayante; elle avait quelque chose des volontés impitoyables de celui qui sacrifia la terre à son orgueil. Les yeux ardens du marquis erraient vers un horizon inconnu aux bornes du monde réel, et si les terreurs de Manassé s'étaient renouvelées déjà, elles s'étaient évanouies presque aussitôt, vaincues par ces regards prophétiques qui mesuraient le pouvoir des cieux. Toutefois, sa science réelle le laissait incertain. Il n'en était pas de même de la jeune Arabe; sa pensée n'avait pas encore mis de bornes à la puissance de Cid Aral, et dans le mystère elle allait au-delà du merveilleux. Fille de l'Orient, elle réalisait rapidement toutes les fictions qui avaient coloré ses premiers rêves. En entrant dans la galerie, rien n'avait pu la surprendre, tout ce qu'elle voyait excitait plutôt sa curiosité que sa terreur; et qui lui eût dit d'écarter le voile qui cachait la lumière, pour

traverser enfin les champs splendides de la féerie, l'eût trouvée prête à tout oser. D'ailleurs le souvenir de Magdalena ne l'avait pas un instant quittée, et c'était avec toute l'exaltation de son amour, qu'elle entrait d'un pas ferme sous le portique de ce monde enchanté.

— Ne doutez pas ainsi, Manassé, continua M. de Kleist qui avait deviné le juif. Cette fois sa voix était devenue lente et solennelle, ainsi que cela arrive à celui qui enseigne; mais il y avait au fond une tristesse que trahissaient les émotions intérieures dont il était agité. Le doute en ce moment lui était mortel, et, semblable à ces animaux hardis dont la ruse cache encore l'ardeur et qui craignent de bondir au-delà du but, il contenait sa dernière pensée.

— Écoutez-moi attentivement : il faut que votre science se fortifie, car cette jeune fille connaît déjà la puissance de ma volonté et cela me suffit pour ce que j'ai à exiger d'elle. Lorsque Ialdabaoth, celui que vous nommez Adonaï et Jéhovah, eut créé le monde inférieur, il n'en resta pas moins un dieu subalterne, jaloux de cette émanation divine qu'il reconnaissait en l'homme

et qu'il ne pouvait lui ravir, car elle venait de l'âme du monde qui repose dans sa propre splendeur. Les sept Esprits auxquels il donna naissance furent encore plus impitoyables que leur père, ils soufflèrent à l'homme toutes les passions qui le dévorent comme un feu sans repos; ils entourèrent le monde visible d'orages et de douleur; puis ils sourirent de dédain, car l'homme se trouvait emprisonné pour des siècles. Ses gémissemens ne pouvaient plus monter par-delà les zones orageuses, et ses larmes devaient retomber sur lui-même, comme ces gouttes de métal fondu dont les démons du Scheol abreuvent les damnés. Cependant une lueur divine de l'éternelle sagesse continuait à percer le crépuscule funèbre; un rayon égaré d'Ophis descendait sur quelques hommes, et ceux-là, malgré le voile des âges, je n'ai pas craint de les étudier; non, comme vous le pourriez croire, je ne suis pas un Caïnite. Vous chercheriez vainement parmi ces livres l'Évangile de Judas que plusieurs philosophes orientaux conservent. Je n'ai point fait un génie bienfaisant du traître, je ne crois pas que Jésus le Nazaréen se soit assis à la droite de Ialda-

baoth pour le précipiter dans la géhenne. Je suis plus fort et plus conséquent que ces hommes qui croient que tout mal et tout crime enfante la délivrance!

— Ici Manassé essuya son front que sillonnaient de larges gouttes de sueur; il se sentait soulagé d'un poids énorme.

— Cependant, continua le marquis, j'ai osé contester avec la puissance qui prétend gouverner le monde, j'ai porté un regard hardi et curieux sur ce qu'il avait fait, j'ai souri à mon tour de pitié... je me suis convaincu que si les Caïnites s'étaient trompés, il ne fallait pas non plus reculer devant une parole de ce dieu menteur. Je pense que toute action qui découvre la lumière cesse d'être un crime; j'ai déchiré le voile, j'ai lutté. Il faut tout vous avouer, Manassé; si je suis parvenu à compter tous les ministres de la création inférieure, si j'ai deviné en partie le mot mystérieux de l'Ensoph, si aucun des esprits messagers, qu'il s'appelât Éon ou Hanover, Séphiroth ou Melachim, Sylphe ou Gnome ne m'est resté inconnu, une grande douleur s'est emparée de moi. J'ai détourné la tête du chemin qui me res-

tait à faire, je me suis aperçu avec effroi que l'homme n'était fort que par son âme; je l'avais cru un moment puissant par la volonté de son instinct terrestre. Alors j'ai compris pourquoi les sages de l'ancienne doctrine d'Ophis comptaient pour rien les vaines actions des hommes et pourquoi souvent ils épuisaient dans les fureurs du crime ou de la volupté l'énergie terrible qui gênait leur âme. J'ai tout essayé du moins par l'audace, continua M. de Kleist avec un sourire indéfinissable qui n'avouait rien et qui permettait de tout supposer... Dix ans ont passé sans que j'aie entendu le cri d'obéissance; c'est, voyez-vous, que le livre est long à parcourir et que je n'en ai encore tourné que quelques feuillets... Maintenant, quitte à revenir aux voluptés du monde et au reste, j'épuise mon corps par des austérités qui effrayeraient peut-être ces misérables pénitens qu'on enferme vivans dans un cercueil de pierre... Voyez, et il écartait une partie de son vêtement, sous le satin vous pouvez sentir le cilice qui déchire et qui dévore; toutes les nuits je dors sur une pierre, et, depuis deux jours, j'essaie ce qu'il faut de chétive nour-

riture à un homme pour l'empêcher de mourir. Eh bien! je n'ai pas encore pu épuiser cette folle ardeur du sang qui trouble ma volonté; il semble que l'air, que la lumière, que les émanations apportées par le vent me fassent vivre d'une vie plus forte que celle des autres hommes. Voyez ce bras : il vous paraît faible : d'un seul effort il peut briser encore cette forte lame de Tolède; et il faisait éclater sur le marbre la dague qu'il avait tirée. Ce corps vous paraît frêle; eh bien! la lance du comte de Villareal l'a trouvé inébranlable aux dernières joutes de Simancas... qu'y faire, si je deviens fort de ce qui devrait abattre les autres, si mon âme exalte seulement ce qu'elle devrait dévorer!... Oh! je le sens bien, il lui faut encore un autre genre d'énergie; je travaille à la rendre forte et tranquille en apaisant ses ardeurs... Le temps presse cependant; dans trois jours peut-être, le roi va partir... je n'aurai pas entendu la voix; tous mes travaux demeureront inutiles... Non, cela ne peut être; et son émotion était toujours croissante; l'œuvre ne peut être abandonné ainsi. En toute autre occasion, Manassé Ben Jahia, croyez-le bien, je

n'aurais pas agi ainsi, je n'aurais point exigé par la surprise ce que j'aurais obtenu par votre amour réfléchi des sciences... et il était aisé de voir que le rusé Bohème craignait déjà que la volonté ébranlée du juif chancelât. Secondez-moi, je vous en supplie.

— Pourquoi cet homme hésiterait-il? dit la jeune fille qui jusqu'alors avait gardé un religieux silence; qu'a-t-il à craindre? n'a-t-il pas entendu Cid Aral? ne sait-il pas qu'il est plus puissant que les génies dont il vient de parler? Je suis prête, moi. Ah! ce n'est pas la première fois, oh! non, ce n'est pas la première fois que j'aurais entendu l'esprit de la mort me parler tout bas à l'oreille. Je chantais dans le désert la chanson de la Dive, et, au coucher du soleil, je sentais ses longues ailes noires qui venaient frôler mes cheveux... On ne sait rien des secrets du Ginnistan quand on n'a point le courage de les demander.

La figure du marquis avait pris quelque chose d'atroce dans son espérance; le juif pâlit de nouveau comme un timide oiseau

de rivage tremble sous les regards d'un vautour qu'il ne peut plus éviter. Il jugeait en lui-même que les rites effroyables dont il avait décrit les sombres mystères avaient été probablement accomplis et qu'il fallait s'attendre à tout ce qu'il avait redouté. Cependant, soit amour de la science, soit que l'énergie profonde du marquis exerçât sur lui et à son insu l'espèce de domination qu'une âme forte a toujours sur un cœur faible, il ne fit aucune objection; l'exemple de la jeune Arabe lui donna même un instant de courage et il prit le parti d'opposer une fermeté apparente à tout ce qui allait se passer devant lui. Il déclara à M. de Kleist qu'il était tout prêt à accomplir les rites qu'il prescrirait.

— Je savais bien, dit celui-ci après quelques exhortations qu'il jugea indispensables, que l'amour de la science vous donnerait la force intérieure qui vous est nécessaire. Avant de rien commencer, lisez, je vous prie, ce passage du sublime commentaire.

Le docteur lut d'une voix assez ferme ces deux versets du vieux livre :

« Hermès, le seigneur des huit régions, vous le dit par ma voix, n'écoutez pas l'Aschamoth de la Kabbale, parce que c'est une créature imparfaite, composée des passions humaines. »

« Quand trois volontés se seront unies, quand trois désirs se seront confondus, les esprits du troisième ciel seront contraints d'obéir, les Elohim et les Ben Elohim parleront. »

Mais la voix du docteur trembla un peu quand, par l'ordre de M. de Kleist, il eut tourné la page et qu'il y eut lu :

« Les Klippoths sont opposés aux bons anges; ce sont eux que vous entendez rugir dans la tempête, ce sont eux qui sifflent sur les flots, ils rient dans les demi-ténèbres. Elion et Sadaï, vous paraîtrez sur un rayon de lumière et vous les combattrez. »

Un murmure lent et monotone, qu'on avait déjà entendu plusieurs fois, traversa tristement la galerie ; les lumières qui brûlaient derrière le rideau furent agitées légèrement; le juif tourna

la tête et ne put se défendre d'un grand mouvement d'effroi.

— Continuez, docteur, continuez, reprit le marquis de Kleist, ce n'est que le cri du vent, un souffle de la mer qui passe dans la galerie... Mais, je vous en avertis, l'évocation est commencée, et, dans un lieu comme celui-ci, il n'est peut-être plus au pouvoir des hommes de l'arrêter... C'est vous-même qui avez nommé les génies.

Le kabbaliste semblait réellement avoir grandi comme ces aloïdes de l'antiquité, qu'une nuit faisait croître de la taille des demi-dieux. Lui, d'ordinaire abattu et comme dominé par le souci de ses illusions, maintenant il lève fièrement la tête, c'est un chef qui s'apprête au combat; sa face amaigrie, toute sillonnée du tourment de ses rêves, pâlit encore des formidables désirs qu'il ne cesse plus d'enfanter. Sa prunelle est sanglante, l'orbite de son œil a jauni, ses narines étroites aspirent en sifflant; l'air lui manque, l'air est du feu, ses nerfs se contractent comme le serpent qui se tord au milieu

de la fournaise. Dans sa douloureuse impatience, il semble toujours prêt à déchirer le voile qui lui cache encore le mystère : la force même de sa volonté le retient. Alors les muscles de ses bras se raidissent, ses cheveux se hérissent sur son front ; on dirait d'un instrument terrible qui va rendre une sauvage harmonie.

Le docteur continua d'une voix altérée qu'il s'efforçait de rendre plus ferme ; car les connaissances qu'il avait acquises sur la théorie des sciences cachées lui avaient appris ce qu'il en coûtait aux adeptes qui s'engageaient imprudemment dans les opérations. D'après certaines opinions de ces doctrines déliées, le nom du chef de la hiérarchie, prononcé d'après la formule indiquée, pouvait à lui seul faire rouler l'orbe de la terre et changer le mouvement des cieux.

— Ainsi soit fait ; mais l'entreprise me paraît plus audacieuse qu'il ne convient à de faibles hommes.

— Continuez et ne vous arrêtez plus, Manassé Ben Jahia, répondit d'une voix solennelle le

marquis de Kleist qui, en parlant ainsi, refoulait en lui l'enthousiasme, et qu'au feu contenu de ses regards on aurait pu prendre pour un hyérophante conduisant l'initiation. Lisez encore : je ne craindrai pas de vous expliquer en présence des esprits invisibles les passages qui vous embarrasseraient avant de les évoquer.

« Lorsque Seemmaphoras, le maître des soixante-douze génies, voulait appeler Ariel, l'ange de la terre, et Jerathael, l'ange des sciences célestes, il répétait le nom de Jéhovah, comme dans le temple, et s'environnait d'une auréole de sang en souvenir du grand sacrifice. Alors toute connaissance lui était révélée, il savait les secrets de la terre; il entendait ce que signifie le murmure des eaux, le pétillement des flammes, les gémissemens de l'air. O toi qui suis la doctrine, crois-tu acheter jamais trop cher le secret des divines harmonies ? »

Ici le juif s'arrêta et il y eut un moment de silence. Il le rompit le premier :

— Très-digne Seigneur, ce livre précieux est, je le vois bien, l'ouvrage du grand Jarnvid, que

mes recherches laborieuses n'avaient pu encore me procurer; mais permettez-moi de vous le dire, malgré la science très-vénérable du docteur, il exige du sang. Ne livre-t-il pas ainsi les hommes aux démons qu'ils ont conjurés; l'holocauste est terrible! Ah! la pensée recule devant un tel sacrifice.

— Oh! sans doute, reprit le marquis avec un accent où se peignaient d'anciennes tristesses et d'anciennes espérances déçues, ce n'est plus comme au siècle où l'homme n'avait besoin, pour révéler sa divine origine, que de la dire au monde par un sourire; en ce temps les anges descendaient du ciel, tout couronnés d'étoiles, et les anges de la terre, les femmes, se paraient seulement de fleurs pour les recevoir. Ce n'était qu'un long cri d'amour de la terre jusqu'aux cieux; les blanches ailes des anges ne s'étaient point ternies. Mais cet âge, qui a précédé les âges du monde, s'est éteint comme un songe divin et j'en cherche partout le souvenir. J'ai appelé mille fois l'ange de la terre, mais je n'ai entendu que mille sanglots qui disaient autant de douleurs... J'ai appelé Baal Phegor, mais le superbe ne m'a répondu

que par le flamboiement de son épée..... Il faut que l'énergie de l'homme lui fasse retrouver en lui-même sa puissance. Tenez, continua le marquis en laissant voir sa blanche poitrine, en découvrant ses bras amaigris et nerveux sur lesquels les stigmates étaient encore sanglans, les génies inférieurs ont exigé mon sang et je le leur ai livré..... S'il ne fallait que ma vie pour que mon âme pût conquérir toute sa pensée, avec quelle joie je bondirais dans l'abîme!... Mais ensuite qui serait témoin du mystère? qui oserait triompher après avoir combattu?... Ah! c'est un sang plus innocent que le mien qui est sans doute exigé...

— Eh bien! dit la jeune fille qui avait écouté avec anxiété cette discussion, s'il faut du sang, je livrerai le mien aux enfans de la Dew... Cid Aral, le jour va finir, le temps va nous manquer.

En effet, deux petites ouvertures par lesquelles le jour pénétrait dans la galerie, quand on le désirait, n'envoyaient plus qu'un pâle rayon du jour. Le marquis se décida à accomplir les rites qui devaient avoir de si puissans résultats.

Alors commença une cérémonie dont ne sauraient avoir une idée même imparfaite ceux qui confondent les secrets de la haute Kabbale avec les pratiques ignobles de la sorcellerie. Dans cette science audacieuse, qui employait de magnifiques et terribles symboles, tout prenait sa source au fond des mystères les plus déliés et les plus effrayans de la nature humaine; les formes occultes des nombres et des lettres devenaient l'expression mystique de son langage, et, comme cela arrive encore dans l'Orient, certaines syllabes consacrées avaient à elles seules la force terrible d'une évocation, de même que le nom de Jéhovah, prononcé selon les rites anciens de Jérusalem, suffisait pour donner la mort ou pour changer l'ordre entier de la nature, un des êtres qui appartenait à la grande hiérarchie des génies qui président aux mois ne devait être appelé que dans un ordre calculé selon les formes les plus secrètes. Des cercles habilement combinés semblaient enchaîner dans leur enlacemens les esprits que l'on faisait descendre et dont le Kabbaliste pouvait alors se jouer. Le lieu, du reste, où se passait une scène si étrange

pour notre siècle, qui cependant l'a, dit-on, plus d'une fois renouvelé, renfermait des preuves assez nombreuses de la terreur qui s'attachait à plusieurs de ces formules pour qu'on eût pris soin de les voiler. Un seul mot du Mercava, imprudemment prononcé, pouvait embrâser le monde!

Après s'être avancé vers le fond de la galerie, le marquis de Kleist traça un vaste cercle qui devait rappeler l'immensité de l'univers livré aux hommes et aux démons. Sept cercles y étaient consacrés aux sept noms du dieu inférieur, et le Léviathan, qui doit engloutir le monde, figurait la lutte terrible qui aura lieu à l'agonie de la création. Alors le Kabbaliste s'avança vers Manassé et vers Leïla Mariam, et il les conduisit au centre d'un cercle supérieur qui figurait l'Ensoph ou l'âme de l'univers; puis tout demeura dans une obscurité profonde, car les deux flambeaux à sept branches avaient été rapidement éteints. On n'entendait au milieu de ces ténèbres que la voix tremblante du docteur qui, par les ordres de M. de Kleist, répétait quelques versets d'Ézéchiel, bien connus de

tous les adeptes : c'était le lugubre exorde de ce drame effrayant.

— Êtes-vous prête, Leïla ? dit enfin la voix stridente du marquis.

— Oui, dit la jeune fille d'une voix solennelle; ne suis-je pas venue pour accomplir ce qui me serait demandé? Et alors il lui parla bas, tout bas à l'oreille; il semblait à Manassé que c'était la voix de l'ange des ténèbres qui chuchottait avec les cris du vent..... Alors, le juif vit briller dans l'obscurité une petite lueur bleuâtre, comme le sillon rapide d'un froid rayon de la nuit. Il y eut un soupir et comme un frémissement douloureux... La voix terrible du marquis de Kleist prononça par trois fois le nom de Jerathael, puis tout retomba dans le silence. Une partie du rit venait d'être accomplie, on n'entendait plus que la respiration oppressée du juif et comme une faible plainte qu'on voulait étouffer. Enfin le marquis éleva encore une fois la voix et il répéta lentement les attributs des soixante-douze génies.

— Soyez attentif, Manassé, écoutez bien,

jeune fille, l'esprit va venir; puis il dit le nom de la Triade et il prononça à voix haute cette prière dont les mots terribles se heurtaient comme un choc d'épées.

— Ialdabaoth, Thautabaoth, Astaphaï commandent au Léviathan.

Erataoth, Suriel et Iao, commandent au Behemoth.

Les trois esprits peuvent descendre, l'esprit de sang, l'esprit des pleurs, l'ange qui sourit à la mort.

Le reste fut dit dans une langue dont nul encore n'avait entendu les accens sur la terre, et cependant tel était l'effet de ces cris à demi articulés, de ces phrases heurtées, de ces sifflemens éteints, tantôt par l'enthousiasme, tantôt par la colère, qu'on entendait les dents du juif se choquer d'effroi, et les soupirs plaintifs de la jeune fille suivre toutes les paroles de la conjuration. Le nom de Jerathael fut dit encore par trois fois; puis tout demeura muet.

L'esprit vient enfin de se révéler à moi. Vous

qui étiez la science, vous qui étiez l'expiation, pendant que j'étais la volonté, qu'avez-vous senti ?

— Il m'a semblé que le souffle du *Schéol* passait sur ma tête, répondit à voix basse Manassé, et j'ai vu comme il est dit dans Ézéchiel : Il y avait autour de moi une splendeur, et au milieu de la nuée qu'elle entourait, paraissait comme la couleur du Hasmal lorsqu'il sort du feu !

— Et vous, Leïla Mariam ?

La jeune fille répondit, d'une voix un peu faible :
— J'ai vu Giam Ben Giam entouré de ses dews de feu et j'ai senti son souffle dans les ténèbres.

— Enfin donc, enfin, s'écria M. de Kleist d'une voix dont il avait peine à modérer la joie délirante, la plus grande partie de l'œuvre est accomplie ; l'esprit de Jerathael est descendu sur le Téraphim ; l'ange de la science va parler. Restez dans l'enceinte qui vous défend ; à moi seul appartient le droit d'en sortir. Grâce à l'Abraxas que je porte, les esprits ne peuvent rien sur celui qui va leur commander. Alors il s'élança hors du cercle qu'il avait tracé, ouvrit un cabi-

net voisin, revint avec une lampe, passa dans le fond de la galerie, et bientôt une multitude de cierges répandirent une vive clarté. Il écarta rapidement les rideaux qui avaient voilé la lumière.

Alors ses deux compagnons virent ce que leur avait dérobé l'obscurité; ils se regardèrent d'abord, comme on se regarde quand on vient d'échapper à un grand péril. Ils étaient pâles comme si l'ange de la mort les eût touchés; l'un était encore tout frémissant de terreur, l'autre arrêtait le sang qu'elle venait d'offrir aux esprits; mais ils oublièrent promptement ce qu'ils éprouvaient pour contempler le spectacle magnifique et terrible qu'ils avaient devant eux.

Ils virent que la galerie se prolongeait infiniment et qu'elle formait à son extrémité comme un sanctuaire que sa magnificence pouvait faire comparer aux splendeurs dont la poésie des livres sacrés a conservé le souvenir. Des colonnes torses rappelaient les colonnes d'or du temple, et les deux chandeliers mystérieux brillaient devant un tabernacle dont la table de marbre était soutenue par huit têtes de chéru-

bins courbant leurs ailes d'or, ainsi qu'on les représente quand ils vont entonner les louanges de Jéhovah. De chaque côté, des triangles lumineux reflétaient cette magnificence, et un grand rideau de laine à larges plis, suspendu par une chaîne de bronze, semblait prêt à la voiler, comme un nuage déroule quelquefois ses flocons de pourpre devant l'astre qui va mourir. Le marquis de Kleist monta deux degrés, il enleva soudainement un des pans de cette draperie qui descendait jusque sur l'autel, et un spectacle inoui frappa les yeux de Manassé et de Leïla. Une tête d'enfant, les yeux ouverts, mais la face décolorée par la mort, reposait sur une patène d'or; cette jeune figure si pâle, dont les dernières souffrances n'avaient pu ternir l'inexprimable beauté, semblait sourire à la douleur, comme elle souriait à l'espérance. Des cierges de cire blanche formaient derrière elle un triangle de lumière, et de grandes draperies de velours noir faisaient ressortir la mortelle pâleur de cette face d'ange dont les lèvres flétries s'entr'ouvraient pour laisser voir une lame d'or sur laquelle on

avait gravé des caractères hébreux dont la tradition s'est réservé le secret.

— Abomination! murmura le docteur. La jeune fille ne put retenir un cri de surprise.

— Tais-toi, juif, et écoute, dit d'une voix de colère le marquis. Alors on lui vit prendre dans une boîte de vermeil de l'encens et du bois de Santal; il versa ces deux parfums consacrés dans deux encensoirs d'airain fixés sur les degrés, et, tandis que les flocons de fumée blanche montaient vers la voûte, il interrogea le Teraphim.

— Le mystère est-il enfin accompli? dit-il d'une voix tremblante d'enthousiasme et comme un homme qui attend sur le seuil du temple. Ialdabaoth est-il vaincu? Jerathael a-t-il le droit de répondre?

Mais la fumée des parfums continua à monter, et nulle voix ne sortit de l'auréole blanche qu'elle faisait autour de la tête.

Le marquis de Kleist renouvela par trois fois sa demande; le Téraphim restait muet.

— Interrogez-le vous-même dans toutes les langues de la tradition, Manassé.

Manassé prononça plusieurs fois l'évocation de sa voix tremblante, et nulle voix ne répondit.

— Malédiction, s'écria le marquis, malédiction sur moi et sur ma race! L'esprit d'Ophis m'a encore trompé; l'œuvre reste à découvrir... L'Archée demeure dans le néant... Il fut ainsi quelque temps dans un morne silence, devant cet autel que voilaient maintenant les flocons dorés de la fumée : sa contenance était abattue comme celle de l'ange des ténèbres, quand la voix de Dieu cessa de répondre à son orgueil. De temps en temps, ses compagnons, qui n'étaient point sortis des cercles invisibles, le voyaient se frapper le front avec un réel désespoir; en d'autres momens, sa voix tremblante, ses paroles à demi articulées, auraient pu faire croire qu'il continuait à évoquer les Intelligences, si quelques mots prononcés avec une singulière expression de doute et de colère n'eussent fait voir qu'une autre pensée l'occupait.

— Je comprends, oh! je comprends maintenant; ils peuvent sourire de dédain sur leurs trônes... ils en ont bien le droit. Avoir ainsi

laissé dominer mon âme, comme une faible créature!... Avoir pu imaginer un moment que ce qui exaltait ma pensée doublait ma puissance! Folie! Oh! j'ai été semblable à ces hommes qui s'enivrent froidement; ils se croient forts et ils délirent. Encore si j'étais aimé!... si je dominais, je pourrais parler sans honte à ceux qui me jugent en ce moment... Ma science est leur jouet, parce qu'ils savent qu'en moi-même un autre l'emporte sur moi. Oh! sans doute ma volonté m'a trompé, et elle n'est devenue si faible, que parce que la passion la dévore, comme le feu cet encens qui fume... A moi un dédain! continua-t-il en répétant plusieurs fois ce mot, comme s'il cherchait à bien saisir tout ce qu'il y trouvait d'humiliant. Bientôt il resta absorbé dans son morne silence, et il est probable qu'il eût complètement oublié Leila Mariam et Manassé, si la voix suppliante du juif ne fût venue le tirer de sa rêverie :

— Très-digne Seigneur, lui disait-il, les rits les plus terribles ont été insuffisans; les Esprits vous sont rebelles comme ils l'ont été au docte Protucius lui-même; s'il vous plaisait de nous

délivrer de l'enceinte où vous nous avez enfermés ?

Pendant quelques instans, ces paroles suppliantes restèrent sans réponse ; M. de Kleist était trop profondément livré à ses réflexions pour faire attention aux prières du juif ; car si on l'a vu précédemment user par invention subtile des expressions d'une science à laquelle il ne croyait plus, parce que son imagination ardente lui persuadait qu'il en avait dépassé les plus secrètes combinaisons, en ce moment, il était comme abîmé dans le sentiment profond de la doctrine, et, quoique la porte du sanctuaire eût refuse de s'ouvrir, il écoutait encore sur le seuil. Dans cette lutte orageuse, quoiqu'elle fût idéale, il cherchait à reconnaître, en rassemblant toutes ses idées, si quelque combinaison occulte n'avait pas manqué à cette évocation sur laquelle il avait fait reposer ses plus immenses espérances. Comme tant d'autres adeptes de cette époque, son imagination décevante lui créait un monde sans fin de mystères, dans le vague univers de sa fantaisie ; en un mot, ainsi que les deux êtres qu'il venait de fasciner, il

croyait assez sincèrement à la science dont il sondait l'abîme, pour toucher aux bornes de la réalité, sans écouter sa voix. Dans cette forte méditation, il vivait de ses illusions puissantes et il ne songeait plus qu'à les accomplir. Ses yeux, dans leur mobilité effrayante, se portaient tour à tour sur le Teraphim et sur ses deux compagnons qui semblaient attendre eux-mêmes de nouveaux mystères; mais, pendant qu'une extase enchantée ravissait encore la jeune fille dans le monde de ses propres fictions, un horrible effroi se peignait sur toute la physionomie de Manassé; sa voix se fit de nouveau entendre.

— Laissez-nous sortir, très-digne Seigneur !...

— Sors, Juif, lui répondit d'une voix tonnante le marquis de Kleist; tu le peux sans péril et je n'ai plus besoin de toi. En disant ce peu de mots, il lui ouvrit lui-même la porte de la galerie, passa dans le cabinet et le fit sortir avec un geste de dédain.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

Luiz de Souza. (Page 1.)

Il appartenait à une famille illustre et s'appelait dans le monde Manoel de Souza Coutinho. J'ai préféré lui conserver le nom sous lequel il est généralement connu en Portugal.

Les leçons sublimes du Sefer Jetzirah. (P. 9.)

C'est le livre supposé d'Abraham où se trouve racontée la création du monde. Plusieurs ouvrages apocryphes du même genre nous sont parvenus, et on a publié depuis peu une édition d'un de ces traités.

Il faut que je médite à loisir sur deux points diatoniques. (Page 21.)

On a employé ici un terme musical pour désigner les points-voyelles en usage dans l'écriture hébraïque et qui n'ont commencé à l'être qu'après la captivité de Babylone, ou, selon quelques auteurs, 260 ans seulement après J.-C.

L'église, dont l'obscurité leur avait caché l'art sublime. (Page 24.)

On peut consulter sur ce magnifique monument plusieurs ou-

vrages. Luiz de Souza l'a décrit lui-même dans le style le plus harmonieux, et Murphy a publié, un volume in-f., orné de gravures, où il reproduit jusqu'aux détails les plus minutieux. Le lecteur pourra prendre une idée exacte de cette merveilleuse architecture dans le Voyage pittoresque en Espagne et en Portugal qu'on doit à M. Taylor. Dans ce bel ouvrage, le sentiment élevé de l'art se trouve réuni à l'exactitude. M. Taylor a donné aussi une vue du couvent d'Alcobaça, et il est le seul qui nous ait reproduit le monument célèbre que don Pedro éleva à la mémoire d'Inès.

Et le brave seigneur, mettant un genou en terre, fit ce qu'il avait dit. (Page 35.)

Les historiens portugais, en mentionnant le pélerinage de don Sébastien au couvent de Batalha, sont d'une extrême concision; cependant l'action du duc d'Aveyro y est rappelée.

Pleure, mon frère, mais ne donne pas Ceuta. (Page 45).

C'est ce dévoûment du saint infant qui a inspiré à Calderon une de ses plus belles pièces sous le titre de *Prince constant*.—Voy. *Chefs-d'œuvres du théâtre étranger.*

Cette magnifique chapelle du roi Emmanuel. (Page 49).

Elle est située à l'extrémité sud-est de l'église. Murphy, dans son grand ouvrage, donne la représentation de ce beau monument abandonné aux injures des saisons. L'inscription *Teneyserey*, répétée si fréquemment, a excité en effet plus d'une discussion; mais il est probable que l'architecte aura altéré les mots grecs en les faisant sculpter. L'explication qu'on donne ici est la seule plausible; elle ne dénature point du moins les mots comme dans la chronique du couvent.

Ce n'est ni dans la Massor ni dans les commentaires du Zohar. (Page 53.)

Lisez Massore, Massorah, ou mieux encore M'sorah. Quelques savans rabins, désignés sous le nom de Masorèthes, ont soumis le texte hébreu de la tradition à une critique; ils ont compté les versets, les mots et jusqu'aux lettres, et ils en ont spécifié les diversités : c'est ce qu'on appelle la Massore, et ce qui, dans leur langage figuré, sert *de haie à la loi.* Dans les croyances kabbalistiques, comme le dit fort bien un auteur moderne, les 22 lettres de l'alphabet hébreu sont une émanation du nom sacré. « Les mots sont doués d'une force étonnante, d'une vertu magique; le livre de la révélation est comme celui de la nature : chaque verset, chaque lettre voile une étincelle de vie. » Les kabbalistes en sont venus jusqu'à célébrer l'union mystique de certaines lettres, et les amours du Beth et du Tiphereth sont bien connues. Le Zohar est le livre fondamental de la doctrine kabbalistique : c'est un long dialogue, une espèce de drame, où les questions les plus mystiques sont soulevées. On l'attribue à Simon Jochaïde. Les auteurs ne sont cependant nullement d'accord à ce sujet, et l'un des plus modernes et des plus instruits, M. J. F. Molitor, n'hésite pas à le regarder comme un produit multiple et successif. Quelques uns lui attribuent une haute antiquité; d'autres ne veulent pas que sa composition remonte au-delà du 11e siècle.

Cid Aral. (Page 116.)

Cid ou Sidi veut dire seigneur, et la dénomination a été conservée par les Espagnols. Siti est le féminin, et Leïla l'emploie toujours en parlant de sa maîtresse.

Les Dews de ce pays. (Page 121.)

On écrit également div ou dive : c'est même l'orthographe adoptée par d'Herbelot. Il y a des Dews mâles et des Dews femelles. Éblis, le mauvais génie, l'ange rebelle, est dominateur de

ces génies. Le Simorg est un oiseau gigantesque célèbre dans les mythes de la Perse ; il est semblable à notre griffon.

Les douze maisons du soleil. (Page 141.)

Les astrologues regardent comme un des principaux mystères de leur science la vertu des *maisons du soleil;* ils ont fait une première division du jour en quatre parties séparées, disent-ils, par les quatre points angulaires, savoir : l'*ascendant du soleil;* le *milieu du ciel*, l'*occident* et le *bas du ciel;* ces quatre parties, subdivisées en douze autres, font ce qu'on appelle les *douze maisons*. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les propriétés de ces diverses maisons varient selon les peuples et les auteurs. Ptolémée et Héliodore les envisagent d'une manière opposée ; les Grecs, les Égyptiens, les Arabes ne les considèrent point de la même manière.

Le vieux Cicéron. (Page 177).

Lisez Caton l'ancien. L'anecdote sur les augures est bien connue.

La chiromancie du docte Aristote. (Page 177.)

Aristote n'a point fait de traité spécial sur la chiromancie, mais, dans son histoire naturelle, il parle des signes heureux que dénotent certaines lignes de la main. Du reste, pour tout ce qui regarde ce qui pourrait sembler obscur dans certaines expressions de cette lettre, je renvoie au livre que j'ai publié dans l'Encyclopédie portative de M. Bailly de Merlieux, sous le titre de *Tableau analytique et critique des sciences occultes*, 1 vol. in-32. Dans ce court traité, j'ai à peine abordé la haute kabbale dont il est surtout question dans la suite du roman; mais je suis entré dans des détails assez complets sur la magie, l'astrologie, l'herméthique et les différens genres de divination. Voici un fragment qui fera comprendre les termes dont se sert le kabbaliste :

« L'onéiromancie, ou l'art d'expliquer les *songes*, a dû être un des moyens de divination les plus anciennement employés, si ce

n'est même le plus ancien. Aristote ne le regarde pas comme entièrement chimérique, et Hipocrate semble le rattacher à l'astrologie, quand il dit que les rêves durant lesquels on croit contempler le ciel et les étoiles signifient ou la santé ou une maladie prochaine. Galien devinait la mort dans une étoile qui tombe ou dans un chariot brisé vus en songe. Tout le monde sait combien l'onéiromancie était en honneur dans l'Orient et surtout en Égypte. L'histoire de Joseph est présente à tous les esprits, de même que celle de Nabuchodonosor, qui fit mourir les devins de Chaldée, non parce qu'ils ne pouvaient interpréter ses rêves, mais parce qu'ils ne pouvaient deviner les songes qu'il avait eus. Pline simplifiait beaucoup l'onéirocritie en disant qu'on devait interpréter les songes d'une manière absolument opposée à leurs apparences.

« La *nécromancie,* qui est l'art d'évoquer les *morts* ou de lire dans l'avenir par l'inspection des *cadavres,* est un genre de divination si ancien, qu'il se perd dans la nuit des temps. Il a été professé publiquement à Séville et à Tolède, durant le quinzième siècle. Il était fort en usage parmi les Thessaliens. Les Juifs le pratiquaient, ainsi que les Syriens, d'une manière abominable, s'il est vrai qu'ils sacrifiassent de jeunes enfans pour obtenir des génies malins la connaissance des choses futures. L'anthropomancie est une branche de la nécromancie, qui procédait par l'inspection des entrailles de l'homme. Ménélas, selon Hérodote, chercha ainsi à lire sa destinée. L'anthropomancie, selon Clavigero, paraît avoir été en usage chez les Mexicains.

« L'*aéromancie,* ou la divination par les phénomènes de l'*air,* peut être considérée comme une branche de l'astrologie ; les événemens futurs se peignent dans les nuages, des spectres apparaissent dans les airs. La *tératoscopie* est une subdivision de cette science : les bandes de cavaliers armés, les chasses aériennes, les présages, qu'on tire des comètes, rentrent dans ses attributions.

« La *pyromancie* consiste à deviner par les mouvemens de la *flamme.* Les anciens avaient un genre de prédiction qui reposait sur l'examen des cendres restant après un sacrifice : c'était la

téphramancie. La *capnomancie* est l'art de lire l'avenir dans les mouvemens de la *fumée*. Homère parle d'une divination qui s'opérait par la fumée de l'*encens*, qu'il faut admettre comme variété de la pyromancie sous le nom de *libanomancie*. La *pharmacie*, comme on l'entend en démonographie, est une espèce de libanomancie, c'est-à-dire un moyen d'interroger les démons en jetant des parfums dans un réchaud. La *céphalomancie* consistait à faire griller la tête d'un âne en faveur des mauvais génies. De nos jours, dans les veillées villageoises, on consulte encore l'apparence de la lampe, ou l'aspect des tisons, comme présages des événemens futurs.

« L'*hydromancie* ou la divination par l'*eau*, est encore pratiquée chez nos modernes prophètes; elle est d'une haute antiquité, puisque la Bible fait mention de la coupe qui servait au patriarche Joseph à tirer des augures, et qu'on attribue son invention, chez les Romains, à Numa. Il la pratiquait, dit-on, en mettant dans un vase rempli d'eau un anneau suspendu à un fil. Si la chose projetée devait réussir, l'anneau allait de lui-même frapper le vase à diverses reprises. Trois petites pierres, jetées au fond d'un vase et se mouvant d'elles-mêmes, sont une marque de bonheur. »

Nous ajouterons à tous ces détails que la *lékanomancie* est l'art de deviner par les pierres précieuses, et la *métoposcopie* par les rides du front.

Le pymandre et la table d'émeraude. (P. 182.)

Ainsi que les deux ouvrages précédens, ce sont des traités d'hermétique. Le pymandre, attribué à Mercure trismégiste, ne doit pas remonter, selon le savant Cuvier, plus loin que les premiers siècles de l'Église : il renferme la base de la doctrine des alchimistes.

Aussi, quand le peuple les appelait athéistes, huguenots, relaps, ou bogomiles. (Page 193.)

Il est inutile de dire que ces dénominations se rattachent à diffé-

rens pays ; les premières sont suffisamment connues : les bogomiles étaient des sectaires qui avaient donné un grand développement aux doctrines manichéennes. Une branche de bogomiles s'était étendue en Hongrie, d'où elle avait envahi la Bohême. Les Kathares et les Bulgares professaient des croyances mystiques analogues, sur le bon et le mauvais principes ; c'est peut-être même à ces sectes qu'on doit l'illuminisme moderne. Les gnostiques, dont il sera quelquefois question dans cet ouvrage, remontaient à une époque beaucoup plus ancienne ; leur nom signifie les connaisseurs (les initiés par excellence). Pour me servir des expressions d'un savant qui a abordé ces questions avec une haute intelligence, « les gnostiques avaient embrassé la philosophie platonicienne en l'unissant à des systèmes de théosophie syrienne, chaldéenne, égyptienne, au fond desquels se trouve toujours caché un certain degré d'influence persane (la lutte du bien et du mal). Les manichéens conservent les doctrines purement persanes au fond desquelles une influence indienne ou boudhiste se fait sentir. » Ces détails, peut-être un peu sérieux, étaient, je crois, indispensables, puisque le gnosticisme et le manichéisme ont en quelque sorte enfanté la kabbale ; et que M. de Kleist unit dans sa pensée la poésie de ces croyances. On verra aisément par cet aperçu qu'on n'a généralement que des idées fort vulgaires et fort incomplètes sur la kabbale. Je terminerai cette note bien incomplète en disant qu'il faut entendre par le *logos* la parole créatrice. Le logos de Platon, dont il est si fréquemment question dans les doctrines anciennes, c'est le verbe des chrétiens, intelligence céleste, fils de Dieu incarné dans l'homme, et type de l'univers. Le *Kosmos* est l'univers constitué dans sa beauté et son harmonie ; et, pour me servir encore des expressions de M. d'Eckstein, c'est aussi le monde idéal incorporé au monde matériel. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a été nécessaire de consulter sur ces matières si curieuses, mais si peu connues, j'indiquerai aux gens du monde le *Catholique*, 16 vol. in-8° ; l'Histoire des *gnostiques* par M. Matter, et l'intéressant ouvrage de M. Molitor, intitulé : *Philosophie de la tradition*, qui vient d'être traduit par M. Xavier Quris. V. aussi Knorr de Rosen-roth, *Kabbala denudata*. 3 vol. in-4.

Mes ginètes de la Beira. (Page 226.)

On disait, durant le seizième siècle, un genet pour désigner un cheval andaloux : les ginètes forment un corps de cavalerie appartenant à la province ici désignée.

Les âmes qui se lamentent dans la nuit du Schéol. (Page 258.)

Quelques savans pensent que le Schéol était un lieu souterrain où les morts se trouvaient réunis.

Le Bereschith et surtout le Marcava, ces deux divisions éternelles de la kabbale. (Page 270.)

Rien de si arbitraire que la manière dont ces deux noms sont écrits dans les auteurs. On trouve Bœresith, Bœreschit, Beressith, et l'auteur le plus savant en ces sortes de matières écrit B'reschith, de même qu'il écrit Mercabah. Kabbale vient de l'hébreu *kibbel*, recevoir. *Bereschith* est le premier mot de la Genèse et signifie commencement : c'est cette première partie de la kabbale qui renferme la théorie et la doctrine des adeptes sur la création spirituelle et la chute des anges, sur celle de l'homme visible, etc. Le Mercava (le chariot) renferme les dogmes de la kabbale pratique, la doctrine des noms sacrés et des lettres, « L'écriture étant, comme dit un auteur, l'expression visible des forces divines sous la figure desquelles le ciel se révèle à la terre. »

La statue de Roger Bacon... L'androïde du Grand Albert. (P. 288.)

Ces deux noms sont si populaires en France, et cependant on y attache une idée si peu nette, que je crois devoir reproduire ici ce que j'ai dit ailleurs sur eux.

ALBERT (le Grand), autrement *Albertus Teutonicus*, *frater Alber-*

tus, *Albertus de Coloniâ*, *Albertus Ratisbonensis*, *Albertus Grotus*, évêque de Ratisbonne, né à Lawigen dans la Souabe, en 1193 ou 1205. C'était un dominicain fort instruit, que les démonographes mettent toujours au rang des magiciens. Sa réputation comme sorcier est populaire en France. Il est infiniment probable qu'il se livra à l'étude de la mécanique et de l'alchimie. On assure qu'il mit trente ans à fabriquer un automate qui pouvait résoudre toutes les questions qu'on lui proposait. On appelait cette espèce de statue métallique, l'*androïde* d'Albert le Grand. Il expliqua à Paris la physique d'Aristote. On a fait courir sur le compte du savant dominicain mille autres contes ridicules, et c'est tout-à-fait à tort qu'on lui attribue les deux ouvrages absurdes qui courent les campagnes sous son nom, *le Grand* et *le Petit Albert*. Il mourut âgé et dans un état voisin de l'enfance; quelques personnes pensent qu'il fut canonisé. En défalquant de ses ouvrages tout ce qu'il y a de pseudonyme ou de douteux, il en reste assez pour assurer à Albert le titre d'un très-grand polygraphe: il ne fait souvent que commenter Aristote ou compiler les Arabes.

BACON (Roger). Ce cordelier anglais si célèbre, auquel on doit de si importantes découvertes, et que ses contemporains avaient surnommé le *docteur admirable*, passa la plus grande partie de sa vie en prison, comme magicien, quoiqu'il ait écrit contre la magie; par une étrange bizarrerie, il croyait cependant à l'astrologie et à la pierre philosophale. Il avait fabriqué, dit-on, une tête d'airain pour savoir d'elle s'il était nécessaire de fortifier l'Angleterre d'une muraille qui l'entourât complètement. Les uns disent qu'elle répondit *il est temps*, d'autres assurent qu'elle parla au moment où Roger s'y attendait le moins, et qu'il ne put faire usage de sa réponse. Il mourut en 1292 ou 1294. On a de lui l'*Opus majus*, livre fort remarquable.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que cet homme, auquel on doit l'invention de la poudre à canon et celle du télescope, prévoit aussi la possibilité de la navigation aérienne.

Qu'entendaient les prophètes quand ils parlaient des téraphims. (Page 291.)

Il en est parlé dans l'Écriture sainte. Selon les uns, c'étaient des statues ou des espèces d'automates fabriquées sous certaines constellations; d'autres auteurs prétendent qu'on désignait sous ce nom des instrumens de cuivre destinés à marquer la différence des temps et des heures. Bekker, Gaffarel et d'autres auteurs, adoptent la version que j'ai choisie et qui semble avoir appartenu au moyen-âge.

L'Urim et le Thumim, emblèmes muets d'un oracle perdu. (Page 298.)

L'Urim et le Thumim formaient le pectoral du grand-prêtre et on l'attachait sur l'Éphod; on prétendait que l'avenir se révélait au prêtre dans les pierres précieuses dont ils étaient formés.

Cette multitude de pierres gravées connues sous le nom d'abraxas. (Page 299.)

On en peut voir dans plusieurs cabinets: on suppose qu'abraxa signifie *parole sacrée*.

L'Ensoph. (Page 300.)

C'est l'être infini de la kabbale.

Le pays des Préadamites. (Page 300.)

Rien de plus curieux que les croyances des Orientaux relatives aux peuples antérieurs à Adam. — Voy. d'Herbelot, *bib. orientale*.

Cette étrange parole du Thalmud. (Page 307.)

Il y a peu de temps que M. l'abbé Chiarini annonçait une tra-

duction de ce livre qui a exercé et qui exerce encore une si grande influence sur les Hébreux. Le Thalmud ou Talmud, édit. de Daniel Bomberg, forme 11 vol. in-f. Ce vaste recueil contient la loi des Juifs (la Thorah), leur doctrine, leur cérémonial; il se divise en deux parties: la *Mischnah* et la *Gemara*. La Gemara, qu'on doit au rabin Jochanan, et qui signifie complément, prend partout la Mischnah pour texte fondamental. La Thorah, ou la loi primitive fut, selon les Juifs, reçue de Moïse et fut conservée écrite, et il y avait une manière consacrée de la lire. La Thorah primitive n'avait ni points ni voyelles, ce qui en faisait un livre scellé; pour le comprendre, il fallait suivre quelques règles mystiques. V. la note sur la massore.

Les Ferouers des Persans, les Ized, les dix Sephiroths, les Éons des Manichéens. (P. 290.)

Les ferouers représentent les pensées d'Ormuzd; les Ized sont la seconde série des créations; ce sont les modèles des hommes. Les Séphiroths des kabbalistes sont les attributs de Dieu; voici leurs noms: la couronne, la sagesse, l'intelligence, la force ou la sévérité, la miséricorde ou la magnificence, la beauté, la victoire ou l'éternité, la gloire, le fondement et le royaume. On peut voir dans Beausobre ce que les manichéens entendaient par leurs Éons ou Œones, intelligences qui unissaient la terre aux cieux.

D'ailleurs vous appellerez la doctrine d'Ophis à votre aide. (P. 311.)

Les Ophites, qui avaient adopté le serpent pour symbole, formaient une des sectes les plus poétiques et les plus nombreuses de la Gnose; Ophis est le génie puissant caché sous la forme du reptile.

J'ai vu Giam Ben Giam. (P. 333.)

Giam Ben Giam est le chef de la hiérarchie des génies orien-

taux : le Ginnistan est son empire. J'ajouterai encore ici que plusieurs ouvrages modernes renferment de curieuses révélations sur ces mythes si curieux des Orientaux auxquels le moyen-âge a largement puisé. Au premier rang je mettrai le savant ouvrage de M. Reynaud, intitulé : *Monumens persans, arabes et turcs*, etc., 2 vol. in-8, 1828.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

Luiz de Souza. (Page 1.)

Il appartenait à une famille illustre et s'appelait dans le monde Manoel de Souza Coutinho. J'ai préféré lui conserver le nom sous lequel il est généralement connu en Portugal.

Les leçons sublimes du Sefer Jetzirah. (P. 9.)

C'est le livre supposé d'Abraham où se trouve racontée la création du monde. Plusieurs ouvrages apocryphes du même genre nous sont parvenus, et on a publié depuis peu une édition d'un de ces traités.

Il faut que je médite à loisir sur deux points diatoniques. (Page 21.)

On a employé ici un terme musical pour désigner les points-voyelles en usage dans l'écriture hébraïque et qui n'ont commencé à l'être qu'après la captivité de Babylone, ou, selon quelques auteurs, 260 ans seulement après J.-C.

L'église, dont l'obscurité leur avait caché l'art sublime. (Page 24.)

On peut consulter sur ce magnifique monument plusieurs ou-

vrages. Luiz de Souza l'a décrit lui-même dans le style le plus harmonieux, et Murphy a publié, un volume in-f., orné de gravures, où il reproduit jusqu'aux détails les plus minutieux. Le lecteur pourra prendre une idée exacte de cette merveilleuse architecture dans le Voyage pittoresque en Espagne et en Portugal qu'on doit à M. Taylor. Dans ce bel ouvrage, le sentiment élevé de l'art se trouve réuni à l'exactitude. M. Taylor a donné aussi une vue du couvent d'Alcobaça, et il est le seul qui nous ait reproduit le monument célèbre que don Pedro éleva à la mémoire d'Inès.

Et le brave seigneur, mettant un genou en terre, fit ce qu'il avait dit. (Page 35.)

Les historiens portugais, en mentionnant le pélerinage de don Sébastien au couvent de Batalha, sont d'une extrême concision; cependant l'action du duc d'Aveyro y est rappelée.

Pleure, mon frère, mais ne donne pas Ceuta. (Page 45).

C'est ce dévoûment du saint infant qui a inspiré à Calderon une de ses plus belles pièces sous le titre de *Prince constant*.—Voy. *Chefs-d'œuvres du théâtre étranger*.

Cette magnifique chapelle du roi Emmanuel. (Page 49).

Elle est située à l'extrémité sud-est de l'église. Murphy, dans son grand ouvrage, donne la représentation de ce beau monument abandonné aux injures des saisons. L'inscription *Teneysérey*, répétée si fréquemment, a excité en effet plus d'une discussion; mais il est probable que l'architecte aura altéré les mots grecs en les faisant sculpter. L'explication qu'on donne ici est la seule plausible; elle ne dénature point du moins les mots comme dans la chronique du couvent.

Ce n'est ni dans la Massor ni dans les commentaires du Zohar. (Page 53.)

Lisez Massore, Massorah, ou mieux encore M'sorah. Quelques savans rabins, désignés sous le nom de Masorèthes, ont soumis le texte hébreu de la tradition à une critique; ils ont compté les versets, les mots et jusqu'aux lettres, et ils en ont spécifié les diversités : c'est ce qu'on appelle la Massore, et ce qui, dans leur langage figuré, sert *de haie à la loi.* Dans les croyances kabbalistiques, comme le dit fort bien un auteur moderne, les 22 lettres de l'alphabet hébreu sont une émanation du nom sacré. « Les mots sont doués d'une force étonnante, d'une vertu magique; le livre de la révélation est comme celui de la nature : chaque verset, chaque lettre voile une étincelle de vie. » Les kabbalistes en sont venus jusqu'à célébrer l'union mystique de certaines lettres, et les amours du Beth et du Tiphereth sont bien connues. Le Zohar est le livre fondamental de la doctrine kabbalistique : c'est un long dialogue, une espèce de drame, où les questions les plus mystiques sont soulevées. On l'attribue à Simon Jochaïde. Les auteurs ne sont cependant nullement d'accord à ce sujet, et l'un des plus modernes et des plus instruits, M. J. F. Molitor, n'hésite pas à le regarder comme un produit multiple et successif. Quelques uns lui attribuent une haute antiquité; d'autres ne veulent pas que sa composition remonte au-delà du 11e siècle.

Cid Aral. (Page 116.)

Cid ou Sidi veut dire seigneur, et la dénomination a été conservée par les Espagnols. Siti est le féminin, et Leïla l'emploie toujours en parlant de sa maîtresse.

Les Dews de ce pays. (Page 121.)

On écrit également div ou dive : c'est même l'orthographe adoptée par d'Herbelot. Il y a des Dews mâles et des Dews femelles. Éblis, le mauvais génie, l'ange rebelle, est dominateur de

ces génies. Le Simorg est un oiseau gigantesque célèbre dans les mythes de la Perse ; il est semblable à notre griffon.

Les douze maisons du soleil. (Page 141.)

Les astrologues regardent comme un des principaux mystères de leur science la vertu des *maisons du soleil;* ils ont fait une première division du jour en quatre parties séparées, disent-ils, par les quatre points angulaires, savoir : l'*ascendant du soleil;* le *milieu du ciel*, l'*occident* et le *bas du ciel;* ces quatre parties, subdivisées en douze autres, font ce qu'on appelle les *douze maisons*. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les propriétés de ces diverses maisons varient selon les peuples et les auteurs. Ptolémée et Héliodore les envisagent d'une manière opposée ; les Grecs, les Égyptiens, les Arabes ne les considèrent point de la même manière.

Le vieux Cicéron. (Page 177).

Lisez Caton l'ancien. L'anecdote sur les augures est bien connue.

La chiromancie du docte Aristote. (Page 177.)

Aristote n'a point fait de traité spécial sur la chiromancie, mais, dans son histoire naturelle, il parle des signes heureux que dénotent certaines lignes de la main. Du reste, pour tout ce qui regarde ce qui pourrait sembler obscur dans certaines expressions de cette lettre, je renvoie au livre que j'ai publié dans l'Encyclopédie portative de M. Bailly de Merlieux, sous le titre de *Tableau analytique et critique des sciences occultes*, 1 vol. in-32. Dans ce court traité, j'ai à peine abordé la haute kabbale dont il est surtout question dans la suite du roman; mais je suis entré dans des détails assez complets sur la magie, l'astrologie, l'herméthique et les différens genres de divination. Voici un fragment qui fera comprendre les termes dont se sert le kabbaliste :

« L'onéiromancie, ou l'art d'expliquer les *songes,* a dû être un des moyens de divination les plus anciennement employés, si ce

n'est même le plus ancien. Aristote ne le regarde pas comme entièrement chimérique, et Hipocrate semble le rattacher à l'astrologie, quand il dit que les rêves durant lesquels on croit contempler le ciel et les étoiles signifient ou la santé ou une maladie prochaine. Galien devinait la mort dans une étoile qui tombe ou dans un chariot brisé vus en songe. Tout le monde sait combien l'onéiromancie était en honneur dans l'Orient et surtout en Égypte. L'histoire de Joseph est présente à tous les esprits, de même que celle de Nabuchodonosor, qui fit mourir les devins de Chaldée, non parce qu'ils ne pouvaient interpréter ses rêves, mais parce qu'ils ne pouvaient deviner les songes qu'il avait eus. Pline simplifiait beaucoup l'onéirocritie en disant qu'on devait interpréter les songes d'une manière absolument opposée à leurs apparences.

« La *nécromancie,* qui est l'art d'évoquer les *morts* ou de lire dans l'avenir par l'inspection des *cadavres,* est un genre de divination si ancien, qu'il se perd dans la nuit des temps. Il a été professé publiquement à Séville et à Tolède, durant le quinzième siècle. Il était fort en usage parmi les Thessaliens. Les Juifs le pratiquaient, ainsi que les Syriens, d'une manière abominable, s'il est vrai qu'ils sacrifiassent de jeunes enfans pour obtenir des génies malins la connaissance des choses futures. L'anthropomancie est une branche de la nécromancie, qui procédait par l'inspection des entrailles de l'homme. Ménélas, selon Hérodote, chercha ainsi à lire sa destinée. L'anthropomancie, selon Clavigero, paraît avoir été en usage chez les Mexicains.

« L'*aéromancie*, ou la divination par les phénomènes de l'*air*, peut être considérée comme une branche de l'astrologie ; les événemens futurs se peignent dans les nuages, des spectres apparaissent dans les airs. La *tératoscopie* est une subdivision de cette science : les bandes de cavaliers armés, les chasses aériennes, les présages, qu'on tire des comètes, rentrent dans ses attributions.

La *pyromancie* consiste à deviner par les mouvemens de la *flamme*. Les anciens avaient un genre de prédiction qui reposait sur l'examen des cendres restant après un sacrifice : c'était la

téphramancie. La *capnomancie* est l'art de lire l'avenir dans les mouvemens de la *fumée*. Homère parle d'une divination qui s'opérait par la fumée de l'*encens*, qu'il faut admettre comme variété de la pyromancie sous le nom de *libanomancie*. La *pharmacie*, comme on l'entend en démonographie, est une espèce de libanomancie, c'est-à-dire un moyen d'interroger les démons en jetant des parfums dans un réchaud. La *céphalomancie* consistait à faire griller la tête d'un âne en faveur des mauvais génies. De nos jours, dans les veillées villageoises, on consulte encore l'apparence de la lampe, ou l'aspect des tisons, comme présages des événemens futurs.

« L'*hydromancie* ou la divination par l'*eau*, est encore pratiquée chez nos modernes prophètes; elle est d'une haute antiquité, puisque la Bible fait mention de la coupe qui servait au patriarche Joseph à tirer des augures, et qu'on attribue son invention, chez les Romains, à Numa. Il la pratiquait, dit-on, en mettant dans un vase rempli d'eau un anneau suspendu à un fil. Si la chose projetée devait réussir, l'anneau allait de lui-même frapper le vase à diverses reprises. Trois petites pierres, jetées au fond d'un vase et se mouvant d'elles-mêmes, sont une marque de bonheur. »

Nous ajouterons à tous ces détails que la *lékanomancie* est l'art de deviner par les pierres précieuses, et la *métoposcopie* par les rides du front.

Le pymandre et la table d'émeraude. (P. 182.)

Ainsi que les deux ouvrages précédens, ce sont des traités d'hermétique. Le pymandre, attribué à Mercure trismégiste, ne doit pas remonter, selon le savant Cuvier, plus loin que les premiers siècles de l'Église : il renferme la base de la doctrine des alchimistes.

Aussi, quand le peuple les appelait athéistes, huguenots, relaps, ou bogomiles. (Page 193.)

Il est inutile de dire que ces dénominations se rattachent à diffé-

rens pays ; les premières sont suffisamment connues : les bogomiles étaient des sectaires qui avaient donné un grand développement aux doctrines manichéennes. Une branche de bogomiles s'était étendue en Hongrie, d'où elle avait envahi la Bohême. Les Kathares et les Bulgares professaient des croyances mystiques analogues, sur le bon et le mauvais principes ; c'est peut-être même à ces sectes qu'on doit l'illuminisme moderne. Les gnostiques, dont il sera quelquefois question dans cet ouvrage, remontaient à une époque beaucoup plus ancienne ; leur nom signifie les connaisseurs (les initiés par excellence). Pour me servir des expressions d'un savant qui a abordé ces questions avec une haute intelligence, « les gnostiques avaient embrassé la philosophie platonicienne en l'unissant à des systèmes de théosophie syrienne, chaldéenne, égyptienne, au fond desquels se trouve toujours caché un certain degré d'influence persane (la lutte du bien et du mal). Les manichéens conservent les doctrines purement persanes au fond desquelles une influence indienne ou boudhiste se fait sentir. » Ces détails, peut-être un peu sérieux, étaient, je crois, indispensables, puisque le gnosticisme et le manichéisme ont en quelque sorte enfanté la kabbale ; et que M. de Kleist unit dans sa pensée la poésie de ces croyances. On verra aisément par cet aperçu qu'on n'a généralement que des idées fort vulgaires et fort incomplètes sur la kabbale. Je terminerai cette note bien incomplète en disant qu'il faut entendre par le *logos* la parole créatrice. Le logos de Platon, dont il est si fréquemment question dans les doctrines anciennes, c'est le verbe des chrétiens, intelligence céleste, fils de Dieu incarné dans l'homme, et type de l'univers. Le *Kosmos* est l'univers constitué dans sa beauté et son harmonie ; et, pour me servir encore des expressions de M. d'Eckstein, c'est aussi le monde idéal incorporé au monde matériel. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a été nécessaire de consulter sur ces matières si curieuses, mais si peu connues, j'indiquerai aux gens du monde le *Catholique*, 16 vol. in-8° ; l'Histoire des *gnostiques* par M. Matter, et l'intéressant ouvrage de M. Molitor, intitulé : *Philosophie de la tradition*, qui vient d'être traduit par M. Xavier Quris. V. aussi Knorr de Rosen-roth, *Kabbala denudata*. 3 vol. in-4.

Mes ginètes de la Beira. (Page 226.)

On disait, durant le seizième siècle, un genet pour désigner un cheval andaloux : les ginètes forment un corps de cavalerie appartenant à la province ici désignée.

Les âmes qui se lamentent dans la nuit du Schéol. (Page 258.)

Quelques savans pensent que le Schéol était un lieu souterrain où les morts se trouvaient réunis.

Le Bereschith et surtout le Marcava, ces deux divisions éternelles de la kabbale. (Page 270.)

Rien de si arbitraire que la manière dont ces deux noms sont écrits dans les auteurs. On trouve Bœresith, Bœreschit, Beressith, et l'auteur le plus savant en ces sortes de matières écrit B'reschith, de même qu'il écrit Mercabah. Kabbale vient de l'hébreu *kibbel*, recevoir. *Bereschith* est le premier mot de la Genèse et signifie commencement : c'est cette première partie de la kabbale qui renferme la théorie et la doctrine des adeptes sur la création spirituelle et la chute des anges, sur celle de l'homme visible, etc. Le Mercava (le chariot) renferme les dogmes de la kabbale pratique, la doctrine des noms sacrés et des lettres, « L'écriture étant, comme dit un auteur, l'expression visible des forces divines sous la figure desquelles le ciel se révèle à la terre. »

La statue de Roger Bacon... L'androïde du Grand Albert. (P. 288.)

Ces deux noms sont si populaires en France, et cependant on y attache une idée si peu nette, que je crois devoir reproduire ici ce que j'ai dit ailleurs sur eux.

ALBERT (le Grand), autrement *Albertus Teutonicus*, *frater Alber-*

tus, *Albertus de Coloniâ*, *Albertus Ratisbonensis*, *Albertus Grotus*, évêque de Ratisbonne, né à Lawigen dans la Souabe, en 1193 ou 1205. C'était un dominicain fort instruit, que les démonographes mettent toujours au rang des magiciens. Sa réputation comme sorcier est populaire en France. Il est infiniment probable qu'il se livra à l'étude de la mécanique et de l'alchimie. On assure qu'il mit trente ans à fabriquer un automate qui pouvait résoudre toutes les questions qu'on lui proposait. On appelait cette espèce de statue métallique, *l'androïde* d'Albert le Grand. Il expliqua à Paris la physique d'Aristote. On a fait courir sur le compte du savant dominicain mille autres contes ridicules, et c'est tout-à-fait à tort qu'on lui attribue les deux ouvrages absurdes qui courent les campagnes sous son nom, *le Grand* et *le Petit Albert*. Il mourut âgé et dans un état voisin de l'enfance; quelques personnes pensent qu'il fut canonisé. En défalquant de ses ouvrages tout ce qu'il y a de pseudonyme ou de douteux, il en reste assez pour assurer à Albert le titre d'un très-grand polygraphe: il ne fait souvent que commenter Aristote ou compiler les Arabes.

BACON (Roger). Ce cordelier anglais si célèbre, auquel on doit de si importantes découvertes, et que ses contemporains avaient surnommé le *docteur admirable*, passa la plus grande partie de sa vie en prison, comme magicien, quoiqu'il ait écrit contre la magie; par une étrange bizarrerie, il croyait cependant à l'astrologie et à la pierre philosophale. Il avait fabriqué, dit-on, une tête d'airain pour savoir d'elle s'il était nécessaire de fortifier l'Angleterre d'une muraille qui l'entourât complètement. Les uns disent qu'elle répondit *il est temps*, d'autres assurent qu'elle parla au moment où Roger s'y attendait le moins, et qu'il ne put faire usage de sa réponse. Il mourut en 1292 ou 1294. On a de lui l'*Opus majus*, livre fort remarquable.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que cet homme, auquel on doit l'invention de la poudre à canon et celle du télescope, prévoit aussi la possibilité de la navigation aérienne.

Qu'entendaient les prophètes quand ils parlaient des téraphims. (Page 291.)

Il en est parlé dans l'Écriture sainte. Selon les uns, c'étaient des statues ou des espèces d'automates fabriquées sous certaines constellations; d'autres auteurs prétendent qu'on désignait sous ce nom des instrumens de cuivre destinés à marquer la différence des temps et des heures. Bekker, Gaffarel et d'autres auteurs, adoptent la version que j'ai choisie et qui semble avoir appartenu au moyen-âge.

L'Urim et le Thumim, emblèmes muets d'un oracle perdu. (Page 298.)

L'Urim et le Thumim formaient le pectoral du grand-prêtre et on l'attachait sur l'Éphod; on prétendait que l'avenir se révélait au prêtre dans les pierres précieuses dont ils étaient formés.

Cette multitude de pierres gravées connues sous le nom d'abraxas. (Page 299.)

On en peut voir dans plusieurs cabinets: on suppose qu'abraxa signifie *parole sacrée*.

L'Ensoph. (Page 300.)

C'est l'être infini de la kabbale.

Le pays des Préadamites. (Page 300.)

Rien de plus curieux que les croyances des Orientaux relatives aux peuples antérieurs à Adam. — Voy. d'Herbelot, *bib. orientale*.

Cette étrange parole du Thalmud. (Page 307.)

Il y a peu de temps que M. l'abbé Chiarini annonçait une tra-

duction de ce livre qui a exercé et qui exerce encore une si grande influence sur les Hébreux. Le Thalmud ou Talmud, édit. de Daniel Bomberg, forme 11 vol. in-f. Ce vaste recueil contient la loi des Juifs (la Thorah), leur doctrine, leur cérémonial; il se divise en deux parties: la *Mischnah* et la *Gemara*. La Gemara, qu'on doit au rabin Jochanan, et qui signifie complément, prend partout la Mischnah pour texte fondamental. La Thorah, ou la loi primitive fut, selon les Juifs, reçue de Moïse et fut conservée écrite, et il y avait une manière consacrée de la lire. La Thorah primitive n'avait ni points ni voyelles, ce qui en faisait un livre scellé; pour le comprendre, il fallait suivre quelques règles mystiques. V. la note sur la massore.

Les Ferouers des Persans, les Ized, les dix Sephiroths, les Éons des Manichéens. (P. 290.)

Les ferouers représentent les pensées d'Ormuzd; les Ized sont la seconde série des créations; ce sont les modèles des hommes. Les Séphiroths des kabbalistes sont les attributs de Dieu; voici leurs noms: la couronne, la sagesse, l'intelligence, la force ou la sévérité, la miséricorde ou la magnificence, la beauté, la victoire ou l'éternité, la gloire, le fondement et le royaume. On peut voir dans Beausobre ce que les manichéens entendaient par leurs Éons ou Œones, intelligences qui unissaient la terre aux cieux.

D'ailleurs vous appellerez la doctrine d'Ophis à votre aide. (P. 311.)

Les Ophites, qui avaient adopté le serpent pour symbole, formaient une des sectes les plus poétiques et les plus nombreuses de la Gnose; Ophis est le génie puissant caché sous la forme du reptile.

J'ai vu Giam Ben Giam. (P. 333.)

Giam Ben Giam est le chef de la hiérarchie des génies orien-

taux : le Ginnistan est son empire. J'ajouterai encore ici que plusieurs ouvrages modernes renferment de curieuses révélations sur ces mythes si curieux des Orientaux auxquels le moyen-âge a largement puisé. Au premier rang je mettrai le savant ouvrage de M. Reynaud, intitulé : *Monumens persans, arabes et turcs*, etc., 2 vol. in-8, 1828.

LUIZ DE SOUZA.

Corbeil, imprimerie de Crété.

LUIZ DE SOUZA,

par

M. FERDINAND DENIS.

II.

PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 9.

M DCCC XXXV.

I.

Lorsque M. de Kleist rentra dans la galerie, le désordre de ses idées était à son comble. Il se parlait à voix basse, il marchait avec précipitation, puis il s'arrêtait subitement et ses yeux se portaient tour à tour sur le Téraphim et sur l'Éphod qui rayonnait à la flamme vacillante des flambeaux. Il alla enfin vers un pupitre où était un gros livre poudreux : il en lut à la hâte plusieurs feuillets, et il commença à murmurer entre ses dents quelques mots de colère : — Oui, comme je le pensais, la faute en est à cet homme, il a vacillé dans son désir, il a eu peur, et une

seule émotion d'effroi suffit pour éloigner les Séphiroths... En parlant ainsi, il regardait Leïla Mariam, qui, par respect pour l'état d'agitation dans lequel elle le voyait, n'osait l'interrompre et le contemplait seulement dans un religieux silence. Il lut encore quelques mots dans le vieux livre, puis il leva de nouveau les yeux sur elle.... On eût dit d'un vautour qui regarde de loin sa proie et qui cherche à l'étourdir du feu que lancent ses yeux, avant de l'ensanglanter de sa serre. Il murmura encore: — L'homme est certainement plus fort que les esprits élémentaires... mais pour cela il faut qu'il rencontre une intelligence énergique comme la sienne... Voilà bien un passage qui le prouve : L'Ibbour ou l'imprégnation, c'est la réunion de plusieurs âmes dans un seul corps; c'est là où la doctrine touche complètement à celle de Paracelse. Il a surpris l'esprit architecte, lui... il l'a vu travaillant curieusement aux mystères infinis de l'existence; il ne s'agit que de le saisir et de le dompter... et puisqu'il faut renoncer aux révélations du Téraphim... pourquoi donc ne point essayer ? Clément d'Alexandrie l'affirme, les disciples de Va-

lentin, eux, osaient pénétrer dans les secrets les plus cachés de la vie... Pourquoi te taire ainsi, Jerathael, continua-t-il avec désespoir... Ne t'ai-je point appelé de tous tes noms... Et comme il soulevait un flambeau afin de donner un dernier coup d'œil au traité d'Abraham Irira, les lueurs vacillantes jetèrent sa propre image dans un grand miroir constellé. En présence de cette face terrible, à laquelle les reflets bleuâtres du métal donnaient un aspect encore plus sinistre, il crut un moment que le génie lui apparaissait, et la sueur ruissela de son front; mais sa propre image lui renvoya un ricanement terrible : un second coup d'œil l'avait désabusé !.. — Oh! non, je ne suis point assez heureux pour cela... et puis sa pensée grandissait, sa volonté devenait horrible, c'était comme la tache de sang de Shakspeare qui revient toujours, qui ne veut jamais s'effacer. Pourquoi ne pas aller plus loin qu'eux? On dit qu'ils ont tous reculé devant la consommation de l'œuvre ; et puis il se disait à lui-même qu'aux temps sublimes de l'antiquité, les Rhyzotomes n'hésitaient pas à sacrifier un esclave! qu'un roi de Grèce, épris de la science,

avait livré un homme à Aristote pour le bien des merveilleux mystères... le sacrifice horrible accompli par le tribun Pollentianus lui revenait à l'esprit et il se trouvait encore exempt de remords au souvenir d'une telle audace; — arrière ces timidités... d'ailleurs n'est-ce pas pour lui donner une existence plus splendide et plus brillante : celle d'une âme qui se joue dans les sphères et qui peut se plonger quand il lui plaît au sein de la lumière. Seulement, cette âme, il faut qu'elle m'obéisse... Il cessa de parler et il lut encore, puis il vint avec un calme apparent près de la jeune fille qui n'avait point rompu le silence. — Leïla vient de le voir clairement, les Dews n'ont pas voulu répondre; l'écho de ma voix s'est éteint dans le ciel; Ialdabaoth a ri de son rire de démon; je n'ai pu rien faire de ce que je voulais accomplir. Et cependant Leïla Mariam, maintenant encore, il vous reste un moyen de protéger votre maîtresse contre les Dews de l'air, c'est de vous envoler parmi eux comme ces beaux anges qui déploient leurs ailes d'or.

— Que veut dire Cid Aral? je ne saurais le comprendre.

M. de Kleist n'osa pas d'abord lui répondre, effrayé de la proposition qu'il allait lui faire : ses yeux se portaient avec une mobilité effrayante de cette jeune fille pleine d'enthousiasme et de vie à la tête morte du Téraphim... Oh! je le sens bien, dit-il dans un vrai délire, la mort seule peut enseigner !.. l'Archée élémentaire, ce muet génie qui travaille sans repos dans les cavernes de notre corps, l'archée est seul dépositaire de cette imprégnation des âmes dont parlent tous les kabbalistes, et qui serait la révélation du plus puissant amour... la triple connaissance de cet esprit encore inconnu, c'est la science universelle, c'est l'héritage que nous laissait Adam. Si je sais m'y prendre avec promptitude, il sera saisi comme Protée au moment où il croira échapper aux regards; puisqu'il le faut, esprit subtil, je t'arrêterai dans tes caprices... Les hermétiques sont bien heureux, ajouta-t-il avec un soupir étouffé, comme si enfin il prenait la résolution terrible devant laquelle il avait toujours reculé : le souci de leur rêve est dans le reflet changeant du métal... L'eau d'immortalité peut jaillir pour eux d'un corps sans vie!

Moi, il me faut frapper aux portes du temple de la Mort et deviner le mystère dans un cri d'agonie... Je le vois bien, ils se sont tous égarés, les vieux rites des Hébreux les ont fait faillir; les lèvres pâles de ce Téraphim n'ont pu révéler ce mot sacré, parce que sa jeune âme, ignorant les célestes mystères du langage, n'a su répondre à la pensée.

Alors il s'avança vers la jeune fille comme si tous ses doutes avaient cessé : ses lèvres blêmes étaient tremblantes, mais un feu plus terrible brillait dans ses yeux. En voyant son front pâle se découvrir avec orgueil, on comprenait que la volonté était remontée sur son trône, et qu'elle éclairait encore des tempêtes intérieures, comme un soleil d'orage qui laboure la nuée. C'était vraiment le sacrificateur des temps antiques qui regarde sans pitié sa victime, et qui n'entend plus que l'impitoyable voix de sa divinité.

— Comprends-moi bien, Leïla, dit-il, tu m'as vu dans le désert, tu sais que j'ai écouté aux portes des sept cieux et des sept feux ; quand je descendais parmi vous, c'est que mon esprit

était las de ces splendeurs dont tu pouvais deviner les magnificences aux franges d'or, de l'horizon. Je sais tous les secrets de Soleyman; mille fois j'ai entendu la voix tonnante du géant Semandoun; Schennak, le chef des démons, a été contraint de m'obéir, et cependant ce que tu m'as demandé je n'ai pu le faire. Ce juif...., car c'est un juif, il a excité la pitié de Kheder, celui qui garde les portes du jardin florissant de l'éternelle jeunesse où demeurent les Anges; tout a manqué parce qu'il a été sans courage. Je l'ai bien vu, cette pâle tête d'enfant a souri elle-même de dédain.... cependant, Leïla, celle qui consentirait aujourd'hui à quitter la vie de la terre, pourrait monter comme la colombe de Noah, vers les cieux qu'elle n'a jamais vus, pur esprit tout semblable aux Péris de l'air, elle se jouerait au dessus des orages, elle vivrait du parfum des fleurs. Les anges qui dansent sous l'arc-en-ciel l'appelleraient pour partager leurs jeux. Ilia lui ouvrirait les portes de son paradis, et la terre, inondée de soleil, ne lui semblerait plus qu'un grain d'or jeté sur une verte émeraude... Je le répète, Leïla, celle

qui consentirait à quitter en ce moment les liens périssables qui l'attachent à ce monde, celle-là pourrait calmer de son sourire invisible tous les maux qu'on souffre ici-bas; sa voix qui se mêlerait aux vents serait un chant éternel de plaisir; celle qu'elle aime reposerait sous ses ailes invisibles, et elle se parerait d'espérance, comme la perle qui sort de l'Océan devient plus belle aux rayons divins du soleil... Eh bien! à cette âme toujours glorieuse dans les cieux, je ne lui demanderais que d'obéir à une voix sur la terre, à celle de l'homme qui aurait été son second créateur en lui donnant la mort.

L'expression de la jeune fille n'avait point changé; on eût dit que son esprit ardent avait déjà deviné dans les yeux du Kabbaliste ce qu'il venait de lui proposer. Elle lui répondit dans sa belle langue arabe, si ardente et si poétique :

— Cid Aral me le promet-il?... Qu'il étende la main sur le livre des chrétiens et qu'il répète aussi le serment que le prophète faisait aux hommes; qu'il jure par l'olive et par le mont Sinaï. S'il ne faut que ma vie pour que les anges fidèles descendent avec moi et qu'ils consentent

à charmer de leurs sourires divins celle que je ne vois plus sourire sur la terre, je suis prête à quitter le monde... j'oserai voler vers les cieux.

Le marquis prononça d'abord d'une voix ferme le serment qu'exigeait la jeune Arabe dans la foi de ses deux croyances; mais, quand il vint à poser sa main sur le livre vénéré des chrétiens, une sueur froide baigna son front, et, puissance invisible des premières impressions, on eût dit que le superbe était déjà abaissé, rien que par un frêle souvenir d'enfance.

— Je suis prête, dit la jeune Arabe. Cid Aral peut frapper; et, en parlant ainsi, elle dénouait les flots de sa noire chevelure, et elle s'en faisait un voile qui allait cacher les derniers mystères du sacrifice; son front rayonnait d'enthousiasme, et l'on eût dit réellement d'une péri égarée qui allait regagner les cieux.

Le Kabbaliste la contempla ainsi quelque temps. Ce regard d'innocence lui ôtait la force de rien accomplir. Trois fois il leva le fer, et trois fois il s'arrêta. Leïla était souriante comme

ces jeunes victimes qu'on immole sur les bords fleuris du Gange, et qui aspirent déjà sur la terre le souffle de l'empyrée. Mais cette fois le fanatisme de la science fut moins fort que la sanglante volonté des prêtres.

— Non, dit le marquis de Kleist, et il jeta loin de lui le poignard; ce serait peut-être ce qu'ils appellent un crime!.. Celtès Protucius n'est pas assez sûr de la tradition. Il faut remettre cette terrible expérience au retour, ajouta-t-il en reculant devant Leïla. Je ne le sais que trop, rien ne manquait au rite... D'ailleurs le texte est positif : le Téraphim doit être le premier né d'entre les hommes, comme n'ayant pas souillé, dans les vapeurs terrestres, les purs souvenirs de la vie angélique... Ce que j'allais faire n'était peut-être qu'une vaine pratique de necyomance.... et puis toujours ces misérables scrupules des hommes qui ne comprennent point les besoins rongeurs de la science... car ils l'ont vue entrer cette jeune fille... la doctrine, qui m'a si souvent compromis, allait me perdre. En achevant ces mots qu'il murmura à demi-voix et que Leïla ne put comprendre, il lui expliqua comment la

voix de Suriel l'avait averti de ne point consommer le sacrifice, parce que Éblis le désespéré, toujours jaloux des hommes, étendait déjà ses ailes noires pour la saisir comme un vautour, avant qu'elle entrât dans la gloire des sphères lumineuses. Mais telle était l'exaltation de la jeune Arabe qu'elle regrettait réellement cette irrésolution comme si les mystères invisibles qui s'étaient présentés en foule à son imagination avaient eu quelque réalité. Le sacrifice était vraiment accompli dans son âme; elle avait déjà livré à un autre univers les élans de son enthousiasme, et le Kabbaliste fut contraint de répéter à plusieurs reprises ce qu'il lui avait dit sur la nécessité de ne point enfreindre avec légèreté les rites du monde des Génies. Pour la convaincre plus complètement, il lui expliqua donc comment les Sadat Almalaïkah, les seigneurs des autres anges, se seraient irrités d'un sacrifice qui ne pouvait pas être fait si près d'une autre évocation. Il lui promit même de se préparer par l'étude à la connaissance de certaines combinaisons qu'il craignait d'ignorer et il fut convenu qu'au retour de l'expédition, dont le départ était

presque fixé, il l'initierait aux imposans mystères dont une partie venait de lui être dévoilée. Du reste, comme en ce moment son esprit envisageait plus froidement les choses, ses raisonnemens subtils n'eurent point de peine à donner le change à l'esprit exalté de la jeune Arabe. Quant à lui c'était déjà une conquête immense que celle qui lui avait livré une âme et qui lui avait montré jusqu'où pouvait aller le dévouement aux fantômes de sa pensée. Telle était même la curiosité que lui inspiraient les croyances de la jeune fille qu'il eût prolongé long-temps encore son entretien avec elle; mais l'heure était avancée, et la prudence, qui ne l'abandonnait jamais complètement au milieu de ses plus grandes aberrations, lui fit comprendre plus vite qu'à Leïla que cette absence prolongée pourrait inquiéter Magdalena ou même donner des soupçons. Après donc s'être décidé à voiler le sanctuaire et s'être assuré que les issues de la galerie ne permettaient pas qu'une vue étrangère vînt sonder les mystères, il tira d'une précieuse cassette de bois d'angelim ce qui était nécessaire pour panser les deux stigmates qui avaient été im-

posés à Leïla durant l'évocation, puis il sortit avec elle et passa dans le premier cabinet. Déjà il se préparait à en sortir et il venait de s'assurer que la serrure à secret qui devait en cacher la vue aux profanes avait été hermétiquement fermée, lorsque ses yeux tombèrent sur une lettre dont le cachet lui était bien connu. Dans le premier moment il eut la crainte que quelque domestique n'eût pénétré avec Manassé jusqu'aux portes de la galerie, mais un rapide examen lui prouva que c'était un message d'Éléazar que le juif, dans son trouble, avait négligé de lui remettre, et qu'il avait déposé là en s'éloignant, persuadé que celui à qui il s'était chargé de l'apporter ne pouvait manquer de l'apercevoir dès qu'il sortirait de la galerie. Malgré les violentes émotions qu'il venait d'éprouver M. de Kleist déchira l'enveloppe avec une précipitation qui montrait assez l'importance qu'il attachait à ce message; et, bien que l'agitation intérieure qu'il éprouvait semblât ne pas lui laisser le libre exercice de sa pensée, il lut cette longue épitre avec une telle promptitude qu'on eût pu croire qu'il allait y trouver une révélation presque aussi importante

que celle qu'il était allé chercher jusque dans les plus sombres mystères.

Il n'eut pas plus tôt terminé sa lecture qu'il commença à se promener à grands pas dans le cabinet. Au lieu d'être fière comme dans le moment de sa plus terrible colère, sa contenance était abattue et il marchait les regards baissés vers la terre. Il était évident qu'une nouvelle émotion venait de se joindre encore à tout ce qui l'avait agité dans la journée, et que cet esprit superbe se sentait de nouveau humilié.

— Il paraît, disait-il en se parlant à lui-même, qu'elle ne craint pas de recevoir chaque soir cet homme que le hasard met toujours sur mon passage... Je vois maintenant pourquoi il est si disposé à accepter cette place qui le retiendrait à Lisbonne... Je la croyais plus prudente... Qui soupçonnerait qu'il en peut être ainsi et que mon amour naufrage où d'autres ne trouvent que joies paisibles? Eh bien! ajoutait-il avec une fureur contenue dont il eût été difficile de deviner toute la violence sous un sourire d'orgueil, il verra ce que peut une volonté qui n'a pas

même fléchi devant ceux qui commandent aux hommes et qui compte pour rien le temps.... Mais auparavant il partagera le calice. Je sais assez ce que vaut le cœur d'une femme pour comprendre ce qu'il peut oublier! En achevant ces derniers mots, le marquis cessa de se promener comme il l'avait fait jusqu'alors, et, prenant au contraire cette attitude immobile de recueillement qu'il avait toutes les fois qu'une forte résolution se concentrait en lui, il semblait qu'après avoir abandonné son âme à tous les orages, il reployait la voile pour méditer dans le repos. Pour lui, un moment d'extase puissante jetait un éclair sur l'avenir, de même que la réflexion laborieuse lui enseignait longuement le passé. Cette fois la méditation fut ardente, mais elle fut rapide, et comme il prit presque subitement une résolution dont on verra par la suite toutes les conséquences, Leïla Mariam put difficilement s'apercevoir des vives émotions qu'il venait d'éprouver. Comme la jeune Arabe devenait de plus en plus nécessaire à ses desseins et qu'il lui était important de conserver sur elle l'influence qu'il avait tant de fois exercée, il reprit au

contraire l'apparence d'un grand calme, parla encore de la certitude qui lui restait, que l'évocation n'était pas inutile, qu'une pleine réussite devait la couronner plus tard, et il finit par lui remettre un philactère en or dont la vertu, selon lui, était infaillible: c'était, ajouta-t-il, à un talisman semblable qu'il devait le calme subit qu'il retrouvait toujours après les plus terribles commotions, et il offrait à Léïla d'en faire l'expérience sur celle à qui elle était si entièrement dévouée. Mais tout cela était pour arriver à un but que la jeune fille ne soupçonnait pas encore.

Voici ce que lui écrivait rabi Éléazar : il paraissait assuré que dona Magdalena avait, depuis trois jours, de secrètes entrevues avec une personne qu'on ne lui désignait pas clairement, mais qui avait été vue, par le juif, pénétrant dans les jardins du côté du Tage, à une heure où, selon l'usage de Lisbonne, un étranger ne pouvait guère être admis dans l'intérieur du palais. La belle dona était descendue pour le recevoir jusqu'aux longues allées d'orangers qui suivaient dans leurs détours les rives d'une vaste pièce d'eau alimentée par le fleuve, et que

sa solitude rendait propre à de semblables entrevues. M. de Kleist avait à cœur, on le pense bien, de joindre aux détails qu'on lui donnait ceux que pourrait lui fournir la jeune Arabe. Il lui fit subir adroitement un minutieux interrogatoire d'après lequel il espérait diriger ses combinaisons. Son jugement était bien arrêté sur le personnage mystérieux qu'on lui dépeignait d'ailleurs assez confusément; mais il eût voulu savoir ce qui se passait dans ces promenades nocturnes, et tous les renseignemens qu'il put obtenir, loin de satisfaire sa curiosité, ne firent qu'exciter sa jalousie. Après donc une foule de questions détournées, il apprit de Leïla Mariam qu'elle avait accompagné Siti Magdalena dans les promenades qu'elle faisait depuis quelque temps et qui se prolongeaient jusqu'à une heure assez avancée; mais elle lui avoua en même temps qu'elle la laissait seule à l'endroit où se terminaient les parterres du jardin, qu'elle lui ordonnait de l'attendre et qu'elle se dirigeait alors vers les bords du fleuve, sans qu'elle sût pourquoi elle cherchait ainsi la solitude. Plus d'une fois, elle l'avait remarqué, ajouta-t-elle, une grande tris-

tesse paraissait dans tous les traits de Magdalena après ces longues absences; il lui avait même semblé que sa maîtresse était prête à lui avouer ce qui causait en elle ces douloureuses inquiétudes; mais, soit découragement profond, soit incertitude, elle avait toujours gardé le silence et il n'avait pas été possible à la jeune Arabe de soupçonner d'où venaient ces douleurs secrètes et subites qui la jetaient dans un si cruel abattement. Ces détails, donnés avec une naïveté sincère qui ne permettait pas qu'on soupçonnât leur vérité, confirmèrent bien le marquis dans ce qui lui avait été annoncé; mais ils ne purent éclaircir tous ses doutes et ne changèrent rien à sa résolution. Ce qui, aux yeux d'un homme moins prompt dans ses entreprises eût été un obstacle invincible, fut franchi par sa pensée, dès qu'il eut envisagé ce qui lui restait à faire pour ne pas être complètement vaincu dans la lutte qui s'était engagée.

En conséquence, après s'être fait donner par la jeune fille de nouveaux détails, dont elle était bien loin de comprendre l'importance, sur le moment précis où Magdalena rentrait dans ses

appartemens et sur les différentes issues qui conduisaient au parc quand on s'y rendait par le Tage, il lui recommanda, par ce qu'il y avait de sacré pour elle, le silence le plus absolu, et il la congédia au moment où le soleil allait se coucher.

II.

Quand Leïla Mariam fut partie, le marquis de Kleist rentra dans la galerie, mais bientôt il se sentit comme à l'étroit dans cette enceinte où tout lui rappelait sa double défaite; il éprouva le besoin de respirer le grand air de l'Océan et il monta sur la terrasse solitaire de son palais, où la vue pouvait s'étendre si loin qu'il était donné à un tel esprit de s'égarer.

Alors, à la faible lueur du crépuscule qui achevait d'envahir l'horizon, il se prit à con-

templer les édifices qui déroulaient leurs arcades de pierre jusques aux bords de l'Océan. Les tours des remparts, réfléchissant les lueurs orageuses du couchant, lui semblaient comme les idoles colossales d'une vieille cité de géans. La forêt séculaire qu'Emmanuel avait plantée sur le Tage jetait au loin son long gémissement ; et voilà que, comme au fils de l'homme voyant les cités, son démon d'orgueil lui parla. Il lui sembla qu'un esprit de feu l'enlevait par delà les régions fangeuses et qu'il avait le droit de contester.

— Non, je ne disputerai plus ainsi avec le dieu inférieur de la terre! Je ne combinerai plus les nombres pour l'honorer, je ne m'abaisserai plus devant lui, je ne dirai plus : Ces vagues ont une voix terrible et c'est la voix de ses splendeurs. Je ne répéterai plus : Ces étoiles sont belles : c'est un pur rayon de ses yeux. Tu m'as envié. Le Léviathan a rugi de joie au fond de son abîme, et les Séphiroths ont souri parce qu'un homme s'était trompé; mais qu'importe! Celui dont le nom est écrit dans la lumière m'a créé aussi puissant que toi; s'il me demande mon

âme pour la confondre avec la sienne, je la lui livrerai et je serai *voyant* comme lui. Tu n'auras plus le droit de sourire, toi qui es périssable, toi qui t'uses dans ta création; moi, j'appartiens au grand monde immortel et ma pensée peut y rayonner. Je le sens bien, continua-t-il avec un sourire plein d'orgueil, puisque j'ai déjà dédaigné tant de puissans mystères et qu'un mot de plus j'entendais la triple harmonie! va, ce sera un grand jour pour moi dans l'infini, quand le rayon d'or de la foudre éternelle détruira ton monde et ton soleil. Alors, Ialdabaoth, tu ne seras pas davantage aux yeux du Triarque que cette paquerette des champs qui croît entre les pierres de mon palais et que le vent de la mer commence à dessécher; et moi, pur esprit, je planerai au dessus de tes ténèbres comme cet épervier qui bat les vagues et qui se plonge dans la lumière. Je verrai ta honte de l'Orient à l'Occident, je dirai : Tu as régné et tu as créé, mais tu es devenu moins que la plus infime de tes créatures, parce que ton monde a été mauvais... J'aurai pitié alors du passereau qui errera dans les ténèbres et qui ne pourra retrouver le jour;

j'aurai pitié de la fleur des champs qui se sera desséchée parce que le soleil n'aura pu lui sourire de ses rayons agonisans. Mais toi, tu as été sans pitié et je serai aussi sans pitié. Eh! que crois-tu donc que j'en voulais faire de tes secrets d'avare que tu caches sous ton ciel d'airain? Quel dessein me prêtais-tu? T'ai-je demandé, comme Mœsué le vieux, l'art de changer tous les métaux, et, comme l'aigle d'Einsidt, ai-je cherché à enchaîner la mort? Tu sais bien que non. J'étais las de marcher à l'aventure dans ton monde de fange, et je demandais ce qui appartient à celui qui se sent l'énergie du désir; je voulais le secret de dégager une âme, et de la voir passer dans la lumière; je voulais un second pouvoir, celui de la dominer, la liberté de t'envoyer un ange et le droit de lui commander. Oui, je devinais d'autres cieux, je voulais m'y envoler.

Alors il cessa de parler. La nuit était descendue sur la ville et le repos régnait autour de lui; mais, loin de le calmer..... La rosée du soir qui mouillait déjà son front se séchait sous un feu dévorant, et toutefois l'orage était

intérieur ; jamais le ciel n'avait été plus serein !...

Peu à peu cependant les pâles lueurs des étoiles qui pour lui disaient chacune un mystère, adoucirent l'amertume de son cœur. Comme Saül, il eut l'idée de chercher le repos dans les grandeurs de l'harmonie ; mais l'orgueil le trompait encore.—Il a été dit : *Les cieux ont un son.* Mon Père, mon Père, s'écria-t-il encore ainsi qu'il est écrit dans St-Jean, *glorifiez-moi de la gloire que j'avais avant que le monde eût été fait.* Ophonée, l'envoyé du rebelle, a voulu me dire vos secrets ; c'est de vous seul que je veux les apprendre sans m'abaisser jusques à lui. Oui, l'harmonie des créatures est celle de votre livre d'or. Faites au moins qu'Ashmodaï, le démon des amours terrestres, ne vienne plus me troubler ainsi.

Alors il saisit une viole, et, à la lueur des astres, dont il cherchait à deviner les ineffables concerts, il commença à éteindre le feu qui le consumait. Ses préludes résonnaient dans la nuit comme un nouveau et puissant langage. A entendre les sons pleins, montant en de larges accords ; à voir ces yeux qui se plongeaient dans

l'infini, on eût dit qu'il avait renoué le fil rompu de ces divins entretiens que Pythagore renouvelait sur la terre et qu'il avait entendus aux cieux : harmonie divine et sainte, semblable aux accords des sphères; musique des âmes heureuses dont les nombres sont la mélodie. Mais il ne put reposer ainsi; l'orgueil échevelé secoua de nouveau son flambeau sur son âme, et chaque son devint un soupir, un cri déchirant, un sanglot. Ophonée reprenait sa fureur; l'archet vibrait sur la note arrachée. C'est ainsi que Prométhée devait gémir, et que les Titans devaient pleurer. Effrayé, éperdu dans cet abîme que creusait son âme, il en fit monter encore une voix d'exil s'adressant à la divinité; mais, dans ce tourbillon d'harmonie et dans le frémissement des accords, on devinait l'imprécation... Un seul moment, un seul, sa pensée osa dérober un rayon divin du ciel; mais le flot qui gémit dans le gouffre éteignit cette lueur du temps :

— Je n'ai deviné, dit-il, que le trouble de mon âme et je n'ai entendu résonner que l'éternel écho de mon agonie; et cependant, si cette beauté choisie parmi les femmes avait voulu

m'entendre, si elle ne m'avait point dérobé une portion de ma puissance, je serais le milieu entre Dieu et la créature, entre les cieux archétypes et les anges, entre le monde des hommes et celui qu'ils ne voient pas.

Et maintenant nous franchirons un jour, et nous descendrons de ce palais pour entendre de plus paisibles harmonies.

III.

Le vent frais du soir venait de s'élever, il chantait ses harmonies à l'Océan et les grands arbres du Tage se courbaient pour saluer cette belle nuit parée d'étoiles, qui jetait ses molles clartés à la mer. Mille accens inconnus résonnaient sur les flots qui baignent Lisbonne; les voix se croisaient; on entendait dans le lointain les instrumens guerriers leur répondre; et l'on eût dit que le Tage amoureux de ses rives, répétait la mélodie enchantée dans les va-

gues soupirs de ses mille échos. Tantôt c'était une vieille romance chevaleresque du pays de Galice disant des amours oubliées; tantôt une modinha, toute parée de souvenirs antiques et qui retentissait sous ce beau ciel, comme un chant de jeune syrène, s'éteignant parmi les parfums; puis tout à coup une voix sonore, une de ces voix qui avaient chanté à Ormuz ou à Ceylan, disait une vieille chanson de guerre, et livrait ses grands souvenirs aux flots qui bondissaient de joie. Jamais le port n'avait été si tumultueux, jamais les rives du Tage n'avaient retenti d'accens si nouveaux, jamais aussi les vagues du fleuve n'avaient bercé tant de barques joyeuses, tant de braves et insoucians aventureiros, aussi était-ce une harmonie merveilleuse, que cette musique qui venait charmer Lisbonne pour un jour; on eût dit que toutes ces voix essayaient d'endormir la reine de l'Océan et que la brise s'en allait murmurant: Repose-toi dans ta gloire, laisse-toi bercer par tes flots.

Tandis que les sons affaiblis des théorbes et des mandolines se mêlaient ainsi, et qu'on entendait quelques voix d'Italiens et d'Espagnols

se répondre d'une barque à l'autre, de telle sorte qu'on eût pu croire qu'une fête joyeuse avait lieu sur le grand canal de Venise, ou sur les bords du Guadalquivir, une jeune dame se promenait à pas lents dans un vaste jardin du quartier du Restello dont les grilles s'ouvraient sur une partie du rivage qui alors était fort isolée. D'un côté on voyait les eaux paisibles mourir sur le rivage, de l'autre la forte tour carrée qui défend la ville se montrait sur son rocher, et la grande lumière qu'on avait allumée comme un phare commençait à se refléter dans les flots. Magdalena écoutait tous les bruits avec inquiétude, et elle tressaillait à chaque mouvement du feuillage, comme si elle se fût attendue à voir apparaître subitement quelqu'un. Ses regards cherchaient à plonger dans ces longues allées de cyprès dont la verdure mystérieuse se mêlait alors à celles des grands pins maritimes que la hache a renversés sur les deux rives et qu'Emmanuel avait plantés; mais la lune, qui jetait ses rayons à l'extremité des allées, semblait se plaire à tromper son attente dans le jeu furtif de ses clartés : à mesure que ses yeux achevaient de

deviner l'erreur, un trouble plus grand paraissait dans ses traits. Quelquefois un son incertain semblait ranimer sur sa physionomie l'espérance qui venait de s'éteindre ; mais, à la douloureuse expression de son regard, à la pâleur craintive de son front, dans le geste muet de ses mains pressées avec angoisse, on devinait une prière passionnée du cœur, une de ces prières qui s'adressent, chez ceux qui souffrent, bien moins à Dieu qu'à la destinée menaçante qu'on sent planer aveuglément sur soi.

— S'il allait se repentir, si ce qu'ils disent de l'honneur d'un homme de guerre lui faisait retirer sa promesse... hier il était décidé, on parle même de sa résolution dans la ville et tandis qu'elle murmurait ainsi de ces mots qu'arrache l'inquiétude, un canot qu'elle ne pouvait pas voir passait à travers toutes ces embarcations qui sillonnaient le fleuve, et conduisait vers le débarcadaire le moins éloigné un jeune homme qu'à la forme de son manteau on reconnaissait pour un officier supérieur. Il regardait quelquefois le fort de Belem sur lequel flottait en ce moment le pavillon Portugais et toutes

les fois que ses yeux s'étaient arrêtés sur les grandes murailles de l'antique château, son attitude prenait quelque chose de plus réfléchi; il considérait la mer avec plus de tristesse, comme si le mystère de sa destinée se répétait dans le bruit des flots. Quand il eut débarqué après avoir évité la rencontre des autres canots qui se rendaient au fort, il ordonna à ses rameurs de l'attendre à un endroit assez éloigné de celui où il avait pris terre, et, après quelques détours, il arriva devant une grille où deux grands mélèzes dessinaient leurs formes pyramidales, immobiles sous l'effort du vent. A l'espèce de gémissement prolongé que fit entendre la grille en roulant sur ses gonds, Magdalena avait tressailli. Mais une gravité à la fois triste et douce avait remplacé promptement sa vive agitation; elle avait reconnu Luiz de Souza bien avant qu'il fût parvenu près d'elle et sa seule présence à cette heure suffisait pour lui faire penser que le vœu qu'elle cachait si secrètememt au fond de son cœur allait être enfin accompli.

— Je commençais à croire que vous ne viendriez pas ce soir, lui dit-elle de cette voix qui de-

mande compte d'un retard, et qui veut cacher la vive inquiétude qu'on vient d'éprouver sous une question indifférente. J'ai cru un moment que ces voix légères qui jouent sur les flots vous avaient retenu.

Luiz de Souza prit la main qu'on lui tendait, et, bien que son regard annonçât une grande tristesse, il la baisa avec une expression de tendresse trop passionnée pour qu'une excuse ne fût pas inutile.

— J'ai tardé sans doute, mais, depuis hier, les événemens se pressent avec une telle rapidité et la volonté du roi s'est manifestée d'une manière si prompte que, quelle que soit ma dernière resolution, j'ai voulu qu'un noble désir, celui auquel j'ai dû de si doux entretiens, fût accompli (Luiz de Souza lui donnait alors la certitude que les dernières volontés de son amie, la marquise de Viana, seraient fidèlement remplies). Demain peut-être, Madame, il n'eût plus été temps.

En s'entretenant ainsi, ils étaient entrés dans un enfoncement circulaire où de grands platanes courbaient hardiment leurs branches en formant une voûte impénétrable de ver-

dure, au-dessus de deux bancs de marbre. L'obscurité qui régnait dans cet endroit empêcha que Luiz de Souza pût remarquer la mortelle pâleur qui s'était répandue sur le visage de Magdalena.

Luiz néanmoins put aisément comprendre aux expressions dont elle se servit et à l'émotion inaccoutumée de sa voix, le prix qu'elle attachait à l'accomplissement de ce vœu qu'elle avait craint de ne voir jamais réalisé, et auquel sa religieuse tendresse mettait un prix si haut. Cependant il y avait au fond de son cœur une autre cause d'émotion profonde; et elle se disposait à éclaircir son anxiété, lorsque le jeune commandant l'interrompit :

— Qui aurait cru que cette passion, qui rayonne encore pour nous après la mort, m'aurait ramené près de vous quand j'allais partir pour Cadix? Ah! les vœux anciens du cœur doivent être accomplis. C'est une religion qui récompense. Ame bonne et tendre, il me semble, quand je parle de toi, que j'entends frémir tes ailes d'anges et que tu vas dire en ton divin langage ces se-

crets de mon cœur qui n'ont pas de mots pour vous être répétés, Magdalena, et que mes larmes de reconnaissance ont dû vous faire deviner hier.

— Hier, Luiz, je n'ai compris qu'une chose, c'est que vous m'aviez fait une promesse et qu'il la fallait accomplir; et cependant tout le jour j'ai regardé sur la tour de Belem si j'y voyais flotter votre étendard.

— C'est que je les ai vus, Madame, et qu'ils s'en vont sachant tous le péril... Le roi cependant a été assez bon pour leur parler de moi, mais...

Magdalena avait retiré la main que Luiz pressait dans la sienne comme si cette muette expression de son amour eût mieux fait comprendre que ses paroles l'anxiété qu'il éprouvait.

— Écoutez, Luiz, toutes ces voix qui se répondent sur le fleuve parlent aussi d'amour; mais, comme vous le disiez hier en rappelant la tendresse effacée du comte de Viegas, les sincères affections de nos jours, c'est moins que le souvenir d'un rêve... Pour les promesses, vous n'en

parliez pas ; je sais maintenant ce qu'il en faut croire... Et, en effet, en me rappelant cette nuit vos paroles et ce que j'avais l'imprudence d'y répondre, je ne pouvais m'empêcher de douter... non de votre dévoûment à un choix, encore moins peut-être de votre ardeur chevaleresque à courir vers un péril au moindre désir d'une femme; mais il me semblait que c'était une tendresse à la fois cruelle et faible que celle qui cherchait ainsi son repos et qui espérait le trouver dans un froid soupir de la mort... Et cependant, regardez cette bannière... la parole du roi ne l'a pas encore changée, et un seul mot de vous ne serait qu'une promesse accomplie. Oh ! j'avais raison de le dire à dona Britès quand elle pouvait m'entendre, les hommes ont de trop faciles espérances d'échapper aux douleurs de la vie, pour jamais sentir ce qu'il y a de tortures dans une méprise du cœur.

— Vous avez douté, Madame? reprit après un moment de silence Luiz de Souza; et il attachait sur elle des regards où l'impression que venait de lui causer ce mot se lisait en traces profondes. Il me fallait expier mon bonheur

d'un jour, et vous avez brisé vous-même cette âme qui s'étonnait... mais vous ignorez sans doute ce que peut être un mot semblable pour celui qui, durant sa vie entière, l'a toujours repoussé de sa foi; vous n'avez pas réfléchi que le doute n'allait pas à un tel amour et qu'un mensonge de mon cœur, ce serait comme un mensonge à Dieu, Magdalena : mon aveu est d'un jour; mais l'abandon de mon âme, mais l'ardente pensée qui vous a tout confié dans ses espérances, savez-vous depuis quand ils durent? Eh bien! c'est à vous que je me confie encore!... Dans ce cœur, dont vous êtes l'arbitre, il y a un saint amour d'enfance, celui de notre noble pays, auquel je vous ai entendue dire à vous-même qu'il fallait tout immoler. Ce matin, Magdalena, je voyais des vieillards qui pleuraient leurs jeunes années!

— Oh! écoutez-moi, Luiz, et laissez parler ces vieillards. C'est dédaigner le suprême arbitre que de ne pas écouter sa voix... Toutes les prédictions vous désignent.

— Et quand elles seraient vraies, dona Magdalena, quand on vous aurait annoncé pour moi un

malheur qu'il faut craindre pour tous; depuis deux ans ne sommes-nous pas exposés en sacrifice? N'avons-nous pas gravi les marches sanglantes de notre Golgotha, et le Portugal entier n'est-il pas l'holocauste que l'on mène en sacrifice? Et puis, qu'ai-je donc à craindre de la mort maintenant? Ne savez-vous pas que j'avais mis tous mes désirs dans un souvenir de votre cœur et toutes mes espérances dans un regret qui vaut plus que ma vie?... autrefois, je pouvais souhaiter quelques années de plus; mais, depuis que vous m'avez compris, qu'importent les jours!... Ah! sans doute, continua-t-il, que s'il m'eût été permis, comme aux autres hommes, de lier l'espérance à ma destinée et de l'entrevoir pour une journée lointaine, sans doute que la vie eût valu le sacrifice d'un long tourment, mais ce bien, auquel je ne songe jamais sans que le frémissement qui me le fait comprendre m'annonce aussi le néant de ma vie, ce bien-là il s'évanouit devant votre propre volonté; avant ce que vous m'avez avoué hier, avant que j'eusse entendu l'arbitre inflexible que vous avez appelé entre vous et moi... j'aurais pu laisser l'œil

de Dieu sonder nos cœurs... la destinée qu'il nous aurait faite je l'aurais acceptée comme son divin jugement... mais ce que je puis attendre, vous le savez mieux que moi. Hier, quand, dans l'angoisse de cet amour que rien ne peut plus adoucir maintenant, je vous ai suppliée de me laisser un espoir... vous m'avez dit que maintenant et pour toujours il vous fallait mourir de mort amère comme une femme de cloître, vous m'avez montré la lettre de ce moine... Et pour me conserver la vie vous m'avez jeté en douleur éternelle; d'un mot vous m'avez repoussé sans pitié.

— Pour que le Ciel du moins puisse nous réunir! Oh! ne refusez plus... Et ces mots, dits d'une voix entrecoupée, laissaient deviner la souffrance profonde de cette âme en détresse qui n'osait se juger cependant.

—Madeleine, Madeleine, pourquoi n'avez-vous pas laissé faire aux chances de notre destinée?... Nous étions en l'orage; mais le pilote ne pouvait faillir. Et puis, voyez donc... s'ils allaient dire, ces vieux soldats : Il est bien jeune pour avoir

pris la place d'un ancien capitaine! il est bien prudent, qu'il reste ainsi au port!... Si quelque jour j'allais être forcé de rougir rien qu'au seul nom de la bataille perdue, et qu'on pût dire: Celui-là était sans reproche; mais maintenant regardez son écusson... le fleuron de son honneur, il l'a perdu... Oh! Magdalena, répondez-moi vous-même.

Magdalena ne répondit pas, mais de grosses larmes silencieuses roulaient le long de ses joues, et ce ne fut qu'au bout de quelques instans qu'elle se sentit la force de dire quelques mots.

— Il y a trois jours déjà oubliés, que, quand j'entrai dans le palais du roi avec une seule pensée dans le cœur... je me sentis toute prête à défaillir, voyant clairement ma destinée... Mais les femmes, qu'importe ce qu'on en peut dire... et sa main passa rapidement sur ses yeux et l'on sentait au tremblement de sa respiration tout ce qu'il y avait de souffrance dans cette torture.

Elle n'avait peut-être jamais essayé ce que peuvent des pleurs de femmes, mais elle eut bientôt la preuve que les siennes étaient puissantes.

— Vous avez raison, donaMagdalena... J'oubliais un moment ce qui ne peut jamais s'oublier... Eh bien! voilà ce qui arrive et ce que devaient faire vos larmes. Vous serez obéie, je vivrai... et je vivrai avec le serment que vous avez fait pour tous deux. Mais rappelez-vous ce que je vous dis à cette heure... Quand l'armée sera revenue, qu'on parlera des morts, qu'il y aura des larmes pour leur courage, et qu'on dira: Celui-là est resté tandis que les autres ont péri... Alors je n'aurai que vous pour me plaindre, et je viendrai vous demander ce qu'ils auront tous raison de me refuser; et cependant je sais déjà ce qu'il me faudra entendre: Je suis la femme d'un autre... Nul n'a le droit de demander à mon cœur ce qu'il veut maintenant éteindre dans le silence. Et il baisait avec ardeur une main qu'on lui abandonnait.

— Vous êtes injuste, Luiz, et j'aurais bien plutôt le droit de me plaindre, moi, dont un seul mot hier encore suffisait pour votre avenir. Vous m'accordiez moins et vous étiez plus généreux. Mais qu'importe, puisque vous m'avez promis... Allez, croyez-moi bien, Luiz, heureux sont les

cœurs assez purs pour ne pas craindre de se demander un sacrifice.

Ils se parlaient ainsi de leurs frêles espérances, de leurs douleurs bien plus assurées, de leurs joies que devait ignorer le monde... Et l'on eût dit que cette nuit paisible, environnée d'orages lointains, était le symbole de ces âmes; elles se montraient des lueurs divines, et se voilaient l'horreur des temps. Et puis, comme ils renouaient ainsi la chaîne brisée de leur destin, lui, aimant à redire ce dévoûment qui ne devait point finir, cette soif ardente du cœur, s'abreuvant à des sources cachées, ces souffrances du voyageur qui dévore sa route aride, et qui ne saurait en deviner la fin; elle, lui répétant que cette nuit aurait une aurore et que la lutte devait s'apaiser; voilà qu'il y eut dans le feuillage comme un frôlement passager, comme un soupir interrompu qui passe, comme un bruit perdu dans les vents.

Mais ils étaient trop émus pour l'entendre ou trop heureux pour le redouter et ce ne fut que quand l'horloge leur compta leurs heures, ce fut

seulement quand il fallut se quitter que mille craintes vinrent assaillir celle que rien ne pouvait plus rassurer.

— Oh! dites-moi quelle est cette lumière qui se dirige vers le port et qu'on voit glisser sur la mer?

— C'est quelque chaloupe du vaisseau amiral envoyé vers le fort de Belem.

— Et ce grand bruit d'anafiles qui monte ainsi dans les airs, comme une fanfare de départ?

— C'est la musique du marquis de Sternile: on embarque un de ses régimens.

— Et cette bannière toute blanche qu'on voit à peine dans l'obscurité? Son pâle flamboiement m'effraie, Luiz, il faut me promettre de l'éviter.

— C'est celle du vieux général, du bon duc, reprit cette fois plus tristement Luiz de Souza, et cependant... il m'appelait encore hier son fils, son jeune compagnon de combat.

— Oh! mon cher seigneur, pardonnez-moi; mais n'allez pas, je vous en prie, de ce côté, descendez le long du rivage; ne voyez, je vous en supplie, que le roi.

Et en parlant ainsi on sentait qu'un seul mot suffisait pour l'environner de craintes... et que son bonheur était trop frêle pour qu'elle osât s'y reposer.

— Que craignez-vous? n'ai-je point promis, Magdalena; il y a quelques heures seulement, je me serais cru assez fort pour dominer mon destin, mais maintenant c'est une autre lumière qui me guide, un autre phare qui me conduit... demain vous verrez les armes de ma famille flotter sur la tour de Belem, au dessous du pavillon royal... Seulement, dona Magdalena, si l'on vous dit quelque jour : C'était la place d'une vieille bannière... ne répondez rien, faites Dieu juge, je n'en veux pas d'autre avec vous. — Et, en achevant ces derniers mots, Luiz de Souza pressa de nouveau la main de Magdalena sur son cœur, et il s'éloigna d'un pas rapide en se dirigeant vers l'embarcadaire où l'attendait son canot.

Il eut bientôt traversé le parc dont il ferma la grille avec soin, et il longea d'abord le rideau de cyprès qui croissaient au bord du fleuve : il commençait à distinguer dans le lointain deux petites maisons de pêcheurs, qui marquaient l'en-

droit où, d'ordinaire, il aimait à débarquer. Il venait de porter sur les eaux un regard rapide pour s'assurer que le vent du soir pouvait le ramener promptement à la ville, et il avait remarqué à peu de distance, mais sans y faire grande attention, un canot monté par un seul individu qui courait de petites bordées, lorsque, à sa grande surprise, il aperçut un homme qui semblait l'attendre dans l'obscurité. L'idée que ses secrètes entrevues avec dona Magdalena pouvaient être épiées ne se présenta pas d'abord à son esprit. Tout avait été conduit avec une telle discrétion, et il avait employé des précautions si nombreuses pour qu'on ignorât ses démarches, qu'il lui était bien difficile de croire que ses visites pussent être jamais soupçonnées, il aima mieux penser que c'était quelque étranger qui avait profité des derniers instans de son séjour à Lisbonne pour faire une promenade du soir, et que son embarcation l'attendait. Il faisait peut-être encore d'autres suppositions, et il continuait cependant toujours à s'avancer, lorsque le personnage qui se dirigeait aussi de son côté se dessina plus dis-

tinctement. Bientôt il ne lui resta plus aucun doute : c'était le marquis de Kleist qui venait à sa rencontre sans qu'il pût songer à l'éviter. Quelques pas encore, il se trouva vis-à-vis de lui ; mais il y avait dans son maintien une expression si hautaine, et, malgré la nuit qu'éclairaient faiblement les étoiles, Luiz de Souza crut lui voir une expression de raillerie si insultante, que son premier mouvement fut de porter la main à la garde de son épée. Il l'abaissa cependant, cette rencontre pouvait être due à une circonstance fortuite, et le rôle d'agresseur ne lui convenait point.

— Vous ici, Monsieur ; j'étais loin de m'attendre à l'honneur de vous voir en ce lieu et à cette heure ; il faut convenir que, depuis quelques jours, le hasard, si c'en est un, m'a singulièrement favorisé.

— En effet, seigneur Luiz, le hasard a semblé nous ramener fréquemment en présence l'un de l'autre ; mais, pour ma part, je suis éloigné de m'en plaindre ; d'ailleurs, vos amis doivent avoir hâte de vous féliciter..... Le poste que vous allez

accepter ne permet pas de supposer qu'on doive vous rencontrer plus tard, nous avions peu d'heures à passer à Lisbonne, et je ne voulais pas être le dernier à vous adresser mes complimens.... Le lieu, dit-on, vous est assez agréable pour qu'on soit assuré de vous y trouver chaque soir. Ces derniers mots traversèrent le cœur de Luiz, comme si la flamme invisible de quelque poison venait de figer tout son sang.

— Les rapports de vos valets, marquis de Kleist, valent les propos de leur maître; mais, avant tout, je vous engage à quitter ce faux sourire; vous avez, dit-on, la prétention de lire au cœur, mais cette fois, Monsieur, vous n'y réussirez point.

— La prétention serait assez légère, mon digne seigneur. Rassurez-vous; nul que je sache n'a cette volonté... Mais, voyez-vous, en ce temps de dédain frivole, où l'on prend la liberté de s'amuser quelquefois des vertus que vénéraient nos pères, les secrets les plus intimes ne sont pas toujours les mieux gardés. C'est une mode cruelle pour quelques uns, mais elle est divertis-

sante après tout, elle jette quelque variété en cette cour qui ne s'amuse que de processions.

Luiz de Souza l'interrompit avec toutes les marques d'une colère qu'il ne pouvait plus maîtriser.

— Monsieur le Marquis, si vos suppositions, malgré leur obscurité, n'étaient pas encore plus insolentes que vos paroles, je pourrais dédaigner ce qui semble s'adresser à moi, mais c'est ici même que vous me donnerez satisfaction de propos trop méprisables pour qu'ils ne soient point châtiés.

— Et croyez-vous par hasard, très-haut seigneur, que j'aie fantaisie de laisser ce rivage si propre à entretenir la mélancolie d'un amant bien épris, avant de vous l'avoir fait quitter d'une manière ou d'une autre; j'ai quelques raisons à mon tour pour en souhaiter la solitude... Réfléchissez-y un peu; si votre sang qui bouillonne par excès de jeunesse vous en donne le loisir, il est bien probable que je ne me trouve pas ici sans y être attendu. Ah! vous me savez trop prudent et trop sage pour agir différemment.

Ces dernières paroles avaient été inspirées au marquis par l'idée infernale de blesser sans remède et au plus profond du cœur celui qu'il haïssait mortellement; en toute autre circonstance, il n'eût pas supporté si long-temps les provocations véhémentes de son adversaire; mais l'âme de Luiz était trop pure pour accepter cet odieux soupçon et les insinuations du marquis soulevèrent à un si haut degré son indignation qu'il ne répondit qu'à la fin de sa phrase.

— Je vous crois en effet si prudent, Monsieur, que votre sagesse pourrait aller jusqu'à la lâcheté; et, en achevant ces mots, le jeune cavalier avait tiré son épée, il écumait de telle colère que le feu jaillissait de ses yeux... J'espère que le parent de l'empereur ne déshonorera pas le nom qu'il porte.

— Patience, mon jeune seigneur, le parent de l'empereur aime les gens courtois et soyez sûr qu'il châtie toujours les insolens. Je croyais que vous aimiez les explications et les confidences amicales; convenez seulement que je suis passablement instruit. Un homme posé

comme vous et qui sait si bien choisir son poste devrait agir plus mûrement..... Le sarcasme était autant dans le sourire que dans les paroles et il se préparait à le rendre plus amer : Luiz de Souza ne lui en laissa pas le temps.

— Défendez-vous, Monsieur, défendez-vous, ou j'irai frapper votre écusson.

Le marquis avait tiré son épée et il avait pris la contenance d'un homme assuré de sa force.

— Un mot seulement, dit-il. Le mort jeté dans le Tage. Le vainqueur partant pour l'Afrique.

— Soit, dit Luiz, et le combat commença.

comme ennemi, et qui, s'il a bien choisi son poste, devrait agir plus sûrement.... Le [illegible] quelquefois [illegible] dans le [illegible] pas dans les paroles et il se préparait à le rendre plus amer [illegible] Luiz de Souza ne lui en laissa pas le temps.

— Défendez-vous, Monsieur, défendez-vous ou j'irai frapper votre [illegible]....

[illegible] avait tiré son épée et il avait pris la contenance d'un homme assuré de sa force.

— Un mot seulement, dit-il. [illegible] dans le Tage. Le vaisseau partait pour l'Afrique.

— Soit, dit Luiz, et le combat commença.

[illegible]

IV.

Magdalena était rentrée dans ses appartemens moins triste que de coutume, et l'on aurait pu deviner aisément à l'expression apaisée de sa physionomie souffrante, qu'un contentement intérieur, éprouvé bien rarement, la disposait à toutes les idées de calme. De sa chambre, qui occupait l'extrémité du palais, on dominait le Tage, et les bâtimens dont le fleuve était couvert laissaient flotter à ses yeux leurs innombrables pavillons, sans que ces bande-

roles agitées par la brise devinssent pour elle un signe de deuil. Le vent frais du soir, qui lui apportait l'odeur des citronniers en fleur, montait vers elle comme un encens d'espérance, et les chansons joyeuses que l'on continuait à entendre dans le lointain ne lui semblaient plus importunes : c'était comme un cri d'appel ; la victoire était dans ces chants. — Que je voudrais voir cependant sa noble bannière flotter sur le château ! disait-elle en suivant des yeux les petites barques qui se croisaient dans ces lacs de lumière que la lune créait sur les eaux ; et que je serai heureuse d'entendre le canon du fort saluer cette flotte au retour... Oh ! voilà que les belles visions dorées du jeune roi me bercent... Ils sont si braves après tout, ils ont fait de tels prodiges, depuis deux cents ans.. D'ailleurs cet homme promettait la victoire.. Il n'y avait que pour quelques uns que sa parole était sinistre ; quel mal pouvait-il donc y avoir à lutter contre cette destinée ?... En achevant ces mots, elle abaissa les grands stores de la Chine qui voilaient ordinairement ses croisées, et elle se prit à regarder avec une curiosité distraite les futiles magnificences qui décoraient ses

appartemens. C'étaient des grands vases dorés du Japon, qui se miraient dans des glaces de Venise aux bordures finement ouvragées, des cassolettes de la Chine, joyeuses idoles toutes fumantes de leur encens; des consoles d'un laque chatoyant, faisant ressortir sur leurs dessins variés la blancheur des porcelaines : c'était en un mot mille gracieuses merveilles inconnues au reste du monde et que les dames de Lisbonne pouvaient seules alors posséder. Magdalena venait de respirer un bouquet des plus belles fleurs des Indes que son jardinier cueillait chaque soir pour elle; et elle écoutait nonchalamment le chant d'un ruysenor que la lumière des bougies venait de réveiller, lorsque Leïla Mariam entra dans sa chambre tenant gravement entre ses bras une jeune tourterelle qu'elle pressait doucement sur son sein ; aux ailes blanches du charmant oiseau, à ses yeux de rubis qui se fermaient sous les rayons de la lumière, à son collier brun doucement arqué, on reconnaissait un de ces pigeons messagers qu'on élevait surtout à Alep et qu'on vendait dans tout l'Orient; et, pendant qu'elle le caressait, la figure de la jeune Arabe

d'ordinaire fort grave avait pris quelque chose de naïvement malicieux.

— Voyez, Siti, dit-elle en portant un peu timidement ses grands yeux noirs sur sa maîtresse; voici Péri, la colombe, fort triste : le beau pigeon doré s'est enfui; oh! Péri, la colombe, dit tout à Leïla, ajouta-t-elle avec une si étrange expression de douce gaîté que Magdalena en fut un peu surprise; en achevant ces derniers mots la jeune fille avait laissé aller le charmant oiseau dans l'appartement; il s'était perché familièrement sur un grand vase émaillé et il se mirait d'une façon tout amoureuse dans une glace de Venise, tandis que Leïla Mariam continuait à regarder Magdalena.

— Péri, la colombe, me dit tout, mais Siti Magdalena ne me dit jamais rien.... et l'œil chatoyant de la jeune fille avait quelque chose de si pénétrant, que sa maîtresse s'en sentit troublée.

— Pourquoi Leïla Mariam me regarde-t-elle ainsi? les mères de son pays ne lui ont-elles pas dit que la modestie est un ange qui dit toujours aux jeunes filles que l'on doit baisser les yeux?

— Quand Leïla vous voit très-triste, elle voudrait que son regard fût comme le rayon du matin qui épanouit la fleur et qui sèche doucement la rosée; tous les jours je prie Aïscha, la sainte, et Marie, la très-vénérée, pour qu'elles vous envoient des jours tranquilles.

— Je vous ai déjà dit bien des fois, Leïla, de de ne point mêler ces noms de payennes aux noms très-saints que vous prononcez... Priez Dieu comme je vous l'ai enseigné, et soignez vos belles colombes d'Arabie.... voilà tout ce que je vous demande.

— Leïla sait bien que Siti Magdalena ne lui demande jamais rien, mais elle ne lui confie jamais rien non plus; elle est obligée de faire comme les génies de l'air qui devinent ce qu'on ne leur dit point.

— Et que voudrait donc savoir Leïla Mariam?

— Il y a une chanson de mon pays, et je la savais étant toute petite enfant, Siti; elle parle de cette manière: Quand une fille de l'Irak demande à la mariée nouvelle: Vos riches joyaux de l'Inde ne vous plaisent-ils plus que vous cessez

de les porter? les beaux palmiers de l'Yemen, n'ombragent-ils plus doucement votre tente que vous en détournez les yeux? le vautour aurait-il dévoré vos colombes que vous soupirez la nuit? Si la jeune femme sourit et pleure, que lui dirait-elle de plus?

Il y avait en ce moment dans la physionomie un peu sauvage de la jeune fille quelque chose de si caressant; son accent était à la fois si plaintif et si enjoué, que Magdalena ne se sentit pas le courage de lui retirer une de ses mains dont elle s'était emparée et qu'elle couvrait de baisers.

La jeune femme s'efforça cependant de donner à ses yeux une expression sérieuse comme si elle eût eu quelque mécontentement.

— Leïla Mariam est une jeune folle et nous ne pouvons comprendre les chansons du désert. Elle ferait mieux de remporter Péri...

— Péri se mire et elle est fort heureuse; elle croit avoir retrouvé le beau pigeon doré qui vole maintenant peut-être vers sa blanche cité d'Orient, mais moi, je ne veux point me retirer

ce soir que je n'aie retrouvé toute la tendresse de celle que j'aime mieux encore que Mariam, la mère du Désiré. Depuis deux mois Siti Magdalena ne dit rien de ses souffrances, mais son pâle visage parle pour elle... Et puis, voyez ce bracelet d'or, il serrait doucement le bras qu'il doit emprisonner; et quand Leïla Mariam l'attachait, elle se disait toujours à elle-même : Certes l'habile joaillier de Damas, qui a fait ce bijou, est un devin très-habile... Maintenant son cercle de perles est si large, que Leïla pleure toutes les fois qu'elle va l'attacher... Eh bien! Leïla Mariam croit deviner aujourd'hui le secret qui a fait tout ce grand mal.

Magdalena s'était doucement laissée aller à ces paroles qui caressaient sa tristesse; mais, aux derniers mots, son visage prit une telle expression de mécontentement et d'effroi, elle eut l'air de se rappeler avec une telle inquiétude une circonstance qu'elle n'avait pu complètement oublier, que, sans qu'elle eût parlé encore, la jeune Arabe avait lu dans ses yeux les sentimens qui l'agitaient; ses traits prirent à leur tour une expression de fierté blessée qui donnait à ses

grands yeux noirs quelque chose de colère comme ceux de l'antilope irritée.

— Leïla Mariam est fille de Scheick, dit-elle au bout de quelques instans.... Le père de Leïla était très-honoré dans sa tribu et il avait coutume de nous dire : Les lèvres se ferment, c'est parce qu'elles doivent être le tombeau des secrets. On devient esclave durant la guerre, Siti Magdalena, mais le cœur, voyez-vous, il reste toujours comme si jamais on n'avait perdu la liberté... Il fallait me laisser aller au ciel où Mariam a reçu mes compagnes ; oh! oui, il fallait me laisser mourir puisque vous vouliez me traiter ainsi... Et la jeune fille se prit à pleurer avec une telle abondance, ses sanglots semblaient si cruellement l'oppresser, que les yeux de Magdalena perdirent toute leur sévérité. Elle était d'ailleurs assez certaine de la discrétion de sa jeune compagne pour être assurée que, quand bien même ce qu'elle craignait serait arrivé, il n'y avait d'autre inquiétude à concevoir que celle d'avoir un juge auquel on ne pouvait tout avouer.

— Enfant, enfant, je n'ai rien à te dire, la

guerre m'inquiète, je me sens souffrante... Voilà tout, prie la Vierge, ta sainte patrone, elle me guérira peut-être!

— La sainte mère de Isa ne peut rien comprendre à vos souffrances, Siti, elle est trop haut : il y a entre l'homme et Dieu des génies qui vivent des pleurs de la terre, et il les faut apaiser. Eh bien! voyez, sans le pigeon doré de Péri, la colombe, qui s'était envolé, Leïla Mariam n'aurait jamais su ce qu'il fallait demander à Mergian, la reine des péris. Et alors la jeune arabe se mit à raconter naïvement comment, ayant entendu deux voix dans le jardin pendant qu'elle cherchait son oiseau favori, elle s'était approchée des platanes et avait deviné aux paroles ce qu'on lui avait caché si long-temps : elle sut mettre en même temps une telle grâce dans cet aveu, son âme pure était si loin d'en ternir la pensée de sa maîtresse, elle paraissait avoir si bien deviné par la poésie de son cœur ce qui existait réellement entre Luiz et Magdalena, que celle-ci ne se sentait plus la force de repousser ses innocentes caresses et de lui cacher ce qu'elle avait compris. Leïla continua donc les aveux qu'elle avait commen-

cés, tout en voilant néanmoins les rapports qui existaient entre elle et le marquis de Kleist. Peut-être même la sincérité allait-elle l'emporter sur les anciennes promesses qu'elle avait faites à celui-ci; car elle commençait à envisager avec une réelle anxiété les questions qu'il lui avait adressées après la scène terrible de la galerie. Son inquiétude encore cachée lui faisait ajouter plus d'un reproche affectueux à ceux qu'elle avait déjà adressés pour qu'un semblable malheur n'arrivât plus; elle essayait de faire comprendre à Magdalena combien cette discrétion lui avait causé de tourmens, lorsque des pas d'homme se firent entendre : c'était don Joam qui rentrait; sa figure était à peu près aussi impassible que de coutume et son regard aussi insouciant. Seulement une espèce d'hilarité singulière animait un peu plus ses traits.

— C'est pour demain, Madame; la chose vient d'être décidée; la flotte partira le matin. Une place vous est réservée dans la tribune d'honneur... c'est le roi qui l'a désignée et comme il remarquait un frémissement fugitif qui s'était montré dans l'attitude de Magdalena,

l'honnête seigneur l'attribua sans effort à l'impression que devait causer à sa femme la nouvelle subite du départ. Hors une seule fois peut-être, et c'était le jour du retour de Batalha, les bruits de cour l'avaient trouvé inattaquable; il faut ajouter que le jeune roi, à qui il avait laissé entrevoir quelques traces de fâcheuse humeur à ce sujet, avait pris dans sa sévère sollicitude un tel soin de les dissiper, qu'elles ne s'étaient jamais montrées depuis. Et d'ailleurs, si, après les paroles de respect sincère dont le prince avait entouré la réputation de Magdalena, don Joam avait pu garder son aversion jalouse envers les jeunes seigneurs qui composaient la cour, il conservait une idée trop haute de sa personne et de sa réputation militaire pour demeurer long-temps avec l'ombre d'un soupçon; aussi reprit-il la conversation comme s'il eût été pour rien dans un événement dont le hasard venait de le rendre témoin et dont le récit devait faire une impression assez profonde sur Magdalena pour que, dès les premiers mots, elle eût besoin de toute la force intérieure qui pouvait l'aider à cacher son effroi.

—Je vous ai vue quelquefois, Madame, fort soucieuse au sujet de l'expédition, dit-il, et le monde en vérité roule sur tant de vanités, qu'on est excusable de croire que tous ces jeunes damerets auront peine à faire leur devoir comme ceux qui les ont précédés; mais, par ma foi, s'ils manquent d'expérience, ils ont le sang prompt et bouillant, et ce que je viens de voir me donne quelque bon augure. Vrai Dieu, ils ne sauraient attendre, ils ont hâte d'aiguiser leurs épées. Je ne croyais pas le seigneur de Souza si bonne lame et à l'autre je ne lui croyais pas tant de sang-froid; je crois, par saint Georges, que l'Astrologue voulait faire lui-même son ouvrage; il trouvait peut-être commode de ne pas attendre le dire des nativités.

— Je ne vous entends pas, mon seigneur; vos paroles sont de vraies énigmes.

— Voici le fait, dona : j'étais allé inspecter la grande nef amirale et par merveille j'avais trouvé plus commode de revenir ici par la mer; je m'étais fait débarquer sur la plage et j'étais assez surpris d'y voir deux barques, lorsqu'en me di-

rigeant sous les murs du parc, j'entendis un grand bruit d'épées.

—Un bruit d'épées, mon seigneur, à cette heure et si près de nous?

— Rassurez-vous, Dona, vous êtes bien pâle! ces épées ne m'en voulaient pas.

— Oh! dites vite, mon seigneur, dites vite, je vous en supplie!

— Eh bien, le fait est qu'il s'agissait de deux fous qui ne pouvaient attendre le jour de la bataille pour se mettre à férailler. Mais, par Saint-Georges! le Bohème a bien tiré des nativités et cependant il faut qu'il n'ait pas su lire en la sienne. Je suis arrivé pour lui comme Albuquerque devant Goa. Ces derniers mots vinrent à temps pour ranimer Magdalena. A l'expression du comte elle s'était de nouveau sentie frappée d'un tel effroi qu'elle en était restée glacée; elle parvint cependant à feindre quelque tranquillité.

— Comment se fait-il que le marquis vous ait une telle obligation, mon seigneur?

— C'est que ma présence lui a évité le plus rude coup d'épée qu'un Allemand ait jamais

reçu d'une fine lame de Tolède. Au cliquetis du fer, je suis accouru et j'ai parlé au nom du roi; mais je ne saurais me vanter d'avoir été promptement obéi. Le seigneur Luiz voulait en finir et jamais je n'ai vu telle furie.

— Savez-vous quel était le motif qui les animait ainsi tous les deux? dit Magdalena d'une voix tremblante.

— Non; tout ce que je sais de cette affaire, c'est que le marquis a eu un fort bon maître, mais qu'il ne lui a pas appris la parade de Melchior, notre habile ferrailleur de Lisbonne; c'est ce qui fait qu'il a été désarmé après avoir été blessé au bras. Ici Magdalena respira à l'aise, mais la jeune Arabe sembla absorbée. A voir l'inquiète attention avec laquelle elle écoutait ce que disait le comte et sa sérieuse préoccupation, on eût pu deviner qu'une révolution intérieure se faisait dans son esprit, qu'une pensée nouvelle y pénétrait comme la subite lumière qui passe dans le crépuscule; son trouble échappa cependant au comte, et Magdalena elle-même l'attribua à une autre raison. Leïla, dans ce mo-

ment, changeait en haine tout ce qu'elle avait vénéré.

— Vous dites donc, mon seigneur, reprit Magdalena après une légère interruption, que nul accident fâcheux n'a suivi cette horrible rencontre?

— Non, comme je viens de vous le dire; grâce à moi, le marquis en est quitte pour une égratignure, mais je le crois trop mal en paradis pour me soucier de ses oraisons : malgré toute sa bravoure, c'est un de ces compagnons de voyage dont se passerait l'expédition. Il y tient cependant, et, si je m'en rapporte à quelques paroles jetées de loin dans la colère, le seigneur Luiz sera des nôtres : le marquis l'a piqué au jeu.

En achevant ces derniers mots, don Joam fit à sa femme quelques recommandations que les circonstances rendaient trop importantes en ce moment pour qu'elle osât l'interroger; d'ailleurs elle ne se sentait plus la force de le faire; les événemens qui venaient de se passer l'avaient épuisée. Le hasard, qui avait amené le marquis à une telle heure, les paroles qu'il

avait pu dire à Luiz de Souza quand un dernier effort venait de consacrer sa promesse, la tranquillité du comte, qu'elle voyait devant elle comme un arbitre, tout la jetait dans un trouble horrible que la nuit ne put point calmer.

V.

Qui n'a pas vu l'embouchure du Tage, avec ses belles collines couvertes de palais et de monastères, ses orangers en fleurs, ses citronniers qui se mirent dans la mer, celui-là n'a rien vu. Les Portugais ont un vieux proverbe qui le dit et qu'ils répètent à plus juste raison, peut-être, que les glorieux habitans de Séville. Lisbonne, avec sa grosse tour de Belem, son palais d'Ajuda, sa grande église de Saint-Antoine et son dôme magnifique d'Estrella, Lisbonne est la merveille qui

finit l'Europe au seuil de l'Afrique. Au seizième siècle, c'était la merveille de l'univers : c'était la plus grande ville de la chrétienté. Lorsque le roi Henriquez était venu pour la conquérir, son armée entière s'était rangée au levant sur la montagne de San-Viçente, et de-là il contemplait la cité qui n'était pas encore aux chrétiens. Sous Jean III, Lisbonne était déjà, comme Rome, la ville guerrière aux sept collines, la ville aux immenses couvens. De Belem jusqu'à San-Bento de Enxobregas, elle avait bien près de six milles : Paris alors n'en comptait pas autant. C'était merveille de voir cette ville de soldats et de prêtres, formant son grand demi-arc de palais. Elle dressait soixante-dix-sept tours sur ses murailles comme des géans qui la défendaient; ses remparts avaient trois lieues; seize portes s'ouvraient sur la campagne, vingt-deux s'ouvraient sur l'Océan. Celui qui s'arrêtait un jour au pont-levis de Saint-Antoine voyait plus de quinze cents cavaliers; celui qui s'arrêtait à San-Vicente en voyait toujours plus de mille, et à la porte de Santa-Cruz souvent on en voyait neuf cents. A cette époque, la superbe église de la Miséricorde

était née d'un vœu d'Emmanuel. Le dôme du grand hôpital montait orgueilleusement sur ses fortes colonnes, et les quarante paroisses de la ville souveraine semblaient autant de basiliques magnifiques attendant chacune leur cité. Trente-huit monastères étaient bâtis sur les collines, des chapelles sans nombre se groupaient autour des palais, le Tage allait roulant ses eaux superbes entre une forêt de mâts et une forêt de clochers. Mais que Lisbonne fut belle par un jour de cette grande année! Le matin le soleil se leva, lançant la riche effusion de ses couleurs, les tours se couvrirent de drapeaux, les navires se pavoisèrent dans le port, les balcons des innombrables palais se parèrent, comme pour une fête, de leurs grandes tapisseries éclatantes, de leur beau damas cramoisi. On entendit les grosses cloches de la cathédrale qui ne bourdonnaient qu'aux grandes fêtes, et qui, ce jour-là, allaient à toute volée; des milliers de carillons montaient avec cette voix joyeuse, et l'artillerie du château des Maures répondait au canon de Belem. Quelques heures s'écoulèrent ainsi; puis, des milliers de casques étincelans bril-

lèrent sur le rivage et s'agitèrent au soleil, comme les vagues argentées qui se brisaient à l'embouchure du fleuve; des chevaliers de tous les pays, parés de leurs armures de tournois, commencèrent à chevaucher par la place d'Alegria; on ne voyait que des bannières, on n'entendait que le cri des guidons. Oh! ce jour-là on eût dit de Lisbonne que c'était, comme Venise, une mariée parée de fleurs qui allait s'unir à la mer, à la grande mer qui va jusqu'aux Indes, qui baigne l'Afrique et les terres fleuries du nouveau monde; mais Lisbonne n'avait pas besoin de se marier à la mer : elle était alors la reine du monde et le grand Océan lui obéissait.

A deux heures, après avoir entendu saintement la messe, le jeune roi se rendit sur la plage, et l'embarquement commença. Trois grands échafaudages avaient été dressés sur le port; un pour les anafiles, les clairons et les charamelas qui faisaient entendre des fanfares à chaque bannière qui passait; l'autre, plus magnifique, pour les dames et les évêques; le dernier, tout tapissé de rouge, pour les moines qui s'y pressaient. De quelque côté qu'on portât

les regards, ce n'était que magnificence, que richesse d'armures dorées. Le roi, couvert de sa cuirasse d'azur, se tenait à cheval devant la tribune des belles donas; il parlait joyeusement aux seigneurs :

— Saint Antoine nous protège; jamais plus belle journée n'a lui dans la saison... Don Guiomar, saint Georges vous soit en aide! toutes vos recrues ont l'air de vieux soldats. — Don Alonso de Aguilar, ce ne sera pas la première fois que vos vieilles bandes auront vu les Maures, elles se souviennent encore des Alpujarras. — Très-digne évêque de Coïmbre, nous n'oublierons jamais la faveur que vous nous faites et le Saint-Père l'apprendra.—Frère Estevan, malgré votre habit pacifique, on reconnaît le vieux soldat. —Digne comte de Tentugal, vous remercierez pour moi mon oncle. — Marquis de Sternile, dans un mois vous serez à Naples et les lauriers auront fleuri. —Noble don Joam de Portugal, je vous ai fait mestre-de-camp... je voudrais avoir quelques escadrons comme les vôtres; l'empire du schérif m'appartiendrait!... Et, à chaque nouveau corps venant de s'embarquer, le vaisseau amiral lâchait ses

deux bordées, les caravelles d'honneur hissaient leur pavillon, les trompettes du rivage répondaient aux volées des cloches et au bruit redoublé du canon.

Mais tout le monde dans la foule n'était pas aussi joyeux : — Tenez, tenez, tous ces pauvres bergers de Galice, qui marchent comme leurs moutons. — Jésus! Jésus! d'où nous vient cette religion d'Alfanges et de Cimeterre, deux saints prélats qui s'en vont à la guerre! L'évêque de Porto tient sa crosse comme une lance et don Emmanuel de Menèzes se carre comme un général!.. Vierge Marie! que veulent-ils faire du comte de Barcellos, le fils du vieux duc de Bragance?... Est-ce le massacre des innocens? Pauvre enfant! comme ses armes sont luisantes et comme il sourit d'un air triomphant! Ah! c'est qu'il suit le guidon royal. — Ah! voilà ce renégat de schérif qui causera peut-être la perte de tant de vieux chrétiens! Les arbalétriers de Velez da Sylveira!.. je les reconnais à leur barrette rouge et à leur franc regard de soldats. Tenez, tenez, seigneur Olmatacel, voici Martin de Borgonha qui commande ces hardis soldats... le baron de

Thumberg? il a acheté le meilleur clos de Setuval: d'autres que lui pourraient bien vendanger..... Vous voulez dire don Mathias le Bohémien, peut-être; le voilà qui marche tout blessé. Jésus! il se sera battu avec le diable, la griffe de Satan y sera restée. Le voilà qui parle à son Altesse et il la quitte d'un air bien froid. Celui qui vient après, c'est le capitaine Pero de Mesquita; sa braconnière est mal attachée. — Que ces arquebusiers italiens ont la mine hautaine et que le capitaine Hercoles a bonne façon à les commander! Il emmène, dit-on, une jeune femme, un vrai miracle de beauté. — Tenez, Bernaldim Gomes, vous n'aviez jamais vu le bon vieux duc d'Aveyro... le voilà qui marche tout courbé : c'est qu'il sent le mal du royaume; il se dressera durant le combat! — C'est pitié, disait une voix de femme, de voir ses pauvres cheveux blancs tombant sur sa vieille armure comme la neige sur une statue. Plaise à Dieu qu'il en revienne!.. Et le mot était répété. — Regardez, regardez comme le seigneur Aldana caracole... c'est le gai printemps après l'hiver. Ah! si celui-là avait autant de prudence qu'il a de bon vouloir, ce se-

rait un bon soldat. — En voici un qui a sang-froid et courage : c'est le commandant des ginètes de la Beira... le seigneur Luiz de Souza..... je le reconnais à peine; on le disait nommé gouverneur du fort de Belem, et puis on dit qu'il a refusé!... Comme il est pâle et qu'il semble abattu; il faut qu'il ait quelque grand chagrin de cœur. Ah! voilà qu'il parle au roi. En ce moment, en effet, Luiz de Souza s'était approché de don Sébastien et une conversation rapide s'était engagée entre eux deux, mais de telle manière que nul ne pouvait l'entendre. Seulement le jeune roi semblait insister avec bienveillance sur une proposition qu'il faisait. Ils parlèrent ainsi quelque temps et à demi-voix : une vive expression d'anxiété se lisait sur la figure du jeune commandant, tandis qu'on pouvait remarquer dans les yeux de Sébastien un intérêt qu'on y avait vu bien rarement. L'entretien dura encore quelques instans d'une manière assez animée ; mais tout-à-coup le cavalier parut surmonter l'émotion bien visible qui s'était emparée de lui ; il reprit sa fermeté, et, faisant au roi une inclination profonde, il alla rejoindre son corps qui achevait

de défiler. Alors, pour se conformer à l'usage, il se vit contraint de passer devant la tribune où étaient rassemblées les dames, et ce fut seulement à cette dernière épreuve que son courage sembla le quitter. Comme il venait d'arriver à la seconde estrade et qu'il faisait présenter sa bannière à la bénédiction du patriarche, les fanfares commencèrent; les écharpes s'agitèrent en signe d'adieu, les cris de la multitude répondirent aux cris de ses soldats; il s'était incliné devant les dames qui occupaient le premier rang de la tribune, il voulut leur adresser par trois fois le salut de l'épée, dernier symbole de la chevalerie conservé jusqu'à ce temps, adieu muet qu'on faisait dans un jour solennel à toutes les joies passées du monde, à toutes les espérances de l'avenir. Le premier salut était pour Dieu et recommandait aux prières; ces têtes gracieuses s'inclinaient devant le flamboiement de l'épée, comme au moment où paraît l'hostie sainte: c'était le sacrifice du soldat. Le second, c'était pour l'honneur, et les fanfares bruyantes recommençaient; le troisième on l'adressait à un souvenir, et toutes les dames le rendaient. Au pre-

mier salut du glaive, les yeux de Luiz avaient rencontré ceux de Magdalena; et il comprit que, dans sa muette surprise, elle cherchait encore à se tromper. Au second mouvement de son épée tremblante, la pâleur de la jeune dame avait augmenté, ses regards se tournaient avec une indicible angoisse vers le roi qui ne la voyait pas. Au dernier, elle eut la force de rester muette; mais ses yeux étaient comme égarés, et, quand le sillon lumineux du fer dit l'adieu du chevalier, elle n'eut pas la force de le voir : ses deux mains cachèrent son visage, l'énergie de sa douleur lui faisait oublier le monde, et Luiz de Souza lui-même ne se fût pas senti la force de quitter la place où il était resté immobile, si le bruit du canon ne l'eût averti qu'il était temps de marcher vers la plage. Mais les fanfares redoublaient, le vaisseau amiral envoyait ses bordées, les cris du peuple lui annonçaient le second corps des bombardiers; il jeta encore un regard sur la tribune où était Magdalena; elle n'avait pas changé d'attitude; et ce fut seulement quand il eut fait entendre le dernier commandement du départ, qu'il put deviner à un trem-

blement convulsif les ravages de cette douleur intérieure qui cherchait à se contenir et qu'heureusement le tumulte de la foule avait empêché de remarquer.

Le soir même, pendant que les navires étaient encore à l'ancre et qu'on pouvait voir de la ville les lumières du vaisseau amiral qui sillonnait les eaux sombres de l'Océan comme un phare tremblant sur l'horizon brumeux, Magdalena reçut un message qui contenait ce peu de mots :

« J'espérais ne pas vous voir ; c'était dans cette pensée que je trouvais mon courage. Je vous ai vue, Madame, et maintenant il y a des momens où je voudrais aller me jeter aux pieds du roi et lui demander à mains suppliantes cette grâce qu'il m'offrait avec tant de bonté et que je semble avoir refusée avec l'obstination d'un sujet rebelle. Mais qu'irais-je faire ? Pourquoi essayer de changer ma destinée et peut-être la vôtre ?.. Vous saurez tout un jour, une lettre de moi vous l'apprendra. Je n'ai déjà que trop hésité à accomplir le sacrifice qu'il fallait faire

pour vous et loin de vous. Si, quelque jour, Madame, vous entendez encore parler de moi, écoutez mon nom sans reproches intérieurs; ne détournez pas la tête quand on vous dira que j'eus du moins un cœur dévoué. Ah! dans ces courts instans d'orages où les événemens vont se presser, où la lutte va s'accomplir, il est bon de compter pour quelque chose les paroles qui ont été dites intérieurement et que l'on n'a pas entendues... Il est bon de croire à la foi d'une âme et d'y reposer sa pensée..... Laissez-moi accomplir mes jours..... ne changeons pas ce que le Christ a voulu. Nous allons partir dans quelques heures; les capitaines disent que le vent est favorable.. Dieu veut cette guerre et je commence à comprendre les désirs immuables du jeune roi... Oui, j'ai besoin, Madame, d'attacher ainsi ma destinée à une volonté inflexible et suprême.... J'ai besoin de croire que toutes choses ne pouvaient pas être autrement; sitôt que je laisse faire un retour à mon cœur, je penche la tête comme un coupable et je murmure. Quoi donc! j'aurais pu jouir encore pendant quelques années de ce bien qui n'aura point

d'égal dans mes souvenirs et qui n'eut jamais de nom dans mon cœur!... j'aurais pu vous entendre et vous voir à toute heure, j'aurais pu sentir s'accroître encore en moi cet ardent désir d'un bien ignoré dont je n'ai connu que les souffrances, mais qui valait mieux encore que le bonheur des autres hommes! J'aurais pu vous faire enfin comprendre ce que ma parole n'a jamais pu vous exprimer! Non, la trame avait été brisée en se formant, le lien s'était rompu avant de rien retenir; je tendais les bras comme un insensé vers un bien que je ne pouvais atteindre, et je sentais que toutes ces lueurs éblouissantes de bonheur étaient pour moi le songe d'une autre vie... Vivez heureuse, Madame, détournez maintenant votre souvenir de mes rêves. Rappelez-vous seulement que je n'ai eu qu'une foi et qu'un amour. »

Après avoir relu cette lettre à diverses reprises, Magdalena voulut y répondre, mais elle essaya vainement de le faire; il lui semblait toujours que sa main égarée avait tracé malgré elle ces signes passionnés dont chaque mot s'élevait

devant sa conscience comme une accusation sévère. Vainement effaçait-elle ; toujours la poignante douleur reparaissait avec une énergie plus grande sous le mot qui la voulait cacher. Après avoir lutté ainsi pendant quelques heures, elle se mit en prières; ne pouvant détourner le trouble de son cœur, elle essaya de changer la destinée qui pesait si durement sur elle, et qui l'isolait par sa propre volonté de ce qui pouvait encore adoucir son désespoir. Il lui semblait que Dieu, voyant l'amertume de la lutte, pouvait, dans sa haute pitié, laisser comprendre tout ce qu'elle sentait à celui dont le généreux dévouement devenait comme un sacrifice suprême qu'il ne lui était plus permis d'arrêter. Elle pria long-temps ainsi, regardant souvent la mer comme si sa pensée eût eu le pouvoir de franchir l'espace et de pénétrer de ses religieuses douleurs celui qui allait partir sans entendre une parole d'adieu ; mais la nuit était sombre, les pavillons flottaient sans qu'on pût les distinguer. Quelquefois seulement un coup de canon solitaire traversait l'espace et comptait de sa voix lugubre les heures passées

de la nuit. Après que minuit eut sonné, quand les cloches du couvent de Sainte-Claire l'eurent avertie que les saintes femmes s'étaient mises en prières, elle essaya de retrouver un peu de calme et de prier pour son pays; mais toujours un élan douloureux de son cœur baignait de larmes le crucifix; toujours l'angoisse des souvenirs changeait l'objet de sa ferveur.

Et tandis que cette infortunée priait ainsi sans espérance, tandis que cette âme solitaire demandait à Dieu l'avenir, on eût dit que le peuple de Lisbonne entendait la prophétie. Les rues offraient un aspect de deuil que le tumulte de la matinée rendait alors plus effrayant : toutes les maisons étaient fermées, et les milliers de torches qui y avaient été allumées ne servaient qu'à mieux faire comprendre le vide affreux que laissait l'armée. C'était quelque chose à la fois d'imposant et de triste que de voir ces grandes lueurs vacillantes éclairer les groupes nombreux qui, depuis la fin du jour, s'étaient toujours succédé. Quelquefois on entendait bien encore une voix joyeuse de soldat qui chantait en rejoignant l'expédition; on apercevait bien

çà et là quelques enfans sans soucis, du corps des aventuriers, qui attendaient que le jour fût venu pour s'embarquer sur les vaisseaux du roi; mais presque partout c'étaient des femmes qui se rassemblaient en pleurant autour des brasiers dont la lumière rougeâtre se mêlait à la fumée des torches; c'étaient des enfans qui se chauffaient en silence, comme s'ils eussent deviné qu'à partir de ce jour un siècle d'humiliation allait peser sur eux; c'étaient des vieillards qui passaient lentement dans les rues, ne parlant entre eux que des règnes précédens et comme d'un glorieux souvenir qu'il fallait désormais oublier.

— Où sont les jours d'Albuquerque? disaient ces voix graves et tristes en s'approchant de quelque bûcher à demi éteint; où sont les jours d'Emmanuel? Où est celui qui répétait: Avec trois vaisseaux et une barque de pêcheur, les Indes seront au roi de Portugal?...

— Allez voir Goa, on vous montrera les tombeaux.

— De quoi vous plaignez-vous, mes seigneurs? n'avez-vous pas vu ce matin des fêtes

comme pour un tournoi? N'avez-vous pas admiré de belles cuirasses dorées? N'y avait-il pas plus de diamans aux gardes de ces jeunes épées et sur le manteau du dernier gouverneur des Indes qu'il n'en faudrait pour payer la solde de nos vieux soldats qui meurent à l'hôpital?

— A quoi serviraient-ils? Ils ont bien dit que Mascarenhas tremblait et que son courage avait pâli avec l'âge, tandis que c'est la honte qui l'a fait blanchir.

— De notre temps, mes vénérables seigneurs, on avait des épées de fer, et, quand les gouverneurs de l'Inde tombaient malades, souvent on ne pouvait trouver dans leur bourse de quoi acheter une maigre poule pour leur faire au moins du bouillon; mais, en ce temps, quelques brins grisonnans de leurs moustaches suffisaient comme gage pour leur faire trouver des ducats.

— Vous rappelez-vous ce rude siége de Diu où, quand le bon Joam de Castro s'avançait vers nous, malade et quelquefois sans pain, chacun s'empressait de lui offrir ce qui lui en restait et qu'il le refusait toujours, disant qu'il n'était

pas surprenant que le père de tant d'enfans fût devenu pauvre, mais que notre amour l'aidait à tout supporter!

— En ce temps, comme il aimait à le dire, ses soldats pouvaient compter sur le salaire du gouverneur lorsque le trésor du roi leur manquait.

— Je le vois encore, le bon capitaine, quand il se trouva sans argent pour nourrir tant d'hommes, après avoir vendu ses joyaux. Pendant deux jours il garda le silence, ne sachant sur quoi emprunter, et le troisième il dit qu'il avait un gage, mais que la terre le recouvrait. Sur le corps d'un tel gentilhomme, cinq cents ducats ne me seront pas refusés, dit-il; allons déterrer mon fils et qu'on le porte aux juifs de Goa. Alors six d'entre nous prirent des torches et il fallut l'accompagner dans le cimetière de la cathédrale. Il n'avait pas voulu de prêtres, mais ses soldats l'environnaient. Non, je ne saurais jamais oublier cette pâle figure tout exténuée par la souffrance, toute jaunie par la lueur des flambeaux! Quand nous eûmes soulevé

la bière, il se pencha sur le bord de la fosse, regardant avec un amour de père, comme si son fils n'eût été qu'endormi... Soulevez cette planche, dit-il, que je voie encore mon enfant. Mais, quand le cercueil fut ouvert, nous reculâmes tous d'horreur en voyant ce que la mort avait fait de ce corps de beau jeune homme, que personne ne reconnaissait; et le père, se cachant la figure, était là tout sanglotant. Don Fernand n'est plus que cendres; rendez cette cendre à la terre. Et le lendemain le gage du vieux soldat suffisait pour nous sauver.

Et les vieillards, en parlant ainsi, passaient comme des ombres qui disaient la gloire effacée.

VI.

La bataille durait depuis le commencement du jour, et le vaste champ du Bouclier, comme l'appellent les Arabes, était jonché de morts, sans qu'une seule bannière se fût encore rendue, cependant l'orbe rougeâtre du soleil tremblait dans les vapeurs confuses de l'Océan et n'envoyait plus que des rayons funèbres; les eaux du Macassin avaient changé de couleur et l'on eût dit d'un serpent aux écailles sanglantes, qui courait vers la mer en rugissant. Partout

l'horizon était hideux aux chrétiens. Ici, les grandes eaux plaintives; plus loin, des bandes d'Azuagos et de Bédouins accourant du désert comme des volées de vautours qu'attire l'odeur des cadavres. Au centre, les musulmans ne combattaient déjà plus; mais ils tuaient en dépouillant. Un bruit confus s'élevait de ces grandes plaines et il avait, dans sa tristesse monotone, quelque chose des gémissemens de la mer quand la tempête va s'apaiser et que le formidable silence peu à peu va revenir. De temps à autre, et à de longs intervalles, un coup de canon partait de quelque groupe de chrétiens, et ce bruit solitaire, retentissant dans le champ du carnage, avait quelque chose de lugubre comme le glas des agonisans. Des cavaliers passaient rapides, et jetant toujours quelques paroles au vent; *Allah akbar; Lahi lahi il Allah; Santo-Antonio*; c'était par moment tout ce que l'on entendait parmi les soupirs des blessés; puis d'autres cris leur succédaient encore et ils semblaient réveiller les mourans. — Le bon duc d'Aveyro est mort et l'on ne sait plus où est le roi. — Sauvez le jeune duc de Barcellos; tout est perdu pour

sa maison... — Arrière, arrière, disait un autre; quelques coups de canon à ces Maures; ne mourons pas sans nous venger. — Vasco de Sylveira vient de mourir. — Le roi morisque s'est noyé, et le grand schérif lui-même est tombé mort dans sa litière.

Comme le corps des aventuriers, cherchant à se rallier, formait une bande que la moindre attaque pouvait détruire, il fut joint par quelques restes des bombardiers que commandait un vieil Alferez tenant à la main son guidon. — Dieu nous soit en aide, mes seigneurs ! on dit le roi sauvé; mais don Joam de Portugal, le fort chevalier, vient d'être frappé à mort, et quelqu'un l'a vu emporter... En ce moment, un jeune officier, qui était parvenu à rassembler une vingtaine d'hommes, s'approcha du vieux soldat; il était encore tout sanglant et son armure était faussée.

— Cavalier, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? ce seigneur commandait le sixième corps, et c'est celui qu'on a le moins maltraité...

— Et qu'y a-t-il d'extraordinaire, seigneur

Commandant, à ce que don Joam de Portugal ait été tué quand l'armée entière est détruite, quand deux rois infidèles sont morts malgré leurs gardes, et deux saints évêques, les plus braves de la chrétienté?.. Pour moi, je cherche un moine... je songe au repos de mon âme, car, pour la vie, il n'y faut plus penser. Seigneur Luiz de Souza, digne seigneur Luiz, car je vous reconnais maintenant, faites comme moi : cherchez un prêtre.

—Ici toutes les âmes sont à Dieu et les corps à l'honneur, Monsieur.

—Le seigneur Luiz a raison, dit d'une voix résolue un jeune capitaine des aventuriers ; et qui se bat comme lui n'a pas besoin d'absolution. Mais, Ruy Gomes, ne voyez-vous pas que le corps des Azuagos, commandé par Hamet Taba, le renégat génois, se forme en cercle comme au commencement de la bataille, et que, dans quelques instans, tout sera fini pour nous? Dieu saint! nous sommes parmi tous ces flots d'hommes comme des naufragés sans cœur, attendant la marée montante pour se noyer plus

sûrement. Croyez-vous donc nécessaire de mourir d'un coup de zagaye ou d'étouffer dans une masmara?

—Le capitaine a raison, reprit avec beaucoup de sang-froid Luiz de Souza. Nous restions ici pour sauver le roi; mais, en effet, sa bannière ne paraît plus et il a sans doute traversé le Luccos. Notre devoir maintenant c'est de suivre la route et de le défendre dans Arzilla.

— Dans Arzilla, à travers cette forêt de lances?

—Dans Arzilla ou dans Tanger... Je prends le commandement. En achevant ces mots, il se mit en tête des débris des deux escadrons, et, comme si ses paroles eussent éveillé un reste d'espoir que le danger avait détruit, les aventureiros et les ginètes serrèrent tout à coup leurs rangs, et, malgré quelques volées d'artillerie qu'on leur envoyait du camp de Lataba, malgré un corps d'Azuagos qui tenta de s'opposer à eux, ils parvinrent à gagner les bords du fleuve et même à le traverser. Cependant, ce passage ne put s'effectuer comme ils l'avaient d'abord

espéré; la marée avait grossi le Macassin, et la troupe, quand elle arriva sur l'autre bord, était déjà bien diminuée; en conséquence, mais contre l'avis de Luiz, elle prit le parti de se diviser.

La campagne était remplie d'Alarves, et, quoique la nuit fût arrivée, il était si peu probable qu'on pût leur échapper, que les chevaux furent abandonnés et que la plupart des fugitifs entrèrent dans les champs de blés qui s'étendent jusqu'à Arzilla. Ce parti était le plus prudent, et peut-être Luiz de Souza l'eût-il pris avec quelques autres officiers; néanmoins on lui avait dit que don Sébastien avait été vu longeant les bords du fleuve, et il lui paraissait si peu probable qu'il se fût arrêté, qu'il résolut de de marcher jusqu'à ce qu'il l'eût rencontré. Cinq gentilshommes du corps des aventuriers l'accompagnèrent, et, malgré les feux qui sillonnaient la campagne, ils marchèrent quelques heures de la nuit. Jusqu'alors ils avaient suivi la route convenable et ils pensaient que, si le roi s'était sauvé comme plusieurs voix le leur avait confirmé, ils pourraient bientôt le rejoindre, lorsqu'un village, bâti au

détour du fleuve, les obligea à entrer dans un bois de lentisques, qu'on apercevait dans l'éloignement. Dès lors leur route devint plus incertaine, ce fut sur la lumière des étoiles qu'ils essayèrent de se guider; et ils ne marchèrent plus qu'avec de grandes précautions, parce qu'ils craignaient d'avancer dans l'intérieur au lieu de gagner les établissemens chrétiens. Peut-être fut-ce un bonheur en cette circonstance pour Luiz de Souza de rencontrer tant d'obstacles et d'avoir à les surmonter; il se sentait si nécessaire à ses compagnons, et il leur devenait tellement indispensable par ses connaissances sur le pays, toutes vagues qu'elles pouvaient être, qu'il rappela en lui une énergie qui l'eût peut-être abandonné. L'horrible catastrophe à laquelle il venait d'assister, et dont il avait prévu les résultats sans en deviner toute la sanglante vérité, la nouvelle qu'il venait d'apprendre et qui, dans une autre circonstance, aurait changé sa destinée, mais qui alors lui préparait sans doute de nouvelles luttes les clameurs éloignées des Arabes qui retentissaient dans la plaine comme un signal d'esclavage, tout por-

tait un tel trouble en son âme, qu'il se sentait quelquefois prêt à retourner sur ses pas pour trouver la mort du martyr sur ce champ de bataille où venaient de s'éteindre pour jamais les espérances de la nation. Cependant, la muette douleur de ses compagnons, et la certitude où il était que son éloignement les jetterait dans le désespoir, le retenait, malgré le peu d'espérance qui lui restait de rejoindre don Sébastien.

Ils marchèrent encore quelques heures à peu près au hasard, et, quand le jour commença à poindre, il virent avec surprise qu'ils étaient parvenus sur les bords de la route conduisant de Larache à Mequinez. Dans l'éloignement on apercevait les minarets de quelques aduars et une sourde clameur les avertissait qu'ils n'étaient pas encore bien éloignés du camp des Maures et que les circuits qu'il s'étaient vus contraints de faire sur une des routes les plus dangereuses qu'on pût suivre à cause de ses fondrières et de ses bas-fonds, les avaient rapprochés probablement du lieu où se trouvait Muley Ahmet dont le corps n'avait point donné. Ils faisaient ces tristes réflexions, et ils

songeaient à se retirer, pour attendre la nuit, dans les immenses halliers qui bordaient le chemin et où ils étaient à peu près certains de ne point être découverts à cause des rochers qui les masquaient, lorsqu'un bruit lointain de chevaux les obligea à prendre promptement un parti; alors, au risque de rencontrer le repaire de quelque lion, comme on en trouvait tant à cette époque, dans les campagnes isolées de la côte, ils se jetèrent à la hâte dans une espèce de caverne dont l'ouverture était cachée par des pierres énormes et par de longs rejetons de palmiers agrestes; ils espéraient que cette route n'était pas assez fréquentée pour courir de grands périls et que la nuit entière leur suffirait pour regagner le port d'Arzilla. Les choses se passèrent d'abord à peu près comme ils l'avaient pensé; ils apercevaient bien de leur retraite quelques Azuagos qui conduisaient devant eux plusieurs de ces misérables chrétiens, dont le camp était rempli, mais qui étaient sans armes et qui n'avaient point pris part à l'action; ils reconnaissaient même des femmes et des enfans de pauvres laboureurs, qu'on avait

embarqués, comme si la conquête était déjà accomplie. Ils pouvaient entendre les gémissemens de ces misérables créatures, qui avaient si tristement quitté leur pays, et que l'on conduisait au désert parce qu'il n'y avait point de rançon à en espérer, mais il leur paraissait évident que le reste du camp avait suivi une autre direction ou que l'armée n'avait pas encore abandonné le champ d'Alcaçar; et que par conséquent il leur serait aisé de continuer leur route en se portant sur un point opposé. Comme tant d'autres fugitifs, ils s'étaient contentés pour toute nourriture de quelques épis de blé arrachés dans les champs. Les fruits des nopals avaient suffi pour les désaltérer; et ils se sentaient la force de gagner dans une seule nuit le pont appartenant aux chrétiens.

Déjà le soleil commençait à se coucher, il dessinait plus gravement les lignes imposantes du paysage; il semblait aux fugitifs qu'ils aspiraient les brises de l'Océan, et que, dans quelques heures, ils pourraient sortir librement de leur retraite, lorsqu'ils entendirent un nouveau bruit: cette fois on distinguait bien la marche lente de plusieurs

chevaux ; mais les imprécations des Adaïls avaient quelque chose de plus sinistre que celles qu'ils avaient déjà entendues. Il y avait au milieu de ces voix confuses des pleurs exprimant tant d'angoisses, des lamentations si douloureuses, que les fugitifs apprêtèrent leurs armes par un mouvement involontaire, et qu'écartant en silence les branches des buissons qui les cachaient, ils purent voir une scène qui anéantit en quelques minutes toutes leurs espérances et qui changea leur résolution. Sur un mauvais cheval, le plus misérable de l'armée, peut-être, on voyait attaché avec des cordes un cadavre défiguré par trois larges blessures ; il était à peine couvert d'un caleçon déchiré, et ses beaux cheveux blonds, tout souillés qu'ils étaient de poussière, lui faisaient comme une auréole de martyr. Dans son regard éteint on voyait encore cette fierté hautaine qui venait de refuser la vie ; sa main nerveuse n'avait pas cessé de se contracter avec effort, comme si elle tenait une épée de bataille, et, dans le sourire tout sanglant de la mort, on devinait sa pensée méconnue. Un pauvre jeune page ne cessait d'attacher sur lui ses

regards; il marchait à ses côtés, et il était évident qu'il s'était dépouillé de ses vêtemens pour en couvrir le corps de son maître. Derrière, et cheminant aussi à pied, quelques hommes graves suivaient ce triste cortége; mais ce n'était plus qu'à la noblesse de leurs traits qu'on pouvait soupçonner leur rang, car les misérables lambeaux qui les couvraient à peine disaient déjà pour eux les souffrances de la captivité, ils étaient suivis eux-mêmes d'une longue file d'Arabes regardant avec une indifférence profonde la misère de ces chrétiens. Ce corps dépouillé et meurtri c'était celui du jeune roi qu'avait retrouvé George de Rezende; ces seigneurs sous des habits de mendians c'étaient don Duarte de Menezes, le digne comte de Sabugal, don Fernando de Castro, et ce Belchior do Amaral, qu'on appela plus tard le Regulus des Portugais. Leur démarche était grave et résignée pour eux-mêmes, mais quand ils venaient à jeter un regard sur ce misérable corps, qui n'avait pas même un linceul, de grosses larmes silencieuses coulaient le long de leurs joues et ils étouffaient leurs sanglots, comme ces pères qui ont perdu

la dernière espérance de leur race; mais qui sont trop fiers pour montrer leur douleur, craignant de la voir profanée. Quelquefois le jeune page s'arrêtait un moment, lui, comme si quelque chose devait être raccommodé au triste équipage du mort; mais c'était pour avoir le temps de le contempler à son aise et pour avoir le loisir de se rassasier de ses propres douleurs; alors il se prenait à pleurer amèrement, et ni les prières des seigneurs, ni les imprécations des Maures, n'avaient le pouvoir de l'arrêter. Quand le triste cortége fut parvenu à peu de distance de la caverne où s'était caché Luiz de Souza, George de Rezende voulut rendre un dernier hommage à son jeune roi. Dans cette triste solitude environnée de rochers, et pressentant déjà que la nuit, qui allait venir, lui cacherait pour toujours celui qui n'avait point de drap mortuaire pour le voiler, il arrêta le cheval, et il se prit à pleurer de nouveau comme on pleure quand on va ensevelir celui qu'on ne doit plus voir. Cette fois sa voix était si déchirante, que les Arabes, eux-mêmes, s'arrêtèrent pour le laisser parler.

— Hélas! mon très-noble Seigneur, voici le

soleil qui se couche derrière ces grands rochers, il vous faut dire adieu à ce beau soleil qui demain s'en ira réjouir votre royaume comme un messager menteur... mon Dieu! ils vous croient, là-bas, revêtu de votre bonne armure et environné de votre belle armée, et voilà que moi, George de Rezende, le serviteur, qui vous aimais, mais le moindre de votre maison, je remplis auprès de vous tous les offices dont se devraient honorer les grands de votre palais!... Votre cortége est misérable. Vous avez perdu votre royaume mais vous avez gagné le ciel... Tenez, mon prince, voici une couronne de martyr si la couronne de roi vous manque; et le pauvre jeune homme courbait une branche verdoyante qu'il plaçait sur la tête échevelée du mort. Pendant ce discours, les vieux seigneurs continuaient à dire leurs patenôtres, et ils essuyaient de temps en temps les larmes qui tombaient sur leur barbe grise.

— Hélas! continua le page, votre figure sera bien noircie par le hâle et par la poussière avant d'être cachée par le cercueil; vous qui par sainte modestie ne vouliez point revêtir vos vê-

temens devant aucun de vos familiers : voilà que, comme notre Sauveur, vous êtes exposé à la risée de ceux qui vous ont fait mourir. Oh ! que dirait la reine, votre aïeule, si elle vivait, elle qui me répétait sans cesse : Ayez soin de votre monarque et seigneur comme si toujours j'étais présente... Mon Dieu ! entre nous tous, n'aurons-nous pas un linceul pour le roi... n'y aura-t-il jamais une prière de prêtre, une sainte parole, dites sur sa tombe; et comme les seigneurs se regardaient tout découragés, se montrant leur dénuement et que l'Alcaïde commandant donnait l'ordre impérieux du départ, tout à coup on vit sortir de leur retraite les cinq fugitifs ayant Luiz de Souza à leur tête. A la grande surprise des Arabes qui les entourèrent la lance haute et l'alfange prêt à frapper, ils vinrent avec un indicible amour rendre hommage à ce roi qui n'avait plus que l'empire de la mort, et auquel, n'ayant à donner autre chose, ils donnaient au moins leur liberté. Mettant un genou en terre, ils baisaient la main sanglante du cadavre; puis Luiz de Souza, se débarrassant de son manteau qu'il avait gardé,

vint l'en couvrir religieusement, et, après qu'il lui eut rendu ce pieux devoir, il alla lui baiser de nouveau la main et il dit à haute voix : — Il ne faut pas, Seigneur, que l'on puisse dire qu'un saint devoir n'a pas été accompli au dernier jour. Voyez ces vieillards, ceux qui vous ont été sévères, sont ceux qui maintenant vous pardonnent, et cela le plus sincèrement. Oh ! c'est que vous avez toujours été un noble prince et que vous auriez été un grand roi ! Les jours vous ont manqué, mais le courage ne vous eût point failli. Paix glorieuse soit donc à votre mémoire, don Sébastien de la maison d'Avis, vous qui ne devez point reposer parmi vos ancêtres et dont les funérailles sont faites par des soldats ! Allez, jeune martyr, ajouta-t-il d'une voix plus basse, vous manquiez au bonheur d'une âme; elle soupire pour vous dans les cieux. En achevant ce peu de mots, le jeune cavalier, qui s'était tenu à genoux, se releva; il essuya quelques larmes qui roulaient dans ses yeux, et, se tournant vers les vieux seigneurs, il leur dit : — Messieurs, le malheur est comme la prêtrise, prions pour le jeune roi. Le catafalque est bien pauvre, mais il

vaudra un jour dans l'histoire pour ceux qui l'auront entouré; et chacun des honorables gentilshommes s'en allait baiser la main du jeune monarque, puis revenait prier la tête découverte comme en un lieu saint. Les Arabes eux-mêmes se tenaient immobiles et n'osaient hâter les chrétiens; et, lorsque ceux-ci disaient leurs oraisons en silence, on eût pu croire que quelques uns d'entre eux se sentaient prêts à prier, tant cette consécration de la mort avait alors de dignité. Durant ces tristes funérailles quelques hommes du désert s'étaient approchés des chrétiens, et cette scène, si nouvelle pour eux, excitait dans la troupe les sentimens les plus opposés.

— Par la barbe d'Abou-Bekr le fidèle, disait un vieux scheik, voici une noble action, et ces chiens, bien qu'ils soient infidèles, ont au moins de la loyauté. Abou Abdallah a dit : Lorsque l'homme a quitté la terre qu'habite les siens, la fortune a décidé d'avance s'il reviendra dans sa patrie. Paix à celui-ci; c'est un fils du destin !

— Ce jeune roi infidèle était un insensé, ré-

pliquait son compagnon; mais il était triste, Khaled, de voir ce corps tout sanglant exposé à la face encore resplendissante du soleil.

— Scheik, interrompit d'une voix tonnante un vieux mollah qui les suivait, vous parlez mal. Un kafir est la honte de la terre, et le malheur tombe sur celui qui ose louer le kafir.

— Mollah, répliqua le scheik d'un ton de voix bref et indiquant le mécontentement, il a été dit : Ce monde méprisable est comme une ombre, tout ce qui existe sera la proie de la mort, et il ne restera que la face radieuse de ton dieu. Vingt fois j'ai été sur le point de voiler ce corps, et je loue ceux qui l'ont fait. Quand l'homme est mort, il a son juge; et moi, vrai croyant, fils d'un serviteur vénéré du prophète, j'approuve cette noble action; laissez-les prier en paix, puisqu'ils pouvaient garder leur liberté.

— Voilà bien l'impiété de ces réfugiés de Grenade qu'a recueillis le désert, continua à voix basse le mollah; laissez-les faire, ils infesteront toutes nos cités et le prophète ne reconnaîtra bientôt plus ses enfans. Les chrétiens priaient

toujours, et le fanatique musulman était sur le point de se livrer à quelque acte de violence, lorsque le vénérable habitant du désert l'arrêta en lui répétant : Il y a une surate du Coran qui dit : Mohammed est l'intercesseur des pécheurs au jour du jugement. Laissez prier ces hommes. Avez-vous lu dans l'esprit du prophète ?

— Je suis sans pitié pour ces Nasras, dit un jeune Arabe qui n'avait point encore parlé ; mais, je l'avouerai, j'ai moins de haine pour eux que pour ces elches [1] maudits qui couvrent maintenant l'Afrique comme des insectes malfaisans qu'on devrait écraser ainsi que l'on écrase un ver impur. Pour ma part donc je loue ces soldats : au moins l'hypocrisie n'est-elle point en leur cœur. Qu'ils soient maudits dans le ciel puisqu'ils renient le saint prophète, mais qu'ils soient encore honorés sur la terre. Croiriez-vous bien, Scheik, qu'hier soir, après la bataille, et comme j'allais contempler le corps du glorieux sultan, un de ces Nasras sortit tout

[1] On désignait sous ce nom les renégats.

à coup du milieu de ces palmiers qui bordent la route d'Arzila, et vint vers moi. Il s'était battu, car sa main droite me parut blessée, et son regard hautain n'était point celui d'un homme qui demande la vie ou qui va l'échanger contre l'esclavage. Je m'aperçus bientôt, à sa barbe rousse comme le henné, à ses yeux bleuâtres comme ceux de l'épervier, qu'il n'était point de la race des Nasras de Vandalousie. Alcaïde, me dit-il en arabe d'un ton si bref et si fier qu'il semblait parler à son égal, Alcaïde, où est la tente de Hamet Taba le fidèle? Conduis-moi vers lui; et pourquoi le fils d'Aboutt Hayb ne le dirait-il point? il y avait dans les yeux de ce mécréant, quelque chose de si perçant, et dans sa parole quelque chose qui ordonne si bien d'obéir, que je n'ai point hésité à faire ce qu'il me demandait. Je l'ai conduit à la tente d'Hamet Taba le fidèle; d'Hamet, qui était environné des chefs et qui prodiguait à tous les éloges de la victoire, comme le soleil de Beled el Haram jette ses doux rayons sur les glorieux enfans d'Ibrahim. Savez-vous, Scheik, ce qui est arrivé? Une heure après, cet étranger maudit était devenu un vrai

croyant ou plutôt un elche orgueilleux et menteur, couvert d'un bournouz resplendissant, portant fièrement la tête au milieu des enfans du désert, et foulant dédaigneusement ces cadavres de chrétiens qui gisent étendus sur le sable. Par l'ombre des sept fidèles, je ne pourrais le croire si mes yeux n'avaient eu le temps de le contempler. Ce soir je l'ai vu comme un aigle des montagnes planant au dessus de la plaine et promenant son regard perçant sur ce champ de carnage. Deux ou trois fois il s'est approché des chrétiens blessés; son regard, à la fois curieux et terrible, semblait interroger leur douleur, essayer de deviner leurs derniers tourmens. On eût dit par moment de la hyène, quand elle court après la bataille sur les monceaux de blessés et que son œil rouge brille d'une joie féroce qui ne s'éteint que dans le sang. J'ignore ce que veut cet homme aux morts, quel secret effroyable il demande aux mourans; mais par l'iman Hosseïn, un vrai musulman ne peut se réjouir de voir un tel homme professer la sainte loi du prophète.

— Et qu'importe, dit le mollah, Mohammed l'a appelé à lui dans la bataille, comme il appella

quelques uns des habitans de la Mecque qui se firent musulmans après avoir été vaincus. Il a été dit : Dieu arrive toujours à son but; et ce n'est pas l'homme qui juge.

Le jeune Maure se préparait à lui répondre, et les chrétiens voyaient dans les regards impatiens de ceux qui les escortaient qu'il était temps de se mettre en marche. Rezende achevait d'ensevelir le corps du jeune monarque, lorsque plusieurs cavaliers, montés sur de rapides chevaux, passèrent à quelque distance. Le soleil, en ce moment, jetait ses rayons obliques sur les palmiers du fleuve ; un des cavaliers, qui passait plus vite encore que les autres , s'arrêta tout à coup devant cette scène de douleur. Les derniers feux du jour, illuminèrent de leurs lueurs subites cette figure pâle au milieu des visages animés et noircis qui l'environnaient. Le costume oriental, dans toute sa richesse, donnait toutefois à ce cavalier un caractère de sauvage indépendance qui contrastait avec l'élégance européenne qu'on remarquait dans tous ses mouvemens. Jamais la remarque du jeune Al-

caïde n'avait mieux trouvé son application qu'en ce moment : ce regard était bien fait pour commander en quelque lieu qu'on le rencontrât. Le cavalier ne l'abaissa pas un moment même devant les signes animés des musulmans qui accompagnaient le corps ; au contraire, quelque chose de plus hautain parut sur sa physionomie quand il vit qu'on l'examinait. Heureusement pour lui peut-être, les chrétiens étaient trop occupés pour distinguer ses traits quand il passa, et, avant qu'ils eussent le temps de le considérer, il détourna la tête, et, mesurant de l'œil la plaine sablonneuse qui conduit de Larache à Fez, il descendit avec rapidité dans un ravin. Toutefois il reparut bientôt sur un monticule qu'on apercevait dans l'éloignement. De là il sembla contempler la scène lugubre qui se passait entre les chrétiens. A le voir ainsi, recouvert du casque qu'entourait un large turban et dont le soleil faisait briller l'acier, aux ondulations de son bournous qui flottait au gré du vent, aux traces scintillantes et bleuâtres du fer de sa lance, que le mouvement du cheval agitait, on aurait pu le prendre pour le messager terrible qui doit compter les morts.

— Par Abou-Bekr le fidèle, s'écria le jeune Alcaïde, c'est l'elche maudit dont je vous parlais tout-à-l'heure; mais, à le voir franchir ainsi les sables, on dirait d'un fils du désert.

— Ne savez-vous pas qu'il en a l'habitude comme les enfans des tribus? Je me doutais, dès vos premières paroles, que c'était de lui que vous vouliez parler.

— Si cet homme n'est qu'un chrétien converti, reprit le mollah, il n'en est pas moins l'image d'Aszrael, l'archange toujours victorieux; Dieu l'entoure des feux du ciel et le revêt de ses traits lumineux.

— Puisse-t-il le couvrir de sa miséricorde, dit un vieillard qui n'avait pas encore parlé; mais, malgré les honneurs qui environnent ce renégat, je pense comme le jeune Alcaïde : de tels hommes font peu d'honneur à la religion de Mahomet. Quant à celui-là, c'est une vieille connaissance; je sais déjà son histoire. Il s'est fait appeler Cid Aral et Hakim, et, comme tous ceux qui ont renié, il prend souvent le surnom d'Abdallah. J'ignore comment il a su faire;

mais il jouit déjà de tous les avantages accordés par la loi au plus fidèle des enfans de Mouhammed. Le croiriez-vous? ce musulman d'un jour a déjà des esclaves, et presque tous ils sont de son ancienne religion. Hamet Taba, le renégat génois, auquel on doit le gain de la bataille, l'a voulu ainsi. Il l'a présenté au nouveau sultan; mais celui-ci l'a, dit-on, faiblement accueilli. Notre schérif compte sur le rachat des esclaves comme sur le plus clair de son revenu; c'est ce que n'eût jamais fait Moluch, le généreux. Oh! voyez-vous, malgré les faux-semblans du nouveau prince, le pouvoir des elches est comme ce soleil; je le crois à son déclin.

Il achevait à peine ces mots, que Cid Aral disparut derrière la colline et le cortége s'ébranla, avant qu'aucun des chrétiens eût eu le temps de le reconnaître. Le soir même, par les ordres du nouveau schérif, le corps de Sébastien fut conduit à Alcaçar, suivi seulement d'Amaral qui constata les tristes funérailles. Luiz de Souza et ses cinq compagnons, conduits au camp de l'arrière garde, furent inscrits parmi les esclaves appartenant au sultan. Dès leur arrivée cependant,

ils avaient été marchandés par deux juifs de Fez auxquels appartenaient un grand nombre de prisonniers. On verra par la suite de cette histoire comment le dévoûment de Luiz le sauva en cette circonstance, en le mettant entre les mains du schérif auquel appartenaient de droit tous ceux que l'on regardait comme gentils-hommes ou auxquels une action d'éclat avait donné de l'importance. S'il eût été dépouillé, dès le commencement de l'action, par les Azuagos, comme le célèbre prieur du Crato et tant d'autres grands seigneurs qui prirent le titre de soldat, Luiz eût été sans aucun doute livré aux marchands de Fez, et c'était ce qu'il désirait; mais son costume l'avait fait reconnaître aussi bien que son action, et, sans anticiper sur les événemens, nous dirons que ce fut un accident plein de bonheur, bien qu'il l'envisageât sous un autre aspect.

Si d'anciennes chroniques ne l'attestaient point, on aurait peine à croire à tout ce qu'il y eut d'effroyable dans la déroute des Portugais. Ce ne furent pas seulement des hommes de guerre qui tombèrent au pouvoir des musul-

mans ; hormis quelques heureux fugitifs qui parvinrent à Arzila, la suite immense de l'armée, dont parlent si peu les historiens, fut entraînée sans coup férir et chassée vers Fez comme un misérable troupeau. Huit jours après la bataille, une longue caravane de plusieurs milliers d'esclaves s'avançait donc vers la ville, et c'était un spectacle lamentable que les scènes qu'elle présentait. Des femmes, qui avaient suivi leurs maris à la guerre, s'en allaient en captivité ; de pauvres laboureurs, qu'on avait embarqués de force, étaient chargés de porter les blessés n'ayant plus eux mêmes qu'un souffle de vie; des soldats, extenués par le jeûne, fléchissaient sous les coups des Arabes. Puis venaient les bandes affidées du schérif, entourant tous ces prisonniers; mille coups d'escopettes annonçaient à la ville leur triomphe. Les cavaliers se portaient en désordre en tête de la colonne; et les fantassins, leur long fusil à mèche sur l'épaule, répondaient à leurs cris guerriers. Au milieu de cette troupe sauvage, que le désert redemandait, un spectacle hideux frappait les regards et complétait le terrible cortége des chrétiens en captivité. Au dessus d'une

longue pique flottait un affreux étendard : c'était la dépouille sanglante du schérif, que Sébastien avait voulu venger. La tête souillée de poussière semblait regarder l'armée, mille clameurs rappelaient son crime, mille cris de joie leur répondaient.—Périssent ainsi ceux qui voudraient ramener les infidèles ! — Mahomet est le prophète de Dieu ; c'est aussi le prophète du sabre, et il punit ceux qui ont trahi ! Puis les imprécations étaient interrompues par le son des dulcaïnes et des atabors qui se mêlaient aux gémissemens. Qui eût donc vu cet océan de têtes couvertes de turbans ou de casques, ces longs cous de chameaux s'élevant par intervalle au dessus des hommes et marchant avec eux, qui eût entendu ces terribles clameurs roulant dans le sein des montagnes, celui-là eût pensé qu'il ne devait plus y avoir de repos dans les campagnes fertiles qui avoisinent la ville de Fez ; mais, vers le soir, un morne silence descendit tout à coup sur ces têtes innombrables, le mugissement de la foule s'apaisa, comme on voit s'apaiser sur la grève le sourd mugissement des flots, et il suffit de la voix perçante d'un muezzin appe-

lant à la prière, pour frapper d'une immobilité complète cette foule en désordre au dessus de laquelle plana pour un instant l'immense pensée de Dieu.

Puis, comme si cette pensée religieuse eût apaisé les âmes ainsi que le vent du soir rafraîchit tout ce qu'il pénètre, les clameurs cessèrent, on vit tout à coup s'élever des milliers de tentes dans la plaine, les chameaux s'agenouillèrent pour être déchargés de leurs fardeaux, les prisonniers s'étendirent à l'ombre des platanes, et Fez, avec ses murailles blanches, avec sa grande mosquée et ses hauts minarets à jour, Fez, la perle du désert, fut environnée comme par enchantement d'une triple ville où tout le monde se livra au repos.

Vers onze heures du soir, au moment où le sommeil s'était emparé de toute l'armée, un personnage, qui a figuré plus d'une fois dans ce récit, se présenta à la porte occidentale de la cité; il montra un ordre signé d'Hamet Taba, et fut introduit dans l'intérieur. Il vit qu'une foule de groupes s'étaient formés dans la rue principale, qu'on parlait de l'expédition,

et quelquefois, mais à voix basse, du nouveau schérif choisi par l'armée; il demanda en arabe fort pur, mais avec un accent étranger qui le fit probablement reconnaître, s'il pourrait entrer encore à cette heure dans le quartier des Juifs. Le musulman auquel il s'était adressé lui répondit affirmativement d'un ton d'assez mauvaise humeur; mais, après avoir jeté un coup d'œil sur la richesse de ses vêtemens, l'expression de sa voix changea sensiblement, et quand l'étranger lui eut demandé si dans la juiverie il ne pourrait point lui indiquer la demeure de rabi Éléazar, l'honnête musulman lui répliqua qu'il avait été nommé, depuis deux jours, xèque du quartier, qu'il était fort connu, et il lui donna les renseignemens qu'il demandait. Muni de ces indications, l'étranger s'achemina vers la juiverie et il ne tarda pas à trouver la maison qui lui avait été indiquée. Après avoir frappé à une petite porte assez basse, ornée de deux colonnettes surmontées d'un ceintre brisé, il fut introduit dans une cour où l'on entendait le murmure d'un jet d'eau tombant dans un bassin de marbre. L'esclave noir qui lui avait ouvert, à la vue

du vêtement musulman, s'inclina avec toutes les marques d'un respect mêlé de terreur, et après s'être informé dans les termes les plus humbles de ce que désirait le magnifique seigneur, qui honorait son patron de sa visite à une telle heure, il le conduisit dans une salle basse où l'on voyait étendus à terre pour tous meubles de riches tapis.

Le maître de l'habitation ne tarda pas à entrer, et, comme un homme que son état avait familiarisé avec les usages exigés par les musulmans, il s'apprêtait à faire de graves et nombreuses révérences, lorsque son hôte l'interrompit :

— Assez, assez, maître Éléazar; le temps est précieux, ne le dépensons pas en vaines cérémonies. Je vous croyais vraiment plus habile; et, d'après vos promesses, je pensais qu'on devait s'en rapporter à vous. Où en serais-je, si je m'étais complètement reposé ? Mais j'ai fait mes affaires moi-même et maintenant je m'en félicite; mes esclaves sont à Alcaçar et dans quelques jours ils partiront pour la Syrie. Pour

réussir, il ne me manque plus que cet homme, et ma folie est de m'être fié à vous. Quand je pense que sa tête romanesque pouvait le jeter entre nos mains!

— Une besogne telle que celle qui s'est faite il y a huit jours change bien des choses, seigneur Aral; ceux qui étaient bien haut sont tombés bien bas; et il y avait dans le regard du rusé vieillard presque autant d'astuce que d'insolence. Que voulez-vous qu'on fasse d'un schérif qui entreprend notre métier et qui fait si peu de compte des elches qu'il n'en garde près de lui que trois, et cela pour les faire empaler?

— Seigneur xèque, votre nouvelle dignité semble terriblement vous délier la langue; mais sachez que rien ne sera changé à mon plan. Il est vrai que je ne pourrai peut-être point rester long-temps à Fez, le nouveau schérif et moi nous ne nous convenons guère, quoiqu'il m'ait d'abord accueilli; cependant, je vous le répète encore, il faut que cet homme tombe en mon pouvoir, et pour cela vous savez ce que vaut ma promesse; les sultanins ne vous manqueront pas si la volonté vous demeure.

— Il faut autre chose maintenant, Cid Aral; j'ai peine à vous l'avouer, mais ce que vous me demandez est presque impossible. Sous Muley Moluch, c'eût été bien différent; mais, tenez, il y a huit jours, connaissant l'excellence de vos plans, et rien que par plaisir, comme on travaille pour un ami dont on aime à servir les projets quand ils s'allient complètement aux nôtres, j'ai voulu essayer; j'ai fait remuer ciel et terre par mes dignes correspondans, le seigneur de Souza est inscrit maintenant sur la liste du schérif; et ces musulmans, seigneur Marquis, ils ne sont pas comme nous deux, qui avons vécu dans le monde, il leur reste certains scrupules : les pires d'entre eux ont encore foi au serment. Eh bien! le nouveau schérif a juré que les gentilshommes seraient rachetés en bloc, et sa parole, il la tiendra. Pour avoir un seul prisonnier, il vous faudrait racheter tous les captifs, et vos terres n'y suffiraient point. Tout ce que je puis faire, Cid Aral, et cela pour le plaisir de donner quelques années de géhenne à un de ces maudits chrétiens, c'est de m'arranger de telle sorte que le commandant des ginètes ne rentre jamais en

son pays. Pour le remettre en vos mains, Cid Aral, aujourd'hui c'est impossible.

Malgré les mouvemens d'orgueil que les réticences audacieuses du juif avaient soulevés plus d'une fois dans l'âme du seigneur bohême, cette dernière proposition produisit sur son esprit un tel effet, qu'il s'adoucit visiblement. Il s'entretint encore avec rabi Éléazar, il se fit donner minutieusement tous les détails qui pouvaient le rassurer sur la suite de ses projets, et, après lui avoir répété toutes les instructions qu'il jugeait nécessaires, il sortit le soir même de la ville et se rendit dès le lendemain à Alcaçar, où des affaires impérieusesle rappelaient.

VII.

Pour se faire une juste idée de la situation nouvelle qui attendait Luiz de Souza et la plupart de ceux dont il partageait le sort, il faut nécessairement jeter un coup d'œil rapide sur ce beau pays que les Orientaux aimaient à appeler Fez la riche, et qu'ils avaient surnommé le dernier Occident.

Comme Grenade, cette terre d'enchantemens et de chevalerie, le royaume de Muley Moluch brilla d'un éclat passager et même d'une splen-

deur toute poétique qu'il ne devait point conserver. Ainsi que celle de l'Andalousie, sa population était fière, orageuse, turbulente; rarement attendait-elle qu'un souverain mourût pour déposer sa race et se choisir quelque schérif brillant de jeunesse, quelque hardi soldat que son audace jetait au trône et auquel sa bravoure devait le conserver. Fez el Acra était le pays *des elches*, la ville favorite des renégats. Là, en effet, au milieu des Maures Azuagos et des Grenadins, ils conservaient leur indépendance et marchaient librement aux plus brillans emplois. Hommes d'intelligence et d'action, ils devenaient presque toujours les favoris des schérifs et donnaient l'impulsion au pays. Comme la ville de l'Alhambra, Fez était une cité de science, une riche cité d'industrie : c'était une Athènes orientale au seuil du Mont-Atlas. Sans doute, si Muley Moluch n'était pas mort, si le brave chevalier avait pu jouir de sa victoire, d'un mot il eût sauvé les chrétiens comme tant de fois il l'avait fait; il eût garanti d'une captivité sévère ceux que le sabre avait épargnés; mais, dès l'instant où il avait succombé, les choses avaient changé

de face dans cette partie de l'Orient. Muley Hamet était devenu schérif : c'était la perte des prisonniers. Dans toute autre circonstance, cette population mêlée de renégats, qui n'avaient jamais oublié la patrie, eût pu sauver les restes de l'armée. De l'aveu des captifs eux-mêmes, dont la tradition nous est conservée, ils traitèrent dignement leurs frères, et chaque jour ils leur prouvaient qu'il y avait plus de honte en leur âme que de dédain de religion. Ainsi que le dit quelque part le sincère et loyal Mendoça, il ne voyait autre différence entre eux et les nouveaux arrivans que la coutume de porter un cimeterre au lieu d'une forte épée. Mais, au demeurant, et quoique certainement damnés, c'étaient des chrétiens de cœur, ajoute la vieille chronique. Muley Moluch le savait si bien, qu'il se plaisait à les asperger d'eau bénite, en leur disant en riant de se signer. Sous le nouveau schérif, tout à coup leur position changea ; ils eurent besoin de s'environner de prudence, de feindre grande sincérité en leur foi : Muley Hamet n'attendait qu'un moment pour les perdre ; car il avait un affront à venger. Pour se peindre leur

position et même celle des chrétiens, il faut se faire une idée du nouvel empereur et le bien voir tel qu'il était. De Larache à Maroc, et de Suz à Mequinez, il n'y avait qu'une voix, c'était un homme avide et lâche, et cependant il tenait sa parole : c'est le seul fait qui l'honora. Pendant que son noble frère mourait en levant le cimeterre, pendant que Hamet Taba, feignant d'écouter les paroles du mourant, donnait les ordres qui gagnaient la victoire, Muley Hamet, tremblant de peur, se retirait à plusieurs lieues, et Reduan, le plus hautain des renégats, osait le flétrir d'un soufflet. Maître du trône par la mort de son frère, chef d'un vaste empire qu'il n'eût jamais gagné, son premier soin fut d'éloigner ces hordes innombrables que le désert lui avait envoyées, puis de s'emparer des trésors de l'empire et d'extorquer tout ce qu'on lui cachait. Les juifs commencèrent à lever la tête et les renégats à la baisser ; les Azuagos s'enfuirent dans leurs plaines pour ne pas être dépouillés. Un édit parut qui ordonnait que tous les captifs gentilshommes feraient partie des domaines du roi. Alors quelques traîtres parmi les juifs dési-

gnèrent ceux qu'on devait garder, et il arriva tout le contraire de ce qu'on aurait pu croire : c'est que tous les seigneurs subirent d'affreux traitemens. On voulait qu'une horrible misère les contraignît à se racheter; cependant la rançon exigée devenait si forte ; elle contraignait même tant de gentilshommes à mourir dans la servitude, qu'il fut unanimement résolu, dans une assemblée de seigneurs, que nul parmi les grands ne pourrait se racheter à part, et que les deniers du riche suppléeraient aux efforts du pauvre : combat obscur de générosité qui allait bien à ces grands cœurs et que les historiens ont presque tous oublié [1]. Alors les captifs furent séparés, il y en eut qui allèrent à Trudante et d'autres à Mequinez ; il y en eut qui restèrent aux environs de Fez, et Luiz de Souza fut parmi ces derniers. Oh ! que ce fut un triste spectacle de voir ces pauvres gentilshommes payant sans murmurer les fanatiques illusions de leur jeune roi ! Ils avaient toutefois ce bénéfice, qu'on ne les obligeait point à travailler ; les uns

[1] V. Mendoça.

se faisaient quelque pauvre industrie et levaient haut la tête quand on leur disait de se plaindre; les autres étaient secourus secrètement par les renégats qui leur donnaient quelquefois le moyen de s'enfuir; mais bien peu pouvaient échapper, et, quand on les attrapait, on les jetait dans quelque aduar [1] solitaire où tout le monde les surveillait. C'était pitié que d'en voir tant mourir; c'était pitié que d'en voir tant renonçant à toutes joies! Pas un ne reniait son Dieu pour racheter sa vie. Leur constance faisait au contraire des martyrs, et l'on voyait des renégats confesser hautement le nom du Christ qu'ils avaient tant de fois outragé. On raconte même qu'un vieillard trouva ainsi la mort, en appelant Jésus d'une voix lamentable au milieu de la grande mosquée. Alors les saints mollahs redoublaient d'ardeur; car c'était une honte que tous, jusqu'aux soldats, demeurassent chrétiens. On envoyait quelques elches gagnés à prix d'argent et qui vendaient leur âme pour tenter ceux

[1] *Douar* ou *aduar*. C'est le nom par lequel on désigne les villages arabes.

qui les méprisaient; mais on n'en rencontra pas un seul qui pût se vanter d'avoir réussi. Tel qui eût peut-être renié le Christ ne voulait pas renier son honneur; c'était le prix de la bataille, et, bien que les prédications continuassent, personne ne voulait l'oublier.

Trois mois se passèrent ainsi. Le schérif fit de nouvelles conditions et la délivrance fut encore ajournée. L'avarice du nouveau roi croissait au lieu de diminuer, et, quoique l'Espagne se disposât, disait-on, à envoyer des ambassadeurs, il demandait insolemment l'immense rançon qu'il avait exigée. Déjà le comte de Barcellos, le neveu de Philippe, avait failli mourir des misères de la captivité, sans qu'on fût touché de son enfance courageuse; déjà don Luiz de Menèzes, le grand Alferez du royaume, avait rendu son âme à Dieu ainsi que le noble Antonio da Cunha; Perez de Tavora n'existait plus, et le valeureux Pero Monis était sur le point d'expirer des coups terribles qui avaient brisé son armure; le bruit même s'était répandu dans quelques villages qu'on avait pensé à vaincre la constance des prisonniers en en faisant expirer plusieurs dans les plus af-

freux tourmens; on citait même le xèque des juifs auquel le schérif devait, dit-on, cette idée épouvantable; et trois nobles gentilshommes avaient renouvelé dans le silence de la captivité un de ces nobles dévouemens que l'histoire ne peut jamais assez répéter, lorsque les événemens dont on va lire le récit commencèrent à se dérouler.

VIII.

Ceux qui allaient autrefois de Séville à Grenade voyaient dans les campagnes qui s'étendaient autour de la ville des espèces de puits desséchés, creusés ordinairement sur le bord des grandes routes et élevant leur margelle de pierre blanche un peu au dessus du sol. Ces puits, dont on aperçoit encore les ruines au pied de la Sierra-Nevada, allaient, en s'évasant par le fond, comme une caverne à étroite ouverture : ils reçoivent aujourd'hui librement

l'eau du ciel, et l'on dirait de vieilles citernes abandonnées; mais autrefois ils étaient soigneusement fermés. C'était là où les Maures de la riche Grenade enfermaient leurs prisonniers chrétiens; ils leur avaient donné le nom de *masmaras*, et ces épouvantables repaires avaient jadis une telle célébrité parmi les Espagnols, qu'on ne les rappelait jamais qu'en frémissant. Chassés même des Alpujarras, contraints de retourner en Afrique, les Morisques ne furent pas surpris d'y trouver ces sombres masmaras, déjà bien antiques dans tout l'Orient, puisque Joseph, vendu par ses frères, fut jeté dans un puits semblable. D'Arzilla à Mazagan, et de Ceuta à Larache, la campagne était parsemée de ces citernes où l'on descendait les chrétiens, et que les Maures d'Andalousie avaient, dit-on, rendues plus effroyables. En ce temps de désolation, si un voyageur venait du désert et traversait les campagnes brûlées que l'on rencontre jusqu'à l'Océan, il espérait se désaltérer à la source limpide de quelque puits; souvent ces margelles blanches, s'élevant parmi les palmiers, le trompaient par leur apparence, et, au mo-

ment où il s'apprêtait à voir son image dans le cercle tremblant de l'eau, une vapeur étouffante sortait de la terre, une voix désolée lui demandait un peu d'air. Les masmaras avaient été multipliées dans le voisinage des citadelles portugaises; c'était surtout dans les champs de Larache et de Tanger qu'elles ouvraient leurs gueules toujours béantes pour dévorer les chrétiens, et, quoiqu'il y en eût bien peu dans le royaume de Fez, on en avait creusé pour quelques prisonniers.

Or, plusieurs mois après la bataille, il y en avait un qui parlait tout seul dans un de ces souterrains; il venait de relever la tête qu'il avait tenue long-temps baissée, et il regardait le ciel joyeux et clair qui luisait au dessus de lui :

— Oh! Madame, Madame, vous aviez bien raison, ma destinée est mauvaise et mes jours s'achèveront ici sans jamais vous revoir sur la terre... Je puis le dire au matin et le répéter à la fin du jour, je mourrai dans cette tombe. Puis il se fit une petite croix de deux brins de paille que le vent venait de lui apporter dans un de ses tourbillons. C'est une croix de chaumine... eh bien,

le pauvre jeune roi n'en a peut-être pas même une semblable sur la sépulture de tessons que lui a donnée, le noble Amaral dans une maison d'Alcaçar. O croix divine et sainte! et il la baisait avec une tendre vénération, tu n'es qu'un fétu de paille et tu vaux cependant aux yeux de Jésus la croix d'or d'un évêque quand il faut consoler un chrétien... Puis il se prit à écouter le gazouillement d'un rouge-gorge qui était venu chercher la fraîcheur entre les herbes qui verdoyaient encore sur les bords de la masmara. C'est une voix du pays; il faut soigner ses hôtes... Écoute bien, petit rouge-gorge béni, voici des grains de pur froment, mange sans crainte. Oh! il te faut le soleil, à toi, il n'en descend jamais ici qu'un pâle rayon et c'est quand l'Océan est tout tremblant des derniers feux et qu'il y a trop de splendeurs pour les yeux éblouis des hommes. Hélas! Madame, il y eut un jour, une heure où votre pitié voulut me sauver, où je devais achever mon dur voyage près de vous... Eh bien, qui me donnerait maintenant un court instant de votre présence, je lui donnerais ma vie, et un de vos sourires, mes

dernières espérances... C'est bien triste, cette cave ; toujours le même regard du ciel, toujours les mêmes étoiles durant la nuit quand je me sens trop faible pour qu'ils se décident à m'enfermer. Et puis votre voix qui me plaint durant le sommeil, et la solitude du réveil, et ce vent tout sanglotant, qui a passé sur le champ de bataille et qui vient mourir ici. Et, en effet, en ce moment, le vent passait tristement dans la campagne et il semblait venir de la mer. Luiz de Souza cherchait à aspirer cette brise ; mais elle ne descendait pas jusqu'en son souterrain... Bientôt cependant elle lui apporta le bruit de quelques pas, il crut reconnaître ceux des gardiens de l'aduar, et il tressaillit de joie involontairement; car il était dans la masmara depuis huit jours entiers, et la dernière journée allait finir.

Quoique ce fût assez vaguement, à cause de sa faible connaissance de la langue arabe, il put distinguer bientôt quelques mots de leur conversation et il comprit même qu'il était l'objet de leur entretien. Ces deux hommes paraissaient surpris de l'excès de rigueur dont on usait envers lui; le plus âgé faisait observer à l'autre

qu'on n'employait ordinairement ces sortes de précautions qu'avec les prisonniers qui avaient déjà tenté de s'enfuir, ou bien avec ceux dont on pouvait craindre l'évasion, parce qu'ils étaient dans le voisinage d'Arzilla. Comme il cherchait en même temps à s'expliquer la sévérité de l'alcaïde, son compagnon lui rappelait qu'un juif avait déjà fait d'incroyables efforts pour qu'on lui cédât ce chrétien et qu'il était évident que, si le chef de l'aduar avait refusé les offres brillantes qu'on lui avait faites, c'était plutôt par crainte du schérif, dont les ordres devenaient de jour en jour plus sévères relativement aux chrétiens, que par un désintéressement dont il leur était impossible de deviner le motif.

En effet, s'étant aperçu qu'un grand nombre de gentilshommes, sur la rançon desquels il devait compter, avaient disparu depuis peu et que les alcaïdes eux-mêmes favorisaient ces évasions pour vendre les prisonniers aux Maures de l'intérieur, le schérif avait envoyé de nouveaux firmans qui condamnaient au dernier supplice quiconque ne présenterait pas à l'époque du rachat les chrétiens qu'on lui avait confiés. Il

avait eu d'abord une autre idée, suggérée par son avarice; mais bientôt il s'était vu contraint d'y renoncer : c'était de faire payer aux autres captifs les prisonniers réputés gentilshommes et qui mouraient en esclavage. En définitive donc, la peine était réservée au geolier : c'était même tout dernièrement qu'il avait été décidé, dans le conseil des caïdes, qu'on se relâcherait de la sévérité qu'on avait d'abord montrée envers les chrétiens, pour tâcher d'en gagner quelques uns à la sainte religion du prophète. Les deux Arabes, en se faisant part mutuellement de ces observations, semblaient craindre pour la vie de leur prisonnier, et ils paraissaient redouter même que la sévérité du schérif ne retombât sur eux. Après quelques autres discours, Luiz put comprendre qu'ils étaient décidés à profiter de l'absence de l'alcaïde pour le tirer durant un jour au moins de sa dure captivité, et, au bout de quelques minutes, il vit descendre l'échelle de cordes qui devait l'aider à sortir de son cachot. Pour comprendre l'impression délicieuse qu'il éprouva à laisser errer librement ses yeux vers l'horizon et à contempler les plaines qui s'étendaient de-

vant lui, il faut lire les douloureuses relations des captifs; il faut surtout se bien pénétrer des terribles impressions que leur causait l'isolement dans lequel ils vivaient. Aussi, Luiz de Souza fut-il tout-à-coup ranimé par ce chaud soleil qui ne se montrait plus pour lui depuis tant de jours, par cette brise qui venait de la mer et qui lui apportait un réel souvenir de son pays.

Ces vastes champs de blé qui ondoyaient jusqu'à l'Océan, ces bois de lentisques et de palmiers qui déjà avaient servi tant de fois de retraite aux fugitifs, lui faisaient éprouver un frémissement d'espérance. Il y avait comme un parfum de liberté, au milieu de ces grandes campagnes, qui épanouissait un moment son âme, et qui lui faisait rêver mille joies imaginaires dans un rapide souvenir; puis, quand il venait à penser qu'une haine particulière, qu'il ne pouvait expliquer, s'attachait à sa destinée, que ce moment d'épanchement intime qu'il sentait en lui se dissiperait le soir comme les bruits fugitifs de la nature; qu'il retrouverait son cachot et que toute cette liberté devait durer seulement quelques heures, il ne regardait plus qu'avec un muet dés-

espoir ce grand dôme tout resplendissant du ciel qui ne devait bientôt lui envoyer que la froide clarté des étoiles au fond de sa masmara.

Déjà la plus grande partie du jour s'était écoulée et il avait été emmené par ses gardiens, sur la place de l'aduar, où s'élevait la petite maison blanche de l'alcaïde avec sa claire fontaine et ses deux palmiers; il se trouvait encore environné des vieillards et de quelques officiers du schérif qui, après l'avoir interrogé sur certains usages de son pays, lui préparaient de nouvelles demandes avec une lenteur tout orientale; il ne pouvait s'empêcher d'admirer la gravité de ces figures si différentes par l'expression, mais qui semblaient en ce moment animées d'une bienveillance qu'il n'était plus accoutumé à rencontrer et qu'il devait sans doute à la commisération qu'inspirait sa captivité et le rang qu'il occupait parmi les chrétiens. Un grand silence régnait dans cette assemblée toute patriarcale, et le talbe, qui avait déjà deux fois caressé sa barbe vénérable, se préparait à aborder un sujet important, car tous les assistans redoublaient d'attention, lorsqu'un grand tumulte se fit tout

à coup dans l'aduar : les femmes, soigneusement enveloppées de leur hhaïk, paraissaient sur le seuil de leur tente ; les hommes formaient des groupes, les enfans couraient en répétant dans tout le village, avec une sorte de crainte religieuse : *Al medjnouné ! al medjnouné !* La folle !... la folle !... A ce mot, prononcé plusieurs fois, les vieillards quittèrent leur attitude attentive, et Luiz de Souza, en levant la tête, aperçut une jeune femme dont la démarche avait quelque chose de grave qui contrastait avec la grâce de ses mouvemens ; elle se dirigeait lentement vers le groupe dont il faisait partie, et il put bientôt l'examiner à son aise.

Selon la mode du pays de Fez, elle était si complètement enveloppée des plis nombreux de son hhaïk, que c'était tout au plus si l'on distinguait ses grands yeux noirs ; seulement, au lieu de porter ces fines babouches de maroquin bleu que les Morisques de la ville brodaient si coquettement, elle marchait sans chaussure comme les filles du désert, et l'on voyait à la délicatesse de ses pieds, qui laissaient à peine leur empreinte sur le sable blanc dont l'aduar était tapissé, qu'elle

était habituée à marcher plutôt sur les riches tapis de la tente que dans les campagnes rocailleuses. Ses cheveux noirs étaient épars à la manière des Morisques de Grenade; seulement elle avait placé au sommet de son front une fleur rouge de nargillé, et deux grands cercles d'argent rattachaient ses étroits caleçons un peu au-dessus de la cheville, selon l'usage des villes d'Andalousie. Comme son manteau s'était un moment détaché et que la bizarrerie de son costume, emprunté aux femmes arabes de différens pays, avait frappé Luiz de Souza, les cris *d'al medjnouné* recommencèrent, mais non pas avec ce sentiment de joie maligne qu'on remarque parmi les enfans de nos villes quand ils poursuivent un insensé; il y avait au contraire chez les habitans de l'aduar une sorte de vénération qu'ils ne cherchaient point à cacher. En la voyant arriver au centre du village, quelques femmes voulurent la faire entrer dans leur tente et elles lui offrirent même des dattes fraîches en signe d'hospitalité; mais la jeune femme les refusa avec une sérieuse dignité et elle arriva au mi-

lieu d'un groupe de vieillards aux cris redoublés d'*al medjnouné*.

Un des vieillards, en la voyant paraître, fit cesser le bruit des enfans et tous les regards se portèrent à la fois sur la jeune étrangère. Après l'avoir considérée quelque temps, tandis qu'elle paraissait être dans cette sombre immobilité qui précède quelquefois chez les insensés les plus violens paroxismes de la folie, un vieux fakih, un homme de la loi, dit, en baissant les yeux comme s'il allait entendre les propres paroles du prophète :

— Il a été écrit : Vous respecterez les insensés, parce qu'ils ont abandonné l'esprit de la terre pour prendre l'esprit des cieux ; leurs paroles sont semblables à celles de l'ange messager, et, bien que ce ne soit qu'une femme dont les regards doivent se détourner, les paroles de celle-ci peuvent être saintes. On la voit errer autour de l'aduar depuis trois jours ; mais elle était bien connue à Fez, où je l'ai vue près des mosquées, et si ce n'étaient ses actions, on la prendrait pour une sainte... Souvent elle est en prières. Dieu est grand ! On ne sait pas ce qu'il veut faire des plus misérables créatures. Vous rappelez-

vous, mes Seigneurs, la recluse d'El Caroubin? On dit que Dieu lui avait retiré le jugement en lui donnant la grâce, et cependant bien des miracles se sont faits sur sa tombe...

La jeune fille fit alors entendre un de ces cris aux vibrations perçantes qui frappent si vivement tous ceux qui parcourent le pays de Fez et dont il est impossible d'exprimer les innombrables variétés; puis, voyant que Luiz de Souza venait tout à coup de tressaillir, elle se prit à rire aux éclats en faisant un geste de silence qui fut remarqué de lui seul, et ce fut alors seulement qu'elle répondit à celui qui venait de parler.

—Tu as raison, Fakih, Dieu est très-grand; mais je ne suis point une medjnouné... Mes très-dignes Seigneurs, votre aduar me plaît et j'y vivrais volontiers, continua-t-elle, quoique mon père, le scheik, ait une tente aussi magnifique que celle du visir de Soleyman; mais... que me donnerez-vous si je sanctifie votre village? Je viens du pays de Schahkeverhan où demeurent le roi des Joyaux et la reine des Pierres-Précieuses; j'ai dansé quelquefois devant Mergian Banou, la mère des péris. Voulez-vous voir, mes Sei-

gneurs, comme on l'honore dans son palais? En achevant ces mots, elle se débarrassa de son manteau, posa à terre une belle colombe d'Alep, qui se tenait paisible sur son sein, et elle se mit à danser avec une grâce si merveilleuse, que les dignes musulmans, d'abord contrariés de son apparition et de la bizarrerie de ses paroles, ne purent bientôt retenir l'expression de l'admiration la plus vive, et qu'on entendit retentir de toutes parts les cris de *Mach Allah!*

Pendant qu'elle dansait ainsi et qu'elle exécutait avec la souplesse d'une almée, mais en y mettant une gravité presque religieuse, un de ces pas dont la lenteur permet d'exprimer ce qui exigerait chez nous toutes les ressources d'un drame, ses yeux se portaient fréquemment sur le chrétien, et elle essayait même de le préparer par ses gestes à la scène qui allait se passer. Mais si de son côté Luiz de Souza avait reconnu dès le premier moment la bonne Leïla Mariam, qu'il avait eu plus d'une fois occasion de voir à la suite de Magdalena, et s'il avait eu de la peine à retenir un cri de surprise, il lui était impossible de comprendre par quel enchaînement

d'événemens elle se trouvait dans le pays de Fez et surtout quelle était son intention en se présentant sous cette apparence extraordinaire. Elle ne le laissa pas long-temps en suspens, et quand elle eut dansé encore quelques instans, à la grande admiration de l'assemblée, elle s'interrompit tout à coup, poussa encore le cri aigu par lequel les danses les plus gracieuses se terminent ; puis, s'avançant vers deux caïdes qui paraissaient être les personnages les plus considérables de l'assemblée, elle leur parla d'un ton solennel qui contrastait singulièrement avec ce qui venait de se passer.

—L'arrivée du printemps et le retour de l'hiver plient tour à tour les feuilles du livre de notre vie, mes vénérables Seigneurs. Que faites-vous parmi vous de ce chien? et elle désignait Luiz de Souza qui n'avait pas encore pu s'expliquer une apparition si étrange. Pourquoi n'en faites-vous pas un vrai croyant, un digne serviteur du prophète?.. Là, là, mes Seigneurs, faut-il que je fasse le docteur de la loi? Croyez-vous qu'il soit convenable qu'un infidèle reste ainsi parmi vous?.. Ah! je devine; c'est que nul d'entre

vous ne comprend la langue des Nazaréens. Et comme les vieillards faisaient un geste affirmatif : ce serait vraiment une honte pour vous, si ce chrétien restait dans l'infidélité! Ghébraïl irait vous en accuser aux pieds de Dieu. Vieillards, avant trois jours, j'en fais ici le serment, il confessera la loi entière du prophète. En achevant ces mots, elle alla prendre avec beaucoup de gravité un commentaire du Koran que portait le fakih sous son bras; puis elle vint s'asseoir, au milieu de l'assemblée, devant Luiz de Souza, et elle commença à faire comme si elle lisait ces instructions orthodoxes en traduisant lentement les paroles du saint livre et en mêlant toujours l'arabe au castillan afin de déjouer toute espèce de soupçon.

— Dieu est grand, a dit Mathenavi. Si vous vous arrêtez dans le monde, vous connaîtrez que ce n'est que le fantôme d'un songe ; si vous y voyagez, vous n'y trouverez pour gîte que le logis du destin ; c'est pour cela qu'il a été dit encore : Croyez aux paroles du prophète, vous aurez une nouvelle patrie.

Ceci fut prononcé en pur arabe.

— Inch Allah! plaise à Dieu! dirent comme en chœur tous les vieillards; ces paroles sont très-saintes, quoiqu'elles aient été dites par une insensée... Voyez donc, frère, comme le chrétien l'écoute et quelle gloire pour le village si elle pouvait le convertir!

— Les voies de Dieu sont inconnues, reprit un des assistans. Leïla Mariam fit signe de la main qu'on eût à garder le silence; mais cette fois elle parla en espagnol, et on vit tout à coup les yeux de Luiz de Souza s'animer.

— Je viens du pays d'Occident pour vous. Répétez que Dieu est grand, en arabe *Allah akbar*. Luiz de Souza répéta, comme elle le lui recommandait, *Allah akbar*, et les assistans commencèrent à entrer en prières. Elle poursuivit avec un grand sang-froid :

— Quelle est la plus petite chose que Dieu ait créée? demandait-on à Abou-Bekr al Dakkah? C'est le monde, dit-il; mais celui qui l'estime est encore plus petit. C'est pourquoi, ajoute le docteur, il faut songer sans cesse aux promesses très-saintes de Mouhammed!

— Belles paroles, dit le caïde; quel dommage que cette jeune fille soit une medjnouné!

Elle continua en espagnol :

— Il n'y a que vingt-cinq lieues d'ici Tanger; un navire vous y attend. Vous sentez-vous la force de fuir? Vous passerez dans les champs de blé et je vous servirai de guide. Vous êtes bien faible, je le vois ; mais celle qui vous a vu le dernier soir mourra si vous ne retournez point... Il faudra éviter Alcaçar ; c'est là qu'est resté celui qui vous persécute; il a encore du pouvoir, mais sa puissance est bien tombée... Dites seulement *Straff Allah!* si vous acceptez pour ce soir... je serai à la masmara. Luiz de Souza répéta en arabe les paroles qu'elle lui indiquait, et il se fit un grand murmure de satisfaction dans l'assemblée. — Il écoute la medjnouné... Les voies de Dieu sont cachées. Dieu est puissant et il appelle à lui ceux qu'il désire, se disait-on à voix basse. Elle continua à lire quelques surates du Coran, qu'elle entremêlait de ses demandes; puis, comme l'heure de la prière était arrivée, les deux Arabes qui avaient pris sur leur responsabilité de faire sortir Luiz

de Souza le remmenèrent dans la masmara, en l'engageant vivement à méditer les paroles de la jeune fille et en lui répétant que, bien que ce ne fût qu'une pauvre folle, il ne devait point mépriser les avertissemens qui lui venaient de Dieu, et que, s'il se laissait toucher par la grâce, il recouvrerait certainement la liberté. Pour Leïla Mariam, aussitôt qu'il fut parti, elle reprit si habilement le rôle qu'elle avait commencé, elle enchanta si bien par mille récits merveilleux les vieillards qui ne cessaient de l'écouter avec surprise, que le fakih lui-même lui offrit l'hospitalité et l'engagea à demeurer quelques jours dans l'aduar. Elle feignit alors de vouloir s'éloigner, disant qu'ils n'étaient pas assez saints pour une servante de Dieu comme elle, et qu'il fallait qu'ils fussent bien peu favorisés du prophète, puisqu'ils n'avaient pas encore pu convertir un misérable infidèle. En un mot, elle sut peu à peu tellement augmenter leur vénération pour l'égarement religieux dans lequel ils la croyaient plongée, que leurs supplications recommencèrent afin qu'elle ne s'éloignât point. Elle savait parfaitement qu'ils n'en viendraient

pas jusqu'à la violence pour la retenir, et que le caractère sacré dont elle était revêtue suffisait dans tous les pays musulmans, et surtout à Fez, pour la garantir de tout mauvais traitement.

— Eh bien, dit-elle, j'y consens; je resterai ici trois jours et trois nuits, avant de partir pour la maison sainte. Il ne sera pas dit que, dans le royaume de Fez la renommée, personne n'aura su gagner une âme au prophète... Je parlerai cette nuit entière au chrétien sur le bord de la masmara, et, quand vous le ramenerez au grand jour, il confessera le nom de Dieu. J'aurai éteint en lui la lampe des démons. Prête-moi de nouveau ton livre, fakih, pendant que le soleil n'est pas encore descendu au désert; je lui ferai entendre la vraie parole de Dieu au fond de sa prison. Donne, donne vite; car, dans peu d'instans peut-être, le Simorg nous emportera sur ses ailes de feu, moi et Péri la colombe; et, en achevant ces mots, elle baisait avec tendresse l'oiseau au collier changeant, qu'un ruban attaché à son bras retenait sur son épaule, mais qui semblait si bien accoutumé à cette douce

captivité, qu'il répondait aux caresses de la jeune Arabe, sans faire d'effort pour s'échapper. N'est-ce point, Péri, continua-t-elle, en parlant à la colombe, que tu as vu comme moi les Azazils, ces beaux anges qui soutiennent le trône d'Allah, et que tu te joues dans les nuages dont sa splendeur est entourée?

— Dieu est puissant, dit un des Arabes; mais quoiqu'elle ait perdu la raison, cette jeune fille est la favorisée de la compagne du prophète; elle n'a dans ces rêves que de saintes pensées. Laissons-la parler au chrétien, elle est sans doute du pays de Grenade, et elle sait la langue des infidèles; ce sera en effet un honneur pour le village que de gagner une âme au prophète; et, après tout, nul mal ne peut arriver. Fakih, prêtez-lui votre livre; car elle semble lire comme un mollah. Laissez-la libre; de nos tentes nous pourrons voir ce qui va se passer. En ce moment, le crépuscule commençait à s'étendre sur la campagne, la brise du soir faisait frissonner les palmiers, on n'entendait dans l'aduar que le chant mesuré de quelques pasteurs qui reconduisaient les troupeaux, et le muezzin se disposait à con-

voquer les fidèles à l'oraison qui doit suivre l'*Ascha* du soir. Déjà il répétait, selon l'usage : *La prière est meilleure que le sommeil*... lorsque eïla Mariam s'avança lentement vers la masmara, en ordonnant que personne ne la suivît, pour qu'elle pût être plus recueillie. Quand elle fut sur le point d'arriver près de la margelle du puits, elle chanta elle-même à haute voix la convocation à la prière, puis, s'avançant jusqu'aux bords de la pierre, elle commença à regarder attentivement dans le livre, comme si elle adressait au prisonnier une longue exhortation, et pendant ce temps elle lui parlait.

— M'entendez-vous, Sidi?

La voix de Luiz de Souza monta vers elle et il lui dit qu'il l'entendait.

— Eh bien, continua-t-elle, il faut appeler à votre aide Jésus le Nazaréen, tandis que j'implorerai la mère du prophète. L'heure de votre délivrance est arrivée, si la force ne vous manque pas. Puis elle se mit réellement en prière, et sans doute que dans cette âme naïve les croyances religieuses n'avaient point cessé d'être un mé-

lange singulier des traditions les plus opposées; car on l'entendit invoquer, suivant sa coutume, Jésus le Nazaréen et Aïscha, la femme de Mahomet, sans oublier la hiérarchie des saints et surtout l'ange Ghébraïl, qu'elle regardait en ce moment comme son protecteur immédiat, parce qu'il avait servi autrefois de guide au jeune Tobi, et que, selon d'antiques croyances, Dieu l'envoyait quelquefois au secours des voyageurs en grand péril. Pendant qu'elle terminait cette longue prière, le soleil achevait de se coucher après avoir tremblé à l'horizon, comme un regard qui va mourir; son orbe, à demi éteint, illuminait à peine les vapeurs qui s'élevaient au dessus des champs de blé; l'on ne voyait déjà plus derrière les palmiers qu'une zone rougeâtre, bientôt prête à s'évanouir. Déjà même la nuit promettait d'être fort noire, à cause des gros nuages orageux que le vent du sud-ouest poussait vers l'Atlas, et Leïla Mariam, vêtue de son hhaïk, ne devait paraître aux yeux des Arabes, assis devant leur tente, que comme une masse blanche penchée au dessus de la masmara, lorsqu'elle se leva tout à coup et parla de nouveau à Luiz

de Souza dont, comme on le pense, le cœur battait de bien vives émotions.

— Sidi Luiz, dit-elle, voilà que les éperviers crient derrière les thérébintes en regagnant les rochers; la grande plaine s'étend devant nous jusqu'à l'Océan; mais je connais une montagne où vous trouverez une retraite à six lieues d'Arzilla. Déjà on ne voit plus au ciel que le glaive de feu qui combat incessamment les ténèbres; dans quelques minutes, il aura cessé de luire. Préparez-vous.

En achevant ces mots, qui descendaient lentement jusqu'à Luiz comme les paroles de quelque ange de la nuit que la brise du soir aurait apportées du ciel, la jeune fille s'éloigna un instant en prévenant le prisonnier de son absence, puis elle se dirigea vers une des tentes de l'aduar où les vieillards étaient encore rassemblés.

—Qui d'entre vous, mes seigneurs, a vu les saints derviches de Maroc lorsqu'ils vont entrer au ciel, montés sur un tourbillon? et sa fantaisie capricieuse contrefaisait les gestes grotesques

de ces moines mendians qu'elle imitait. Seulement c'était avec une grâce merveilleuse qu'on la voyait tourner en l'air comme un oiseau tout ébloui du jour.

—Et comme ils se prenaient à rire : Ne riez pas, le rousch-allah a frémi à mon oreille, j'ai senti le souffle de Dieu, dit-elle avec une exaltation qui frappa les assistans ; je passerai la nuit en prières près de la masmara, et j'espère toucher enfin le cœur endurci de cet infidèle ; mais j'ai une chose à vous dire de la part d'Aïscha la sainte, c'est de ne point venir troubler celle qui a besoin du silence pour parler dignement à Dieu. Vous pouvez me voir de vos tentes, sans venir déranger la servante du Seigneur. Puis, ayant récité avec eux deux surates du Coran, elle leur donna le salut du soir et retourna vers la masmara, après s'être arrêtée quelques momens dans un petit bois de dattiers qu'on voyait au bord du chemin.

Et, vers le milieu de la nuit, comme le vent faisait ployer les tentes en roulant de gros nuages orageux, les sifflemens de la tempête réveillè-

rent les deux gardiens ; ils sortirent de la tente, et, après avoir contemplé quelques momens le ciel, leurs regards se portèrent vers la medjnouné.

— Par Abou-Bekr le vénéré, cette fille a beau avoir perdu la raison, c'est réellement une sainte; elle prie toujours, et cependant l'orage a déjà grondé.

—Je lui vois faire d'ici l'inclination du second *Rikat*, reprit le plus vieux, et elle adresse maintenant la salutation au prophète. Ne trouvez-vous point, Abou Hanifah, qu'elle ressemble à cette sainte récluse du pays de Sidi-Casen, qu'on honore encore dans cette ville? Plût à Dieu qu'elle se fixât près de notre aduar! ce serait un honneur infini pour nous et une bénédiction pour la contrée.

— Les grâces, les louanges et l'exaltation de gloire soient sur elle, Jussuf! puisse-t-elle être maintenue dans cette bonne pensée; mais, vous le savez comme moi, ceux dont l'esprit est égaré n'obéissent plus qu'aux volontés d'en haut; et nous ne pouvons guère nous flatter que le prophète fasse descendre cette faveur sur un pauvre village comme le nôtre.

— Il a été dit : Soyez toujours humble en quelque état que vous vous trouviez. Le monde d'ailleurs ressemble à un logement où l'on reçoit les voyageurs. La piété est la sagesse la plus grande, l'impiété est la plus grande des folies.... Les deux bons musulmans continuèrent à s'entretenir ainsi fort pieusement une grande partie de la nuit et toujours ils voyaient la medjnouné priant sur les bords de la masmara, se faisant remarquer mutuellement la persévérance qu'elle mettait dans ses saintes exhortations.

Quelques heures avant que le jour parût, ils rentrèrent dans leur tente, toujours plus émerveillés d'une piété qui ne se troublait pas même du bruit de l'orage et qui redoublait de ferveur avec le désordre de élémens ; mais, au point du jour, quand celui qui remplissait l'office de muezzin eut terminé la convocation du matin et qu'il eut long-temps répété son éternel *A-ï a el Félah*, on entendit un grand cri de surprise dans l'aduar ; les deux gardiens, qui venaient de terminer leur prière, sortirent précipitamment. Ils coururent avec toutes les marques d'un profond effroi vers la margelle

blanche du souterrain. De loin, la folle semblait encore s'incliner sur ses bords, mais son attitude avait quelque chose de si étrange, qu'ils avaient compris leur malheur avant de s'en être assurés. En deux bonds, ils furent sur les bords du cachot. Le prisonnier s'était enfui au moyen d'une longue corde attachée à l'organeau de la margelle où d'ordinaire on fixait l'échelle par laquelle on devait monter. La medjnouné, qui priait encore, c'étaient deux pieux de tente revêtus d'un long bournous blanc. L'industrieuse Leïla Mariam les avait si habilement fixés sur les bords de la masmara, que le vent, en se jouant des longs plis du manteau, pouvait souvent les incliner sans cependant les abattre. En un clin d'œil les cris désespérés des deux gardiens rassemblèrent les habitans de l'aduar. Après le premier mouvement de surprise, on résolut de poursuivre les fugitifs, mais, quand on entra dans le coral où étaient enfermés les chevaux du village, on s'aperçut que le meilleur coureur de l'alcaïde avait été enlevé et l'on n'eut pas de peine à supposer que le captif, ayant eu plusieurs heures devant lui, devait

déjà avoir accompli la plus grande partie des vingt-cinq lieues qui lui restaient à faire pour gagner les établissemens chrétiens. Quelques hommes se répandirent bien dans la plaine, et quelques coureurs poussèrent même jusqu'à Melilha; mais le nouveau schérif était tellement redouté, qu'ils se gardèrent de donner l'alarme dans les villages qu'ils traversaient. Ils préféraient encore faire courir le bruit de la mort du chrétien au danger certain dans lequel ils tombaient, si sa fuite était connue dans Fez. D'ailleurs, ils n'ignoraient pas que, dans plusieurs occasions semblables, Muley Hamet s'était apaisé, surtout si, en présentant aux adaïls quelque cadavre défiguré; on ne s'était pas refusé à payer en partie la rançon. Bien que le village fût assez pauvre, il fut résolu d'avance qu'on acquitterait cet impôt et qu'on remplacerait le bon cheval de l'alcaïde. Quant à la medjnouné, telle était la vénération qu'on avait encore à cette époque pour tous ceux qu'on jugeait privés de leur raison, telle était même l'espèce de fanatisme qu'ils inspiraient, que plusieurs voix s'élevaient en sa faveur et qu'on attribuait à

Luiz de Souza un stratagème qu'il semblait impossible au plus grand nombre qu'elle eût su inventer. Rien n'était plus varié, du reste, que les opinions qu'on émettait à son sujet; les uns allaient jusqu'à supposer qu'après lui avoir indiqué les moyens de le faire sortir de la masmara, en se servant d'une corde cachée dans sa prison, le chrétien s'en serait débarrassé dans quelque lieu solitaire; les autres imaginaient que la folle se serait décidée volontairement à le suivre par quelque fantaisie subite à laquelle il était impossible de donner un véritable motif; d'autres peut-être y voyaient plus clairement, mais il leur paraissait si humiliant d'avoir été trompés par une femme, qu'ils osaient à peine expliquer leurs soupçons.

Trois jours entiers se passèrent ainsi en conjectures. Les uns espéraient que les fugitifs seraient infailliblement rattrapés avant d'avoir pu gagner même les limites qui séparaient le royaume de Fez du petit territoire d'Arzilla; avaient-ils un peu incliné au nord-ouest; le plus grand nombre croyait que le prisonnier aurait été atteint d'une balle avant d'avoir aperçu les tours de Tanger.

Tous savaient qu'il ne pouvait pas garder le cheval de l'alcaïde une fois la nuit passée et qu'il serait contraint alors d'entrer dans les âpres solitudes qui vont jusqu'à l'Océan. Dès le second jour de voyage, son sort devenait donc à peu près décidé : ou il devait être repris par les Azuagos qui l'emmèneraient au désert, ou, comme tant d'autres fugitifs, il devait périr de faim. Le chapitre suivant nous dira ce que le sort avait décidé.

IX.

Le soleil se levait gaîment, le jour commençait à paraître: il y avait au ciel une de ces fêtes de l'air qui réjouissent toutes les créatures. Une bande joyeuse de mouettes filait à l'horizon pour se jouer au dessus de la mer, et jusqu'aux petits oiseaux des champs montaient aux nuées légères pour avoir leur part de ce bonheur. Ce n'était point une belle campagne, ce n'était point un riant paysage; c'étaient des blés jaunissans, des flancs de rochers arides, un olivier croissant à

peine, un palmier brisé par le vent, puis une ville aux murailles blanches et la mer qui baignait ses murs.

—Vous avez beaucoup souffert, Sidi! eh bien! reposez-vous maintenant. Nous avons traversé, mieux que je ne l'espérais, le dernier camp des Albedaouis : les portes de la ville vont s'ouvrir. Voyez là-bas, derrière ces deux oliviers, un navire de votre pays qui attend les prisonniers; voyez comme son pavillon flotte gaîment. Oh! que tout semble heureux!

— Oui, grâce à vous, bonne Leïla, comme toutes ces créatures, je me sens épanouir d'espérance. Que de fatigues pour vous! Nos tourmens à tous deux vont finir; sous les murailles de Tanger nous n'avons plus rien à craindre. Dans quelques heures, ce navire nous aura reçus tous deux.

La jeune fille secoua la tête et déclara à Luiz qu'elle ne pourrait l'accompagner; qu'il lui restait un devoir sacré à remplir et qu'elle avait toujours gardé au fond de son cœur la résolution de visiter la tombe de son père qui devait être encore où la tribu de Zeglib dressait jadis ses

tentes; qu'après avoir accompli ce saint devoir, elle saurait aisément revenir à Tanger où mille occasions s'offraient de regagner Lisbonne. Cette résolution de sa libératrice surprit Luiz de Souza autant qu'elle l'affligea; il lui représenta avec véhémence les risques qu'elle pouvait courir en accomplissant son désir, la douleur qu'il éprouverait lui-même à la supposer environnée de dangers, et, plus que tout cela, les cruelles inquiétudes de Magdalena, quand elle allait le voir revenir seul; mais à toutes ces objections elle secouait tristement la tête et elle lui répétait : — Vous lui direz, Sidi, que Leïla Mariam l'aime toujours mieux que sa vie; qu'un jour elle l'ira retrouver, et que ce sera plus tôt encore qu'elle ne voulait le supposer. Et puis elle se prenait doucement à sourire, ajoutant qu'une saison des fleurs ne se passerait pas sans qu'on la revît; qu'elle souhaitait que sa noble dame l'oubliât à force de bonheur; qu'elle était peut-être une véritable medjnouné, mais qu'il ne fallait point qu'on la traitât comme les autres jeunes filles, et que, durant quelques journées encore, il lui fallait la liberté et les souvenirs du désert. Et

puis comme Luiz de Souza, le cœur oppressé par la reconnaissance, lui faisait mille questions que, durant les périls infinis de la route, il n'avait pas eu le loisir de lui adresser, elle lui racontait avec ses expressions animées le trouble dans lequel la nouvelle du grand désastre avait jeté Lisbonne, le tumulte qui y régnait : elle trouvait les expressions les plus énergiques et les plus touchantes pour lui peindre la douleur de Magdalena; la solitude austère à laquelle elle s'était vouée depuis la mort du comte, les angoisses déchirantes qu'elle éprouvait toutes les fois qu'un navire apportait le récit des misères des prisonniers et qu'un nom ne s'y trouvait point; et puis elle reprenait la suite de sa propre histoire, disant comment on avait appris enfin que Sidi Luiz existait, mais sans savoir en quelle partie du royaume de Fez. Elle ajoutait alors rapidement comment, pour une raison dont elle n'avait jamais pu perdre la mémoire et qu'un jour elle lui raconterait, elle avait pris la résolution de s'embarquer, ainsi que l'avait fait une jeune portugaise sur le navire la *Santa Maria*, qui partait pour le port de Tanger.

Mais ce qu'elle ne disait qu'à demi, c'est que son dévoûment lui avait suggéré l'idée de tromper sa maîtresse, qu'elle avait feint de languir pour son pays, de ne pouvoir plus vivre loin du désert et que ce n'était qu'au dernier jour, quand un capitaine s'était chargé de l'emmener, qu'elle avait dévoilé son projet et cela par un message qui n'avait dû parvenir qu'après son départ. Et alors, quand Luiz de Souza la suppliait de lui dévoiler un des motifs qu'elle ne voulait pas dire, elle tournait la tête autour de l'horizon, comme s'il y eût eu pour elle quelque vision sinistre dans les airs; puis, après avoir réfléchi dans une attitude sérieuse, elle répondait qu'il n'était pas encore temps; qu'il existait des êtres bien puissans dont on pouvait redouter la vengeance; qu'on ne devait lui avoir aucune obligation de ce qu'elle avait fait, et que ce qui était accompli devait l'être nécessairement par elle.

Luiz de Souza, ne pouvant en obtenir davantage, cessait de l'interroger à ce sujet. Par moment toutefois, en lui voyant confondre, comme toujours elle l'avait fait, les idées religieuses les plus opposées, et les superstitions les plus bizarres,

il était tenté de croire que quelque accident déplorable avait en effet altéré sa raison ; mais elle reprenait avec une telle suite d'idées l'enchaînement des événemens, elle racontait avec une si grande précision les résultats prévus de sa résolution , qu'il lui était impossible de ne point se sentir pour elle un profond sentiment de reconnaissance et d'admiration. Déjà elle avait repris le récit d'une partie de son voyage des bords de la mer jusqu'à Fez ; elle avait expliqué comment un juif de Tetuan, employé dans la maison du schérif, lui avait donné les renseignemens qui lui étaient indispensables; elle se préparait à dire son séjour dans le voisinage de l'aduar lorsqu'un coup de canon, parti des remparts, avertit que les portes allaient s'ouvrir. En raison du voisinage des Arabes, cet usage s'était introduit depuis long-temps; mais on l'avait abandonné et il s'était renouvelé seulement depuis la bataille d'Alcaçar. On avertissait ainsi ceux des prisonniers qui seraient parvenus à gagner la côte que la ville portugaise était prête à les recevoir. En ce moment, le pavillon s'élevait sur les murailles et les navires répondaient au salut.

Luiz de Souza ne put s'empêcher de tressaillir à la vue de cette bannière chrétienne, qu'il retrouvait après tant de mois de souffrances; c'était bien encore la bannière portugaise : Philippe ne l'avait point encore humiliée de son écusson. Luiz joignit les mains et il la contempla quelque temps dans un respect religieux.

— Il vous faut entrer dans la ville, Sidi ; quelquefois les Albedaouis parcourent ces campagnes, l'heure est venue de nous quitter. En disant ces mots, la jeune fille se leva et elle fit remarquer à Luiz que le navire qu'on apercevait dans l'éloignement voudrait peut-être profiter du vent frais qui s'était élevé, et que le moindre retard pourrait l'obliger à rester sur la côte peut-être encore assez long-temps.

Alors Luiz de Souza fit de nouveaux efforts pour l'engager à changer de dessein ; il la conjura, dans les termes les plus expressifs, de revenir parmi ceux qui la regarderaient désormais comme une sœur; mais elle lui répéta ce qu'elle lui avait déjà dit, en ajoutant à toutes ces raisons qu'elle trouverait peut-être occasion d'être

utile aux prisonniers en détresse, que le rôle qu'elle avait adopté la mettait à l'abri de tout péril; qu'en un mot, il lui fallait sa liberté pendant quelques mois encore. Voyant donc que chez cet être extraordinaire chaque résolution avait la force d'un acte religieux, Luiz de Souza ne fit plus d'instances, quoique ce fût avec un chagrin réel.

—Mais, bonne Leïla, lui dit-il en se préparant à la quitter, qui nous rassurera sur votre compte? Qui nous apprendra quand nous devrons revoir celle dont le sort va m'occuper désormais comme celui d'une sœur qui résiste aux supplications pressantes de ceux dont elle est chérie?

Alors la jeune fille se prit à sourire, et, lui montrant Péri qu'elle avait attachée à un tamarys et qui becquetait en ce moment quelques graines de cuara — : Vous oubliez la messagère, Sidi. Quand je devrai revenir, ou si quelque accident imprévu retarde mon voyage, Péri la colombe peut franchir en quelques heures la mer de Vandaloucie, comme elle franchissait autrefois l'espace qui sépare Alep de Da-

mas. Si vous ne deviez partir bientôt, ajouta-t-elle, ses blanches ailes se seraient déjà déployées ; mais à quoi bon l'exposer à la vue de ces flots, quand, dans peu de jours, l'Alsit al Kermé doit vous revoir ? En achevant ces mots, et au souvenir de sa maîtresse, Leïla parut un moment attendrie; mais cette émotion de souvenir ne changea rien à sa résolution. Après avoir répété mille choses touchantes qui toujours depuis furent présentes au cœur de Luiz, et après s'être assurée que les secondes portes de la ville, non seulement lui avaient été ouvertes avec empressement (elle en put juger par le tumulte inaccoutumé qui régna un instant sur les remparts), mais que probablement le navire en partance n'avait pas tardé à le recevoir, puisqu'il s'était pavoisé tout à coup en signe de réjouissance, elle resta encore quelques instans en prières sur la côte, puis elle disposa tout pour son pèlerinage.

Aussitôt donc qu'elle eut cueilli des dattes aux palmiers d'une fontaine voisine et après avoir arraché quelques épis dorés destinés sans doute à Péri, elle commença à longer le rivage, puis

elle entra dans un bois d'oliviers qui la devait conduire à un village où elle était certaine de trouver un asile.

Son intention était de se rendre d'abord dans le sud, et, après avoir traversé les montagnes, de se diriger vers le pays de Sidi-Mocktar où elle était assurée de pénétrer, grâce au déguisement qu'elle avait adopté. Au lieu néanmoins de s'avancer immédiatement vers l'intérieur, elle résolut de longer les bords de l'Océan pour dérouter toutes les recherches que pourrait avoir excitées le départ du prisonnier; elle savait d'ailleurs que cette portion de la côte était alors infiniment plus solitaire que celle qui conduit vers Ceuta.

A mesure qu'elle avançait dans le pays aride où elle se sentait libre comme au temps de son enfance, mille souvenirs presque effacés revenaient à son esprit. Sa mobile imagination la transportait de nouveau dans ce monde merveilleux de la féerie orientale qu'on crée si librement dans le désert. Sa fantaisie se jouait capricieusement dans tous les détours du passé, et, bien qu'en poursuivant son voyage, elle eût un

but des plus sérieux, ce qui avait eu lieu entre elle et le redoutable Cid Aral revenait sans cesse à sa pensée. Chaque frémissement des palmiers lui semblait le soupir de quelque génie, chaque gémissement des eaux était comme un langage dont elle expliquait les récits. L'usage que Cid Aral avait fait de son secret le lui avait bien fait prendre en haine; cette action odieuse toutefois n'avait pu rien diminuer de l'admiration craintive que toujours il lui inspirait. Il y a mieux, si, en donnant à Magdalena la preuve d'un dévoûment sans bornes dont on connaît le résultat inattendu, elle avait obéi au regret profond d'avoir confié imprudemment un secret qui n'était pas le sien, autant qu'à son amour pour sa maîtresse, elle avait toujours respecté le serment fait à Cid Aral, de ne jamais rien raconter de ce qui s'était passé dans son palais; elle ne pouvait même entièrement repousser l'espoir que les grands mystères qu'elle avait entrevus lui seraient un jour révélés, et cette croyance absolue aux traditions merveilleuses était si bien pour elle comme une seconde religion, que, si le marquis de Kleist se fût pré-

senté tout à coup dans son voyage solitaire, il n'est pas probable qu'il eût eu besoin de grands efforts pour la soumettre à ses desseins. Les prières ferventes qu'elle avait faites pour la réussite de son entreprise et le succès qui les avait suivies, bien loin d'affaiblir cette disposition d'esprit, n'avaient pu que la fortifier; car elle avait adressé ses supplications, bien plus aux génies invoqués par Cid Aral lui-même qu'aux êtres dont elle mêlait si bizarrement les plus divins symboles.

Elle était ballottée entre tous ces sentimens, incertaine quelquefois si elle ne se dirigerait pas vers Alcaçar au lieu de prendre la route qu'elle suivait, et souvent elle se sentait prête à abandonner momentanément tous ses projets pour tenter de se procurer quelques détails sur Cid Aral. Vingt fois déjà elle avait agité ce dernier dessein en elle-même, et décidément elle y avait renoncé, lorsqu'un ruisseau, grossi par la marée, l'arrêta sur sa route; elle résolut alors de s'avancer dans l'intérieur et de demander l'hospitalité sous les premières tentes qui se présenteraient à elle.

Après avoir fait environ deux lieues, et comme elle commençait à être fatiguée, elle rencontra un aduar : là elle se donna pour une jeune femme des tribus voisines, qui allait en pélerinage au tombeau d'un fakih très-vénéré; mais si sa conduite n'excita aucune surprise dans un pays où de tels voyages sont entrepris sous le prétexte le plus léger, son étonnement n'eut pas de bornes, quand elle apprit qu'à six lieues de là, dans un village qu'on lui nomma, un seigneur qui venait d'Alcaçar, et dont on lui peignit la magnificence dans les termes les plus pompeux, voyageait avec une suite nombreuse d'esclaves et se préparait, après qu'il aurait visité Maroc, à prendre la direction opposée qui devait le conduire en Égypte et de là à Jérusalem. On ajoutait même qu'il ne suivait cette direction que pour se soustraire aux nombreuses vexations que lui suscitait le nouveau schérif.

Après plusieurs autres questions, Leïla Mariam n'eut pas de peine à reconnaître dans l'étranger celui qui occupait une place si grande dans ses souvenirs, et, quel que pût être le résultat de cette dernière démarche, ce hasard

fit cesser toutes ses irrésolutions ; elle prit définitivement le parti de s'introduire dans le village qui lui avait été désigné et de recueillir sur les voyageurs mille renseignemens qu'elle était impatiente de se procurer, et qui, dans sa pensée, pouvaient avoir de l'influence sur tout son avenir et sur celui de Magdalena.

Préoccupée de cette idée, elle se procura dès le lendemain un nouvel hhaik qui pouvait remplacer celui qu'elle avait laissé sur le bord de la masmara ; et, enveloppée selon l'usage du pays, de manière à n'être reconnue par qui que ce fût au monde, elle se dirigea vers le nouvel aduar.

Elle y arriva dans la matinée, et, après avoir traversé un espace assez aride où erraient quelques chameaux, elle sut en effet, par les premiers enfans qu'elle rencontra, qu'un riche seigneur, qui s'en allait en pélerinage à Jérusalem, occupait la presque totalité du village. Plus loin, elle vit une femme qui puisait de l'eau au bord d'une citerne ; elle alla s'asseoir auprès d'elle et celle-ci satisfit amplement sa curiosité. Elle nomma Cid Aral et lui montra même les tentes de l'étranger, en lui annonçant que de-

puis trois jours il s'était rendu sur le bord de la mer, suivi seulement de quelques esclaves, pour prendre le plaisir de la chasse : elle ajouta que sa suite était nombreuse et qu'il avait acheté une foule d'esclaves à Alcaçar.

Cette nouvelle contraria vivement Leïla Mariam; elle eût voulu entrevoir Cid Aral, ne fût-ce qu'un instant, certaine de ne point être reconnue, à l'aide de son long manteau. Elle était néanmoins indécise si ce serait en restant dans le voisinage, ou en demeurant dans l'aduar, qu'elle attendrait son retour, lorsqu'un nouveau désir réveilla sa curiosité. La tente de Cid Aral, environnée de celles de sa suite, était dressée à l'extrémité du village, à l'ombre de quelques platanes; elle résolut de profiter de l'absence du maître pour interroger adroitement quelques uns des individus qui composaient sa petite caravane. En conséquence, elle se dirigea vers le lieu du campement; mais comme personne ne paraissait, parce que c'était l'heure du repos, elle s'enveloppa des plis épais de son hhaïk et elle écarta doucement les toiles de la tente, ne voulant pas déranger les hôtes, mais espérant qu'elle pour-

rait adresser la parole à ceux que la chaleur n'aurait pas endormis. Toutefois elle n'eut pas plutôt regardé dans l'intérieur, qu'elle recula avec effroi et qu'un cri sourd s'échappa de sa poitrine. Jamais l'aspect du Téraphim n'avait fait éprouver au digne Manassé lui-même une émotion aussi vive. Pendant quelques instans, elle resta frappée d'immobilité; mais cependant elle ouvrit de nouveau la tente et elle se rassasia de la vision. Alors le cours de ses idées parut changé; elle se mit à fuir, et le trouble de son esprit ne s'apaisa que quand elle fut parvenue à un grand village bâti sur la route de Mansouria, à peu de distance de la rivière de Sarrat. Alors seulement elle détacha Péri qui était restée perchée sur son épaule, et elle lui adressa fort gravement la parole :

— Vous n'êtes point une Yamam ou la fille d'un pigeon sauvage, Péri. Au temps du khalife Abbassi Ahmet Naserlidin-Allah, on vous eût payée mille pièces d'or; le fils du roi Mostanser vous aurait confié ses secrets les plus importans, et moi je n'hésiterai pas à vous donner un grand message. Il vous va falloir retourner à

Lisbonne, dans le palais de l'Alsit al Kermé; et, comme si l'oiseau eût été ainsi suffisamment prévenu du voyage qu'il avait à faire, Leïla entra dans la bourgade avec l'intention de se procurer ce qui lui était nécessaire pour écrire; mais là, de nouvelles difficultés se présentèrent: la plupart des habitations où elle osait entrer étaient si pauvres qu'on n'y avait jamais vu les objets qu'elle demandait, et que les autres femmes la traitaient réellement de folle en la renvoyant au fakih.

Ne voulant se confier à aucun homme de la tribu, déjà elle se préparait à retourner dans les champs, espérant qu'elle pourrait trouver quelque baie sauvage qui lui donnerait sa teinture bleue et qu'un fétu de paille pourrait remplacer le calem, lorsqu'elle aperçut le fils du caïde qui revenait de l'école de l'aduar. Elle n'hésita pas à s'adresser à l'enfant, et, sous le prétexte de combiner les signes d'une amulette, comme cela arrive souvent aux femmes de la côte qui en font l'objet de mille pratiques superstitieuses, elle lui emprunta sa plume de roseau et put tracer à la hâte quelques mots sur un papier léger de

soie qu'elle ploya ensuite selon la façon consacrée. Elle n'ignorait pas, et plus d'une fois elle-même elle en avait fait l'expérience, que ces sortes de messages pouvaient être accomplis en quelques heures; mais que leur succès dépendait de mille soins minutieux qu'on observe toujours dans l'Orient.

Quand le message fut prêt, Leïla Mariam monta sur une colline qui s'élevait à quelque distance de l'aduar; elle voulait contempler long-temps Péri, aussi long-temps que ses regards pourraient la suivre, aussi long-temps qu'elle raserait la terre avant de s'élancer vers la nue; et, la couvrant de mille baisers, elle se prit à pleurer en lui parlant: —Adieu, Péri la colombe, lui dit-elle, que les génies de l'air vous conduisent et que l'ange Azrael vous soit favorable. Vous avez des ailes, et dans un jour vous reverrez votre nid; et moi, oh! moi, les saints du ciel savent peut-être quand je reverrai Siti Magdalena, mais je ne le sais pas. Vous allez lui porter ma parole et vous serez très-diligente, car vous êtes très-belle. Puis, comme si elle eût pensé qu'elle assurait son message en flattant la

vanité de l'oiseau , elle répétait : En vérité, vous êtes très-belle, et le prophète vous entoura, en signe de fidélité, d'un beau collier que la rosée ne peut ternir. Les ailes des jeunes archanges ne sont pas plus belles que vos ailes, et vos yeux sont deux rubis enflammés. Voyez-vous, Péri, il faut être fort diligente, et vous reverrez celle que vous aimez tant!... Ne vous arrêtez pas sur les beaux palmiers du rivage, n'écoutez pas les roucoulemens qui partiront des forêts. Adieu, Péri la colombe, le temps se couvre; partez.

En achevant ces mots, elle coucha la lettre sous l'aile pour qu'elle fût à l'abri de l'humidité, et elle l'attacha en long à une des plumes, avec une épingle menue dont la pointe s'éloignait du corps, pour que l'oiseau, dans ses mouvemens rapides, n'en fût pas un instant blessé. Un fil très-fin, mais solide, fit deux tours aux deux bouts de l'épingle, puis un nœud serré l'attacha.

Alors, Leïla Mariam se tourna au nord, et, lançant l'oiseau dans l'espace, elle le suivit long-temps des yeux. Péri monta, monta tou-

jours, quoique l'on entendît gronder l'orage dans les hautes régions. Soit qu'elle conçût des craintes, soit qu'elle voulût recevoir une dernière caresse de la jeune Arabe, elle descendit tout à coup vers la colline, fit un triangle dans les airs, puis, se balançant un moment au dessus de la tête de Leïla Mariam, elle fit entendre comme un murmure de regret.

—Hélas! reviens, Péri, dit la jeune fille; oh! reviens, je t'en supplie. Edris va souffler la tempête et tes yeux d'or peut-être seront aveuglés par le feu du ciel. Comme elle parlait ainsi le vent faisait courber les palmiers de la fontaine, et il soulevait des torrens de sable qu'il promenait dans l'immensité. Mais Péri la colombe, se jouant des tempêtes de la terre, agita en tourbillonnant ses ailes blanches, comme si elle eût dit un dernier adieu à celle qui l'avait nourrie, puis, s'élançant à tire-d'ailes vers l'Océan, elle s'éleva en quelques secondes au dessus de la brume, et, traversant la sombre nuée en trois élans de ses ailes blanches, elle nagea bientôt dans ces flots d'azur que nos regards cherchent à deviner.

—Que Dieu te préserve des vautours! dit Leïla;

pauvre oiseau de la terre qui t'en vas vers les cieux. Et ses yeux ne voyant plus rien dans les airs que la tempête qui grossissait, elle descendit de la colline et regagna les palmiers, suivant tristement la route qui la conduisait au désert. Et vous allez me demander ce que devint Péri qui avait à traverser l'étroite mer de Vandaloucie? Péri savait déjà où était son nid, son grain, ses petits, elle le savait en son cœur; les anges de l'air le lui disaient. En quelques minutes elle eut dépassé les orages, elle traversa le désert qui s'étend au sud-ouest d'Alcaçar; il y avait de beaux palmiers, et sur ces palmiers de belles dattes que dorait le soleil : Péri avait un message à remplir et elle ne regarda plus la terre.

Oh! si votre pensée pouvait aller aussi vite que Péri, vous verriez sur le revers du fleuve des tentes noires, des chameaux, des Bédouins enveloppés de leurs manteaux blancs, des Arabes voyageurs, traversant les déserts sur des coursiers rapides comme des météores. Péri vit tout cela, Péri vit aussi de beaux pigeons africains qui s'ébattaient sur le sable doré, et des petits qui allaient voletant à l'ombre des

tamarys; Péri descendit un peu vers la terre, si près qu'un bon chasseur l'eût abattue : l'idée de ses petits lui était venue au cœur; elle se rappela qu'ils étaient plus loin et vola toujours vers la mer.

Mais comment vous dire tout ce que voyait Péri et tout ce qui la tentait? Hélas! le soleil était brûlant, une belle eau limpide lui apparaissait comme un miroir d'or au milieu des sables, et Péri la belle, Péri, qui alors se mirait si bien quand elle était dans ses jardins de Lisbonne, ne songeait pas même à se désaltérer. Péri la messagère voyait des champs de maïs, elle avait faim d'un de ces beaux grains dorés, mais la voix de sa maîtresse sonnait encore à ses oreilles, elle passait comme un éclair par dessus ces grands champs de blé. Péri aimait les hauts édifices, et quand, au milieu des arbres du Tage, un beau palais se présentait, elle allait toujours se percher sur une colonne de marbre, et, curieuse, elle regardait. Péri vit Larache la blanche et cependant elle passa comme un trait; à Almodexar, un cruel chasseur la visa : un mouvement rapide de l'aile l'empêcha de trouver la mort. A Hindalia

elle songea à se reposer, car l'immense Océan grondait devant elle. Hélas! Péri la colombe avait les grandes eaux à traverser; elle s'abattit sur le rivage, et, becquetant quelques grains amers, elle regarda fort tristement les eaux.

Et maintenant ce qui advint à la messagère, c'est plus tard qu'on l'apprendra.

X.

Rome, 20 avril 1580.

A dona Magdalena de Vilhena.

« Le monde est-il, comme moi, plein de félicité, que tout me semble ravi en beauté sereine ? Un jour enchanté s'est-il levé sur lui, que je me sens ainsi enivré d'espérance ? Ah ! ma dame très-aimée, tout dans ma destinée est vraiment conduit par le doigt de Dieu ; mais que ne pouvez-vous voir tout ce que je vois, que ne pouvez-vous entendre les divines harmonies qui me bercent

de toutes les joies d'avenir et qui sont chaque jour comme une nouvelle promesse que le Ciel veut bien m'envoyer! C'est dans l'Italie qu'il faut venir rêver ainsi au bonheur. Ah! que cette maîtresse sévère du monde a changé et comme elle charme ceux qui lui viennent payer un tribut! Elle frappait du glaive autrefois, elle jetait ses chaînes de fer à ses victimes pour les retenir; maintenant elle sourit, elle chante, elle se pare de fleurs, et l'univers lui appartient encore. Serait-ce parce que tout va à mon gré, que je vous écris ainsi? Serait-ce parce que tout sourit à mes espérances? cela se peut. Tout ce que je vois, tout ce que j'admire, vient de vous, et cela est si bien que, quand j'entre en mes rêves, il me semble que vous devez en connaître les secrets enchantemens mieux que moi-même, vous qui me les envoyez; mais écoutez et voyez comme les merveilles de ce pays servent mes vœux et mes espérances.

« J'étais ici seulement depuis deux jours, et j'attendais qu'une audience que j'avais sollicitée me fût accordée par le camerlingue auquel, vous le savez, le patriarche-cardinal m'a recom-

mandé, lorsque j'entrai par pur hasard dans la chapelle d'un petit couvent qu'on rencontre près de Monte-Cavallo. Bien, je l'avoue, que j'eusse pénétré dans ce lieu saint, tout environné de mes distractions et de mes souvenirs, je ne tardai pas à me sentir saisi par l'art qui rayonnait en reflets sacrés, comme si Dieu avait permis que l'âme de Raphaël ne montât pas tout entière au ciel, et que la terre gardât quelque chose de sa noble et religieuse empreinte ; et, tandis que j'étais ainsi dans cette extase, voilà que j'entendis une musique si douce et si simple aussi, qu'il me sembla que les divins murmures du parvis céleste avaient de cette harmonie. Je me laissai si bien aller aux sons qui me parvenaient, que j'en vins à croire un moment que ces jeunes voix m'interrogeaient, comme il est permis aux anges de nous demander nos pensées. Oh! vous devinez, Magdalena, celle dont je leur parlais!... Tout à coup, moi, étant à deux genoux, isolé par mes émotions secrètes, j'entendis, comme j'aurais entendu dans un rêve, une voix! Je dis bien dans un rêve, car elle ne venait pour moi ni de la terre ni du ciel...

elle m'arrivait d'un souvenir céleste. Cependant, et telle était la ressemblance, que je crus que c'était vous qui me répondiez. Tandis que cette voix chantait avec une merveilleuse douceur, toutes les autres voix semblaient faire silence pour écouter ses saintes joies. Tout à coup, elle devint frémissante; on eût dit les derniers sons d'une harpe qui va se taire; elle me rappela votre enthousiasme aux jours de la patrie heureuse... je sentis qu'il était temps que le chœur voilât de sa sévère harmonie cette voix, pleine d'ineffables mystères, qui me faisait ainsi pleurer... Un vieillard qui était près de moi remarqua mon trouble.

— « Cette voix vous émeut, seigneur étranger, me dit-il; elle produit cet effet à tous ceux qui l'entendent.

— « C'est un rayon des joies divines qui s'en va retournant aux cieux, lui répondis-je; et quand je lui eus avoué qu'un bien cher souvenir m'arrachait les pleurs sans amertume qu'il me voyait répandre, et que moi, d'ordinaire si réservé, je lui eus confié le secret qui m'attirait à Rome, je le vis sourire avec bonté. Oh! c'est qu'il

a été en Portugal, c'est qu'il a connu nos deux familles.

—« N'y a-t-il que ce vœu prononcé en un temps de trouble, seigneur Luiz, qui vous arrête? me dit-il; n'avez-vous pas d'autres tourmens? Eh bien, dans quelques jours vous retournerez à Lisbonne et vos désirs seront comblés.

« Pardonnez-le-moi, Magdalena, mais en cet instant j'eus un moment de terreur involontaire je pensai à la lutte terrible en laquelle je faillis être vaincu. Comme nous étions sortis et que nous cheminions ensemble, je lui avouai les paroles douloureuses combattan toujours mes raisons, je lui peignis tout ce qui en a coûté à votre cœur pour délier enfin sur la terre ce que la mort a vraiment délié; vos doutes et vos angoisses, je les lui peignis avec force; car, voyez-vous, il avait la gravité d'un père et je lui parlais comme un fils. — Ce que le pape aura fait, me répondit-il, personne n'aura le droit de le juger, fût-ce au fond de sa propre conscience. Une âme chrétienne n'a que ce juge, et nul ne saurait le contester. Demain, ma dame très-aimée, de-

main, j'irai le voir, et tous les obstacles seront enfin brisés. Je dirai : J'ai enfin les droits du bonheur! »

Le reste de la lettre contenait les ardentes expressions d'un amour qui s'était imposé trop de rigoureuses contraintes, qui avait lutté avec trop d'amertume, pour ne point trouver en ce moment de touchantes et nobles expressions. Le lendemain, Luiz de Souza ajouta à la hâte quelques lignes à la lettre qu'il venait d'écrire.

« Ah, Magdalena! que n'avez-vous vu Grégoire XIII! que ne l'avez-vous vu entouré de toute cette pompe qui serait presqu'une impiété si ce n'était un divin symbole! Vous le sentiriez comme moi : ce que ce vieillard délie sur la terre est justement délié, ce qu'il a scellé de l'anneau du pécheur ne saurait être profané, et le regard qui s'en détourne doit accepter le jugement de Dieu.

Mais tout cela est encore une énigme. Écoutez-moi et vous jugerez. Hier, selon l'invitation qui m'avait été faite, j'allai voir le seigneur Fran-

cisco Doni. — Le pape tient chapelle à Saint-Pierre, me dit-il, c'est là que nous nous rendrons; et moi je l'écoutais en silence, ne comprenant point sa pensée. Je le suivis cependant, et j'étais déjà dans le temple, que j'ignorais ce qu'il voulait de moi. La messe vient d'être dite, remarqua-t-il; le saint Père va bientôt descendre; et, en effet, comme il achevait ces mots, je vis que les deux prélats qui servaient de diacres se préparaient aux dernières cérémonies; les cardinaux assis sur leurs bancelles se levèrent en s'écartant. J'aperçus alors le gocial d'or et le coussin servant à sa sainteté; et le pape lui-même, la tête couverte de son règne aux trois couronnes, m'apparut dans sa splendide austérité.

Je l'avouerai, quand le double rang des prélats se fut ouvert, que ces mitres commencèrent à s'incliner, que le feu mobile des cierges y jeta des flammes d'or; quand, au triple son des trompettes, le pape descendit de son siége et que, remonté sur son trône, je le vis porté en l'église et s'acheminant jusqu'à nous, ce fut en vain que je rappelai ma fermeté; une sueur

froide ruisselait de mon front. Était-ce mon destin qui s'avançait ainsi vers moi?... Mais comprenez-moi bien, Magdalena, tandis qu'au milieu de la pompe formidable je rêvais quelque arrêt terrible de celui qui devait plus tard me juger, le regard du saint vieillard s'est abaissé, dans sa gravité tranquille, sur mon compagnon et sur moi; et, au moment où je courbais mon front devant la triple majesté, j'ai entendu descendre les paroles qui changeront à jamais mon sort. *Fiat ut petitur*, qu'il soit fait ainsi qu'il a été demandé, a dit le vieillard en me bénissant; et ce n'est que quand le cortége pontifical s'est trouvé hors du temple, que j'ai su que ces mots s'adressaient solennellement à moi. Le seigneur qui m'accompagnait, c'était le frère du grand pénitencier; les paroles de Grégoire XIII, c'étaient la réponse à la demande qu'il avait exigée le soir du jour où je le quittai. »

Le reste de la lettre contenait encore les expressions les plus vives et les plus senties d'un amour qui s'épanchait enfin librement et qui mêlait son enthousiasme religieux au sentiment

le plus passionné. Luiz de Souza terminait en annonçant son prochain départ de Rome, et la certitude qu'il avait acquise auprès du grand pénitencier lui-même que rien bientôt ne pourrait le retenir.

Un *post-scriptum* assez étendu avait été ajouté. Il y était dit qu'un navire de Livourne, qui revenait des côtes de Barbarie, avait ramené en Italie quelques gentilshommes de la suite du duc de Barcellos ; que le fils du duc de Bragance lui-même avait été enfin racheté, grâce au roi d'Espagne, son oncle, et qu'au départ des ambassadeurs de Philippe II, Leïla Mariam avait été vue à Ceuta : ceux qui l'avaient reconnue affirmaient qu'elle faisait tous ses efforts pour retourner en Portugal, mais que jusqu'alors l'absence d'un navire, se rendant directement à Lisbonne, l'avait toujours retenue.

XI.

Tandis que la lettre qu'on vient de lire partait de Rome, un gentilhomme de Florence en recevait une d'un tout autre genre, mais dont quelques lignes néanmoins avaient un rapport assez immédiat avec celle que nous avons donnée, pour que nous la rapportions ici.

Medinet Abou, 3 février 1580.

« Il y a, mon seigneur et ami, je ne sais quel proverbe castillan qui dit : *Al buen varon tierras agenas su patria le son*, à l'homme de bon

courage les terres étrangères sont sa patrie; puis un autre qui répète gaîment : « Quelque jour ce sera la fête de notre village. » Ces deux dictons renferment toute mon histoire; car, Ludovic Sforce, je n'ai renoncé à aucun de mes projets; et pourquoi y renoncerais-je en effet? Qui pourrait faire faiblir ma volonté? Seulement je me défie quelque peu d'un roi qui a été grand-inquisiteur [1], et je retarde prudemment mon retour en ses états. Mes deux lettres datées d'Alcaçar ont dû beaucoup vous étonner et vous avez du être surpris du merveilleux enchaînement qui lie ainsi tous mes desseins : c'est que la destinée se laisse enfin conduire, mon seigneur; c'est que rien n'est arrivé qui ne soit le fruit d'une assez adroite combinaison, je ne crains point de le dire, à vous qui êtes déjà dépositaire de mes plus importans secrets. Les choses se sont succédées mieux encore que je ne l'espérais. Le jeune fou qui barrait ma route a été brisé par le sort : le seigneur

[1] Le cardinal don Henrique, qui succéda à Sébastien et qui régnait alors.

Luiz, j'en ai acquis la certitude, compte maintenant parmi les martyres, et dans peu sa dame m'appartiendra. Mais à quoi cependant tient la destinée des plus forts! Il y a six mois qu'une blanche colombe d'Alep pouvait renverser mes projets, et cela tient à un mystère que je n'ai pu encore expliquer. Quelque jour je vous apprendrai plus longuement comment, étant à la chasse et longeant le bord des grandes eaux, j'ai surpris ce singulier message qui changeait le cours de ma vie. Bien m'en a pris alors de savoir les cris plaintifs de l'oiseleur; bien m'en a pris d'avoir étudié à Bagdad l'art de dresser les messagers de l'air; mais la belle colombe s'est bien méprise en se laissant prendre à ma voix, il lui en a coûté la vie et elle est allée rejoindre le beau pigeon du saint Noé. Ici je suis contraint de me l'avouer à moi-même, les Séphirots m'ont servi ou le hasard est devenu mon dieu. Dans bien peu, tout ceci, qui n'est encore pour moi que ténèbres, cessera d'être si obscur, et, s'il y a là matière de sapience, tout un jour vous sera dit. Mais laissons là de telles misères et écoutez la fin de mon récit.

« Depuis deux mois j'ai traversé bien des déserts, Ludovic, et, tandis que mes esclaves sont conduits en caravane vers la Syrie qui les reçoit, j'erre, moi, dans les vieilles terres d'Égypte, je cherche la doctrine où Moïse la demanda.

« Vous m'avez dit quelquefois, mon seigneur et ami, que, quand un grand monument de l'antique Sicile sortait tout à coup de la terre où il était enseveli, il vous semblait que c'était comme la parole vivante d'un siècle essayant de revivre. Jugez par vous-même de ce que me font éprouver les monumens de ce pays! Les ruines d'Italie jonchent la terre, le soleil fait croître des fleurs sur leurs frontons renversés; mais, fors la poésie, elle n'ont point de mystère et le soleil leur sourit. Ici les temples sont debout, le granit défie les hommes, le prêtre a creusé la terre pour y cacher son secret, il se lèverait de la tombe, qu'il pourrait appeler ses dieux; le mystère y rayonne encore : c'est de là qu'il faut l'arracher; j'y travaille, et peut-être un jour l'entendrez-vous résonner.

« Hier, je pensais à vous; j'avais cherché

derrière des ruines les seize tombes de Diodore : quatorze d'entre elles m'étaient apparues, mes Arabes étaient las de se promener ainsi parmi les pierres, et j'allais abandonner ces sépulcres ouverts qui ne disent plus rien aux regards, quand un vieux fellah me dit : Cid Aral (c'est le nom que je porte ici), le Seigneur soit exalté! n'apercevez-vous pas cette tête de vautour en pierre, que le sable ne couvre point entièrement? c'est la porte d'un de ces vieux temples d'idolâtres; le prophète nous a conduits.

« D'autres Arabes dirent alors : Ce n'est rien qu'une pierre isolée, toutes ces ruines ont été brisées par nos pères qui y ont trouvé des trésors. Mais deux tombes manquaient toujours au compte et je résolus de les trouver : cela valait bien quelques jours de fatigue! Livrer aux rayons du soleil toute cette vieille obscurité, c'était quelque chose de formidable, je l'avouerai, je n'y pus résister :

« J'essayai d'abord de dégager avec le fer de mon large yataghan cette pierre sculptée du portique, que le fellah m'avait indiquée, puis

les Arabes, que mon exemple encourageait, commencèrent à dégager les sables, quoique le soleil les brulât. Ils continuèrent leur travail ainsi jusqu'au milieu du jour; alors une pierre arrêta leur pic, mais bientôt un retentissement sonore nous apprit que la tombe parlait aux hommes... Trois mille ans s'étaient écoulés depuis quelle avait retenti!

« Ah! Ludovic Sforce, comment vous dire maintenant le frémissement intérieur que j'éprouvai quand l'écho commença à répéter, en se prolongeant, ce bruit du fer qui l'éveillait! Mes Arabes émerveillés s'écrièrent: Gloire au Prophète, la tombe aux trésors va s'ouvrir!... Et moi, vous l'avouerai-je? je voulus rendre grâce comme eux à la divinité, et je sentis à leur joie enthousiaste qu'il est bon d'avoir à gratifier un dieu. Hélas! mon âme dévorante resta muette: c'est ainsi que je suis fait!... Mais à quoi bon vous faire languir comme je languis quelques instans... La pierre qui fermait le monument tomba enfin sous nos coups redoublés, mais, excepté un seul Arabe, personne n'osa me suivre, tant les ténèbres étaient épaisses..... Je

saisis une torche et j'entrai dans un corridor qui allait en descendant; il était d'une longueur immense. Je marchais... je marchais toujours; mieux me valait mourir que d'ignorer plus longtemps.

« Jusqu'alors j'étais comme dans un long sepulcre dont je ne pouvais deviner la fin; nulle trace d'homme ne paraissait; seulement, quelques marches se présentaient de temps à autre pour faire un pas de plus vers la lumière qui ne se montrait pas encore. Enfin j'arrivai... Mais prenez garde, Ludovic Sforce! votre curiosité va se briser comme je sentis se refouler la mienne. Jugez de mon désespoir! je m'étais trompé en voyant les ténèbres s'agrandir; ces pierres n'aboutissaient qu'à des pierres, il n'y avait point d'issue. Ce long corridor n'avait pas d'autre fin qu'une petite chambre nue avec un puits dans le milieu.

« J'allais revenir sur mes pas, lorsque mon Arabe me regarda avec des yeux étincelans; on eût dit du vieux dragon auquel avait été confié la garde du trésor et qui voulait le livrer à celui qui l'osait chercher.

— « Par Omar, le calife très-vénéré, ce n'est pas ainsi qu'on se retire dans ces vieux temples à demi détruits; nous serions la risée de ceux qui sont restés si prudemment. — Et qu'y faire? lui dis-je en considérant tristement la pierre que l'on voyait au fond du puits. Et alors sans me répondre, mais d'un bras auquel l'amour de l'or donnait une vigueur que je ne lui soupçonnais point, il frappa du pic qu'il avait conservé les parois de l'excavation. Alors un mugissement prolongé répondit comme un grondement d'orage, puis les voix sonores et tristes se multiplièment. On eût dit que les gardiens de la terre nous criaient de nous arrêter.

« Je remarquai un grand effroi sur le visage de mon compagnon, et à moi-même il me sembla entendre comme un frôlement d'ailes gigantesques se déployant sourdement dans la nuit. Cependant un second coup du pic avait détaché la pierre qui n'avait fait que s'entrouvrir. Une nouvelle entrée nous était ouverte, mais le vagissement des ténèbres croissait épouvantablement.

— « Je suis brave quand le soleil me regarde,

me dit l'Arabe avec tous les signes de la terreur; mais certainement c'est ici qu'Asraïl, sur qui soit la paix, amène les âmes lamentables quand elles se sont échappées dans un dernier soupir. Tous ces murmures, ce sont des cris d'agonisans. Plaise à Dieu que nous n'entendions pas pour nous-mêmes la trompette terrible d'Irasfil, quand il appelle les mourans! nous aurions hâté notre ruine et celle du genre humain en déchaînant les mauvais génies.

— «Qu'importe, lui dis-je, la mort; c'est le retard. Mais ce fut en vain que j'essayai alors de le retenir, il s'éloigna en murmurant. Moi je fixai ma torche contre une des parois, et, d'un bras qu'animait alors mes plus ardens souvenirs, j'élargis l'ouverture; les pierres tombaient comme dans un abîme; mais le roulement sonore ne me causait plus aucune émotion. Oh! s'ils voulaient enfin me répondre! me disais-je; oui je me sens la force d'interroger ces dieux.

« Je saisis de nouveau la torche, je descendis et je pénétrai, non sans peine, dans une salle immense; mais ce qui produisait tous ces gé-

missemens, c'étaient des milliers de chauves-souris tourbillonnant dans les ténèbres comme quelque Typhon des eaux. Mon yataghan les écarta, et je montai d'immenses degrés se présentant encore à moi.

« Ah! Ludovic, vous qui n'avez vu que des temples romains, où l'homme a fait des idoles comme les hommes; non, vous ne pouvez vous figurer mon admiration quand j'entrai sous un sanctuaire sans fin où vingt dieux gigantesques se dressaient dans cette immensité. Gardes séculaires d'un autre dieu, quatre mille ans avaient passé sur leur tête, et ils disaient encore l'éternité. Leur fantasque majesté oscillait sous les lueurs de la torche, et par moment je pouvais croire qu'ils s'inclinaient devant moi ou que leurs têtes colossales allaient me dire d'arrêter. Je passai cependant, et plus je m'avançais, plus j'entrevoyais de magnificences nouvelles décorant ce temple bizarre. J'apercevais le pérystile et je pouvais mesurer du regard la hauteur de ces grands piliers, que des têtes d'éperviers couronnent avec leurs ailes déployées; mon œil cherchait l'hôte magnifique à qui ces dieux obéis-

saient, lorsque j'aperçus une créature vivante au milieu de ces idoles des morts.

« Mais voilà le jour qui me manque, mon seigneur, les ténèbres vont envahir le désert ; l'autour fait résonner sa voix. Est-ce donc parce que tout change à cette heure dans la solitude, que mon âme est ainsi flottante et que j'ignore si j'achèverai mon récit !... non, vous le saurez, car vous n'êtes point un de ses hommes qui blémissent devant une idée : vous me l'avez dit vous-même en répondant à mes aveux. Dans la voie que j'ai entreprise il n'y a que trop d'instans où le disciple de la science doit pâlir devant son propre ouvrage. Mais il n'est point permis de reculer ; j'ai avancé j'ai grandi, hélas! Ludovic, et tous les docteurs sur lesquels je m'appuyais ne sont plus rien désormais pour moi. Ombragez-moi de quelque justice, fût-elle sévère ; car je m'en vais plus loin qu'eux. »

[illegible]

[illegible] le jour qui me trompe [illegible] après avoir entendu [illegible] résonner sa voix. Est-ce donc parce qu'il [illegible] à cette heure dans la solitude que [illegible] nom ; [illegible] pour, ou de ces hommes que [illegible] à mes avenir. Dans la [illegible] qu'il n'y a que [illegible] des doctrines sur lesquels je m'appuyais [illegible] plus rien d'occulte pour moi. Quand [illegible] de quelque justice, si elle s'exerce [illegible] plus loin [illegible]

XII.

« Eh bien, Ludovic Sforce, qui pensez-vous que je rencontrai au milieu de ce peuple d'idoles? Qui croyez-vous que j'entrevis derrière un de ces piliers géans qui, à lui seul, pourrait servir de temple à un dieu nain du capitole? Quel est l'être vivant qui y était entré avant moi et par une porte sans doute plus facile, puisque je l'aperçus à l'extrémité d'une longue traînée de lumière?..... Quelque lion au regard étince-

lant de douleur, allez-vous dire, quelque bête fauve appelant ses fils, et vous pensez à l'esclave de l'arène, puisque je suis encore vivant; vous vous imaginez peut-être qu'un crocodile, remonté du Nil, rugissait au milieu des échos... Point, Ludovic; c'était la plus paisible des créatures, venue comme moi pour étudier. Je ne dirai point un docte arabe, échappé des écoles de Fez, ou un chrétien des universités d'Allemagne, venu si loin pour commenter... Moins que cela : un pauvre juif dont bien souvent je vous ai parlé comme d'un homme de science paisible, creusant toujours sans s'arrêter, ainsi qu'un misérable laboureur qui travaille un champ, qui laboure souvent au hasard et sans savoir où s'arrêter.

« Quand il m'eut entrevu vaguement au milieu des idoles (et il faut vous dire que la lumière de ma torche, à demi consumée, devait paraître d'abord comme la lueur d'un fanal dans les brouillards de la nuit, et qu'en l'avivant je m'étais inondé de lumière), non, je ne puis dire maintenant que ma vue subite lui fit une bien favorable impression; il avait des souvenirs un

peu rudes que je lus tout d'abord en ses yeux... Mais, merveilleuse puissance d'un esprit sachant où il va! aussitôt que j'eus dit quelques paroles, je le vis, ainsi que je l'ai toujours vu devant moi, comme un pauvre oiseau qui ploie l'aile, bien qu'entendant l'épervier.

« Je m'aperçus du premier coup d'œil qu'il avait son écritoire à calem et qu'il était occupé à copier les hiéroglyphes de l'entrée de ce vieux temple. Malgré ce qui s'était passé entre nous, en me reconnaissant il avait quitté son occupation et il m'avait salué de loin avec les formes révérencieuses qui appartiennent à sa nation.

— « Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes vus, docte Manassé, lui dis-je en lui rendant son salut de façon assez courtoise, quoique ce ne fût qu'un juif; il est assez bizarre, ajoutai-je que le hasard nous réunisse encore, et que ce soit en un tel lieu... Vous faites encore de l'hermétique, et vous vous occupez probablement de votre commentaire. Comment va le traité d'Artephius ?

— « Oui, mon Seigneur, me répondit-il en

rougissant de rougeur subite, malgré son âge... il sait le cas que je fais de *son art libéral* et de son *suc de lunaire*. — Si le Zandarith, qui n'est autre chose que la moyenne substance, peut être découvert, et si le fixe peut être volatilisé par le mercure des sages, c'est ici qu'il faut venir étudier définitivement ce secret, ajouta-t-il avec sa gravité croyante... Mais vous, mon Seigneur, vous prenez toujours, à ce que je vois, le chemin de haute lutte, car l'entrée de ce lieu est au beau soleil, et sans doute il vous a fallu bien travailler pour arriver de ce côté. C'est donc pour cela que j'entendais comme un bruit de tonnerre que je ne savais trop m'expliquer.

« Et je lui dis à mon tour où j'en étais de mes recherches, où m'avaient conduit mes travaux; puis nous parlâmes de choses indifférentes, nous nous entretînmes des vains projets du monde, quoique d'abord il mît quelques réticences craintives en ses aveux. J'appris de lui qu'il était marié depuis peu, en la ville de Fez, avec la fille d'un homme de sa tribu, qui est parti pour Jérusalem; que le mariage était chose de peu d'attraits pour un homme de sa robe,

qu'il y avait là mille embarras pour un disciple d'Hillel, vivant de plus haute nourriture et visant à de plus hauts intérêts; qu'en un mot, sa femme et son beau-père le boudaient presque toujours, parce qu'il ignorait les tracasseries du monde, et que, lui, il les quittait souvent. Il avait entrepris, pour se désennuyer, le pélerinage de la cité d'Onias, et, chemin faisant, le détour lui avait plu; il avait songé que les vieux temples de Médinet pourraient lui dire quelques mots ignorés de doctrine.

« A vous dire vrai, cher Ludovic, je ne songeais à rien d'abord, j'abondai en son sens, je parlai avec lui des délices de l'étude, de ses joies infinies; je lui avouai qu'à l'instant où je l'avais surpris, c'était la pensée que j'entrais en un tombeau caché qui m'avait fait ouvrir l'entrée du vieux sanctuaire, servant sans doute jadis de sortie aux vieux prêtres, et que ce labeur difficile était assez l'emblême de ma vie.

« Peu à peu il se mit entre nous deux comme une tendresse de savans, courant d'un souvenir à l'autre, errant par les détours du passé. En vé-

rité, mon illustre seigneur, ce n'était qu'un juif; mais il semblait, à nous entendre, que, dans cette solitude, si voisine des lieux où fut créé le père des hommes, les distances n'existassent plus. Nous causions de vive abondance.

« La conversation étant tombée sur Lisbonne: — Vous rappelez-vous, docteur Gervas, lui dis-je, et je le vis sourire à ce nom, vous rappelez-vous qu'il y a un an, à peu près, vers la même saison, nous étions dans un autre temple? C'était là réellement qu'était enclos un vrai secret; mais je retournerai en Portugal, ne fût-ce que pour ce seul objet, quand le roi-cardinal sera mort et que le prieur du Crato, mon ami, régnera [1]. Je ne lui disais pas, au digne homme, l'autre secret que vous savez; il mène mon existence et je le conduis lentement à bien.

— « Ah! il y a ici, je vous jure, d'autres mystères beaux et riches, et personne ne vous y vient troubler, me dit-il en me montrant ces grandes

[1] Don Antonio, qui revendiqua plus tard la couronne et qui vint mourir à Paris.

figures qui, depuis trois mille ans, gardent chacune un secret; mais, mon Seigneur, maintenant que nous sommes seuls, et il avait pris le ton confiant d'un homme qui se sent à l'aise et qui se voit presque chez lui, soyez assez bon pour me dire l'intérêt réel que vous preniez à ce livre de la tombe de Batalha. J'avouerai qu'un de mes plus chers désirs est de l'apprendre aujourd'hui de vous : c'est une faveur que jamais je ne saurais oublier.

« Oui, Ludovic Sforce, en toute vérité, comme si le destin le conduisait, ce fut lui qui réveilla une pensée assoupie, mais une pensée toujours dévorante...

-- « Vous le saurez, Manassé, vous le saurez dans ce temple et près de ces vieux dieux qui nous entendent et qui le savent peut-être mieux que nous !... Soit ma voix, soit mon regard, en ce moment il recula; il se rappela sans doute quelque rite dont il avait été question à Lisbonne, que peut-être il avait oublié... C'était un traité de l'Archée, lui répondis-je, et le plus complet qui existe.

— « Je vous ai ouï dire deux mots de cette doctrine, continua-t-il d'un air assez rassuré; c'est peut-être un mystère bien subtil, mais je ne nie pas qu'il ne soit curieux à étudier.

« Vous savez, vous, Ludovic, ce que je vous en ai dit dans mes deux lettres précédentes, et vous devinez ce que je répondis.

— « Le mystère de l'Archée, ajoutai-je, est curieux comme celui de la vie et de la création. Qu'est-ce que l'hermétique près de cela, et même la connaissance toujours incomplète de la tradition? Car, Manassé, j'ai scruté un à un tous les mots de la Thorah et du Zohar.

— « Je vous crois, mon Seigneur, et vous allumez mon désir; c'est un de vos docteurs qui a écrit dernièrement qu'il ne convenait pas à celui qui commençait à lire dans le grand livre de la nature d'en avoir toujours le même feuillet ouvert sous les yeux; mon œil a encore bien peu mesuré l'étendue de la science; mais j'étudierais bien volontiers l'Archée. Quelle est votre dernière pensée à ce sujet?

« Alors je lui déclarai, mon seigneur et ami,

tout ce que je vous ai déjà écrit, pour que ma doctrine, confiée à un homme sage, ne fût pas à jamais perdue en ce monde sublunaire, si par aventure je venais à me briser moi-même avant le temps contre quelque écueil de la mer toujours houleuse.

— « La connaissance réelle de l'Archée, lui dis-je, ce serait la science universelle ; l'*Archeus faber*, l'esprit génératif, c'est l'alpha et l'omega, l'Akaest des prétendus philosophes... En un mot, Manassé, c'est l'âme de l'univers, comme la lueur est la vie de la flamme; mais cette puissance souveraine se divise elle-même, et c'est ce qu'ignorait l'aigle d'Ensidt. Il y a l'Archée angélique, l'Archée céleste, l'Archée élémentaire; la partie impure de l'Archée, qui est les élémens, obéit à celle du ciel. L'Archée, dans le monde élémentaire, et c'est celui dont il est prudent de nous occuper, donne la vie, la naissance et les vertus à tout ce qui existe. Cette science, vous le voyez donc, est supérieure à la *Gématrie*, au *Notorichon* et au *Thémurat*, ces trois hautes branches de la kabbale; elle dépasse de bien loin la Chrysopée ou l'art des transmutations mé-

talliques; et en définitive, pour ne vous rien cacher, l'Archée élémentaire peut voir et regarder l'Archée intellectuelle dans son subtil entendement, comme l'œil se voit dans un miroir par la réflexion de ses propres rayons. Il ne faut jamais oublier, ajoutai-je, que Salomon appelle l'esprit de l'homme *lucerna Dei*, la lanterne de Dieu... et que sa parole s'explique ainsi.

« Comme je voyais que son esprit voltigeait dans l'obscurité et l'éblouissement, je finis en lui disant : — Je suis convaincu d'une chose, c'est qu'il faut que le monde périsse ou que l'Archée se range à son devoir. Ce génie élémentaire, voyez-vous, est comme l'Akaest des adeptes. En terme d'hermétique, *c'est la viande des morts*, et il les fait ressusciter.

« Quoiqu'il ne fût pas de force à aborder du premier coup l'excellence de ce mystère, il me demanda si jamais j'avais entrevu l'Archée élémentaire, car, pour les deux autres, il les comprenait déjà : c'était l'entendement seul qui les devinait.

— « J'ai été quelquefois sur le point de l'en-

trevoir, mais je n'ai pu jamais le saisir, lui répondis-je : ce serait là que reluirait le grand art. Cet esprit est un vagabond sans repos, il se glisse, se disperse et s'étend partout où la vie va briller. Et avec tout cela je me gardai bien de lui dire ce que je vous ai déclaré à vous, mon seigneur et ami, qu'il y a deux âmes, l'âme immortelle, qui n'a rien à faire avec le corps et qui s'en va luire au ciel, et l'âme sensitive, qui détermine nos passions et dont l'Archée est l'organe immédiat. Mais cependant, pour lui mieux faire comprendre ce que je voulais bien lui avouer, je procédai comme on procède dans les écoles.

— « Il s'agit de prouver, continuai-je, que l'Archée donne le mouvement aux élémens et que c'est de cet esprit que vient la vie, la naissance et les vertus aux choses corporelles. Suivez un peu mes preuves et le fait vous paraîtra évident. Alors je lui citai ces paroles mémorables d'un kabbaliste français qui a écrit dans ce siècle :

« La majeure ne se peut nier, car, s'il n'y a

« point de mouvement aux élémens, il n'y a « point de corruption; s'il n'y a point de corruption, il n'y a point de génération, ce qui est « faux : et partant la majeure est véritable.

« La mineure est infaillible, car, si l'Archée « ne donne point le mouvement aux élémens, « ils sont les auteurs de leur mouvement; s'ils « l'ont d'eux-mêmes, ils sont éternels; s'ils sont « éternels, il n'y a point de dieu, ce qui est faux: « partant, la mineure est véritable. »

— « Ce que vous me dites là me paraît parfaitement juste et conforme aux règles du raisonnement; mais comment s'emparer de l'Archée et de son triple mystère? ajouta-t-il en me regardant fixement.

« Je m'aperçus alors que mon juif, qui n'a jamais une idée à lui seul, laissait laborieusement creuser son âme par celle que je lui avais jetée : c'était la goutte d'*eau pontique* qui dévore sans s'arrêter.

— « L'homme n'est point le créateur de la mort, lui dis-je; mais il peut la forcer de lui obéir; et je n'eus pas plus tôt répondu ces paroles, que ce me fut comme une révélation qui s'en

allait grondant sous le temple. Comme par instinct je levai ma torche, et sa lueur tremblante s'en alla briller sur ces vastes murailles que mon œil n'osait mesurer. Mon regard s'arrêta par hasard sur une immense peinture. —Tenez, lui dis-je, vous veniez chercher ici les preuves certaines de l'hermétique; moi j'y vois un autre secret : c'est que l'Archée élémentaire n'a pas été inconnue aux Égyptiens. Oh! je le vois bien, m'écriai-je avec un soupir que le génie du temple répéta, Petosoris et Necepso, les fondateurs de la science du ciel, n'ont rien dû ignorer... Et alors je lui fis voir un homme gigantesque, à l'attitude bizarre, que deux prêtres allaient sacrifier; les vagues oscillations de la lumière donnaient une sorte de mouvement au tableau, l'œil du pontife semblait étinceler, comme s'il allait découvrir l'éternel secret de nature, et il me semblait que j'entendais cette voix qui répétait toujours, comme au temps de la belle Athènes : « O Platon! vous autres Grecs, « vous n'êtes que des enfans nés d'hier; c'est ici « qu'il faut tout apprendre. »

« Que vous dirai-je, Ludovic? je commence à

croire, avec les philosophes de l'Inde, que chaque créature humaine porte son destin immuable inscrit par quelque démon dans les raies dentelées du crâne; car, que venait faire ainsi cet homme sur mon passage, au milieu de la demeure des morts?.. Que venait-il me demander à moi, dans ce vieux temple, près de ces dieux terribles?...

« Cette fois j'ai osé. . . . .

. . . .

. . . .

« Qu'il vous suffise pour aujourd'hui, Ludovic Sforce, de savoir que j'ai entrevu l'Archée; je n'ai pu toutefois la saisir. Son feu a jailli dans ces demi-ténèbres comme un pâle éclair..... et il s'est éteint; car, voyez-vous, l'ombre de la vie ne reluit que par réverbération..... Les yeux des mourans perdent tout leur éclat et toute leur splendeur sitôt que les esprits visuels de l'Archée les abandonnent. J'irai en causer avec Goclenius. Dites-lui qu'il laisse là tous les commentaires.

Le marquis de Kleist ajoutait à cet étrange

aveu une foule de détails de pure curiosité sur la suite de son voyage, mais il était aisé de voir, malgré l'enjouement factice de ses expressions, qu'une préoccupation effroyable voilait cette âme, qui avait enté les désirs infinis de son âge sur les souffrances de Prométhée. Malgré lui, on le voyait bien, le marteau brisait sa poitrine; il se laissait clouer à son rocher; il raillait, mais on devinait la torture, l'anneau brisé de la chaîne antique retentissant sous ses efforts; et puis, pour achever de le punir, mille pitoyables illusions continuaient à l'égarer : seulement on comprenait que la plus misérable de toutes n'avait pas encore pu l'atteindre et qu'une telle âme pouvait bien avoir d'insatiables désirs sans éprouver celui d'une vaine renommée.

« Dans ces laborieuses pérégrinations que j'ai entreprises, ajoutait-il, je ne sais jamais comment finira la journée du voyageur; l'orbe du soleil peut accomplir son cours sans que j'entrevoie les lueurs d'une aurore que j'ai voulu deviner. De même, Ludovic, que je puis être la première d'entre les créatures, il y en a qui me

croiront la plus abandonnée. Quoi qu'il arrive, ne souffrez pas que l'on m'accuse d'avoir eu un seul instant pour mobile le sot désir qui semble gouverner les hommes. D'abord, nul d'entre eux ne vaut le labeur que coûte la renommée; et puis, mon Seigneur, quelle frêle ambition!... Vouloir faire parler de soi après sa mort!.. Un cri de passion vivante est plus puissant que la plus glorieuse mémoire d'un trépassé... Dites-moi quel est seulement le souvenir, vieux de quelques années, qui ait arrêté un plaisir?... Quel est celui parmi les hommes qui peut être compté dans la vie séculaire des empires?... Ah! Ludovic, le royaume des morts est à part!...»

Pendant long-temps cette lettre fut le seul indice que l'on pût avoir de l'existence de M. de Kleist, et, pour revenir à lui, il nous faudra franchir deux années.

XIII.

C'ÉTAIT par une de ces soirées amoureuses du Midi, où le soleil mêle si doucement ses derniers rayons aux flots parfumés de l'air : tout était calme, paisible, reposé ; la brise des montagnes glissait elle-même silencieusement sur les vagues argentées du Tage ; les citronniers en fleurs mêlaient leur odeur pénétrante à la fraîcheur des eaux, et l'encens des Boninas montait avec ces bruits fugitifs et doux qui font sentir l'immense repos d'une nature heureuse.

Pendant que quelques chasseurs répandus dans la plaine regagnaient les blanches habitations qu'on voyait s'élever parmi les platanes et les orangers, et que ces grands troupeaux qui suivent le cours du Tage étaient rappelés au bercail par des bergers que leur aspect moitié pastoral, moitié militaire eût fait prendre plutôt pour des soldats gardant fièrement ces plaines que pour les pasteurs dont les poètes portugais ont célébré si souvent l'éternel repos, une dame à cheval, accompagnée d'un cavalier, montait lentement une colline qui conduisait à une de ces petites églises solitaires que l'on rencontre si souvent en Portugal et en Espagne, et qui sont encore des lieux fréquens de pélerinage. Les paysans qui passaient pour se rendre à la chapelle des Hyéronimites regardaient un moment le cavalier et le saluaient ensuite de cet air hardi et respectueux qui indique, dans l'ancienne soumission de soldat, un beau souvenir. Les femmes fixaient leurs regards avec un intérêt à la fois tendre et doux sur les traits de la dame qui l'accompagnait, et, quand elles s'étaient assurées que ses beaux yeux où l'on commençait à lire la

trace d'anciennes émotions, n'exprimaient en ce moment qu'une sympathie affectueuse et tendre pour tout ce qui l'environnait; un sourire reposé et presque religieux accompagnait le salut qu'elles lui adressaient. Derrière ce couple, et se mêlant souvent à eux, marchait une jeune fille que le lecteur n'a sans doute point oubliée; mais ce n'était plus la Leïla Mariam des anciens temps, la Leïla Mariam à la figure naïve et souvent enjouée. Ses beaux cheveux noirs étaient bien ornés, comme autrefois, à la manière arabe, de sequins d'or qui retombaient sur son front, et de larges bracelets couverts d'inscriptions orientales entouraient bien encore ses bras un peu amaigris; mais une simple robe blanche avait remplacé ce vêtement morisque si gracieux, que les lois espagnoles commençaient à prohiber dans toute la Péninsule. Sa physionomie ne disait plus cet étonnement naïf de jeunesse qu'on remarquait autrefois en elle; ses yeux vifs, si prompts à deviner même ce qu'elle n'entendait pas, exprimaient d'autres sentimens, et l'on s'apercevait aisément que, si elle ne vivait plus autant dans le monde merveilleux de ses anciennes

années, son cœur n'en était pas moins vivement occupé. Sa joie, son avenir, son espérance, tout cela était devant elle. Ame ardente que ses propres émotions eussent dévorée si elles avaient eu l'amour pour mobile, elle vivait d'une vie déjà assez active, en entourant sa maîtresse de cette sollicitude qui n'a point de repos, qui n'a point d'espérances certaines pour soi-même, et qui songe à l'avenir d'une autre. C'était donc avec une singulière expression de joie inquiète qu'elle écoutait Magdalena qui s'était arrêtée sur le penchant de la colline et qui exprimait tout ce qu'elle éprouvait en ce moment à celui qui l'accompagnait et dont les regards, après avoir erré comme les siens sur l'ensemble de ce vaste paysage, se reportaient vers elle avec un indicible amour... Il quittait toutes ces joies tranquilles pour essayer de les deviner plus pures et plus belles dans des traits adorés.

— Comme le fleuve est tranquille, Luiz; comme il coule lentement vers la mer! Que ces oiseaux volent gaîment là-bas aux bords de l'Océan, et que le soleil qui va s'éteindre leur fait une riche

parure de pourpre de ses beaux rayons d'or! Oh! que ces fêtes de l'air sont joyeuses!..

— Les oiseaux du ciel, reprit doucement Leïla Mariam, vont bien tristement dans le désert! Ici ils sont très-joyeux, ils se rencontrent sous le ciel et ils chantent; le vautour ne descend pas sur eux: Péri la colombe n'a pas été si heureuse. L'Arabe étouffa un soupir et regarda le ciel, comme si elle eût accusé cette riante nature. Magdalena la considéra en souriant et lui dit:

— Leïla pense souvent à Péri la colombe; mais Péri a oublié Leïla sous quelque palmier. Faut-il donc tant regretter une ingrate?

La jeune Arabe porta ses yeux sur celle qui lui parlait ainsi avec un mélange de tendresse et de mélancolie et secoua ensuite la tête. On eût dit qu'elle éprouvait une peine sérieuse à voir mettre en doute la fidélité de sa messagère.

— Leïla ma chère libératrice, cet oiseau vous occupe bien souvent. Nos belles colombes n'ont-elles pas de brillantes couleurs? Ne sont-elles pas fidèles et diligentes? N'ai-je pas apporté

moi-même la nouvelle que portait Péri, ajouta-t-il avec tendresse en se tournant vers Magdalena.

— Vous avez raison, Sidi, reprit l'Arabe; mais Péri la colombe n'a pas été, j'en suis sûre, une messagère infidèle, elle n'a pas oublié mes paroles, elle ne s'est reposée sur aucun minaret. Ah! les vautours sont nombreux; les oiseaux désolés sont nombreux aussi au désert! Comme vous le disiez, le ciel est riant, le jour a été très-beau; il faut oublier les tristes jours, ajouta Leïla Mariam en contemplant de nouveau Magdalena sur laquelle les rayons mourans du soleil venaient poser leur lumière d'or : il semblait qu'un message céleste la conviait à toutes les joies.

— Et qui n'oublierait pas les tristes jours, Magdalena, quand rien ne manque à notre repos et à notre cœur, quand le ciel même sourit à la mer et que la terre repose dans l'espérance?

— Hâtons-nous, Luiz, la nuit va venir, hâtons-nous, je vous prie, de monter à la chapelle des Hyéronimites. Jamais mon cœur n'a senti tel

besoin de remercier Dieu; il aurait presque besoin de se plaindre: tant de bonheur est venu après tant de tristesse! Qui l'aurait cru? Vraiment, il y a des momens où tout ce qui s'est passé me semble comme un songe fort triste venu dans les ténèbres et dissipé par un rayon du jour! Oh! le bonheur a besoin de prier; montons à la chapelle!..

— Auparavant, ma dame très-aimée, regardez encore, je vous prie, toute cette fête du ciel; écoutez bruire la mer et le fleuve. Oh! ma très-chère âme, ne trouvez-vous pas que l'éternelle beauté de l'Océan se pare encore de ce bonheur? Le vent s'est parfumé pour caresser vos cheveux; voilà qu'il n'y a plus de bruits, parce que je vous parle et que vous m'écoutez. Ah! ces beaux oiseaux, comme ils vont volant deux à deux! Le même flot les berce et les endort dans un berceau d'argent. Oh! je crois que si des ailes blanches vous venaient comme à ces oiseaux amoureux, vous monteriez au ciel et me laisseriez ici. Voyez, voyez comme ces agneaux défilent gaîment et bondissent et se jouent dans ces vertes plaines. Il y a aussi des joies sur la terre! Ah! voyez,

voyez encore ces deux beaux palmiers tremblans d'amour sous la brise du ciel; ils bruissent aux vents amoureux; et le soleil qui va dormir, comme il caresse tous ces êtres heureux, leur disant, avec ses rayons d'or: Je reparaîtrai demain; il y aura encore pour vous une journée de joie et d'amour!

— Ah! mon très-cher Seigneur, ceci est bien beau en effet; mais la nuit va venir : montons à la chapelle. Ne voyez-vous pas tous ces pélerins ?..

— Et que diront-ils à Dieu, dans leur pélerinage, que mon âme ne dise en ce moment et que vos regards ne disent eux-mêmes encore mieux? Ce bruit des eaux, et cette fraîche odeur des arbres, et ces chants si gais des oiseaux, et ce soupir, Magdalena, qui s'échappe de votre sein, ne sont-ils pas une belle prière pour tout ce bonheur?

En parlant ainsi, ils commençaient à gravir une autre colline; la foule des pélerins montait aussi, et l'on voyait, aux regards de ces bonnes gens les contemplant avec sérénité, qu'ils avaient

oublié comme eux les temps mauvais, et que Luiz et Magdalena étaient à leurs yeux la réalisation complète de ce bonheur dont tout leur parlait dans les cieux.

Ils allaient ainsi, montant toujours : le soleil commença à jeter ses grands rayons épars sur la ville de Lisbonne qu'on apercevait dans le lointain, et l'on eût dit que ses rayons brisés couronnaient d'un triple diadème d'or cette cité, reine maintenant si déchue : c'était un spectacle de pompe et de majesté qui venait de succéder tout à coup aux fêtes de cette nature si riante qui leur avait fait tout oublier.

— Comme ils s'étaient arrêtés pour contempler ce nouveau spectacle, un rayon de soleil, perçant le nuage, vint s'arrêter sur une flèche d'or qui surmontait un grand édifice, et l'astre splendide la faisant osciller entre les nuages, elle parut un moment comme ces feux d'orage qui sillonnent le ciel avant de l'abandonner. Leïla Mariam fut d'abord la seule qui remarqua ce jeu de lumière sur les nuages noirs qui allaient en s'obscurcissant.

— La flèche de Cid Aral brille encore au ciel, dit-elle comme si elle se parlait à elle-même. N'a-t-il pas encore fatigué Ghebraïl, l'ange des rigueurs, de ses volontés? Ne se repose-t-il point enfin après avoir si longuement travaillé?...

— Que dites-vous de cet homme, Leïla Mariam? reprit Luiz de Souza. Ignorez-vous qu'après avoir renié son Dieu, il est devenu le persécuteur de ceux parmi lesquels il avait combattu? Ah! si un sentiment d'exécration pouvait trouver place dans un cœur, au milieu de ce repos qui calme toutes les blessures, ne serait-il pas dû légitimement à celui dont l'orgueil ne s'est jamais tari et dont la haine, sentinelle perpétuellement éveillée, a toujours demandé une victime? Et de quelle lueur sinistre ne s'est-il pas éclairé dans ses ténèbres? Que n'a-t-il pas demandé? que n'a-t-il pas voulu?

— Hélas! mon très-cher Seigneur, si un doux soleil comme celui qui épanche maintenant le repos avait lui dans son cœur, ce cœur orgueilleux se serait amolli; mais il a marché solitaire. Que Dieu le calme!

— Quand Dieu lui parlerait, comme à ses autres enfans, ce langage ineffable qui vous a fait verser des larmes d'amour, Magdalena, non, il ne le comprendrait pas; il a dédaigné cette voix qui vient du ciel et qui enchante toujours la terre. Ah! cette flèche d'or qui jette maintenant des rayons éblouissans au dessus de Lisbonne et qui menace le ciel est bien l'emblême de son audace impie.

Luiz de Souza allait continuer, et l'expression de sa voix, si tendre quelques momens auparavant, avait pris quelque chose d'exalté et de haineux qui laissait assez comprendre ce qui se passait chez lui intérieurement, quand Leïla Mariam l'interrompit :

— Ne parlez jamais en termes semblables de Cid Aral, mon Seigneur (sa voix était basse comme la voix d'une femme qui se sent dominée par une crainte intérieure). Ne prononcez pas surtout le nom de cet homme vers le soir..... Vous ne savez pas : les mauvais anges lui soufflent à l'oreille ce qu'ils ont entendu dans les airs; il a des mystères qu'il leur dit à son tour; le mal

glisse pour lui sur les vents, et l'esprit de Cid Aral est partout. Ah! c'est bien de lui qu'on peut dire qu'il est semblable à Semendoun, le géant aux mille mains qu'on entend frapper en même temps à toutes les portes de la terre pour qu'on lui dise le secret des hommes. Ne parlez pas de Cid Aral, vous dis-je; la prudence le défend, fût-il par delà cette mer obscure et ténébreuse que le Simorg ne peut atteindre.

— Leïla Mariam, ma chère libératrice, vous vous faites encore une étrange idée de cet homme, reprit Luiz de Souza; son indignation passagère s'était promptement calmée, et il souriait intérieurement de l'immense pouvoir que l'âme ardente de la jeune Arabe se hâtait de reconnaître à celui qui eût ainsi dépassé tout ce que le siècle accordait de pouvoir à ceux qui se livraient aux sciences cachées.

— Écoutez ces chants de la montagne : voici les pélerins qui passent. Il n'y a pas un seul de ces cœurs, remplis d'humbles espérances, qui ne soit plus puissant auprès de Dieu que celui qui croit avoir dérobé un de ses rayons au pâle flambeau des sciences maudites.

— Dieu est grand; mais Éblis le désespéré est quelquefois terrible! se contenta de répondre Leïla; et comme le jour commençait à tomber, ils se hâtèrent davantage et parvinrent en quelques minutes au sommet de la colline où se rendaient les pélerins.

Depuis l'époque où Henriquez avait chassé les Maures, un couvent d'hommes consacré à l'ordre des Hyéronimites, avait été bâti sur ce riant plateau qui dominait le Tage. L'édifice s'élevait au milieu de ces grands pins à la cime élancée qui, dans l'Europe méridionale, montent avec les tourelles, et leur aspect un peu triste contrastait avec les riantes beautés de la plaine. Bien que le couvent fût consacré à un ordre austère, la chapelle extérieure en était ouverte à toutes les heures du jour, et la piété des cénobites en avait fait un lieu de station célèbre surtout parmi les voyageurs et les soldats, peut-être parce qu'il rappelait dans un temps de décadence ces jours de gloire aventureuse qui allaient si bien à la nation.

Comme cela se pratique fréquemment encore

dans les églises de la Péninsule, une foule d'*ex voto* étaient suspendus le long des murailles. Ici c'étaient des armes rompues, un aviron brisé, un haubergeon aux mailles pendantes; là un chasseur des plaines de l'Inde avait déposé les défenses immenses de quelque éléphant; ou bien, si c'était un de ces hardis explorateurs qui parcouraient les déserts de l'Amérique, il avait fait suspendre sous la voûte sacrée la frêle embarcation dont il s'était servi pour descendre quelque fleuve inconnu... On voyait jusqu'à la dépouille des serpens et des crocodiles, jusqu'au hideux squelette des monstres marins. Souvent aussi, le souvenir était à la fois plus modeste, plus pittoresque et plus touchant. Une palme séchée indiquait simplement le retour d'un pauvre voyageur, tandis que l'arc étincelant de quelque chef musulman rappelait le triomphe de ces vieux soldats qui défaisaient jadis les rois. Puis venaient les turbans déchirés, les aigrettes éclatantes, les haumes rompus, et, au milieu de ces emblèmes guerriers, le regard allait chercher encore les nombreuses peintures des souffrances humaines, les tristes stigmates de mille infirmi-

tés. En un mot, il semblait que les hommes, depuis trois cents ans, eussent rassemblé en ce lieu leurs misères et leurs souvenirs. L'Europe et le Malabar, la Chine et les îles nombreuses de l'archipel Indien, avaient fourni quelque bizarre offrande ou quelque triste emblème; puis la vierge étincelante, la vierge parée des splendeurs de tant de contrées, brillait, au milieu des lampes d'argent et des cierges, comme l'étoile du voyageur qui disperse à tous ses rayons; et quand des voix graves, sorties du sanctuaire, laissaient entendre leurs oraisons, que le soupir plaintif de quelque pélerin passait au dessus de la multitude en prières, on eût dit qu'un gémissement des générations éteintes venait se mêler comme le vent d'un orage apaisé à la psalmodie traînante des pieux hermites.

Lorsque Magdalena parvint au sommet de la colline, l'office du soir était avancé; plusieurs groupes de pélerins s'étaient formés sur l'esplanade qui s'étendait devant le couvent; des matelots se reconnaissaient, de vieux soldats s'embrassaient après une séparation de plusieurs années; des esclaves, revenus de Colombo, ra-

contaient leurs misères passees, des marchands disaient les périls qu'ils avaient courus; tous étaient animés, comme à une fête de retour, et les récits interrompus qu'on entendait çà et là laissaient deviner, à quelques paroles rapides d'effusion, à quelques mots énergiques de reconnaissance, qu'il y avait dans cette multitude des joies sincères éteignant dans un embrassement tous les souvenirs de calamité. Magdalena en fit faire la remarque à Luiz.

— Voyez, dit-elle, mon très-cher Seigneur, comme ces bonnes gens sont joyeux; un rayon de ce beau soleil couchant de la patrie leur fait oublier bien des maux. Tout le monde arrive au port, Luiz, et il n'y a pas vie si misérable qui n'ait son moment de repos; et, en achevant ces paroles, elle quitta le bras de son mari pour entrer dans l'église; mais la foule était encore si nombreuse, qu'elle fut contrainte, avec Leïla Mariam de s'arrêter à l'entrée, tandis que Luiz de Souza se trouva complètement séparé d'elle et resta quelques momens mêlé aux groupes du plateau; il pouvait aisément entendre toutes les voix des pélerins.

— Hélas! dit un vieux Galicien qui n'avait pas encore parlé et dont les souvenirs endormis semblaient s'être réveillés aux paroles de Magdalena, il n'en arrive pas toujours ainsi que le pense cette jeune dame; il y en a bien dont le pélerinage doit finir sans joies et sans bonheur, et qui ont laissé le Portugal pour ne jamais y revenir. Les pauvres comme moi arrivent toujours, ajouta le vieillard en essuyant sa figure vénérable qui portait tous les signes de la fatigue et de l'abandon; mais allez au désert de Syrie et à Jérusalem, vous trouverez plus d'un grand seigneur qui travaille de ses mains comme un esclave et qui gémit comme un chrétien. On a cru sauver tout le monde et les juifs les ont emmenés.

— Pélerin de Jérusalem, dit un jeune soldat qu'à son teint hâlé et à certain air de richesse répandu sur toute sa personne on pouvait supposer avoir servi dans les armées de l'Inde, je croyais que tous les captifs faits après la journée malheureuse où périt le roi avaient été rachetés ou échangés. Si cela n'est point, qui

de nous refuserait l'argent de sa bourse ou le sang qui coule en ses veines ?

— Jeune homme, reprit un autre, si j'ai bien entendu, vous venez de dire la journée où périt le roi. On voit bien que vous revenez des Indes ; sans cela, vous seriez mieux instruit. Nous qui ne venons que de *Traz-os-Montes*, nous savons mieux ce qui en est ; nous n'hésiterions pas à vendre notre moisson, quand nous ne devrions être payés qu'au retour de Sébastien.

— Et nous, qui venons de Venise, ajouta un troisième, nous savons ce qui donne des nuits si tristes au roi Philippe II.

Luiz de Souza, qui n'avait d'abord prêté qu'une faible attention à la conversation de ces bonnes gens, s'était insensiblement rapproché du groupe, tandis que Magdalena priait.

— Ne parlez pas des nuits de l'Espagnol, jeune homme, dit le vieux pélerin qui avait pris déjà la parole : il a bien d'autres souvenirs ! quant à notre pauvre jeune roi, un pélerin comme moi m'a raconté, à Jaffa, qu'il l'avait vu couvert de sang, percé de trois blessures dont la moindre

pouvait donner le trépas. Hélas! il est bien mort, et en soldat de bon lignage, je vous le puis assurer; mais il y a en Orient des barons et des comtes, des seigneurs et des chevaliers, et on les a conduits au fond du pays des infidèles sans qu'ils puissent souvent donner aucune nouvelle de leur captivité. La race maudite des juifs se venge maintenant, et elle préfère le désespoir des chrétiens à leur or. Ah! c'est pitié d'en voir quelques uns de ces captifs très-honorables vivant à la chaîne et que leurs proches croient ensevelis sous quelque tas de sable près du fleuve Macassin. Que de soupirs et de misère nous coûte la religion, mes chers seigneurs! je vous le dis, les pauvres comme moi échappent toujours, et ceux qu'on attend ne reviennent pas. Que Dieu leur donne force et courage pour accomplir sa volonté!

— On disait, reprit un des premiers interlocuteurs, que le roi Philippe avait envoyé au pays de Fez, de Maroc et de Syrie, et que tout ce qui avait été fait prisonnier était sorti d'esclavage.

—Cela se peut pour le pays de Fez et de Larache,

que j'ai traversé il y a longues années, dit le pélerin. J'ignore si tous ceux qui y souffraient ont été consolés : Dieu le veuille ! Mais qu'on envoie encore aux pays d'où je viens, dans la Syrie et dans les terres de Jérusalem, qu'on écoute aux portes des juifs, et l'on entendra les gémissemens des chrétiens. Savez-vous, messeigneurs, que c'est une bien horrible captivité que celle où l'on voit insulter chaque jour à son honneur et à sa religion, et où l'on vous dit chaque soir : On t'a attendu autrefois, mais tu ne reviendras jamais.

— Bien horrible, en effet, dit à son tour Luiz de Souza chez lequel ce récit réveillait des souvenirs déjà oubliés.

— La journée des trois rois a fait plus d'une de ces victimes, continua le pélerin, et, quoique Jérusalem soit éloignée de Fez, si l'on voulait entendre un récit terrible de la bataille d'Alcaçar Kebir, ce serait là qu'il faudrait aller. Les capitaines portugais ont déjà tout oublié dans les délices de la cour, ajouta-t-il d'un ton plein d'amertume ; mais les captifs, eux, ils n'ont rien oublié, si tout le monde les oublie.

—Pélerin, dit Luiz de Souza dont une secrète inquiétude altérait la voix et le regard, il n'y a nul seigneur ici qui ne donnât une partie de son sang pour racheter les captifs de la mauvaise journée, à plus forte raison sa fortune; mais encore faudrait-il savoir leur nom et leur pays : ce que vous venez de dire n'avait jamais été entendu, tant on fuit les terres d'Afrique et ces pays reculés. Comment se nommaient ceux que vous avez connus?

— Ils étaient portugais et chrétiens, voilà tout ce que je puis en dire. Un pauvre homme comme moi ne s'informe pas du nom des autres hommes; il dit frère à tous ceux qui souffrent, et partage en passant ce qu'on a bien voulu lui donner.

— Mais encore, avez-vous quelques détails sur ces captifs? Êtes-vous bien assuré qu'ils avaient assisté à la journée d'Alcaçar?

—Oh! pour cela, je n'en saurais douter. Trois d'entre eux avaient été achetés sur le champ de bataille, les sept autres, que j'ai moins connus, avaient été faits prisonniers sur les galères espagnoles. Je ne saurais oublier le plus

âgé de tous ces captifs, celui auquel on voulait faire renier sa foi et qui refusait toujours, moins encore par cœur de chrétien que par honneur de soldat. Je le rencontrais souvent travaillant avec les autres esclaves, et, quand on lui en laissait le loisir, il aimait à raconter la journée malheureuse, comme il l'appelait. On voyait qu'il avait dû occuper un rang distingué dans l'armée, et je pense que c'était un seigneur qui approchait souvent don Sébastien, car il savait sur le jeune roi des choses qui prouvaient le rang dont celui-ci l'avait revêtu. Les autres captifs l'appelaient le *Fidalgo* et le traitaient avec courtoisie. Il était de haute stature et devait s'être battu avec franche résolution.

Après une pause il continua encore :

— C'est de lui que j'ai appris que le jeune monarque avait apporté la forte épée du bon roi Henriquez, pour s'en servir au jour de la mêlée, et que son écuyer, ayant oublié de la lui remettre, il l'avait bien regrettée au commencement de la bataille, disant qu'elle était trempée de courage, qu'elle faisait et défaisait les rois. C'est

lui encore qui me raconta ce beau mot d'un gentilhomme qui, s'élançant dans les rangs ennemis, s'écria : Fuir, fuir : mon cheval ne saurait reculer. Plût à Dieu, ajouta-t-il, que tout le monde eût fait comme le brave Tavora : c'est l'épitaphe de tous nos bons soldats.

— Tavora... il marchait près du comte, dit à voix basse Luiz de Souza, comme s'il délibérait avec lui-même.

Il eut alors l'idée d'entrer dans l'église et de renoncer à interroger ce pélerin, qui en savait ou trop pour son repos, ou trop peu pour lui donner une franche et certaine explication.

Une violente inquiétude le poussait et le retenait à la fois, il éprouvait cet horrible malaise du doute qui augmente l'angoisse par la réflexion ; il ne se sentit pas le courage d'aller prier près de Magdalena. Il n'avait pas non plus la force de faire taire la voix fatale qui lui parlait intérieurement.

Les autres questions qu'il adressa encore au pélerin ne purent calmer cette situation d'âme ni lui donner plus de tranquillité, sans augmenter beaucoup cependant les inquiétudes qu'il aurait

pu concevoir. La mort du comte avait acquis un tel degré de certitude dans l'opinion générale, qu'il lui paraissait absurde, en quelques instans, de s'arrêter trop long-temps au récit de ce vieillard; de plus, on savait positivement les noms de tous les seigneurs qui avaient été rachetés, et, à l'exception de deux ou trois gentilshommes restés, disait-on, captifs, mais auxquels ne pouvait pas s'appliquer ce que venait de raconter le pélerin, on connaissait parfaitement le sort de tous ceux qui avaient marqué à la bataille d'Alcaçar. Le vieux voyageur paraissait sincère et vénérable; mais tant de lieux et tant d'événemens venaient se confondre dans sa pensée, il avait uni tant de douleurs à ses propres souffrances, qu'il était presqu'impossible d'en tirer aucun renseignement bien certain.

Ces doutes nombreux, qui succédaient à de positives assertions, ce vague intérêt d'un homme affaibli par les années qui n'avait vu, après tout, qu'en passant celui dont il racontait les aventures; tout cela permit à Luiz de Souza de refouler intérieurement les mille inquiétudes dont il se sentait agité; mais la pâleur de son visage, l'abat-

tement de ses yeux, trahissaient la grande douleur qu'une seule parole sans fondement peut-être venait de jeter en son âme. Il conserva toutefois assez de calme apparent pour interroger le vieillard; car une idée subite s'était présentée et lui montrait la possibilité de calmer les doutes effrayans qui se renouvelaient malgré lui.

— Digne pélerin, continua-t-il, faites-vous quelque séjour à Lisbonne, ou continuez-vous vos voyages vers les saintes maisons, comme font souvent ceux qui ont vu Jérusalem et qui portent partout des nouvelles de ce qui s'y passe?

— Hélas! mon très-digne Seigneur, je suis de ceux de Galice qui vivent pauvrement au milieu de leurs montagnes; dans trois jours je retournerai mourir où je suis né!...

— Vous n'avez peut-être point d'asile pour cette nuit?

— Je n'ai que l'asile que Dieu ne m'a jamais refusé : en Afrique et dans l'Inde, dans les sables brûlés et dans les vertes campagnes, la terre pour dormir, et le ciel pour espérer!...

— Vos pareils étaient nombreux autrefois et ils diminuent chaque jour; je les honore, car ils souffrent pour eux et pour les autres. Venez ce soir à ce château qui paraît entre les grands arbres dont le Tage est bordé vers l'extrémité de la colline, vous trouverez asile et repos, vous ferez même œuvre de chrétien, car j'ai mille questions à vous faire encore sur les saints lieux que vous avez visités et sur les captifs que vous avez connus.

Le vieillard salua Luiz de Souza avec cette dignité simple qu'on trouvait parmi les Portugais jusque chez les hommes des classes inférieures : à cette époque, elle avait surtout son motif dans l'antique renommée qui grandissait même un paysan à ses propres yeux : les derniers malheurs n'avaient pas encore pu éteindre ce glorieux sentiment.

— J'accepte, mon digne Seigneur. Si une parole de chrétien, dite sincèrement, pouvait après tant d'années changer quelque chose au sort de ces misérables captifs, mes vieilles jambes n'auraient pas cheminé inutilement... et quand les

montagnes devraient me revoir quelques jours plus tard, je n'hésiterais pas à prolonger le voyage.

— Je n'en doute pas, digne vieillard, mais le voyage ne sera point long.

—Une parole sincère, une seule et brève parole, dite dans ce château, peut changer le sort de ces pauvres captifs chrétiens qui travaillent maintenant dans les arides campagnes de Jérusalem; une seule parole peut aussi... Luiz de Souza n'acheva pas; car Magdalena sortait de l'église et venait le prier de songer au retour, la nuit étant déjà venue.

Il donna des ordres pour que le pélerin fût conduit au château, et, remontant à cheval avec Magdalena que suivait toujours Leïla Mariam, il reprit lui-même le chemin de son habitation.

La campagne présentait un aspect bien différent de celui que leur avait offert le jour à son déclin : c'était le même repos, mais la brise, venant de l'Océan, épanchait dans son lointain murmure cette fraîcheur des eaux qui fait rêver l'infini; la lune brillait au ciel, et sa lumière

créait au bord des vagues ces horizons qui font soupirer d'espérance : on eût dit qu'elle rayonnait ainsi pour apaiser tous les souvenirs. Le cœur passionné de l'homme qui sait changer à son gré tous ces langages du ciel et de l'Océan, peut aussi éteindre tout à coup leur influence, briser les liens qui l'unissent si doucement au monde, et marcher seul dans son anxiété solitaire : c'est une de ses puissances !

Luiz de Souza dont l'enthousiasme, quelques heures auparavant, était comme un religieux symbole de toutes les espérances, était maintenant saisi d'une tristesse qui l'isolait de tout ce qui l'environnait. Assez fort pour garder le silence sur ce qui se passait au dedans de lui-même, il ne l'était pas suffisamment pour feindre un bonheur qu'un seul mot pouvait changer, et il marchait dans une muette tristesse; quelquefois il se retournait lentement sur son cheval, il regardait si ce vieillard qu'il avait engagé à venir chercher un asile dans son château suivait avec son guide le chemin qui devait y conduire. En certains momens, il aurait voulu l'éloigner comme on repousse l'idée d'une desti-

née inexorable ; mais le vieillard avançait le long de la colline, et il avançait marchant avec cette contenance un peu abattue et de ce pas grave et lent, qui lui avait fait atteindre cependant les lieux les plus reculés de la terre.

— Vous avez eu raison, dit Magdalena, mon cher Seigneur, d'engager ce vieillard à venir prendre quelque repos près de nous. Il a l'air bien fatigué par la marche ; sa figure est austère, mais elle est franche et bonne. De quelle contrée vient-il ?

— De Jérusalem, répondit d'une voix un peu abattue Luiz de Souza ; il va aux montagnes de Galice.

— Cet homme, dont la pâle lumière de la lune éclaire en ce moment la figure, vient-il de Beït al Mokdes ? dit en s'approchant Leïla Mariam qui n'avait point jusqu'alors prêté une attention particulière au vieillard, accoutumée comme elle l'était à voir exercer continuellement l'hospitalité par Luiz de Souza, surtout à l'égard des nombreux voyageurs que la fatigue arrêtait aux portes de Lisbonne et qui avaient accompli

quelque vœu au couvent du voisinage. Cid Aral a été aussi à la maison sainte et dans le pays d'Hébron, pourquoi donner l'hospitalité à un homme qui est peut-être l'ami de Cid Aral ?..... Il faut éloigner de votre maison tout ce qui a pu approcher Cid Aral ou le connaître, il faut regarder à l'Orient et à l'Occident, et craindre tout ce qui vient de lui... Il y avait dans le ton dont elle prononça ces dernières paroles quelque chose de si inquiet, un sentiment si douloureux et si pénible à la fois, que Luiz de Souza sortit de sa rêverie pour l'écouter attentivement et il fut aussi frappé alors de l'air mystérieux de la jeune fille que de l'exaltation qu'elle mettait à exprimer ses craintes. Involontairement il unit ses propres terreurs à celles qu'elle venait d'exprimer et il se retourna de nouveau pour voir si le vieillard les suivait.

— Donnez-lui de l'or, Sidi ; mais ne l'engagez pas à venir reposer sous votre toit.

— Vous êtes folle, je crois, Leïla Mariam, reprit en souriant Magdalena ; vous pensez toujours à cet homme qui erre maintenant par le

monde comme il l'a toujours fait, en Afrique, dans l'Inde, que sais-je ? et qui est bien loin de songer à Lisbonne et à ses habitans !

— Folle ! folle! répéta en secouant la tête l'Arabe à laquelle sa susceptibilité un peu hautaine donnait une expression sauvage de tristesse et de dédain toutes les fois qu'on paraissait mettre de côté ses avis, Cid Aral n'oublie jamais ce qu'il a résolu, Cid Aral se souvient de tout ce qui s'est passé.

— Et qu'importe en effet le sort ou la volonté de cet homme? reprit avec impatience Luiz de Souza qui craignait que cette altercation n'attirât trop vivement l'attention de Magdalena, occupée à contempler en ce moment le magnifique tableau se déroulant devant elle. L'hospitalité offerte sera accordée, ajouta-t-il d'une voix lente : car la vague inquiétude de la jeune Arabe venait de l'affermir encore dans la forte résolution qu'il avait prise et il en pesait toutes les chances. Il tourna les yeux vers Magdalena et il vit tant de bonheur dans ses regards, il y devina une sérénité si confiante, qu'il

se rapprocha involontairement d'elle comme s'il eût voulu la garantir de ces rians fantômes et de cet enivrement qu'il lisait dans ses yeux.

— Ah, mon très-cher Seigneur, lui dit-elle, en venant ici, tout brillait, tout se jouait sous le ciel ; maintenant tout repose et tout dort. La joie sommeille... écoutez ses soupirs, elle ne dort pas tout-à-fait. Eh bien ! le ruysenor qui chante, et le ruisseau qui descend de la colline, tous ces bruits qui me rendaient plus triste quand vous étiez loin d'ici, me chantent à moi-même mon bonheur. Tout à l'heure, j'ai prié dans la chapelle, et je sens aux élans de mon cœur que ma prière n'est pas finie ; c'est elle peut-être qui nous a amené un hôte ? Que vous avez bien fait de dire à ce vieillard de venir ! Hélas ! mon cher Luiz, quand il aurait connu cet insensé dont Leïla redoute jusqu'au souvenir, qu'en pourrait-il advenir ? Dites-moi, quel mal peuvent craindre deux cœurs unis comme les nôtres et quelle puissance est plus forte que celle du Dieu qui nous a donné ce bonheur ?

— Vous avez raison, Magdalena, c'est Dieu

lui-même qui a conduit notre marche, c'est lui qui a enchaîné notre destinée quand tout semblait contraire à notre union. Comment croire en effet qu'une autre puissance puisse changer ce qui a été fait par lui ? Ah ! c'est une horrible pensée, ajouta-t-il plus bas en regardant cette figure si calme où toutes les passions dormaïent dans le bonheur.

— Aussi n'ai-je point eu une idée semblable, mon cher Seigneur, dit à son tour Magdalena en la regardant avec inquiétude; mais qu'avez-vous ? Est-ce un souvenir insensé de Leïla qui a pu vous donner tout à coup cette tristesse ? Ce vieillard vous a-t-il rappelé ces temps malheureux que nous voudrions oublier; cette époque de ma vie que je voudrais retrancher de mes souvenirs? Ah! sans doute, il y a toujours quelque amertume cachée dans le bonheur. Il y a des jours qu'on voudrait effacer, et les espérances seraient plus douces si l'on n'entendait jamais les soupirs du passé; mais, près de vous, Luiz, je mets en oubli tous les jours écoulés. Voyez, mon cher Seigneur, la lune a adouci les feux trop ardens du jour, et nous attendons

l'aurore, l'aurore d'un jour béni! Ah! la vie est-elle si longue qu'on doive toujours redouter quelque angoisse nouvelle? Nos journées ondoyantes, nos fraîches années, doivent-elles passer en larmes et en pleurs, parce que nous avons souvent gémi.

— Vous avez raison, ma Dame bien-aimée, reprit Luiz de Souza sur lequel ces douces paroles avaient fait l'impression d'une de ces musiques mystérieuses durant lesquelles la joie se mêle à la tristesse et qui confond les larmes et les sourires; vous avez raison, les rêves viennent la nuit, mais ils ne devraient pas tourmenter. Quand on est ainsi près de vous, ce n'est qu'une tristesse passagère; elle ne saurait durer. Et un regard de Magdalena, un long regard de sincère amour dissipa tellement ses tristes soupçons, qu'il lui sembla comme une chose impossible que ses terreurs pussent avoir quelque fondement. Cet homme, qui, quelques momens auparavant, faisait des efforts inouïs pour surmonter un trouble dont il se sentait presque incapable de maîtriser la violence, cette âme inquiète cherchait en ce moment dans la

nature tout ce qui répondait à une frêle pensée de repos. Il fut le premier à faire remarquer à Magdalena ce lac d'argent que les rayons de la lune créaient au milieu de l'Océan, et qu'ils environnaient d'étoiles rayonnantes se jouant sur les flots d'alentour comme des âmes qui passeraient dans les ténèbres pour chercher la demeure lumineuse. Il lui fit contempler tour à tour les ondoiemens paisibles du fleuve et cette vague lumière qui se perdait au dessus de la ville parmi les feux solitaires qu'on commençait à allumer. Quand ils arrivèrent au château, il avait retrouvé assez de tranquillité pour envisager sévèrement sa position et pour mûrir par la réflexion le projet qu'il avait médité.

[illegible]

autant tout ce qui dépendait à une frêle pensée de repos. Il fut le premier à faire remarquer à Magdeleine, en la regardant, que les rayons de la lune tombaient au milieu de l'océan, et qu'ils avaient l'aspect d'étoiles rayonnantes en jouant sur les flots d'alentour, comme des âmes qui passeraient dans les ténèbres pour chercher la demeure lumineuse. Il lui fit contempler tour à tour les ondoiements paisibles du fleuve et cette vague lumière qui se perdait au dessus de la ville parmi les feux solitaires, qu'on commençait à allumer. Quand ils arrivèrent au détour, [illegible] avait retrouvé assez de tranquillité pour envisager sévèrement sa position et peser mûrement le projet qu'il avait médité.

XIV.

Le château qu'habitait Luiz de Souza était bâti sur le penchant d'une colline, et, de l'endroit élevé où il avait été construit, on apercevait la ville se déployant sur les sept collines. Les immenses bois de pins maritimes dont les anciens rois de Portugal avaient planté les bords du fleuve l'environnaient de leur verdure sombre; mais, quand on était parvenu devant les premières cours, on était frappé de l'air paisible et majestueux de cette habitation presque royale

qui s'élevait dans la solitude aux portes d'une ville qu'on regardait comme la capitale du monde. Tout avait été calculé pour que la magnificence s'alliât avec cette hospitalité que les seigneurs de Portugal pratiquaient alors si largement, et le hasard, ou plutôt les révolutions successives qu'avait subies le pays, lui avaient imprimé un caractère qu'on ne retrouvait peut-être qu'en Portugal à cette époque.

Au fond d'une vaste cour s'élevait la façade principale qui avait été bâtie depuis un siècle seulement dans le goût de la renaissance. Mélange heureux de toutes les architectures, de larges arceaux brisés se succédaient le long des galeries extérieures et présentaient, dans l'alliance de leurs ornemens infinis, une variété riante, une profusion de détails que le goût des Espagnols a trop promptement dédaignés.

Comme cela avait lieu par toute l'Europe, un grand nombre de statues romaines représentaient des héros du moyen-âge et se succédaient dans des niches de marbre ornées elles-mêmes de mille emblèmes empruntés à

l'antiquité. La poésie, qui recherchait alors les formes virgiliennes, avait déjà retrouvé, grâce au fameux Héreira, cette majesté antique qu'on prenait toujours pour modèle, et qui, bien qu'altérée, allait mieux aux magnificences du siècle qu'une architecture plus austère. Une suite de grands vases de jaspe, sculptés dans le goût de Florence, régnaient le long d'une frise élégante, et les fleurs, qui s'épanouissaient au milieu des richesses infinies du marbre, attestaient, par la grâce de leur couleur et par la variété de leurs parfums, que cette habitation avait appartenu à un de ces conquérans de l'Inde, qui n'oubliaient pas toujours dans leur patrie les pompes de la nature orientale. L'aloès étendait ses formes immobiles à côté des fleurs de l'avali, et les pyramides de lychnis s'élevaient près de ces belles anémones qu'Ormuz jadis avait dû envoyer. A voir ensuite ces longues arcades chargées de trophées militaires, qui régnaient le long des cours et que les grands arbres du parc ombrageaient de leur ramée; à entendre le jaillissement continuel des jets d'eau qui bruissaient, on devinait une pensée guer-

rière qui s'éteignait dans le repos. Le vieillard, dès le premier abord, fut frappé de cette magnificence, mais elle ne l'étonna pas. En effet, de quoi un Portugais pourrait-il être surpris? A cette époque, les splendeurs du monde entier étaient venues parer Lisbonne comme elles avaient paré Venise, et cette gloire passagère d'un siècle n'avait pu encore être effacée.

— Dieu soit loué, dit le vieillard en entrant dans la grande salle où on le conduisit et qui était destinée aux voyageurs que leur étoile favorable amenait chez Luiz de Souza, si le digne seigneur qui m'accorde l'hospitalité veut être utile aux captifs de Jérusalem! la fortune lui en a donné le pouvoir, et ses souhaits, comme ceux de tant d'autres, ne seront certes pas impuissans. Heureux sont ceux qui peuvent offrir autre chose que des paroles et dont la volonté inutile n'est pas un tourment! En achevant ces mots, il se prit à examiner tout ce qui l'environnait.

L'intérieur de cette salle était simple comme il convenait à sa destination : les murs étaient blanchis; seulement une large conque de marbre, scellée dans la muraille, aux pieds d'un cruci-

fix, attestait les habitudes religieuses du siècle, tandis que de grands carreaux, émaillés de bleu, formaient comme une mosaïque qui régnait à hauteur d'homme tout autour du vaste parloir. Ces carreaux, que la Flandre envoyait par milliers à l'Espagne, représentaient souvent des tableaux de grandes dimensions, où le génie de quelque artiste inconnu s'essayait sur de graves sujets. Chez Luiz de Souza, l'ouvrier avait tracé d'une main hardie la chronique du Portugal. Toute cette histoire du noble peuple se déroulait comme un beau poème dont chaque règne était un chant.

Le vieillard était occupé depuis quelques instans à contempler une de ces scènes énergiques où le génie passionné des Portugais se montre dans quelque grand dévouement, et malgré ses idées religieuses, il attachait avec intérêt ses regards sur cette Maria Telles qu'un amour infortuné a rendue si fameuse, quand il vit paraître devant lui la jeune Arabe qu'il avait remarquée près de la maîtresse du château et qu'une vive inquiétude préoccupait fortement.

— Mon Père, lui dit-elle, le maître va venir ; il

reçoit ordinairement lui-même les hôtes que Dieu lui envoie; mais aujourd'hui quelques seigneurs venus de la ville le retiennent et l'occupent; en attendant il vous engage à vous reposer; rien ne doit vous manquer ici et vous pouvez ordonner.

— Je n'ai besoin que de l'abri, répondit le vieillard; je reçois les offres avec reconnaissance, mais je ne saurais en user. Il faut peu à celui qui a vécu dans le désert, ajouta-t-il en montrant le havresac de cuir qui contenait quelques provisions, et si ce n'eût été la crainte de déplaire à ce digne seigneur et l'espérance de rendre service à quelques uns des pauvres captifs, je n'aurais point accepté l'asile d'un palais : une chaumière ou une tente, voilà ce qu'il faut à celui qui a vécu dans le Sahra et qui retourne aux montagnes.

— Vous êtes tout semblable à la destinée qui entre dans les palais et dans les chaumières, mon Père, toujours elle est conduite par le souffle de Dieu; mais, écoutez-moi bien : vous venez de l'Orient, vous avez visité la maison sainte, eh

bien! si vous avez rencontré Cid Aral... Et on voyait qu'un mouvement de terreur trahissait involontairement l'impression que lui causait ce nom, si vous l'avez rencontré dans le désert... ne répétez jamais ce qu'il vous aura dit; oubliez tous ceux que vous aurez pu voir près de lui.

—Je n'ai rien à dire, je n'ai rien à répéter que les plaintes d'un pauvre captif dont j'ignore même quel était le nom; Cid Aral, je ne le connais point.

— Laissez dormir les plaintes au désert, vieillard, laissez gémir ceux qui ont gémi... Mais dès que Cid Aral ne vous est pas apparu, dès que sa voix ne s'est pas fait entendre au milieu des frémissemens du Sémoun, je suis tranquille.

— Je ne vous comprends pas, jeune fille; quel est donc ce Cid Aral dont vous me parlez, et qu'a-t-il à faire avec une chrétienne? car je vois à la sainte croix que vous portez...

—Cid Aral, Cid Aral, dit-elle avec une exaltation toujours croissante, vous ne l'avez point connu?.. Et vous avez parcouru l'Orient! C'est celui qui jette sa parole aux rayons enflammés du jour et

qui, le soir, fait descendre, quand il le veut, les feux terribles de Simourganka. C'est celui qui ordonne, et qu'il faut écouter... Dans le désert il parle aux vents et les vents lui obéissent. Quand la pâle crinière de son cheval flotte aux extrémités de l'horizon, on dit qu'il va s'entretenir tout seul avec les anges de la mort. Ghébraïl, le messager des rigueurs, est son compagnon; il lui ordonne de sonner la trompette terrible qu'il portera au jour du jugement, et les sépulcres s'ouvrent. Il voit face à face ce que fait le sombre génie... Cependant je l'ai trompé parce que sa volonté était mauvaise; mais il veut me punir sur celle que j'aime, ajouta-t-elle avec des yeux presqu'égarés..... Elle se préparait à en dire davantage, et le vieillard l'écoutait avec un étonnement mêlé de compassion, quand Luiz de Souza entra tenant un flambeau à la main. Sa figure était pâle, ses yeux abattus, tout trahissait dans l'expression de ses traits la lente agonie de sa résolution qui s'était ranimée sans doute après bien des combats.

—Éloignez-vous, Leïla Mariam, dit-il d'une voix altérée; qu'avez-vous à faire si long-temps près de

ce vieillard et qu'est-il nécessaire de lui parler quand il a besoin de repos?

— Croyez-vous, Sidi, que je sois venue l'importuner sans sujet? Ne fallait-il pas l'interroger sur Cid Aral, lui demander s'il ne l'avait point connu? Ah! vous êtes heureux que cet hôte du désert ne lui soit pas apparu! Jamais on ne le voit impunément sur son pâle coursier; et, je vous le dis aujourd'hui, Cid Aral, s'il lui plaît, peut changer votre vie.

Un long frémissement parcourut tout le corps de Luiz de Souza, et, en y réfléchissant, cette sinistre prophétie ne lui semblait plus sans fondement quoiqu'il l'attribuât surtout aux récits étranges que Leïla avait pu entendre débiter à Fez sur le marquis. Son trouble augmentait, mais il le dissimula. Ne vous arrêtez pas à de semblables idées, Leïla; calmez-vous, retournez près de votre maîtresse qui va se reposer. Dites-lui que je vais revenir à l'instant, et surtout cachez cet air d'inquiétude qui paraît sur votre visage.

— Je suis tranquille, moi! Mais vous, Sidi, d'où vient cette mortelle pâleur?

—Je n'ai rien, Leïla Mariam; je vous le répète, laissez-nous un moment. Depuis ce voyage où cependant vous avez montré tant de courage et une fermeté qu'on n'aurait pas dû s'attendre à trouver chez une jeune fille, votre esprit est obsédé de fantômes et de craintes inexplicables!

— Il faut laisser dormir la destinée, répondit d'une voix solennelle et triste Leïla. M'entendez-vous bien, Sidi; et comme, en s'éloignant, Luiz ne lui put cacher l'émotion violente qu'il éprouvait, elle ajouta, en fixant sur lui ses regards pénétrans : — Quand le Semoun passe dans le désert, le voyageur ne doit même pas regarder le nuage d'où part le souffle empoisonné.

Mais, quel que fût le terrible avertissement que renfermaient ces paroles, elles ne purent changer la résolution de Luiz de Souza; seulement, il comprit que la jeune fille en savait plus sur le mystère qui enveloppait sa destinée qu'elle n'en avait voulu dire, et il la connaissait trop bien en même temps pour ten-

ter d'obtenir d'elle des explications qu'elle n'avait pas voulu donner de son propre mouvement; il s'affermit plus que jamais dans sa volonté. Il attendit un instant que Leïla Mariam fût éloignée; et, quand il pensa qu'elle ne pouvait plus l'entendre, il engagea le vieillard à monter à un étage supérieur.

— Veuillez me suivre, dit-il; ce que je dois faire pour les captifs va dépendre de votre inaltérable sincérité. Ne me déguisez rien, je vous en supplie; au nom du Dieu vivant, dites vrai sur ce que vous allez entendre et sur ce que vous allez voir : il s'agit du salut de deux âmes.

— Mon très-digne Seigneur, selon ce que je puis comprendre à tout ceci, et selon ce que vous me dites vous-même, il y a un mystère que Dieu veut éclaircir par mon entremise. Je le jure par ce saint crucifix, je dirai la vérité devant lui et devant les hommes.

— Venez donc. En disant ces mots, Luiz prit le flambeau qu'il avait posé, et il marcha devant le vieillard qui le suivait silencieusement dans l'attente des choses qui allaient lui être ré-

vélées et pour l'éclaircissement desquelles son témoignage paraissait être devenu si nécessaire. Ils traversèrent plusieurs vastes appartemens, où le luxe de l'Orient se mêlait au faste de cette grandeur chevaleresque dont on voit encore les restes dans quelques vieux châteaux des provinces reculées; et, comme ils se disposaient à monter un large escalier qui conduisait à l'étage supérieur, ils virent Magdalena qui s'avançait vers eux : sa figure exprimait une situation d'âme bien différente de celle qu'elle montrait quelques heures auparavant : une vague inquiétude paraissait sous la pâleur de ses traits, et elle regardait avec anxiété Luiz de Souza que sa vue inattendue fit frissonner.

— Qu'allez-vous faire à cette heure, mon cher Seigneur? durant toute cette soirée vous avez voulu cacher un tourment qui vous oppresse; ne vous voyant pas revenir, j'allais moi-même vous chercher.

Luiz de Souza la regarda quelques momens en silence; mais il y avait un sentiment de compassion si profonde dans ses yeux, la puis-

sance de son amour imprimait à sa physionomie quelque chose de si douloureux et de si solennel, que ce muet aveu d'une grande inquiétude fit tressaillir Magdalena comme un cri de danger.

— Je veux vous suivre, Luiz, dit-elle d'une voix ferme.

—Rentrez plutôt chez vous, Magdalena, rentrez, ma chère âme; une simple curiosité que je veux satisfaire ce soir me rend nécessaire la compagnie de ce bon vieillard.

—Je veux vous suivre, Luiz, répéta Magdalena d'une voix plus ferme encore; regardez-moi bien, car, en aucun temps, votre regard ne m'a trompée. C'est là que j'ai deviné votre âme quand elle se cachait aux autres; notre amour est de ceux qui ne sauraient mentir.

Luiz de Souza attacha quelques momens ses yeux sur elle en sondant ce qu'il pouvait y avoir de certitude dans son anxiété; il cherchait à prendre une grande et forte résolution. Il appelait à son aide tout son courage. Dans ce court instant qui le séparait de la plus terrible

révélation, il envisageait aussi froidement qu'il le pouvait faire, les chances de douleur qu'il avait à braver. Si ce qu'il redoutait venait à se réaliser, l'angoisse d'une lente explication lui paraissait encore plus horrible que la révélation subite qui pouvait se faire en même temps pour tous deux. Le terrible passage devant être franchi il devait l'être d'un seul élan : il hésitait cependant; un regard de Magdalena le décida tout à coup. Cette pâle figure, empreinte des douleurs qu'elle devinait plutôt qu'elle ne les ressentait encore, lui sembla, dans sa sérieuse beauté, exprimer une résignation religieuse qu'il ne pouvait fléchir. Il la voyait en quelque sorte préparée à ces hautes douleurs dont le Ciel absout quelquefois par un courage inattendu. Il accepta pour elle le sacrifice.

— Eh bien, Magdalena, montez, puisque vous l'exigez; appuyez-vous sur moi, ma chère âme. Il se peut que les jours que nous avons passés ensemble, nous servant l'un à l'autre de soutien, soient les jours heureux que Dieu destinait à notre vie... Quand il envoie les jours amers, nul n'a le droit de lui demander compte.

Magdalena garda le silence, mais elle serra avec force le bras de son mari, comme si elle eût senti qu'une puissance inexorable et qu'elle ne pouvait deviner cherchait à les séparer. Ils montèrent ainsi les degrés, gardant tous trois le silence. Enfin ils arrivèrent devant la porte d'une longue galerie; Luiz de Souza l'ouvrit lentement et ils pénétrèrent dans ce lieu dont les flambeaux dissipèrent vaguement les ténèbres, laissant voir une suite de portraits qu'à la richesse de leurs encadremens et aux armoiries qu'on voyait brilleraudessus de leurs bordures, on reconnaissait pour avoir appartenu à une de ces grandes familles de Portugal, qui comptait autant de héros que de capitaines.

— Passons, dit Luiz d'une voix lente, trois siècles nous séparent de ceux-ci ; passons !... Des rides d'angoisses s'accentuaient sur son front, passons encore... ceux ci sont les compagnons de Gama... ceux-ci de Cabral; voilà ceux de Castro... Mon père, avez-vous connu dans l'Inde ce vieux soldat dont l'armure noire s'est ternie sur l'Océan, et qui voulut être peint avec son épée sanglante.

— C'est Bras-Correa, mon très-digne seigneur; je l'ai vu en mes jeunes années; les rajas disaient de lui qu'il n'y avait pas plus de clémence que d'injustice à en attendre.

— Et ce jeune capitaine, à l'armure richement dorée, qui combattit si long-temps en Afrique, puis qui passa à Ormus? dit encore Luiz en approchant le flambeau qui vacillait dans sa main tremblante au dessus d'un magnifique portrait peint par le fameux Herreira.

— Qui n'a point admiré mille fois le jeune Menezes mort si tristement.

— Vous les avez bien reconnus, dit Luiz de Souza d'une voix étouffée; et il se disposait à montrer un troisième portrait qui se trouvait placé entre deux colonnes surmontées des bustes de Magellan et de Queiros; des gouttes de sueur tombaient de son front, sa voix altérée devenait balbutiante. Quand Magdalena, qui jusqu'alors avait gardé un silence inquiet, s'écria: Ah! je comprends maintenant, je comprends, Luiz. Ce n'est pas celui-ci qu'il faut regarder... venez, mon Père... Et la douleur lui prêtant une force

qu'elle n'aurait pas eue en toute autre occasion, elle entraîna le vieillard, courut à l'extrémité de la galerie, écarta le rideau qui cachait un portrait, et, l'éclairant du flambeau qu'elle tenait à la main, elle s'écria : Tenez, voyez bien, le reconnaissez-vous ?... Luiz de Souza s'était élancé vers elle ; il attachait ses yeux sur les yeux du vieux Galicien, il suivait leur mouvement, il promenait avec égarement ses regards du portrait à Magdalena ; ses dents se heurtaient ; et, dans son égarement, il répétait aussi d'une voix convulsive : Le reconnaissez-vous ? Mais, quand le vieillard, après avoir contemplé avec une sérieuse attention les traits sévères du portrait, les regarda ensuite tous deux, quand il parut avoir deviné qu'il était en ce moment l'arbitre de trois destinées, il se sentit comme effrayé de la tâche qui lui était imposée, il baissa les yeux et garda le silence ; on eût dit qu'il pesait les douleurs dont il avait ét témoin et les angoisses mortelles qu'il allait jeter à deux âmes, Dieu le faisant juge.

Magdalena crut un moment que son silence était celui du doute, qu'il n'avait rien reconnu. Le feu de ses yeux trembla de joie, elle se rap-

procha de Luiz et ses traits altérés rayonnèrent subitement d'espoir.

— Mon Père, dit Luiz de Souza... vous avez juré sur le Christ!

Le vieillard regarda encore un moment le portrait, puis il attacha ses yeux sur ces deux figures qui exprimaient dans leur mortelle douleur tout ce que l'attente a d'horrible... Le juge de Dieu parla...

— Que notre Seigneur vous soit en aide! j'ai juré en effet sur son crucifix. Cet homme est l'esclave qui a partagé mon pain; j'atteste qu'il vivait, il y a trois mois, à Jérusalem. Faites de mes paroles ce qu'ordonne votre conscience.

Magdalena jeta un grand cri : c'était l'agonie d'une âme qui avait rêvé toute sa vie la vertu et qui la remettait aux anges; car elle était coupable sans jamais avoir failli.

Luiz de Souza la soutint; elle s'était évanouie dans ses bras. —Elle va mourir... elle se meurt, s'écriait-il d'une voix convulsive... Ah! mieux lui vaudrait la mort que votre présence, don Joam de Portugal... Mon Dieu, mon Dieu, répé-

tait-il d'une voix sanglotante, vous voilà comme morte, ma très-chère âme et je ne suis pas encore prêtre pour vous bénir... je n'ai que mes remords poignans pour vous absoudre... Prenez mes remords, seigneur don Joam de Portugal; voyez-la et pardonnez-lui.

Le vieillard éperdu voulait appeler; Luiz de Souza le retint; il y avait de l'égarement dans ses yeux.

— Paix! dit-il, ceci est entre Dieu et nous, les hommes n'y sauraient rien faire... Priez plutôt, vieillard... Nous sommes comme les morts, nous n'avons plus besoin que de prières.

XV.

En 1583, c'était vraiment le beau temps du tribunal de la foi, le cardinal-roi avait traîné sa robe rouge dans les salles du Saint-Office, et sa mansuétude était allée jusqu'à remplir autrefois les fonctions d'inquisiteur-général. Il était mort; mais Philippe II lui avait succédé, et les moines de Saint-Dominique accomplissaient toujours à l'ombre du pouvoir suprême leur terrible mission.

Or, un jour de juillet, trois moines de cet

ordre, assistés du qualificateur et de leurs familiers, étaient réunis dans une salle haute de la *Casa da Inquisiçan* : c'était la chambre connue sous le nom de *Mesa do Santo-Officio*.

Rien n'annonçait au premier abord, dans ce lieu, l'usage auquel il était consacré. Une tenture de soierie éclatante, rayée de bleu céleste et de longues bandes jaune-citron, était là sans doute comme un symbole permanent de la sérénité du Saint-Office; car rien ne saurait expliquer autrement le choix de ces deux couleurs. A l'extrémité de la salle, un grand crucifix montait jusqu'au plafond et dominait une longue table dressée sur une estrade; deux larges fauteuils se trouvaient aux deux extrémités, mais ils étaient vides. Quelques religieux étaient assis, les autres se tenaient debout; on causait, on ne jugeait pas : les choses se passaient en famille.

—Frey révérendissime(vint dire à un moine qui parlait fort peu et n'avait cessé de parcourir un dossier étalé devant lui, un religieux de mine fort grave et qui s'était tenu jusqu'alors à l'écart: c'était un député du Saint-Office qui s'adressait

au qualificateur et qui appartenait nécessairement à un ordre religieux différent), sauf l'avis du promoteur qui peut vous en parler, il n'y a pas même d'admonition à faire à ces deux malheureux. Ils vivaient bien en péché mortel, mais ils se croyaient en voie de salut... ils se sont fait à eux-mêmes justice prompte et sévère; les portes d'un couvent se sont fermées sur eux. Le moine s'inclina de façon assez indifférente, et il allait continuer sa lecture, lorsque le promoteur, qui les écoutait, s'avança :

— Je connais cette affaire... Elle a pris le nom de sor Magdalena das Chagas... Lui il quitte le siècle et il entre dans l'Ordre : c'est un événement qui peut occuper les oisifs, mais qui ne regarde plus le saint tribunal.

Le promoteur et le qualificateur, une fois en rapport, commencèrent une assez longue conversation à laquelle prirent part quelques *deputados* et quelques familiers ; ils avaient ouvert une discussion sérieuse et animée sur les Zahorries dont l'Espagne, disait-on, était alors infestée, et qui avaient des prétentions analo-

gues à celles des Voyans écossais, lorsqu'un jeune Dominicain s'approcha du qualificateur en se mêlant à la conversation. Il avait l'air studieux et tranquille, et sa figure paisible contrastait avec la physionomie inflexible du moine auquel il s'adressait.

— Je ne sais si cet étranger qu'on a arrêté il y a deux jours doit être qualifié parmi ces malfaiteurs; mais, autant que j'ai pu juger par une prompte lecture, votre révérence aura longue besogne à établir le fait de cet apostat... La magie stéganographique de l'abbé Trithème se tait à cet égard, et le *malleus malleficarum* n'en dit mot. Vraiment cette fois il ne s'agit ni *d'art notoire*, ni de grand-œuvre, autant que les faibles connaissances que je possède peuvent illuminer ma raison. C'est une doctrine qui creuse beaucoup plus avant dans l'enfer. On peut dire à cet homme : Le sang du Christ est entre toi et moi.

— Frère Paul, vous me faites penser à cet hérétique; il est de ceux cependant qu'on ne saurait oublier. A quoi m'amusai-je en examinant

sérieusement les pratiques impertinentes de *leur main de gloire.* Si je ne me trompe, M. le Comte, c'est vous qui étiez chargé d'arrêter cet homme; et il se retournait vers un de ces familiers titrés dont le fanatisme servait tous les sanglans caprices du tribunal. N'avez-vous pas dit au frère promoteur qu'il paraissait fort exténué et débile par suite de ses veilles; qu'il s'était rendu sans résistance, mais dédaigneusement et sans répondre aux paroles de mansuétude des officiers de la maison sainte? Quoique parent de la majesté impériale, il faudra bien qu'il sorte de cet orgueilleux silence. Sans doute l'Inquisition ne doit pas s'attaquer tous les jours à de tels hommes; mais, quand elle les tient, elle doit les briser. Moi, sans l'avoir entendu, je le vêtirais de la samarra.

— Je viens à mon tour d'examiner ses papiers, dit un moine de Saint-Benoît qu'à sa robe noire, mêlée de soie, on pouvait reconnaître pour quelque confesseur de cour; — dans son espèce, cet homme avait des idées assez facétieuses. Faire l'âme d'un homme, trouver l'Archée et le Proarchée!... Je les reconnais bien là ces

grands seigneurs! Quel amusement!... C'était trancher du demi-dieu.

Le simple auditeur, aux manières faciles, qui venait de se permettre cette jovialité, ne tarda pas à s'en repentir; un geste du qualificateur lui rappela qu'un officier du Saint-Office pouvait se permettre quelques plaisanteries, mais qu'il devait être plus sévère sur le choix des expressions.

— Frey Delgado, quels sont donc les professeurs qui font le cours de discipline sacrée en votre ordre pour ne point enseigner aux jeunes religieux qu'on ne se rie pas en rappelant ces souvenirs de païens? Depuis la dernière notification, ces hommes futiles qui se mêlent de poésie profane n'oseraient se risquer à nommer un faux dieu, sans rappeler au commencement du livre leur vraie croyance à ce sujet.

Le moine rougit d'abord; mais il devint pâle comme la robe blanche du dominicain, tant ces brèves paroles étaient significatives. Le grand moine continua

— En de telles causes, il faut être prompt; dès ce soir la qualification sera établie, et de-

main, s'il plaît à son éminence, le tribunal s'assemblera.

Il prit un papier qu'on lui présenta et il y jeta seulement les yeux.

—Vous dites donc, Monsieur, que vous et les deux officiers exécutans, vous étant assurés que le dénommé marquis de Kleist, qu'on vous avait désigné, était dans son palais, vous vous y êtes transporté vers le soir, et que son domestique Bohème, qui, pour ce fait, aura sa grâce, vous ayant introduit dans un cabinet fort retiré d'où vous pouviez l'observer, vous l'avez surpris en ses opérations occultes? Comme plus accoutumé que le seigneur comte à ces sortes d'examen, répondez, Maître, que faisait-il?

— Il défaisait, Père révérendissime, et, pour dire la vérité en présence de vos personnes très-redoutées, il semblait être le premier à maudire ses pratiques de réprouvé. Grâce aux intelligences que nous nous étions ménagées, nous pouvions l'observer à loisir par une ouverture secrète: on eût dit, en voyant cette galerie obscure, de quelque chapelle d'idolâtres abandonnée ou de

quelque repaire de judaïsans. Les chandeliers étaient brisés, le vent faisait voler les draperies en élevant des nuées de poussière, le faux tabernacle était entr'ouvert, de larges rideaux de soie semblaient avoir été arrachés. Par moment, ce disciple du Maudit se tenait immobile devant une tête de mort hideuse à voir, puis son œil devenait plus sauvage, et il repoussait avec dédain quelque idole que son pied achevait de briser. Il finit par déchirer avec colère plusieurs livres de sa doctrine... Son domestique le plus affidé nous a dit qu'il avait passé la nuit à écrire, et qu'un message, fort terrifiant sans doute, mais dont il ignorait l'objet, avait tout à coup frappé son maître, qu'il en semblait abattu comme si la foudre l'eût touché.

— Et comment était-il quand vous vous êtes montré? reprit le qualificateur. Le dominicain paraissait s'attacher plus ardemment à cette affaire à mesure qu'on lui répondait, son âpre curiosité sondait l'effrayante théorie.

— Sauf le respect qu'on doit à la haute doctrine de votre révérence, frère Théodose, dit un

vieil inquisiteur à mine fort paterne qui n'avait point pris part au commencement de la discussion, vous vous donnez beaucoup trop de peine, et si votre foi n'était établie comme celle de saint Ambroise ou du grand saint Dominique lui-même, on croirait que vous prenez plaisir au fait de ces mécréans. Vous demandez quelle contenance il gardait? on vous l'a déjà dit, je crois : il était comme tous ces hérétiques enragés et relaps, qui rugissent comme des bêtes fauves quand le Malin leur manque de parole. Voici le cent cinquante-deuxième procès que j'enregistre contre les sorciers et *saludadores* qui infestent la ville, et c'est toujours la même chose : pleurs de rage et cris de désespérés à la fin de leur beau mystère. Par le patron de la sainte maison, on dirait qu'ils se sont adressés à quelque protonotaire apostolique, et que, quand le grand diable les trompe aux traités qu'il fait avec eux, ils ont droit de plainte et de réclamation. En Allemagne, comme l'affirme le digne Bodin, ils ont la coutume détestable de ne point brûler leurs sorciers. Brûlez, mes pères ; la ville y compte.

— Mais encore, Père procureur, faut-il que les faits soient éclaircis.

— Ah! frey Théodose, frey Théodose, de mon temps la qualification marchait plus vite et les autos étaient plus riches en carruchas à belles flammes renversées.

— Cet homme est peut-être un fou, dit d'une voix assez indifférente le promoteur las sans doute de toujours conclure à la mort; et, dans son affaire, il est bon de marcher avec circonspection : il a du sang de roi dans les veines.

— L'inquisition a bien brûlé celui de Philippe pour un soupir, répondit le qualificateur.

— Il faut réfléchir, murmura-t-il deux fois à voix basse, comme s'il répondait seulement aux paroles de celui qui devait accuser; il faut réfléchir, mais c'est au châtiment; car ce Bohême est allé plus loin que l'homme d'Ensidt. Ah! cette terre d'Allemagne est fertile plus que toute autre en orgueilleuses rebellions... Vous avez raison, mes pères, il la faut purger de son sang impie.

Et puis cependant, comme si la pensée du Kabbaliste eût trouvé dans cette âme sombre un

écho qui lui répondît, il ajouta, en s'adressant au promoteur : — C'est dommage, en effet; il y avait une vie d'homme puissamment employée; car, pour un fou, mille imbéciles. Nous verrons ce qu'en dira son éminence; mais, moi, je suis pour le feu. Quelles causes aurons-nous à apprécier demain ?

— Rien de bien important, Révérence; il y a la cause de ce Français qui nie l'efficacité du baptême *flaminis*.

— Trois ans de prison selon toutes probabilités.

— Vient ensuite le fait du Galicien qui a nié publiquement que la tête de Santiago ait été rapportée par Pedro Affonso.

— Le fouet, reprit la parole brève du moine.

— C'est bien peu, dit un auditeur.

— Qu'avez-vous encore ?

— Il y a à prononcer la condamnation de ce juif sacrilége du quartier de la Mouraria, qui a baptisé un crapaud et qui l'a tout habillé de rouge avant de le faire communier.

— Le bûcher et le grand san Benito.

—Il y a encore cette pratique détestable... l'anneau qui rend invisible celui qui le porte quand on y a enchâssé une pierre blanche qui se trouve presque toujours dans le gosier d'une huppe ou d'un jeune corbeau.

— Et qu'on y a écrit, n'est-ce pas, *Beelzebuth Incanah-Losta*... La saignée, le pain et l'eau?

— Votre révérence est tellement assurée de voir suivre ses décisions, qu'elle peut d'avance les exprimer; mais elle me semble quelquefois d'une singulière indulgence, reprit d'une voix aigre un vieux bénédictin, simple député. Martin de Harlès, qui vient de publier son beau livre, témoigne une profonde douleur de ce qui se passe maintenant dans les Espagnes: *Pythonibus et maleficiis, proh dolor! hâc nostrâ tempestate, hoc regnum plenum est.* Oui, l'esprit de Python rugit et on entend maintenant sa voix jusque dans le saint royaume de Portugal. Il est temps que ce scandale cesse. Savez-vous que, depuis six ans, cet homme du pays de Bohême se joue du Saint-Office et de Dieu? Je ne voudrais, moi,

pour le condamner dans les siècles, que ces écrits sans suite où le superbe a déchargé son âme.

— On eût dit des oracles de la Sybille cumane, dit le familier. Quand nous entrâmes dans la galerie, le vent se ruait sur ces feuilles volantes et il les emportait vers la mer : beaucoup d'entre elles ont été perdues.

— Lisez ce qui reste, dit le promoteur. Le dominicain, lecteur ordinaire du tribunal, commença à lire à haute voix les feuillets qu'on venait de lui présenter; les plus indifférens firent silence autour de lui, et cet homme, si bien accoutumé à voir passer sous ses yeux toutes les causes de sorcellerie jugées depuis un demi-siècle, se sentit terrifié d'une telle chute et d'un tel déchirement; plus d'une fois il fut obligé de s'interrompre; sa vieillesse caduque frémissait à chaque parole nouvelle, et les mots insignifians eux-mêmes de la doctrine portaient avec eux leur effroi.

L'Être infini a écrit la loi en caractères noirs sur une flamme blanche.

Pourquoi Isaïe a-t-il dit: « Il y aura une nou-
« velle terre et de nouveaux cieux, et ils roule-
« ront ensemble; la lumière de la lune deviendra
« brillante comme celle du soleil, et la lumière
« du soleil deviendra sept fois plus grande que
« celle des sept premiers jours de la création? »

O Désespoir inconnu aux autres hommes! arriver si près du but et être monté si haut! avoir vu la lumière après les ténèbres et tomber de la roche dans le sombre abîme où le ciel n'apparaît plus!

M'rhabah, Nephesch, N'schammah...

Honte aux vaincus! J'allais atteindre.... Je suis comme les Titans; la foudre a noirci mon front. Je suis vagissant dans les ténèbres...

Le reste prenait un caractère de plus en plus bizarre et souvent inintelligible; mais toujours la réflexion poignante venait s'unir à de con-

fuses citations. Il y avait jusqu'à des notes de biographie : l'étude secrète des hommes servait à franchir une idée.

Le Schiur Komah est la forme dans laquelle se meut la Divinité pour créer l'infini.

Ah! si je pouvais mourir de mort suprême! mais mon âme sera humiliée et je serai chétif devant le Seigneur... Michel l'archange me repoussera, comme on repousse un ver de la terre, et il me dira dans son orgueil : Tu n'es qu'une frêle créature.

On dit que Moïse est le seul qui ait vu comment le grand glorificateur plaçait les couronnes sur les lettres.

Ah! vents qui venez de la mer... vents qui avez roulé dans l'immensité éternelle, si du moins vous pouviez disperser mes cendres dans cet espace qui est l'univers!... Si mes cendres

couvraient le parvis céleste! mais elles ne sont que terre et elles retourneront à la terre. Ah! misère, misère! Être éternellement attaché à cette fange!

Un jour, il m'a semblé qu'ils riaient de moi dans un éclat de tonnerre, et que ce rire sinistre des Kobolds disait ma honte à la terre.

Pomponace, né à Mantoue en 1462, meurt en 1525. Paracelse, né à Ensidt, canton de Zurich, meurt en 1541. Hillel avait été plus loin qu'eux, et j'ai été plus loin qu'Hillel.

Toute créature soupire après la délivrance.

Isaac Luriaï est un grand maître; mais il y a un passage de la Thorah qu'il n'a jamais pu deviner. J'y ai pâli trois jours.

Il faut que l'homme de la doctrine d'Ophis

n'ait pas deux amours... Meurs donc, toi qui n'as pas su dégager la flamme.

Plaisante question, ce que je cherchais? La lumière dans la nuit... j'essayais de faire sourire l'âme à la mort.

Lire attentivement Condrochus, le docte Ranzovinus et Lévius Lemnius qui ont écrit sur les années climatériques.

Oh! pauvres créatures qui vous contentez de vos joies chétives!... Ah ! tristes enfans qui baissez la tête devant le moindre mystère!... Mais moi, que suis-je donc?... Hélas! tandis que je parle, j'entends la grande voix qui roule sur l'Océan: j'appelle les vents pour me secourir; il sort un sourd gémissement des vagues de la mer qui me dit que je ne suis qu'un être chétif qu'un seul de ces flots étoufferait, et cependant autrefois je grandissais de toutes les volontés de mon âme... Criez joyeusement au dessus de ma tête, oiseaux du ciel, car vous avez la liberté

d'aller au dessus des nuages; moi je reste ici attaché. Voguez, monstres des eaux, roulez-vous joyeusement dans l'abîme; d'un bond vous pouvez visiter les entrailles de la terre: l'univers n'est petit et misérable que pour l'homme.

Quand je suis enveloppé des tristesses de la nuit, les tristesses qui m'attendent à l'aurore me paraissent plus formidables; le jour me montre que j'ai été le jouet de mon âme, des hommes et de Dieu.

Le véritable *Baalschem* est celui qui opère par la vertu des noms; les points invisibles sont le véritable parfum de la sagesse; les dix splendeurs...

Ici les feuilles manquaient.

— Cet homme est un enchanteur: *intùs in corde cantator;* il procédait *per carmina.*

— Il n'y a que le feu qui puisse guérir une telle âme, dit de sa voix dure et au milieu du

silence l'inquisiteur qui avait ordonné la lecture : le laisser vivre ce serait manquer de pitié.

L'homme à volonté sanglante, c'était le seul qui comprît le marquis.

Neuf jours après, l'inquisition tenait une de ses séances solennelles. Plus de deux cents familiers, appartenant aux plus riches maisons de Portugal, gardaient la *Casa santa*. Aux torches nombreuses qui passaient devant les fenêtres du sombre édifice, on pouvait juger, de la place du Rocio, que la séance s'était prolongée fort avant dans la nuit. Au point du jour, elle n'était point encore terminée. Quand les portes du tribunal s'ouvrirent et que les inquisiteurs passèrent pour se rendre à la messe, un des familiers ne put s'empêcher de remarquer que ces figures, d'ordinaire si impassibles, gardaient l'empreinte d'une sombre colère. Poussé par un désir invincible, le familier, qui avait arrêté le marquis, s'avança près du qualificateur et osa lui demander d'une voix à la fois timide et curieuse à quoi était condamné un semblable pénitent.

— A revêtir la samarra, dit le moine... Il ne s'agit plus que de savoir si les flammes seront hautes ou si elles seront renversées [1].

[1] La samarra était, comme on sait, une espèce de scapulaire à fond gris, et sur lequel on peignait des flammes qui s'élevaient ou s'abaissaient selon le degré de culpabilité du patient. Le *fogo revolto*, le feu renversé, était le signe le moins funeste.

XVI.

Du couvent de Bemfica.

A sœur Magdalena das Chagas, dans le siècle,
dona Magdalena de Vilhena.

« Vous avez donc reçu ma lettre, Magdalena; ils ont donc consenti à vous la remettre; vous savez donc maintenant tout ce que je souffre. Vous, qui êtes pure de blâme et dont les angoisses m'arrachent des pleurs de sang, vous avez le droit de miséricorde et vous mêlez la pitié à

votre amour; moi, je n'ai que des sanglots de repentir.

« Penchez vers moi votre tête d'ange et priez encore, car je suis tout semblable à celui dont on entend les dernières paroles sur la terre. Humectez de vos larmes bénites les lèvres du mourant, car c'est dans trois jours que je meurs au monde. Ah! plût à Dieu que j'eusse cette douceur de mourir de vrai trépas, et que mon amour s'éteignît dans mon agonie! mais voilà que la triste solitude du cloître me rappelle plus amèrement ce qui est arrivé, et tout ce que vous me dites d'ardente compassion, de tendresse consolante et divine, me fait mieux sentir tout ce que j'ai perdu.

« Ah! quelle triste journée et quel triste avenir! Qu'il y aura loin maintenant à marcher seul pour parvenir au jour de notre réunion. J'arriverai tout chargé du poids de vos souffrances; me reconnaîtrez-vous, ma très-sincère amie? Non, je ne puis vous donner encore le nom de sœur..... N'y aura-t-il pas quelque chose de coupable dans mes yeux, qui vous effraiera, vous

qui y avez vu tant d'amour, tant d'espérances passionnées, tant de joies ardentes?... J'avais épuisé toutes les craintes de la vie, il ne me restait plus que le bonheur et je le montrais au monde, et le monde me l'enviait : on disait comme on dit toujours : Il est trop heureux!...

« J'étais trop heureux en effet, Magdalena, puisque j'étais comme un homme qui dédaigne toutes les joies de la terre, parce qu'il en a de plus hautes; j'étais trop heureux, puisque ma vie n'était plus à moi, mais à vous; j'étais trop heureux, puisque vous aviez mis vos divines espérances à la place de mes souvenirs. Cela ne pouvait demeurer ainsi, Dieu ne fait pas de telles existences durables; il ne fait pas un paradis de la terre pour nous forcer à la quitter : il a mis le bien éternel autre part.

« O misère! me voilà faible comme le premier jour. En l'avril de ses années, on pleure quelquefois sur des amours trompés, et l'on sourit après; moi j'ai fait lentement votre destinée; je dois crier d'une voix de désespéré, mais je n'ai point le droit de me plaindre.

« Vous me priez, ma très-chère âme, de vous parler longuement de moi, de vous dire ce que je fais. Ne l'avez-vous point deviné? Tous mes ardens soupirs vont trouver votre image; bien que je n'aie plus le droit de vous parler peut-être, vous êtes vivante en ma pensée, telle que je vous voyais les derniers jours, c'est la seule illusion que j'aime, et non telle que vous êtes, pauvre infortunée qui vous croyez coupable et qui ne l'êtes point. Je ne trouve de douceur qu'à vous entourer de votre innocence et qu'à vous voir ce que vous êtes pour moi, vous que rien ne doit flétrir, pas même la pitié de celui qui vous a perdue.

« Puisque vous le voulez, voilà comme se passe ma vie : Le matin, quand l'aurore paraît, que les eaux sont tremblantes des premiers feux du jour, je vous vois prier, car je ne puis encore prier moi-même, et quelquefois il me semble que tout va être pardonné à celui que vous nommez à Dieu. Aussi, quand le soleil chemine à ses heures, qu'il fait un beau jour pour tous, je n'ose lever les yeux, je ne veux point perdre cette image; je veille auprès

d'elle... je me défends de la clarté; puis voilà alors que quelque ouvrier du couvent chante, qu'il y a des plaintes ou quelque grand bruit de ce qui agite la ville; souvent aussi on vient près de moi, on veut me voir sourire, on m'importune; mais, quelque empressée que soit leur fatigante sollicitude, je sens une douleur qu'ils ne sauront jamais découvrir, chaste du regard des hommes et que je ne leur dirai point.

« Ils apprendront assez tôt tous les détails de ce qui a frappé le monde et de ce qui l'appitoie. Je leur laisse le droit de me plaindre pour tout cela; ils ne sauront pas, Magdalena, ce que je ne peux cacher à la sagesse divine et ce que je n'ai pas besoin de vous dire, à vous qui savez mieux que moi-même l'ardent supplice de mon malheur. Oh! je le répète, la clarté du jour est ce qu'il y a de plus pénible pour moi; c'est le temps où les hommes vivent de leur tracas ennuyeux, où ils croient devoir de la pitié comme on paie une monnaie de passage au mendiant qui gémit. Je ne leur demande rien cependant, ils le devraient savoir.

« Quand ils m'ont long-temps fatigué, je prends

le parti de ne point leur répondre et alors ils s'en vont. Parmi ces religieux, il y en a un fort tranquille d'ordinaire, gai même, je crois, et qui n'est jamais sorti du couvent. Celui-là se tient près de moi comme on se tient près d'un malade; c'est le seul que j'aime. Souvent de lui-même il éloigne les autres; il dit longuement son rosaire: cette voix tranquille, qui parle toujours à Dieu comme le murmure d'un champ, me calme. Il ne fait cependant rien pour cela; il me regarde, je crois, comme un homme qui doit guérir d'une longue maladie et qu'il est bon d'endormir. Oh! je veille... je veille... Magdalena, je le trompe, et si quelquefois le repos vient, il est de bien courte durée.

« Quelquefois, quand je l'écoute, il a des naïvetés qui feraient sourire le monde et qui me touchent à en pleurer. Hier il me dit :

« — Aux Pâques dernières, j'ai prié quinze jours pour avoir de la pluie, et Dieu a fait pleuvoir. Je veux prier deux neuvaines pour vous, et vous deviendrez calme d'esprit comme si vous n'étiez jamais sorti de cette maison.

« — Mon frère, lui ai-je dit, puisque vous voulez prier, priez pour sor Magdalena das Chagas, du couvent de la Miséricorde.

« — Je le ferai, m'a-t-il dit sans m'interroger davantage. Il faut un nom à ce bon frère à mettre dans ses prières, sa foi tranquille n'en demande pas plus. Mais, pour moi, non, la religion ne fera jamais un tel miracle; et cependant, disent-ils, voilà ce que fait le cloître au bout de quelques années. Cet homme voit le jour et sourit, il prie au matin, il prie quand le soleil se couche, et, dans le milieu de la nuit, il se réveille, doucement avec des pensées heureuses. Un homme qui souffre lui est sans doute un spectacle nouveau; il a fait porter son lit de paille dans la cellule voisine de la mienne, et quelquefois, quand il devine que je ne repose point, il me crie : — Frey Luiz, êtes-vous mieux? Frey Luiz, je viens de prier, comme vous le vouliez, pour sœur Magdalena das Chagas...

« Ah ! si vous saviez comme ce nom, prononcé au milieu de la nuit par un autre que par moi, me fait de mal !... Je lui dis alors : Priez tout bas,

mon frère... et puis je l'entends qui murmure des oraisons où votre nom se mêle... Ah! qu'il y a loin de moi à ce bon religieux, et quand le repos du cloître m'imprimera-t-il sa muette résignation? Il le faut cependant, ma sœur... Le supérieur m'a déjà retiré mon anneau d'or, disant que c'était un souvenir de ce qui n'aurait jamais dû être. Comprenez-vous ce que plus tard il va me demander? Prévoyez-vous le sacrifice! . . .

. . . .

. . . .

XVII.

Du couvent de Bemfica.

A la même.

« Il y a trois jours que je ne vous ai écrit, ma très-sincère amie, et, durant ces trois jours, il a plu à la sapience divine de sonder de nouveau mon cœur et de le livrer à l'épreuve... Mais, écoutez-moi, car il faut que vous sachiez tout, et nous avons maintenant peu de paroles à nous dire : on

nous les compte, on nous les pèse comme si Dieu ne les entendait point.

« Hier au soir, Leïla Mariam vint en ce couvent, pour vous et pour moi peut-être; on fit taire quelques instans la règle, et je pus lui parler en secret. Oh! comme je m'enquis avec ardente sollicitude de tout ce que vous faites, maintenant que les journées et les nuits doivent s'écouler sans nous voir! Que ses paroles m'ont ému et que ma douleur a été reconnaissante!... Ma sœur, ce n'est pas bien, il ne faut point de ces austérités, dussent-elles me donner un repos que je n'espère pas encore... Les prières qui sortent de votre cœur, je les reçois, c'est le premier secours de Dieu; elles ont fait couler mes larmes : Leïla m'a tout dit. Ah! que cette tendresse pour vous est naïve, et que cette pauvre fille à demi-idolâtre, et que la Providence ne saurait condamner, mérite bien que vous l'aimiez; et cependant j'ai su d'elle un secret qu'il faut que nous sachions tous deux.

« Après lui avoir parlé de vous, Magdalena, malgré moi je revins sur les temps écoulés; sa

présence avait rouvert la plaie, je n'étais plus maître de mes paroles. Ah! pauvre enfant de Marie, m'écriai-je, que ne me laissiez-vous mourir dans cette triste masmara; celle que vous aimez serait plus heureuse! Et à son tour la pauvre fille s'est mise à sangloter, disant que son cœur était très-innocent, mais qu'elle avait été peut-être la cause de bien grands maux. Je l'ai pressée; dites-lui à votre tour qu'elle vous fasse ses aveux. . . . .

. . . .

«Vous le comprendrez, Magdalena, nulle prudence humaine ne pouvait aller contre une si odieuse combinaison; cet homme s'était mis à la place du souverain dispensateur, mais il n'a réussi que dans le crime et son espoir a été trompé. L'innocence de Leïla s'est mise entre lui et nous, et c'est le dévoûment de la pauvre fille ignorante dont Dieu s'est servi pour le confondre.

« Je laissais à la passion quelque excuse, et, tout en comprenant la haine particulière de cet

homme pour moi, toujours quelque fil de la trame m'échappait. Hier je croyais encore à quelque hasard funeste. Un religieux de notre ordre est revenu des terres de Palestine; il a visité les campagnes de la ville sainte. Celui qui n'a de nom ni pour vous ni pour moi, sœur Magdalena das Chagas, y gémit encore, attaché aux plus rudes travaux; mais il a été plus confiant qu'avec le pélerin du pays de Galice. Demain, un message part vers lui.

« Sachez donc une chose, car je devine tout maintenant : c'est qu'à partir de la journée malheureuse où tout finit pour le Portugal, la trame de notre vie a été ourdie d'une main si audacieuse, qu'il a fallu la volonté de Dieu pour défaire ce qui a été fait.

« Quand don Joam fut blessé (nommez toujours ainsi dans vos prières celui qui ne peut plus être votre époux en ce monde et qui doit m'en laisser le nom au ciel), quand toute l'armée crut qu'il était mort, ce fut cet homme qui le fit enlever du champ de bataille. Sous voile

de mensonge, il lui déguisa son apostasie, lui persuadant qu'il lui ferait éviter la rude captivité qui menaçait les autres gentilshommes. Ce fut avec de semblables paroles qu'il l'emmena dans ses longs voyages, et que plus tard il le confina en un pauvre village des terres de Jérusalem, lui ôtant dans l'esclavage jusqu'au désir de revoir son pays. Un grand crime a sans doute été médité, et cette âme tortueuse a dû hésiter souvent; était-ce moi qui devais mourir!..... il y a des hommes qui n'ont de force que pour un crime. Il y eut un jour, une heure, où celle que vous nommez l'enfant de Marie devina dans son innocence tous les maux qui allaient venir; elle crut nous les faire éviter. Hélas! pourquoi la colombe ne put-elle apporter le rameau béni qui eût détourné l'orage.

« O vous dont le nom rappelle maintenant la Magdeleine aux plaies saignantes, ne vous accusez donc plus; c'est de Dieu d'où nous vient l'épreuve, c'est de lui d'où viendra le repos!

« Connaissez toutes ses voies, ma sœur : déjà

le châtiment a été tel, que j'ai détourné moi-même la tête de la honte de cet homme. Est-ce la haine ou la passion qui l'a ramené en Portugal? Quel qu'ait été son dessein, Dieu s'est fait juge! Hier, vous le savez peut-être, c'était le jour de l'acte de foi, expiation sévère que la pitié devrait éteindre, puisque de saints évêques la condamnent. J'avais ouï dire qu'il y aurait un de ces pénitens auxquels la vie demeure, mais avec l'éternel repentir. L'ordre avait été convoqué, et, si ce n'était ma volonté, le vœu d'obédience m'avait conduit avec les religieux. Ah! devant de telles misères, je retrouvai le besoin des oraisons ferventes. . . . .

. . . .

« Mais, ma sœur, quand j'eus aperçu parmi les pénitens l'homme d'où viennent tous vos maux, quand j'eus reconnu sur son front le signe maudit, je l'avouerai, je ne priai plus; mes larmes se séchèrent..... La ville entière a pu le voir; la samarra dont il était vêtu le confondait parmi les plus coupables, et cependant tous, dans cette multitude, le désignaient : on répétait son nom.

« Vous le savez, Magdalena, en ces terribles solennités, la face du Christ tournée vers le pénitent est une preuve que la vie lui est accordée. Je compris qu'il était condamné à ce douloureux supplice... Rien qu'à ses yeux, je l'aurais deviné; la mort n'eût pas fait de tels ravages, et le superbe eût encore mis de l'orgueil à mourir. Hors la mort, il a subi toutes les rigueurs, il a été frappé de verges, et c'est au nom du Christ qu'il a reçu le droit de vivre.

« Marche donc maintenant, finis ta journée, accomplis ta pénitence; en te laissant la clarté du soleil, tes juges ont deviné le plus rude châtiment. . . . .

. . . .

« Ah! ma dame, ma dame, ma sœur chérie, mon épouse très-aimée, cet homme cependant souffre bien moins que moi. . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Sœur Magdalena das Chagas, j'allais pour-

suivre cette lettre... le prieur vient d'entrer dans ma cellule; j'ai une mission... et c'est moi-même qui viens de m'imposer la pénitence. N'envoyez plus Leïla Mariam... n'attendez plus de mes nouvelles : tout est mort entre nous deux !

ÉPILOGUE.

Quinze ans s'étaient écoulés depuis les désastres du Portugal, la renommée de cette nation était déjà le songe du siècle, et Philippe II achevait d'éteindre ce qu'il avait feint de glorifier. Le peuple, ne pouvant plus se réfugier dans sa gloire, pleurait et priait; les grands levaient la tête, mais ils brisaient leur épée; les poètes, comme Sà de Menezes et Corte Real, avaient tous un cri de deuil et pas un chant d'espérance; les meilleurs s'exilaient pour aller gagner des âmes

au Christ, et la vie de ces hommes s'en allait en expiation pour la faute d'un seul. Eux, qui avaient donné tant de jours aux fêtes, on ne les voyait plus que dans les églises et dans les cloîtres.

La semaine sainte était de toutes les solennités celle qu'ils célébraient avec le plus de ferveur, et, dans la venue du Fils de l'homme, l'époque lamentable de sa mort était celle qui allait le mieux à de si douloureux souvenirs. En ce temps donc, un usage, qui s'est conservé dans l'intérieur du Portugal, avait lieu dans toutes les églises; le mystère de la passion était offert aux fidèles, le drame du supplice se célébrait au pied de l'autel. Le prêtre, pour ramener la repentance dans le cœur des fidèles, n'avait qu'à dire, en baissant la tête : Voyez!...

Mais c'était surtout dans les terres nouvellement peuplées de l'Amérique, chez ces peuples qui assistaient comme à une seconde jeunesse du monde et qui vivaient dans une religieuse solitude, que cette cérémonie avait tout son caractère d'austérité et de grandeur. Ce jour-là,

les lumières du temple étaient éteintes, c'était à peine, si le jour du ciel, qu'on voilait à dessein, envoyait ses tristes rayons. Le peuple se pressait en silence, mais il ne priait pas; on voyait, à sa morne contenance, qu'il se rappelait l'instant formidable où la prière dut errer vainement sur la terre et s'éteindre dans les ténèbres qui environnaient le Golgotha.

Or, un vendredi saint, la grande cathédrale de San-Salvador avait été disposée pour ce pieux mystère. Trente ans s'étaient à peine écoulés depuis que Mem de Sà l'avait bâtie au sommet de la ville haute, et l'humidité de la mer avait déjà noirci ses grandes murailles, comme si elle avait compté plusieurs siècles. Aux poutres immenses qui la traversaient et qui remplaçaient la voûte, à ses fenêtres étroites et peu élevées, on eût dit d'une vieille nef échouée sur un rocher. Le vent, qu'on entendait gémir dans le Praya et la pluie qui tombait sur ce toit gigantesque donnaient à la basilique quelque chose de désolé qu'on trouve rarement dans nos églises.

Dès la veille, tous les ornemens avaient été

enleves et il ne restait plus rien de ses bizarres magnificences. Plus de larges festons de satin balançant leur couleur d'arc-en-ciel au grand cintre du chœur; plus de têtes d'anges couronnées de feuillage, qu'on eût pu prendre pour de joyeux enfans s'appelant au faite des colonnes avec des harpes d'or; plus d'apôtres magnifiques vêtus selon le siècle, comme quelque prince de la chrétienté; plus de madones aux pierreries scintillantes; plus de ces grands reliquaires de vermeil environnés de fleurs d'azur, que l'ara fournit de ses ailes et que le soleil a dorés. L'orgue était muet, le fond du chœur était voilé, et une large draperie noire tombait sur la chaire, comme si le prédicateur eût reposé dans le cercueil.

Cette chaire paraissait vide, mais une petite lumière y brûlait près d'un livre entr'ouvert, et le peuple était dans un tel recueillement, qu'on pouvait entendre par intervalles des mots graves et tristes qui montaient vers la voûte, comme la prière que l'on dit aux agonisans.

Vers trois heures, ce repos fut un peu inter-

rompu : les diverses confréries de pénitens commencèrent à défiler dans la nef. En un instant, les dalles du parvis qui leur étaient réservées se couvrirent d'hommes que la couleur de leur vêtement confondait; leurs bannières étaient inclinées, et les femmes, enveloppées de leurs mantes noires, se prosternaient aux pieds de ces images. Tous semblaient être dans une grande attente.

Le prêtre se leva du fond de la chaire, il regarda tristement cette foule immobile venue pour l'écouter, ensuite il prit un crucifix de bois noir posé près de lui, et il le baisa.

Ses yeux, tournés vers le ciel, demandaient la force.

Il baisa de nouveau le crucifix, puis il se réfugia au fond de la chaire.—Il se releva plus austère et plus grave; sa main fit un geste... Il y eut alors entre lui et le monde la religieuse solitude qu'il cherchait.

Et comme tous ces hommes assemblés se préparaient à écouter le sermon qui allait dérouler tous les actes du grand sacrifice, le voile

attaché à la voûte tomba. Un christ nu, sanglant, couronné d'épines, et cloué à la croix, apparut sur le mont du supplice. A ses pieds, le soldat romain, armé de sa lance, passait et repassait avec l'indifférence d'un idolâtre; les hommes de la foi naissante, les apôtres, contemplaient le fils de l'homme, et, les yeux tournés vers le ciel, cherchaient à y lire le mystère de sa mort. La Vierge, tout près de défaillir, honorait son fils d'un divin courage; car elle avait tout vivant en elle le symbole de la résurrection; la Magdeleine, la femme aux amours repenties, gémissait sourdement aux pieds de son Créateur, appelant l'éternel pardon sur les mondaines amours qu'elle avait crues durables et dont elle sentait le néant.

Dans cette cérémonie, confession religieuse léguée par le moyen-âge, tout était sincère : le prêtre, c'était le *chœur* sacré des drames antiques, et cette femme, arrachée aux joies désordonnées du monde, disait réellement au peuple, par ses sanglots, qu'elle se repentait, et qu'au sortir de l'église, elle irait chercher dans les austérités du cloître le pardon qu'elle attendait.

Le moine baissa la tête comme on s'incline devant l'hostie... un murmure plein d'anxiété sortit de la multitude et grandit dans l'édifice. Le prêtre parla au milieu d'un silence formidable :

— Arrête-toi, Soldat romain. Le soldat s'arrêta.

— Le sacrifice est consommé, les anges voilent leurs faces dans le ciel, en détournant les yeux de ce divin supplice... Éloigne-toi, Soldat. Voilà que la terre est changée ; tu passerais et tu repasserais vainement le long du chemin de cette croix, que tu ne saurais empêcher le divin mystère de s'accomplir. Christ n'est plus le roi de Nazareth, c'est le roi du monde ; son royaume a été triste à conquérir et bien triste à garder : il en a coûté à Dieu toutes les misères des hommes.

O Christ, divin rémunérateur, continua le moine d'une voix abattue, oui, il t'en a coûté toutes les misères de la terre et toutes ses hontes.

... Détachez cette couronne d'épines, ôtez ce

diadème sanglant que lui ont mis les Juifs... Et un des disciples, vêtus d'une blanche dalmatique, obéissant à la voix du prêtre, détacha la couronne d'ignominie, et la face du crucifié parut alors toute sillonnée par les traces du sang et montrant à peine sa mortelle pâleur dans l'obscurité du sanctuaire.

Un sanglot de la Magdeleine interrompit le moine.

—Tu pleures, Femme, s'écria-t-il d'une voix tremblante; tu pleures et tu as sans doute raison de gémir ainsi. Les angoisses de ceux qui ont obéi aux amours de la terre sont grandes et le repentir qui les efface laisse son amertume... Et cependant il y a des mystères de souffrance qu'on ne peut déposer qu'au pied de la croix.

Tristes amours de l'homme, voilà ce que vous êtes! Si beau que vous vous soyez fait votre rêve, le trouble des jeunes années ne peut toujours s'endormir... Qu'il y a de larmes au réveil! Quel est celui d'entre vous qui a passé par la voie douloureuse et qui pourrait mon-

trer son cœur cicatrisé?... Les insoucians du monde rient-ils donc toujours de leur jeunesse, et leur faut-il faire un bien long retour pour avoir à pleurer ?

Un lent soupir de la multitude monta vers le prêtre, comme ces bruits qui passent entre l'orage et l'ondoiement des plaines.

— Demandez à ceux qui souriaient hier aux enchantemens du monde et qui se frappent maintenant la poitrine aux sanglots de Magdeleine... Cette femme pleure, voyez-vous, car elle a été vaincue par les joies de la terre; elle dit peut-être en elle-même : Christ ne saurait plus me pardonner, et sa bonté s'épuiserait sur mes souffrances... Comprenez-vous bien?... Elle a tant souffert, qu'elle doute en priant ; elle a tant gémi, qu'elle appelle vainement la foi à son aide. Hélas ! comprenez la durée du tourment: elle porte encore au fond d'elle-même ce monde qui l'avait enchantée de ses mensonges ; elle essaie de se guérir par la prière, et la prière est peut-être moins forte que le trouble de son cœur... Ah ! femme, vous êtes l'image funeste de ceux qui ont trop

compté sur le temps et sur le repentir; mais le Christ vous pardonne, car il sait ce que vous avez souffert... Femme repentie, quittez ces pieds sanglans, et toutefois demeurez comme un exemple.

La pécheresse réconciliée demeura au pied de la croix :

Selon les ordres du prêtre, chacun des liens était détaché, et les lèvres de cette femme y imprimaient de pieux baisers avant de les remettre aux apôtres; et, comme le marteau du disciple frappait toujours la croix, il détacha les clous sanglans qui retenaient les pieds du Sauveur. Au milieu des gémissemens, au bruit des coups de disciplines, le nom de Magdeleine fut encore répété...

– Enlevez ces instrumens de supplice, ordonna le prêtre, descendez le corps divin, préparez le saint tombeau.

Chaque parole était l'objet d'un nouveau symbole représenté près de l'autel.

L'apôtre Jean, qui a souri à l'enfance du monde racheté, pleure. Courbez-vous dans la

poussière... Que feront les hommes, si celui qui a frappé aux portes de l'avenir demeure ainsi atteré de ce que le salut des hommes a coûté au Rédempteur!

Un grand bruit de prosternation monta vers lui, et des milliers de voix répétèrent : *Meâ culpâ, meâ culpâ.* Il y avait des cris ; on demandait miséricorde ; et des femmes, pleines de douleur, élevaient leurs enfans vers la croix dépouillée, en appelant à haute voix les saints.

— Et maintenant que cette image sanglante est près de descendre de la croix, maintenant que vous voyez les stigmates de la couronne et l'ironie de cette royauté; maintenant que la croix vous apparaît dans toute la nudité du gibet, écoutez-moi encore... Avez-vous bien médité ? L'expiation est-elle au fond de vous-mêmes? Comprenez-vous par le sacrifice de Dieu ce qui est demandé à l'homme? Ah! si c'était encore dans un moment tel que celui-ci que la mort vînt vous endormir de son souffle glacé, laissant à la foi le soin de vous éveiller aux rayons naissans de l'éternelle aurore! Mais

ceux que le monde enchante, ceux qu'il trompe de son sourire menteur, ne le quittent qu'en pleurant; il y a mille souvenirs et mille regrets quand il devrait y avoir joie et dédain... Ah! femme échevelée qui pleures encore au pied de cette croix, tu es bien l'image du monde.

Et le moine continuait ainsi, contemplant la croix, appelant les hommes aux expiations, et, comme si la multitude eût compris qu'il y avait un grand et douloureux mystère dans la vie du religieux, elle élevait vers lui ses lents soupirs.

Ce fut ainsi que le pieux mystère s'acheva près de l'autel; la nuit allait venir, la foule s'écoula dans un silence respectueux, le prêtre resta en prières, car l'usage le voulait ainsi. Et, comme il se croyait seul, il continua à voix haute ses ferventes oraisons, demandant pour lui la force après avoir demandé la miséricorde; il allait descendre pour se rendre au pied du maître-autel, lorsqu'une voix se fit entendre :

— Confession, confession au pécheur!

Le prêtre sortit de son recueillement sévère et tressaillit, comme si un dard l'eût blessé de

quelque âcre venin ; il y eut un soupir : on eût dit qu'un dernier sanglot du Christ passait dans les ténèbres et disait toutes les misères que peut souffrir un homme.

— Confession, confession... frère Luiz de Souza. Si Dieu veut que je vive, le prêtre ne saurait-il m'écouter ? Ne me reconnaît-il pas ? Est-ce dans le temple qu'il est sans miséricorde ?

— Ah ! je vous ai bien reconnu !.... comme homme je vous pardonne... Comme prêtre..... demandez à Dieu.

FIN.

NOTES

DU DEUXIÈME VOLUME.

Les Rhyzotomes, etc. (Page 3).

On accusait les Rhyzotomes de l'école d'Alexandrie de disséquer des hommes vivans. (Rhyzotome signifie littéralement coupeurs de racines, préparateurs de médicamens.) Le tribun Pollentianus fit ouvrir une femme enceinte pour interroger son enfant sur l'avenir.

L'archée élémentaire, ce muet génie qui travaille sans repos. (Page 5.)

La fin du volume renferme l'explication la plus complète qu'il m'ait été possible de fournir sur cet être à la fois mystique et matériel, qui a occupé les têtes les plus fortes du XVI[e] siècle; V. Paracelse, Van Helmont et Jean d'Aubry. Je me contenterai de rappeler l'origine grecque du mot qu'ils ont composé: *archaios*, ancien, primitif, qui est dans l'origine, dans le principe.

Sous Jean III, Lisbonne était déjà la ville guerrière aux sept collines. (Page 71.)

J'ai été obligé de reconstruire le Lisbonne du XVI[e] siècle et je l'ai fait d'après des livres à peine connus; je citerai entre autres

Oliveyra, *Livro das grandezas de Lisboa*. Lisbonne, 1620; 1 vol. in-4. C'est un précieux volume trop peu consulté.

Ce corps dépouillé et meurtri, c'était celui du jeune roi qu'avait retrouvé George de Rézende. (Page 100.)

Ce jeune page s'appelait Sébastien de Rézende. La manière dont le corps du roi fut retrouvé ne laisse guère de doute sur sa mort; cependant plusieurs imposteurs réclamèrent son titre et le plus habile de tous, qui s'était retiré à Venise d'où il fut chassé, a pu faire naître bien des suppositions plausibles. — V. à ce sujet notre vieil et admirable Goulard. Il y a encore en Portugal des *Sébastianistas* qui attendent la venue de Sébastien, comme on attendait celle du roi Arthur.

Un Kafir est la honte de la terre. (Page 106.)

Kafir signifie infidèle, Nasra veut dire chrétien, Alcaïde, d'où vient alcade, veut dire chef.

Straff Allah. (Page 148).

Lisez Stagfir Allah. Je demande pardon à Dieu.

Le Rousch Allah. (Page 155).

Lisez Rouh Allah. Le souffle de Dieu.

Le pélérinage de la cité d'Onias. (Page 213).

Onion, fondé en Égypte et où se trouvait un temple Israélite, auquel celui de Salomon avait servi de modèle.

Cette science, vous le voyez donc, est supé-

rieure à la Gématrie, au Notorichon et au Themurat. (P. 217.)

Lisez Gamétrie et Notarichon. La Gamétrie est une explication qui se fait par la transposition des lettres du mot; le Notarichon fait de chaque lettre un mot entier, et le Themurah ou Ziruph, consiste dans le changement des lettres que l'on rend équivalentes dans certaines combinaisons.

Beït al Mokdes. (Page 253.)

C'est le nom arabe de Jérusalem.

Eh bien, le Ruysenor qui chante. (Page 256.)

Ruysenor, ce mot qui signifie rossignol en portugais, m'a paru pouvoir être conservé ici.

Cet homme est l'esclave qui a partagé mon pain. (Page 278.)

Dans cette scène, j'ai conservé la tradition qui veut que Joam de Portugal ait été ainsi reconnu par un voyageur qui l'avait vu à Jérusalem.

Une tenture de soierie éclatante rayée de bleu céleste. (Page 282.)

C'était ainsi du moins qu'était tendue la chambre du conseil de la fameuse inquisition de Goa.

Les *malleus malleficarum*. (Page 285.)

Le Marteau des maleficians est un vol. in-4, où sont relatés tous les faits de sorcellerie punissables par le pouvoir ecclésiastique; c'est un livre analogue à la Démonomanie de Bodin. J'ajouterai,

pour l'intelligence de ce passage, que l'art notoire opère par des oraisons faites aux bons anges. La main de gloire appartient à la magie diabolique.

L'efficacité du baptême *flaminis*. (Page 291.)

Dans le baptême *flaminis* l'haleine doit remplacer l'eau.

M'rhabah, Nephesch, Nschammah. (P. 294.)

Voici la signification de ces trois mots kabbalistiques : M'rhabah, c'est le char que dirige la divinité et au dessus duquel elle siége comme sur un trône ; Nephesch, c'est le monde de la nature inférieure ; Nschammah, c'est l'esprit interne qui constitue le monde des intelligences.

Ce rire sinistre des Kobolds. (P. 296.)

Les Kobolds, célèbres dans les traditions germaniques, sont des diables nains semblables à des enfans. Trithème en fait mention.

Dans cette cérémonie, confession religieuse léguée par le moyen-âge. (P. 324.)

L'auteur a été témoin d'une cérémonie toute semblable dans un couvent de Bénédictins.



Les rédacteurs du Panorama (feuille analogue au Magazin Pittoresque qu'on publie à Lisbonne) ont jugé à propos d'imiter plusieurs scènes de ce vol., sans dire un mot du livre original. il est bon de spécifier cette fois que j'ai paru nombre d'années avant la feuille Portugaise.

il y a également un épisode qui reproduit le récit de la mort de Magdalena dans le Panorama de 1843, l'auteur est d'un certain Nuno Maria de Souza Moura.

Je vois également que Garrett a donné un drame intitulé: Fr Luiz de Souza.

l'admirable écrivain dont les aventures ont servi de base à mon Roman, naquit selon toute apparence en 1555; il fut captif en Afrique en 1576.

voy. Memorias da Academia das Sciencias de Lisboa.

Mr herculano ayant découvert les mémoires sur le règne de Jean III écrits par F Luiz de Souza vient de les publier en 1 vol. in f°

Mme Elisa Jal vivant présentement en Russie a pris pour sujet d'un drame ce Roman; elle m'a écrit pour me demander quelques renseignements, mais je n'ai pu lui répondre que vers le 20 7bre 1845.

Vegezzi Ruscalla, qui avait déja écrit en italien une traduction de Marilia de Dirceu et qui demeure je crois à Gênes a traduit également vers 1856 Frey Luiz de Souza d'Almeida Garrett y compris probablement les amabilités que m'adresse le personnage

La Scène de l'exhumation des Rois, n'est nullement de pure invention; seulement elle eut lieu en 1569 et se passa dans le Monastère d'Alcobaça. Un certain frère Antonio da Falla reçut de D. Sébastien l'ordre de dresser le procès verbal de ce qui avait eu lieu durant cette visite solennelle. Son récit existe en MS. et doit se trouver dans quelque bibliothèque du Portugal – quelques uns de ces cadavres des Rois étaient dans un admirable état de conservation; celui de la reine Urraca femme d'Alphonse II entre autres. Les vêtements royaux étaient même dans leur intégrité. Diogo Barbo=sa Machado, donne une courte biographie de cet Antonio da Falla, dont il a été question plus haut Brandam parle également de lui et de l'exhumation à laquelle il assista

Voy. pour la discussion des faits &c &c, le mémoire indiqué plus haut; on y trouve p. 1 à 101: Memoria historica e critica a cerca de Fr. Luiz de Souza e das suas obras por Francisco Alexandre Lobo.

D. João de Portugal qui joue un role assez effacé dans cette histoire était petit fils du premier Comte de Vimioso, et fils du fameux D. Manuel de Portugal, auquel Camoens adressa son ode VIII. Sa mère était fille de D. henrique de Menezes, commandeur d'Idanha-a-Velha, et ancien ambassadeur à Rome.

Dona Magdalena de Vilhena était fille héritière de Francisco de Souza Tavares, capitan-mór de la mer de l'Inde et des forteresses de Cananor et de Diu; elle avait eu trois enfants de D. João de Portugal, le fils mourut jeune avant d'avoir pu se marier, l'une des filles épousa D. Pedro de Menezes, petit fils du premier Comte de Linhares et n'en eut pas d'enfants. la dernière, qui s'appelait D. Joanna de Portugal, se maria avec D. Lopo de Almeida — le temps qui a coutume de faire dans les générations et dans les familles des mélanges si naturels et après tout si curieux,

finit par unir la descendance de D. João de Portugal et de D. Magdalena de Vilhena avec le principal rameau de la famille de Manoel de Souza Coutinho, parce que D. Diogo Fernandes de Almeida, petit fils de D. Lopo de Almeida et par la femme de celui ci arrière petit fils de Dona Magdalena de Vilhena, se maria avec D. Joanna Theresa Coutinho, fille de Francisco de Souza Coutinho; le troisième d'entre les fils de notre historien. Les deux ainés étant morts sans succession, il était devenu Seigneur de la Maison de son père Lopo de Souza Coutinho.

Les mots mystérieux de la chapelle imparfaite qu'on lit à Batalha autour des Sphères viennent évidemment du Grec Τείνω tendre, s'étendre Τείνει il s'étend.



